

MÉMOIRES
RELATIFS A L'ASIE.

Cet Ouvrage se trouve aussi, *dans les Départemens*,

A Amiens, chez ALLÉ.
A Blois, chez AUCHER-ÉLOI.
A Brest, chez AUGER.
A Brest, chez FREUND.
A Caen, chez MANCEL.
A Dijon, chez TUSSA.
Au Hâvre, chez CHAPELLE.
A Lyon, chez BOHAIRE.
A Lyon, chez MAIRE.
Au Mans, chez PESCHE.
A Marseille, chez CAMOIN frères.
A Nantes, chez MELLINET-MALASSIS.
A Nîmes, chez PORCHON.
A Rouen, chez RENAULT.
A Saint-Malo, chez ROTTIER.

A l'Étranger :

A Amsterdam, chez G. DUFOUR et Compagnie.
A Bonn, chez WEBER.
A Bruxelles, chez DEMAT.
A Gand, chez DEBUSCHER.
A Leipsick, chez ZIRGÉS.
A Leyde, chez LUCHTMANS.
A Liége, chez COLLARDIN.
A Londres, chez KINSGSBURY, PARBURY et ALLEN.
A Mons, chez LEROUX.
A Saint-Pétersbourg, chez LEFFLERS.
A Utrecht, chez ALTHEER.

Ouvrages nouveaux de Littérature Orientale.

JOURNAL ASIATIQUE, *ou* Recueil de Mémoires, d'Extraits et de Notices relatifs à l'Histoire, à la Philosophie, aux Sciences, à la Littérature et aux Langues des Peuples Orientaux, rédigé par MM. *Chezy*, *Coquebert de Montbret*, *Degérando*, *Fauriel*, *Garcin de Tassy*, *Grangeret de Lagrange*, *Hase*, *Klaproth*, *Raoul-Rochette*, *Abel-Rémusat*, *Saint-Martin*, *Silvestre de Sacy*, et autres Académiciens et Professeurs français et étrangers, et publié par la Société Asiatique : paraissant en douze cahiers par an.

Prix de l'abonnement, à Paris ; pour une année.... 20 fr.
— — — pour six mois...... 12 fr.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DES ÉVÉNEMENS DE LA GRÈCE, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour, par M. *C.-D. Raffenel*, etc., pour faire suite à l'ouvrage du même auteur; publié en 1822, 1 vol. in-8°, avec portraits. Papier fin............. 7 fr. 50 c.

MÉMOIRES
RELATIFS A L'ASIE,

CONTENANT

DES RECHERCHES HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET PHILOLOGIQUES SUR LES PEUPLES DE L'ORIENT;

PAR M. J. KLAPROTH,

Membre du Conseil de la Société Asiatique de Paris.

OUVRAGE ORNÉ D'UNE CARTE DE L'ARCHIPEL POTOCKI, ET DE TROIS AUTRES PLANCHES.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE

DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMP.-LIB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

Rue Saint-Louis, N°. 46, au Marais, et rue de Richelieu, N°. 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

M DCCC XXIV.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
rue St.-Louis, au Marais.

A Monsieur le Baron

Paul Schilling de Canstadt,

CONSEILLER D'ÉTAT DE S. M. L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,
CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES, etc., etc., etc.

HOMMAGE

DE L'ESTIME ET DE L'AMITIÉ

DE L'AUTEUR.

Si le public accueille ce volume de *Mémoires relatifs à l'Asie*, l'auteur pourra bientôt en publier un second, avec lequel on donnerait un autre frontispice pour celui-ci, qui indiquerait qu'il est le premier de l'ouvrage. Si cette publication n'a pas lieu, le présent volume formera toujours un ouvrage complet.

MÉMOIRES

RELATIFS A L'ASIE.

DE LA FRONTIÈRE RUSSE ET CHINOISE.

NOTES RECUEILLIES PENDANT UN VOYAGE EN SIBÉRIE EN 1806.

Les relations entre la Russie et la Chine datent du commencement du dix-septième siècle. Elles s'établirent lorsque la première de ces puissances, par ses conquêtes rapides en Sibérie, subjugua les pays situés au sud et à l'est du lac *Baikal* (1). Les Mandchoux avaient placé en 1644 la race de leurs princes sur le trône de la Chine ; ils étaient alors trop occupés de la soumission entière de cet empire, et de la conservation de leur conquête, pour qu'ils eussent pensé à s'opposer aux agrandissemens de la Russie, sur

(1) Le nom de ce grand lac paraît être d'origine turque-yakoute. Les Yakoutes, qui habitèrent autrefois dans son voisinage, donnent encore aujourd'hui à la mer le nom de *Bayakhal*.

leurs frontières septentrionales. Bientôt le nouvel empire mandchou fut menacé d'un autre côté par le *Galdan* des *Euleuts*, qui non-seulement soutenait son indépendance, mais qui s'efforçait aussi de détacher les tribus mongoles de l'alliance des Mandchoux. *Khang hi*, un des plus grands empereurs qui aient régné en Chine, fit aux Euleuts des guerres sanglantes, qui ne se terminèrent qu'à la mort du Galdan, arrivée en 1697. C'est alors seulement que cessèrent les troubles en Mongolie, troubles assez connus en Europe.

Cependant les Mandchoux avaient déjà commencé à résister aux Russes sur le fleuve *Amour*, et ces hostilités continuèrent long-temps, jusqu'à ce que le comte *Golowin* conclût à Nertchinsk, en 1689, une convention entre la Russie et la Chine, qui fixa provisoirement les frontières de ces deux empires.

Pendant les troubles parmi les Mongols plusieurs petites tribus des hordes du *Tousiètou khan* et du *Tsètsèn-khan* qui a ses pâturages plus à l'est, s'étaient détachées de leurs princes, et réfugiés dans les pays situés au sud et à l'est du lac Baikal. Elles y menèrent une vie nomade entre la *Selengga*, l'*Ouda*, le *Khilok*, le *Tchikoi*, la *Dzida*, l'*Onon* et l'*Ingoda*. Quelques-uns de leurs chefs, qui avaient des partisans nombreux et

des familles considérables, réunirent sous leur domination beaucoup de ceux qui, fatigués de la guerre, ou séparés de leurs compatriotes, venaient journellement se fixer dans les pays baignés par les rivières que nous venons de nommer. Ils y vivaient tranquillement sous les lois de la Russie, qui leur accordait sa protection contre les prétentions de leurs anciens maîtres mongols. Ils payèrent tribut à cette puissance, et se reconnurent ses sujets.

Les chefs de ces petites tribus furent confirmés dans leurs dignités par des diplômes impériaux, et jouirent d'une protection spéciale. Comme toutes les peuplades de la même nation, ces Mongols professaient la religion de *Chigemouni* ou de *Bouddha*, que nous apellons communément la *religion lamaïque*. C'est pour cette raison, qu'à l'occasion des grandes fêtes annuelles ou mensuelles, ces nouveaux sujets russes passaient en grosses troupes la frontière chinoise, pour aller faire leurs dévotions à l'*Ourga*, c'est-à-dire à la résidence du *Khoutoukhtou* mongol. Leurs enfans y fréquentèrent les écoles ecclésiastiques, et les membres du clergé lamaïque des deux côtés des limites, conservèrent entre eux des liaisons intimes. Des prêtres tubétains et mongols se rendirent chez les Mongols russes, et s'y établirent. Ces liaisons trop étroites ne pouvaient être indif-

férentes ni à la Russie ni à la Chine. Des disputes, des vols et d'autres désordres, avaient déjà obligés les deux gouvernemens respectifs de défendre à leurs sujets de franchir la frontière.

Depuis long-temps des relations amicales s'étaient établies entre la Russie et la Chine, et les négocians russes faisaient un commerce très-actif, aussi bien à l'*Ourga* mongole qu'à Peking. Sur la demande de l'empereur *Khang hi*, Pierre Ier envoya vers ce monarque, en 1715, le chirurgien anglais *Thomas Garwin*, accompagné du lieutenant *Laurent Lange*. Ce dernier avait pour instruction de se procurer des renseignemens exacts sur le commerce chinois, et sur l'état des affaires à la frontière. A son retour il informa son maître des nombreux abus qui résultaient des relations trop faciles entre les peuplades limitrophes. Pierre choisit alors, en 1719, *Lew Wassiliewitche Ismaïlow*, capitaine de ses gardes, pour ambassadeur à la cour de la Chine, et lui adjoignit *Lange*, afin que par leur intervention toutes les plaintes fussent accommodées. Cette ambassade produisit un heureux effet; car les Chinois prirent les mesures les plus efficaces pour maintenir le commerce et les liaisons amicales entre les deux empires.

Après le départ d'*Ismaïlow* de Peking, *Laurent Lange* resta dans cette capitale, comme agent

de l'empereur de Russie, pour surveiller et protéger le commerce et les caravanes de ses sujets. La mauvaise conduite des Russes qui visitaient la résidence du Khoutoukhtou mongol, donnait lieu à des plaintes, auxquelles il ne fut plus possible de remédier. En conséquence, en 1722 une ordonnance de l'empereur de la Chine renvoya tous les marchands russes qui se trouvèrent à la foire de l'Ourga; il leur fut signifié en même tems que leurs caravanes n'auraient plus la permission de venir à Peking.

Kang hi (1) mourut à cette époque, et son successeur *Young tching* (2) insista fortement sur la fixation définitive des frontières. Lange était revenu en Russie avec la dernière caravane; et par suite des différends continuels, le commerce des Russes avec la Chine se trouvait tout-à-fait anéanti. Cependant le nouveau souverain chinois se montrait disposé à la conclusion d'un nouveau traité, en manifestant le désir avant tout de

---

(1) *Khang hi* (tranquillité impertubable) n'est proprement pas le nom de cet empereur; c'est celui des années de son règne. En mandchou *Elkhe taifin*, et en mongol *Ænke amogolong*.

(1) *Young tching* est encore un nom de règne. Il signifie *droiture perpétuelle* en mandchou *Khôwaliyasoun tob*, et en mongol *Naireltou tib*.

voir la frontière des deux empires déterminée, afin de rompre toute liaison entre ses Mongols et ceux qui vivaient sous la domination russe.

Pour arriver à ce but également convenable aux deux puissances, le cabinet de Saint-Pétersbourg envoya en 1726 le comte illyrien *Sawa Wladislawitche Ragousinski*, comme ambassadeur plénipotentiaire en Chine, avec l'ordre d'aplanir toutes les difficultés, qui jusqu'alors avaient empêché la fixation de la ligne de démarcation et l'établissement du commerce sur un pied stable et avantageux. A son arrivée à Peking cet ambassadeur fut très-bien accueilli par le monarque chinois. On convint d'établir un congrès à la frontière même, pour mettre fin à toutes les mésintelligences. Ce congrès se composait d'un côté du comte *Sawa Wladislawitche* et de ses conseillers, et de l'autre du conseiller d'état intime, président du tribunal des cérémonies et assesseur du département des affaires de l'intérieur *Tchabina* (1); du conseiller d'état intime, assesseur du département des provinces extérieures, et premier grand de la bannière entière-

(1) *Khebeï amban, Khafan-ni dchourgan-ni alikha amban, Dorgi baita be oukheri kadalara yamoun-ni booï amban.*

ment rouge *Tegout* (1), et du vice-président du collége de la guerre *Toulichin* (2). Arrivé à la frontière, le congrès fut encore augmenté par le prince mongol *Tsèreng wang*, adjudant général de l'empire de la Chine, et allié par mariage à la maison régnante (3).

Conformément aux dispositions prises à Peking, ce congrès s'assembla en 1727 auprès du *Boro* ou *Boura*, ruisseau qui se jette dans la *Selengga*. Il est éloigné à peu près de cinquante wersts de Kiakhta, et marquait alors la frontière. Les négociations commencèrent entre les personnes nommées arbitres des deux côtés. C'étaient des Mongols de distinction et des anciens des tribus. Les Chinois élevaient des prétentions excessives, ils demandaient même tout le pays situé au sud du Baikal. Cependant le comte *Sawa* parvint par sa fermeté à les faire renoncer à la plus grande partie de ces demandes, et le travail pénible de fixer une immense ligne de démarcation entre les deux

---

(1) *Khebeï amban, Toulergi golo be dasara dchourgan-ni alikha amban, goulou foulgiyan-ni gôsa be kadalara amban.*

(2) *Tchookhaï dchourgan-ni askhan-ni amban.*

(3) *Aïsilara Dziyanggiyôn, Dchasak doroï Giyôn-wang, Khochoï efou Tsèreng wang.*

plus grands empires du monde, fut terminé de la manière la plus amicale.

On conclut une convention préalable, datée du 10 août v. st. 1727, par laquelle la frontière fut fixée en général et de la manière suivante. On désigna comme ligne de démarcation à l'est la chaîne des monts *Khingan* (1), qui depuis la mer d'Okhotsk jusqu'à la petite rivière *Gerbitsi* (2),

---

(1) Dans l'atlas de la Chine du célèbre d'Anville, cette montagne est appelée *Hinkan alin.* En général la plupart des noms sont mal rendus dans cet ouvrage important. Ce n'est pourtant pas la faute de d'Anville, c'est celle du traducteur des cartes des jésuites, publiées originairement en chinois et en mandchou.

(2) Il y a deux rivières de ce nom. Dans les cartes chinoises et mandchoues, l'une est appelée *Amba Gerbitsi bira*, ou grande rivière de Gerbitsi, et l'autre *Adzige Gerbitsi bira*, ou petite rivière de Gerbitsi. Dans l'atlas de la Chine de d'Anville cette dernière fait la limite entre la Chine et la Russie; et dans le traité conclu en 1689 par le comte Golownin on lit : « La rivière *Gorbitsa*, qui se » jette dans le *Sagalin oula* (Amour) près de la rivière » *Tchorna* appelée *Ouroum* en tartare (tongouse), doit » servir de frontière entre les deux états. » — Dans les anciennes cartes des jésuites l'*Ouroum* ne se trouve pas marqué. D'Anville, dans sa *carte générale de la Tartarie chinoise*, a cru que cette rivière était la même que l'*Or*, qui coule à l'orient du *petit Gerbitsi* et se jette dans l'A-

de la gauche de l'Amour, sépare les eaux qui coulent au nord-est de celles qui vont au sud-est. L'ancienne frontière, déjà déterminée en 1689, qui passait par l'*Amour* et l'*Argoun*, jusqu'au lac *Dalai*, ne fut pas changée. Du lac Dalai on conduisit la ligne de démarcation par la plaine jusqu'en dessous de l'*Onon*. De là par le mont *Kentei khan* (1) et les sources du *Tchikoï* vers le sud jusqu'au ruisseau de *Kiakhta* ou *Kiaktou* (2). De ce point elle

mour à gauche. Il donne donc à l'Or le nom d'*Ouroun* ou *Chorna pira*. C'est une faute, car d'après la nouvelle carte détaillée de l'empire chinois, publiée en 1760 à Peking, l'*Ouroum* se trouve à l'occident du *petit Gerbitsi*, et on y lit les mots : *Tchoran sere Ouroum bira* « rivière *Ouroum*, appelée aussi *Tchoran*. » — A présent c'est le *grand Gerbitsi* qui fait la limite ; aussi la nouvelle carte chinoise l'indique la colonne limitrophe à la gauche de l'endroit où cette rivière se jette dans l'Amour. On lit à côté les mots *Eldenggé wekhe* (pierre resplendissante). Une autre colonne, avec le même nom, s'y voit à la droite de l'Amour et presque vis-à-vis de l'embouchure de l'Ouroum dans la gauche de ce fleuve. — J'ignore par quel moyen les Chinois ont pu étendre leur frontière jusqu'au *grand Gerbitsi*, qui en effet fait aujourd'hui la limite des deux empires.

(1) Sur les cartes de d'Anville *Kentei han alin*.

(2) La bourgade et le ruisseau de *Kiakhta*, ou plutôt *Kiaktou*, dérivent leur nom du mongol *kia*, chiendent (*triticum repens*), qui y croît en grande quantité, et qui offre une excellente pâture pour le bétail.

passa par les forêts et à travers la *Selengga*, sur le dos du mont *Uhden song*, qui, jusqu'aux sources du *Dzida*, sépare les rivières qui vont au nord, de celles qui coulent vers le sud. Des sources du Dzida elle va par la montagne *Tsastou ouendour*, et sur le dos du *Todching chila*, qui va jusqu'au *Ieniseï*, sépare toutes les eaux coulantes vers le nord-ouest de celles qui prennent la direction opposée. Ce ne fut que plus tard qu'on conduisit la frontière des rives de l'Ieniseï à l'ouest jusqu'à la *Bouktarma* à la droite de l'*Irtyche*, où l'on établit sur le ruisseau *Narym* le dernier corps-de-garde mongol-chinois, vis-à-vis du dernier poste russe.

Par un autre article de cette convention, il fut décidé qu'on établirait, au point où la frontière touche au ruisseau *Kiakhta*, un entrepôt de commerce pour les négocians des deux empires. Pour éviter à l'avenir tous les désordres, il fut également stipulé que les habitans de la frontière, ne pourraient trafiquer que dans ce lieu. Chacune des hautes parties contractantes se réservait le droit de reprendre ceux de ses sujets qui, pendant la fixation des limites, avaient dépassé la frontière, et s'étaient établis sur le territoire étranger. On devait séparer les sujets des deux empires, qu'on trouvait habiter ensemble, pour éviter que les tribus limitrophes ne se confondis-

sent entre elles. Les *Ouriangkhai* (1) devaient rester à celle des deux puissances à laquelle ils avaient payé jusqu'alors un tribut annuel de cinq martres zibelines : ceci s'appliquait principalement aux *Soyetes*, habitans dans les hautes montagnes du *Ieniseï supérieur* et autour du lac *Kosso gol*. Ils avaient auparavant donné un tribut de cinq zibelines par tête aux Mongols soumis à la Chine ; d'après une ancienne coutume ils envoyaient en même tems une zibeline par tête, sous le titre de don volontaire, aux chancelleries russes de *Krasnoïarsk* et d'*Oudinsk*. D'après le nouveau traité ils devinrent entièrement sujets de la Chine. Quant aux autres *Ouriangkhai*, qui n'avaient payé qu'une zibeline par tête aux deux empires, la ligne de démarcation décida de leur sort. Les Soyetes voisins des sources du *Dzida* et de l'*Ouri* furent partagés, seulement une partie d'eux resta à la Russie et sous la juridiction de *Tounkinskoi-ostrog*, situé sur l'*Irkout*. Ces Soyetes

(1) *Ouriangkhai* est le nom que les Mongols donnent aux tribus *soyetes* de race samoïède, qui habitent le pays des hautes montagnes de l'Altaï, et qui en 1755 étaient soumises aux Dzoun-gars. Le chef des Ouriangkhai de l'*Altaï* était alors *Tchadak*, celui de la montagne *Tangnou* s'appelait *Toubchin*. Ce peuple compte à peu près dix mille familles, et forme onze bannières ou divisions militaires.

ont tellement diminué qu'il n'en reste à présent que quelques familles sur le territoire russe.

Par la même convention préliminaire il fut également décidé qu'on insérerait en détail dans le traité définitif tous les articles concernant la ligne de démarcation à tracer. Après la conclusion de ce traité ratifié à Peking le 21 mai, les commissaires des deux empires furent expédiés pour inspecter la frontière proposée, avec ordre d'y ériger des *signaux* ou *colonnes* limitrophes, et de séparer les sujets respectifs. Du ruisseau de *Kiakhta* à l'ouest jusqu'à la frontière des *Euleuts Dzoun-gars* cette inspection eut lieu sous la direction du stolnik et commissaire de frontière *Etienne Andreewitche Kolitchew*, et du côté des Chinois, sous celle du Doroï amban *Besingga*. Du *Kiakhta* à l'est jusqu'à la source de l'*Argoun*, l'inspection se fit par les secrétaires d'ambassade *Iwan Glasounow* et *Semeon Kireew*, et par le conseiller d'état chinois *Khoubitou*. Les deux commissions rédigèrent des procès-verbaux sur leurs travaux, dans lesquels les fleuves, rivières, ruisseaux, lacs, montagnes, vallées et plaines, auprès desquels on devait élever des colonnes limitrophes, se trouvent nommés et exactement décrits. Le procès-verbal de Kolitchew est daté du 27 octobre et celui de Glasounow et Kireew du 12 octobre 1727. Les der-

niers avaient fait abattre, sur le bord du *Tchikoï*, deux cabanes d'hiver des Russes, qui par la fixation de la frontière, se trouvèrent sur le territoire chinois. Ils avaient aussi transportés les *Bouriates* tributaires de la Russie, qui habitaient au sud du Tchikoï, sur sa rive septentrionale. Les Chinois de leur côté avaient fait la même opération avec quelques Toungouses, placés jusqu'alors sur la *Kieria*, qui vient du nord se jeter dans l'Onon; ils furent transportés sur la rive méridionale de cette dernière rivière.

Les colonnes limitrophes (пограничние маяки), construites en pierres, ont trois toises de hauteur et presqu'autant de largeur à la base. Elles furent érigées des deux côtés de la frontière, l'une vis-à-vis de l'autre. Par précaution, et pour empêcher qu'on ne dérangeât ces marques, on enterra auprès de chaque colonne une inscription en russe et en mongol, portant un numéro et le nom du lieu où elle devait se trouver. Les premiers et les principaux de ces signes furent placés tout près de la route qui conduit de la Sibérie en Mongolie et en Chine, sur une petite colline à la droite du *Kiakhta* et à dix wersts du *Boro*. Ils se trouvent de cette manière vis-à-vis de l'endroit où l'on établit plus tard l'entrepôt général de commerce. Sur la colonne russe on plaça une croix avec l'inscription : Курганъ сочиненнаго разграниче-

нія между Россійскимъ и Китайскимъ Имперіами 1727 Августа 20 дня.

De ce premier signe, en allant à l'est, les *mayaks* (1) ou bornes se trouvent aux endroits suivans :

1. Sur le mont *Bourgouteï* à 20 wersts de *Kiakhta;* entre ce mayak et le suivant, le *Kiran* coule au nord et se jette dans le *Tchikoï.* Il a sa source au delà de la frontière.

2. Sur une montagne à 12 wersts du précédent, près du lac *Tchaidam*, situé au-delà de la frontière.

3. Sur le mont *Koûrlik*, près d'un lac salé situé en deçà de la frontière, — 12 wersts du précédent.

4. Sur une colline vis-à-vis de la prairie de *Diretou*, en deçà de la frontière, — 8 wersts du précédent.

5. Sur le côté inférieur de la prairie *Charbaga*, à la rive gauche du *Tchikoï*, appelé *Tchoukou* par les Mongols et les Mandchoux, — 9 wersts du précédent.—D'ici, la frontière suit le Tchikoï en le remontant.

---

(1) Le mot маякъ est russe et désigne un *signal*, une *marque*, et aussi *fanal*, *phare*. Les *colonnes* ou *signaux* limitrophes à la frontière chinoise, s'appellent en mongol *obo*, mot également reçu en mandchou.

6. Sur une montagne située très-près et au-dessus de l'embouchure du ruisseau *Tchiktaï*, à la rive gauche du Tchikoï, — 5 wersts du précédent.

7. Auprès et au-dessus de l'embouchure du ruisseau *Khabtsagai* ou *Khadza*, à la même rive du Tchikoï, — 9 wersts du précédent.

8. Sur la même rive, un peu au-dessous de l'embouchure de l'*Arou kidoure*, appelé aussi *Ara kuduru*, — 14 wersts du précédent.

9. Sur la même rive très-peu et au-dessous de l'embouchure du ruisseau *Ouyalga*, — 20 wersts du précédent.

10. Sur la même rive du Tchikoï, très-près et au-dessous de l'embouchure de l'*Arou khadang sou*, grande rivière appelée aussi *Arou khadaïn oussou* ou *Ara khatangtsa*, — 19 wersts du précédent. — D'ici, la frontière remonte le ruisseau Arou khadang sou.

11. A l'embouchure d'un ruisseau nommé *Oûlolei* ou *Oulileï*, qui vient de l'est et se jette dans l'Arou khadang sou, — 60 wersts du précédent. — D'ici, la frontière remonte l'Oûlolaï jusqu'à sa source, traverse la *Mensia*, qui tombe dans le Tchikoï, et se dirige vers l'Onon supérieur et ses affluens.

12. Près de l'endroit où le ruisseau *Oûber khadang sou*, ou *Ouber khadaïn oussou*, appelé

ordinairement *Oubour khatangtsa*, se jette du côté de l'est dans la Mensia, — 83 wersts du précédent.

13. Sur le mont *Koumour*, ou *Koumouroun oola*, près de la source d'un ruisseau portant le même nom, et qui se joint du côté de l'est à la Mensia, — 70 wersts du précédent.

14. Sur une montagne près de la source du ruisseau *Kouge*, — 51 wersts du précédent. — Ce ruisseau vient du nord; il est le premier de ceux qui, passant par la frontière, se jettent dans l'*Onon*. Ici commençait autrefois le territoire des Nernschinsk, et tous les mayaks précédens appartenaient à celui de Selenginsk. La frontière reste assez éloignée de la rive gauche ou septentrionale de l'Onon, qui coule ici de l'ouest à l'est.

15. Au nord du ruisseau *Gounggourteï* ou *Kounggourteï*, qui venant du nord-ouest tombe dans l'Onon. C'est ici que finit le mont *Koumour*, appelé aussi *Khingan koumour*, — 15 wersts du précédent.

16. Sur une montagne, et à peu de distance de l'*Asinga* ou *Achangaï*, qui vient du nord et se joint à l'Onon, — 18 wersts du précédent.

17. Sur le mont *Khariagoutai*, ou *Khara koutul*, à la rive gauche de l'Onon, — 10 wersts du précédent.

18. Sur une montagne auprès du ruisseau *Kha-*

soulak, affluent de l'Onon. — 12 wersts du précédent.

19. Sur le mont *Moungge-sili*, ou *Mongkô*, baigné par le *Baldzi*, grand ruisseau qui coule au sud-est, à l'Onon. — 57 wersts du précédent.

20. Sur une montagne située à la rive méridionale du *Baldzikha* ou *Baldzikhan*, ruisseau qui se joint au nord-ouest au *Kharaoul;* ce dernier va dans la même direction se réunir au *Baldzi.* — 46 wersts du précédent.

21. Sur le mont *Beltsir* (1), entre le *Galdataï* et le *Mogai;* qui se réunissent et tombent dans le *Baldzi.* — 21 wersts du précédent.

22. Sur une montagne près du *Kirkhoun*, affluent de l'Onon. — 29 wersts du précédent.

23. Sur la haute montagne *Khaliou* ou *Khalo*, près *Boukoukoum* ou *Bykykon*, qui tombe dans le *Kirkhoun.* — 16 wersts du précédent.

24. Sur le mont *Baïn dzourge*, ou *Baïn zuruko*, près de la *Ghilbere*, qui tombe dans l'*Agatsi*, *Agoutsa* ou *Atsa.* — 17 wersts du précédent.

25. Sur le mont *Bouyouktou*, près de la rivière du même nom, qui tombe dans l'Agatsi.

26. Auprès de la rivière *Khormaktsi*, ou *Khor-*

(1) *Beltsir* ou *Beltchir*, en mongol dénote une montagne entre deux rivières à l'endroit où elles se réunissent.

moktchi, à peu de distance de son embouchure dans l'Agatsi. — 14 wersts du précédent.

27. Sur la rive droite du *Godzolotaï*, à son confluent avec l'Onon. — 19 wersts du précédent.

28. Sur le mont *Adarga* ou *Adareï*, situé à la gauche du *Kerou* ou *Kiena*, près de son embouchure dans l'Onon. — 26 wersts du précédent.

29. Sur le mont *Khongoro*, près de la rive gauche de l'Onon. — 12 wersts du précédent.

30. Dans un lieu nommé *Oulkhout*, sur la rive gauche de l'Onon, un peu au-dessous de l'embouchure du *Torin*, qui vient se joindre du nord-ouest à cette rivière. — 10 wersts du précédent. — D'ici la frontière traverse l'Onon et se dirige vers les sources des rivières qui tombent du côté du nord dans l'*Ouldza*.

31. Sur le mont *Arou baïn dzourge*, ou *Aru baïn zuruko*, situé au nord-ouest de la rivière du même nom, qui va au sud-ouest se joindre à l'Ouldza. — 28 wersts du précédent.

32. Sur la montagne appelée *Khara tolokhai* par les Mongols, et черная сопка (cime noire) par les Russes; à la source de l'*Ouber baïn dzourge*, qui se réunit à l'Ouldza. — 12 wersts du précédent.

33. Sur une montagne à la source du *Berke*, qui vient du nord-ouest se joindre à l'Ouldza. — 11 wersts du précédent.

34. A la source de la *Khourtsa* de l'Ouldza, sur une montagne de laquelle une autre rivière, appelée aussi *Khourtsa*, se dirige vers l'Onon. — 17 wersts du précédent.

35. Sur le mont *Moungout nouke* ou *Mangout nouke*, à la source du *Moungout* qui tombe dans l'Ouldza. — 10 wersts du précédent.

36. Sur une montagne située entre les sources de la *Tourgine*, grande rivière qui se jette dans l'Ouldza. — 8 wersts du précédent.

37. Sur le mont *Tosoke*. — 14 wersts du précédent.

38. Sur le mont *Khoï*, près des sources du *Dchoudzi*, qui tombe dans le *Khorin narasou*. — 8 wersts du précédent.

39. Sur une montagne entre les sources du *Khorin narasou* de l'Ouldza. — 8 wersts du précédent.

40. Sur la montagne *Chara-tolokhai* (tête jaune). — 18 wersts du précédent.

41. Sur la montagne *Toktor*, au nord des sources de la rivière *Ouber Toktor*, qui va à l'Ouldza. — 10 wersts du précédent.

42. Sur la montagne *Khara tolokhai*, appelée aussi en russe черная сопка (cime noire), aux sources du *Koukou esike*, ou *Koukou ichiga*, qui se joint à l'*Ouber berke*. — 10 wersts du précédent.

43. Sur la montagne *Tourkine* aux sources de l'Ouber berke. — 14 wersts du précédent. — A ce *mayak* la frontière quitte les sources des rivières qui se jettent dans l'Ouldza et se dirige vers l'*Imalkho*, qui se décharge dans le lac *Dari noor* ou *Tareï*.

44. Sur une haute montagne sans nom. — 10 wersts du précédent.

45. Sur une montagne dans le voisinage, et à l'orient du lac *Tsagan noor* (lac blanc). — 20 wersts du précédent.

46. Sur la montagne *Kouke tolokhai* (tête bleue), au nord de la rivière *Imalkho* du lac Dari-noor. — 13 wersts du précédent.

47. Sur la montagne *Khara-tolokhai* (tête noire), et au nord de l'*Imalkho*. — 13 wersts du précédent.

48. Sur la montagne *Irin*, située sur la même rive de l'Imalkho. — 18 wersts du précédent. — Entre ce *mayak* et le suivant, la frontière traverse l'Imalkho, près de son embouchure dans le Dari noor ou Tareï, et les bords méridionaux de ce lac.

49. Sur deux petites collines dans la plaine, à l'endroit nommé *Obotou*. — 10 wersts du précédent.

50. — Sur une montagne située dans la plaine à l'endroit appelé *Nibsiye* ou *Nipfé*. — 15 wersts du précédent.

51. Sur une montagne située à l'endroit *Moo Gedzige* ou *Modzige*. — 12 wersts du précédent.

Entre ce *mayak* et le suivant coule la rivière *Ouldza*, et va se jeter dans le lac *Dari noor*.

52. A un endroit élevé dans la plaine nommée *Tsiktou*. — 20 wersts du précédent.

53. — Sur la montagne *Dzerentou*, près du bord sud-est du lac *Khori dari noor*. — 19 wersts du précédent.

54. Sur la montagne *Engge tolokhai*, ou *Inke-tolokhai*, située dans la plaine. — 12 wersts du précédent.

Toute cette plaine n'est arrosée que par quelque petites sources. On y trouve rarement des lacs ou des bourbiers. C'est pour cette raison que la frontière n'a pas pu être marquée autrement que par les monts et les collines qui ont un nom.

55. Sur la montagne *Moungge-tolokhai*. — 14 wersts du précédent.

56. A un lieu dans la plaine appelé *Angarkhai*. — 44 wersts du précédent.

57. Sur la montagne *Koboltsikou*, ou *Koubel-dchin*. — 10 wersts du précédent.

58. Sur le bord septentrional du lac *Tarbaga dakhou*. — 15 wersts du précédent.

59. Sur la montagne *Tchagan oola*. — 17 wersts du précédent.

60. Sur la montagne *Boro tolokhai*, dans le voi-

sinage d'une autre nommée *Taboun tolokhai*, située au sud de la première. — 20 wersts du précédent.

61. Plus au nord dans la plaine et près du mont *Soukte*. — 15 wersts du précédent.

62. Sur la montagne *Erdeni tolokhai*. — 9 wersts du précédent.

63. Sur la montagne *Abagaitou*, vis-à-vis de l'embouchure du *Gan* dans la droite de l'*Argoun*. — 10 wersts du précédent.

Les *mayaks* suivans se trouvent à l'occident, depuis le ruisseau Kiakhta jusqu'à l'ancienne frontière des *Euleuts Dzoun-gars*.

1. Sur la rive droite occidentale du ruisseau *Kiaktou* ou *Kiakhta*, mentionné plus haut.

2. Sur la montagne *Orkhoïtou*. — 10 wersts du précédent. — Entre ce *mayak* et le suivant, la frontière traverse la *Selengga*.

3. Sur la montagne *Bouilesoutou*, près de la rive gauche et occidentale de la Selengga. — 20 wersts du précédent.

4. Sur la montagne *Yongkhor oola*, à l'ouest du ruisseau *Tsagan oussoun* (eau blanche), qui tombe dans la Selengga. — 16 wersts du précédent.

5. Sur la montagne *Khonggor obo.* — 10 wersts du précédent.

6. Sur la montagne *Goundzan oola*, à l'occident du ruisseau *Bougousoun ama* (1), qui tombe dans la *Dzida* ou *Dzede.* — 16 wersts du précédent. — Ce *mayak* se trouve entre les montagnes *Dzormalik* et *Mertsel*, appelée sur les cartes mandchoues *Emeltchek.* La première se trouve au nord et l'autre au sud du Goundzan oola.

7. Sur la montagne *Khoudakhaitou*, ou *Khoutougaitou*, à la rive gauche et occidentale de la rivière *Dzeltoure* ou *Ziltoura*, à dix wersts au-dessus de son embouchure dans la droite de la *Dzida.* — 20 wersts du précédent.

8. Sur la montagne *Koukou nourougou*, à la source de l'*Ouber khoulada*, qui tombe dans la *Dzida.* — 25 wersts du précédent. — Entre celui-ci et le *mayak* suivant, finissait autrefois les territoires de Selenginsk et d'Irkoutsk.

9. Sur la montagne *Egouden dchoo*, appelée communément *Uhden dzong;* à son commencement oriental, et à la source de la rivière *Katsartai*, ou *Katsouratai*, qui coule au sud, ou en Mongolie, et se jette dans la *Dzeltoure.* L'embou-

(1) Sur les cartes mandchoues *Bos angga.*

chure du *Katsartai* est éloignée de 56 wersts de celle de la *Dzeltoure* dans la *Dzida*. La montagne *Egouden dchoo*, ou d'ici au nord-ouest, et sépare les sources des rivières *Dzida Ekhel* (*Iga*) et *Ouki*. — Ce *mayak* est à 34 wersts du précédent.

10. A la source du *Tsedzi*, qui vient du nord et tombe dans la *Dzeltoure*, 30 wersts au-dessus du *Katsartai*. — 19 wersts du précédent.

11. A la source du *Modoun koul* (rivière de bois) qui va se jeter dans la rivière *Ering*, ou *Iren*, qui se perd dans l'*Ekhe*. — 46 wersts du précédent.

Près de ce *mayak* un autre ruisseau appelé aussi *Modoun koul*, ou plutôt *Arou Modoun koul*, prend sa source, coule vers le nord et se jette dans la *Dzida*.

12. Sur la montagne *Boukhôtou dabaga*, appelée aussi *Bougoutou*, à la source du *Bouroul*, qui tombe dans l'*Ekhe*. — 77 wersts du précédent.

13. Sur la montagne *Dosit dabaga*, ou *Dochiktou dabaga*, à la source du *Keket*, qui tombe dans l'*Ouri*. — 43 wersts du précédent.

14. Sur la montagne *Kesenektou dabaga*, à la source d'un ruisseau, qui est un de ceux qui forment la rivière *Keket*. — 7 wersts du précédent. — Ici se termine la chaîne *Egouden dchoo* ou *Uhden dzong*, et une autre montagne nommée *Gourbi* commence.

15. A l'endroit de la montagne *Gourbi*, où se trouvent les sources de la rivière *Ouri*. — 43 wersts du précédent.

16. A l'endroit où la chaîne Gourbi finit au nord-ouest, et à la source du *Khangkha*, qui se dirige vers le sud et se jette dans le lac *Kosogoul noor*, ou *Kossogol*. — 46 wersts du précédent.

Quelques wersts à l'occident de l'embouchure de cette rivière se trouvait autrefois l'établissement russe appelé *Kossogolskoi Ostrog*.

17. Sur la montagne *Nouketou dabaga* à la source du *Narin kharo*, qui tombe aussi dans le lac Kossogol. — 46 wersts du précédent.

A ce *mayak* commençait autrefois le teritoire de *Krasnoyarsk*.

18. Au bout oriental de la montagne *Ergik targak taiga*, à la source du *Tenggis*; qui coule au sud, et se jette dans le *Chichkit*. — 13 versts du précédent.

19. Sur la montagne *Toros dabaga*, entre les sources de la rivière *Khamsara kem*, qui tombe dans le *Beikem*, et celle du *Bede kem*, qui se joint du côté droit au Khamsara kem. — 133 wersts du précédent.

20. Au bout occidental de la montagne *Ergik targak taiga*, à la source *Kenchen madan*, qui se réunit à celles de l'*Ous*, rivière qui coule vers

l'occident pour se réunir au Ieniseï. — 378 wersts du précédent.

21. Sur la gauche de l'*Ous*. — 18 wersts du précédent.

22. Sur un rocher haut et escarpé de la montagne *Khonin dabaga*, qui porte le nom de *Khonin tag* (rocher du mouton). — 19 wersts du précédent.

C'est au nord de ce rocher que le khan mongol *Loodzang* avait fait tailler dans le roc un passage tortueux, qui conduit de la Mongolie en Sibérie: Antérieurement il n'y avait pas moyen de passer cette montagne, et même à présent on ne parvient qu'avec beaucoup de peine à la franchir.

23. A l'embouchure de la rivière *Kemtchyk*, qui vient de l'occident pour se réunir au Ieniseï. — 85 wersts du précédent.

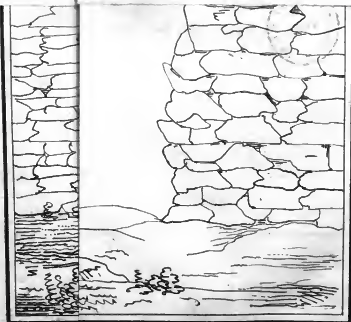
Ce *mayak* s'appelle *Kem Kemtchyk Bom*, ou *Kem Kemtchyk Boktsir*.

Le mot *Bom* désigne le bord escarpé d'une montagne contre la rivière qui la traverse.

24. Auprès de la montagne *Chabina dabaga* (1). — 125 wersts du précédent.

---

(1) La planche ci-jointe représente les *mayaks* du *Chabina dabaga*. Le russe qui se trouve à gauche, porte une croix avec un abrégé du symbole de la foi. Le chinois



Pub. en 1824 par [illegible]delieu, n.° 67. *Lith. de C. de Lasteyrie.*


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

C'est au nord de ce *mayak* que commence le territoire de *Kouznetsk*. Un chemin venant de la Sibérie, traverse les rochers du Chabina dabaga et conduit en Mongolie. Il a été établi anciennement, et on y peut voyager à cheval.

Le traité définitif entre la Russie et la Chine a été signé et proclamé à la frontière le 21 octobre (vieux style) 1727; mais ayant été rédigé au nom de l'Impératrice Catherina Alexeiewna, dont on ignorait alors le décès, la ratification ne fut effectuée que le 14 juin 1728, au nom de l'Empereur *Pierre II*. Elle fut échangée auprès du *Kiakhta*.

En mandchou l'original de ce traité est appelé: *Dchouwan emou khatsin-ni bitkhe*, ou l'*écrit des onze articles*.

En mongol on le nomme *Namats* ou *Namits*. Ce dernier paraît être introduit dans cette langue par les prêtres nestoriens, car il ressemble parfaitement au syriaque *nomoûs*, et à l'arabe ناموس *nâmoûs*, qui signifient *loi*.

Ce traité fut originairement rédigé en mandchou, et on le traduisit après en latin et en russe.

---

montre l'inscription mandchoue *Dchedchen-ni ba*, c'est-à-dire, *endroit de la frontière*.

Ces deux traductions sont inexactes dans plusieurs endroits ; j'en ai fait une nouvelle qu'on va lire ici.

Par ordre de l'auguste Empereur du royaume de *Daitsing* (1), se réunirent, pour conclure un traité de paix et pour fixer les frontières,

Tchabina, conseiller intime, président du tribunal des Mandarins (2), et assesseur du ministère de l'intérieur ;

Tegout, conseiller intime, président du tribunal qui gouverne les provinces extérieures (3), et grand du drapeau tout rouge ;

Toulichin, vice-président du ministère de la guerre (4) ; et

---

(1) C'est le nom de la dynastie mandchoue actuellement régnante en Chine. En chinois *Thai thsing*.

(2) *Khafan-ni dchourgan*, en chinois *Li pou*. Voyez De la Chine, ou description générale de cet empire, par M. l'abbé *Grosier*. — Paris 1819, 8° vol. V, pag. 29.

(3) *Toulergi golo be dasara dchourgan*, appelé aussi *Monggo dchourgan*, ou le tribunal mongol, en chinois *Li fan youan*. Il gouverne les provinces situées en-dehors de la grande muraille. On pourrait aussi le nommer tribunal des affaires étrangères, parce qu'il est chargé des négociations et des communications avec les puissances étrangères et avec leurs ambassades.

(4) *Tchookhaï dchourgan*, en chinois *Ping pou*.—

L'ambassadeur de l'Impératrice de l'empire des *Oros* (1), le comte illyrien *Sawa Wladislawitche*. Ces chargés d'affaires des deux empires se rendirent à *Nibtchoo* (2) pour conclure un traité de paix, et pour déterminer la frontière; voici les articles qu'ils rédigèrent avec exactitude.

PREMIER ARTICLE.

Le présent traité a été conclu pour la conservation éternelle de la paix entre les deux empires. Il est donc convenu que de ce jour chaque empire doit gouverner et surveiller avec soin ses sujets. En vertu de la paix conclue, il maintiendra et gardera rigoureusement les siens; afin d'em-

Voyez *Grosier*, vol. V, pag. 32. — C'est le même *Tou-lichen* qui a été ambassadeur de l'Empereur Khang hy auprès du khan *Ayouka* des Kalmuks. Feu M. *Leontiew* a traduit (1782) en russe la relation de cette ambassade, et sir *G. Th. Staunton* en a publié une version anglaise sous le titre: *Narrative of the Chinese Embassy to the Tourgouth Tartars*. London, 1821, 8°.

(1) *Oros* est le nom que presque toutes les nations asiatiques donnent aux Russes; en turc اوروس *Ourous* et اورس *Oros;* en chinois *O lo szu*.

(2) C'est le nom que les Mandchoux donnent à la ville de Nertchinsk. Dans la traduction russe du Traite, on a mis par méprise Нипковъ.

pêcher ce qui pourrait donner lieu à des disputes.

IIe ARTICLE.

Ce traité de paix actuel, renouvelé et conclu entre les deux empires, veut qu'il ne soit plus question de ce qui est arrivé antérieurement entre les deux puissances.

Les transfuges précédens ne seront pas redemandés ; et ils resteront dans l'empire où ils se trouvent ; mais ceux qui passeront dorénavant la frontière ne peuvent sous aucun prétexte être retenus. Il faut au contraire les chercher sans délai pour les prendre et les remettre aux autorités des frontières respectives.

IIIe ARTICLE.

Les *Grands de l'empire du Milieu* et le comte illyrien *Sawa Wladislawitche*, ambassadeur de l'empire des *Oros* jugèrent que l'objet principal de leurs travaux était la fixation de la frontière des deux empires; mais qu'il serait impossible de la régler avec exactitude si l'on n'inspectait pas scrupuleusement le terrain. Dans ce but :

Le comte illyrien *Sawa Wladislawitche*, ambassadeur de l'empire des *Oros*, se rendit lui-même à la frontière avec *Tsereng*, adjudant-

général (1) de l'empire du Milieu, *Doroï Giyôn wang* (2) du *Dchasak* (2), et beau-fils de l'empereur,

Be-szuge, commandant de la garde impériale, et

Toulichin, vice-président du ministère de la guerre.

Ils s'accordèrent de la manière suivante, sur les endroits par lesquels la frontière devait passer. Le pays situé entre le corps-de-garde de l'empire des Oros, auprès du ruisseau de *Kiaktou* et le signal (*obo*) de l'empire du Milieu situé sur le haut du mont *Orkhoïtou*, doit être également partagé, et on doit y élever un signal (*obo*) qui servira comme marque de la frontière. Au même endroit on doit aussi établir l'entrepôt de commerce et y expédier des commissaires (*kamisar*).

---

(1) *Aisilara Dziyanggiyôn*.

(1) Les *Doroï Giyôn wang* étaient alors princes de la seconde classe ; à présent ils ne sont que de la troisième.

(1) *Dchasak* est un mot mongol qui désigne une magistrature qui décide les affaires d'une ou de plusieurs tribus. Elle se compose de plusieurs membres nommés par la cour de Peking. Ses présidens et grands juges sont ordinairement pris dans les meilleurs familles mongoles.

(1) *Khochoï efou* ou *Khochoï tabounang*, époux d'une princesse impériale.

De ce lieu à l'est la frontière passe sur la crête du *Bourgouteï*, jusqu'au corps-de-garde de *Kiran*. Après le corps-de-garde de *Kiran*, sont *Tsikteï*, *Arou kidoure* et *Arou kadangsou*; la frontière se dirige par ces quatre corps-de-garde en ligne droite le long de la rivière de *Tchoukou* (*Tchikoï*). D'*Arou khadangsou* jusqu'à la marque du corps-de-garde *Eber khadangsou* et d'*Eber khadangsou* jusqu'à la marque du corps-de-garde mongol *Tsagan oola* (montagne blanche). Le désert, entre le pays habité par les sujets de l'empire des Oros, et entre les marques des corps-de-garde mongols de l'empire du Milieu, seront partagés également comme à *Kiaktou*. Là où il y avait dans le voisinage du pays habité par les sujets de l'empire des Oros, des montagnes, des sommets de montagnes et des rivières, elles servaient à déterminer la frontière. Et là, où les montagnes et les rivières étaient dans le voisinage des corps-de-garde mongols, elles furent pareillement choisis pour frontière. Mais là, où il n'y avait que de vastes plaines, sans montagnes ni rivières, on les partagea également, et on érigea au milieu des marques pour fixer la frontière, qui fut ainsi établie depuis la marque du corps-de-garde de Tsagan oola, jusqu'aux bords de la rivière d'*Ergoune* (Argoun).

Les envoyés des deux empires pour inspecter

les lieux situés en dehors de la marque du corps-de-garde mongol de *Tsaganoola*, convinrent de conduire la frontière des deux marques du milieu élevées à *Kiaktou*, et sur le mont *Orkhoitou*, à l'ouest par les lieux suivans : Sur le mont *Orkhoitou*, *Toumen Koudchoukhoun*, *Bitsiktou*, *Khochogo* (1), *Bouïlesoutou oola* (2), *Kouke Tsilootou*, *Khonggor obo*, *Yonggor oola*, *Bos angga* (3), *Goudzan oola*, *Khôdakhaïtou oola*, *Ko-ï moulou Bougoutou dabagan*, *Egouden dchoo-i moulu Dositou dabagan*, *Kisenektou dabagan*, *Gôrbi dabagan*, *Nouktou dabagan*, *Ergik dargak-daigan*, *Doros dabagan*, *Kendche madan*, *Khonin dabagan*, *Kim kimtsik bom* et *Chabinaï dabagan*.

Le milieu de cette chaîne de montagnes égale-

(1) Dans une autre copie *Khochonggo*.

(2) Chaque fois qu'il y avait dans l'original mandchou le mot *alin* (montagne), je lui ai substitué l'expression mongole *oola*, qui signifie la même chose. Cela m'a paru nécessaire, parce que les pays dont il est question ici, sont habités par des peuplades mongoles, qui ne se servent pas des mots mandchoux pour nommer les différens lieux de leur patrie.

(3) Dans la traduction russe Богосунъ Ама. *Ama* en mongol et *angga* en mandchou signifient *bouche*, *embouchure*, *passage*.

3

ment partagée fut admis comme frontière. Là où il y a des montagnes et des rivières au milieu elles furent aussi également partagées, de manière qu'à présent, depuis le Chabinaï dabagan jusqu'aux bords de la rivière d'Ergoune, tout ce qui est au sud (de la nouvelle frontière), appartient à l'empire du Milieu, et le côté septentrional à l'empire des Oros.

Après avoir terminé la division du pays et en avoir rédigé une description et une carte exactes, les deux parties échangèrent réciproquement ces descriptions. On les remit aux grands des deux empires. Les sujets des deux empires qui se trouvèrent sans permission au delà de la frontière déterminée, et qui y avaient établi leur habitation, furent recherchés et reconduits dans leur pays. La même chose eut lieu pour les vagabonds, de manière que la frontière fut totalement purgée.

Les *Ouriyangkhai* des deux côtés, qui donnèrent cinq zibelines de tribut, restèrent à leurs anciens maîtres; mais ceux qui jusqu'alors n'avaient donné qu'une zibeline, en furent exemptés pour l'avenir et du jour de la conclusion de ce traité. Pour la conformation, on a rédigé des deux côtés un procès-verbal qui a été échangé réciproquement.

IVe ARTICLE.

Maintenant que la fixation de la frontière des deux empires est déterminée, et qu'aucun transfuge ne peut plus être admis, il est convenu avec le comte illyrien *Sawa Wladislawitche*, ambassadeur de l'empire des Oros, d'établir un libre commerce entre les deux états. Le nombre des négocians qui peuvent aller tous les trois ans à Peking, ne doit pas surpasser deux cents, comme il a été fixé antérieurement. Quand ce ne sont que des commerçans, ils ne seront plus entretenus comme autrefois. Mais on n'exigera aucun impôt, ni du vendeur, ni de l'acheteur. Quand ces négocians arriveront à la frontière, ils doivent en donner l'avis par écrit. Après la réception de cet avis on expédiera un officier (1) pour les recevoir et les accompagner à cause du commerce. S'ils achètent pendant le voyage des chameaux, des chevaux et des vivres, ou s'ils louent des ouvriers, ils les doivent acheter ou louer à leurs dépens. Les négocians seront sous les ordres d'un chef chargé de soigner leurs affaires, et s'il survient des différends entre eux, ce sera lui qui les accordera. Si ce chef des négocians est

---

(1) *Khafan.*

un homme d'un haut rang, il doit être reçu et traité conformément à son rang. Toute espèce de marchandise peut être vendue, excepté celles que les lois des deux empires défendent. On ne doit pas permettre à qui que ce soit de rester secrètement et sans la permission de son chef dans le pays étranger. Si quelqu'un meurt, tous ses biens, de quelqu'espèce qu'ils soient, seront remis aux gens de son pays, comme il a été convenu avec l'ambassadeur de l'empire Oros, le comte illyrien *Sawa Wladislawitche*. Outre le commerce fait par les caravanes des deux empires, on établira encore sur les frontières réciproques, auprès de *Kiaktou*, du *Selengga* et de *Nibtchoo* (Nertchinsk) des maisons pour le commerce ordinaire, qui, selon qu'on le jugera nécessaire, seront entourées de haies et de palissades. Ceux qui se rendent à ces endroits pour faire le commerce doivent exactement suivre la route directe. Si quelqu'un d'eux s'éloigne de cette route pour faire le commerce en d'autres lieux, toutes ses marchandises seront confisquées au profit du gouvernement. On installera des deux côtés un nombre égal d'officiers qui seront sous les ordres de chefs d'un rang égal, et chargés de protéger ces lieux. Les différends seront accommodés de la manière convenue avec l'ambassadeur de l'empire des Oros, le comte illyrien *Sawa Wladislawitche*.

Vᵉ ARTICLE.

L'habitation des *Oros* dans la capitale (Peking) servira dorénavant à loger les voyageurs Oros. Sur la demande du comte illyrien *Sawa Wladislawitche*, ambassadeur de l'empire des Oros, et avec l'assistance des grands de l'empire du Milieu qui soignent les affaires des Oros, on a construit auprès de cette habitation, un temple (*miao*). Le prêtre (*Lama*) qui réside dans la capitale y logera avec trois autres prêtres pour l'aider. Lorsque ceux-ci arriveront, ils seront entretenus comme leurs prédécesseurs, et employés audit temple (*miao*). Il sera permis aux Oros d'exercer leur culte avec toutes ses cérémonies et de réciter leurs prières. Quatre garçons Oros, sachant la langue et l'écriture russe et latine, et deux autres plus âgés, lesquels, le comte illyrien Sawa Wladislawitche, ambassadeur de l'empire des Oros, a laissés dans la capitale, pour apprendre la langue chinoise, doivent demeurer dans ce même lieu. Leur entretien sera payé par le gouvernement, et lorsqu'ils auront achevé leurs études, ils pourront retourner quand on les demandera.

VIᵉ ARTICLE.

Quant à la correspondance entre les deux em-

pires, il est très-nécessaire que les lettres soient fermées d'un cachet. Le tribunal des affaires des provinces extérieures est chargé d'expédier au sénat (*sanat yamoun*) des Oros les lettres de l'empire du Milieu pour l'empire des Oros après y avoir mis son sceau. Les lettres de l'empire des Oros pour l'empire du Milieu doivent être expédiées au tribunal des provinces extérieures, et munies du sceau de l'empire des Oros ou du cachet du gouverneur de Tobolsk (*Tobol khotonni da*). Tous les papiers relatifs à la frontière ou aux entrepôts de commerce et concernant les déserteurs ou les vols, doivent être signés et cachetés par le *Tousiyetou khan Wajal dordzi* et le *Wang Dandzin dordzi* s'ils viennent de l'empire du Milieu; et par les commandans des villes limitrophes s'ils viennent de l'empire des Oros. La correspondance réciproque entre le *Tousiyetou khan* (1) *Wajal dordzi*, et le *Wang Dandzin dordzi* avec les

---

(1) Le premier *Tousiyetou khan* des *Kalkas*, qui s'est soumis aux Mandchoux, après que ceux-ci eurent battu totalement le *Galdan* des *Euleuts*, était *Tchakhoun dordzi*, un des ancêtres de *Dondan dordzi*. Dans la trentième année de *Khang hy* (1691) on tint une diète générale auprès du lac *Doloon noor*, il fut donné des nouveaux titres aux *noyon* et *taidzi* des Kalkas, et l'on divisa cette nation en Dchassak, bannières et compagnies.

Oros, doit se faire par des hommes envoyés exprès et seulement par la route de Kiaktou. Cependant il est permis de prendre le chemin le plus court s'il s'agit d'une affaire de haute importance. En cas de contravention à ce réglement, les Wang de frontière et les commandans des villes des Oros doivent s'en informer réciproquement, et après avoir examiné le délit, punir chacun ses coupables.

VII[e] ARTICLE.

Quant aux lieux limitrophes situés près de la rivière d'*Oud* et autres, ils ont déjà été l'objet d'une négociation entre le grand de l'intérieur (1) *Sounggoutou* et *Fioo-dor Aliyeksiyei* (2). Ces pays resteront à présent indéterminés entre les deux parties, mais ils seront réglés ultérieurement par des ambassadeurs ou par correspondance. A cette occasion on a dit au comte illyrien Sawa Wladislawitche, ambassadeur de l'empire des Oros: Puisque tu as été envoyé comme plénipotentiaire de ton impératrice, pour régler toutes les affaires, nous devons aussi arrêter quelque chose sur ce point. Actuellement vos sujets passent souvent la

---

(1) *Dorgi amban.*

(2) Le comte Feodor Alexiewitche Golowin.

frontière pour aller dans la contrée appelée *Khinggan Tougourik*, et si par conséquent nous ne prenons pas une décision là dessus pendant cette négociation, il est à craindre que cela n'excite des différends entre les sujets limitrophes. De semblables différends étant opposés au contenu du traité de paix entre les deux empires, nous devons arranger cette affaire dans le moment même. — L'ambassadeur de l'empire des Oros, le comte illyrien Sawa Wladislawitche répondit : Mon impératrice ne m'a pas chargé de négocier sur les pays situés vers l'est. On n'a pas une connaissance exacte de ces contrées, il faut donc que tout reste comme il a été fixé autrefois ; mais pour empêcher que personne de nos sujets ne dépasse la frontière, je le défendrai pour l'avenir. Les nôtres répliquèrent : Si ton impératrice ne t'a pas chargé de négocier sur les contrées à l'est, nous n'en parlerons plus, et il faut laisser les choses comme elles sont. Mais après ton retour interdis sévèrement à vos sujets de dépasser la frontière; car si quelqu'un était saisi par les nôtres en venant sur notre territoire, nous le punirions. Alors vous ne pourriez pas dire que nous avons violé le traité de paix. Si au contraire quelqu'un de nos sujets dépasse votre frontière, vous aurez également le droit de le punir; enfin, puisque rien n'est décidé sur la rivière d'*Oud* et

les cantons qui l'avoisinent, ils resteront comme auparavant. Mais vos sujets ne doivent pas s'établir plus près qu'ils ne le sont à présent.

Aussitôt que l'ambassadeur de l'empire des Oros, le comte illyrien Sawa Wladislawitche, sera de retour il exposera tout cela à son impératrice. Il faut alors y envoyer des gens qui ont des connaissances locales de tous ces lieux, pour les inspecter; car il serait très-bien de pouvoir prendre une décision là-dessus vu que si cette affaire peu importante en elle-même n'était pas réglée, elle pourrait devenir nuisible à la bonne intelligence entre les deux empires. Outre cela on a rédigé encore un procès-verbal sur cet objet lequel a été envoyé à votre sénat.

VIIIe ARTICLE.

Les commandans de frontière des deux empires, doivent décider, d'après les lois de la justice et sans délai, toutes les affaires, et s'ils les traînent en longueur pour leur propre intérêt, chaque empire doit les punir d'après ses lois.

IXe ARTICLE.

Si d'un côté ou de l'autre on envoie de grands ou de petits chargés d'affaires, ils doivent se rendre préalablement à la frontière et donner avis

de leur mission et de leur rang. Il ne faut pas les retenir long-tems à la frontière, et on doit y envoyer quelqu'un pour les recevoir. Après la réception d'une lettre d'invitation, on leur donnera à chaque relai des vivres, et on les recevra avec respect. A leur arrivée, ils seront logés et défrayés, s'ils viennent dans une année pendant laquelle le commerce n'est pas permis, ils ne doivent pas apporter de marchandises. Si, pour quelques affaires importantes, on envoie un ou deux courriers, ils doivent présenter leurs papiers aux officiers de la frontière, qui leur fourniront des chevaux de relais, des conducteurs et des vivres sans qu'ils aient besoin d'en donner l'avis préable. Le tout comme il a été convenu avec l'ambassadeur de l'empire des Oros, le comte illyrien Sawa Wladislawitche.

La correspondance par lettres et par messagers entre les deux empires étant de la plus haute importance, elle ne doit souffrir aucun retard; si donc à l'avenir on ne répond pas aux lettres envoyées, et si on retient inutilement les messagers, ce serait agir contre le contenu du traité de paix. Dans ce cas on ne recevra ni les ambassadeurs ni les négocians jusqu'à ce que de pareilles difficultés soient terminées, alors seulement on permettra le passage.

Xe ARTICLE.

Les sujets des deux empires, qui s'enfuiront dorénavant, seront punis de mort au lieu même où ils ont été arrêtés. Les sujets armés qui passent la frontière sans commettre des assassinats ou des brigandages, mais sans passe-ports, seront également punis conformément à leur crime. Les soldats qui désertent et volent leur maître, auront la tête tranchée s'ils sont sujets de l'empire du Milieu ; s'ils sont de l'empire des Oros, ils seront étranglés, et les choses volées rendues au commandant ou à son gouvernement. Ceux qui passent la frontière et qui volent des chameaux ou d'autre bétail, seront remis à leurs juges naturels, qui les condamneront à payer dix fois la valeur des choses volées ; en cas de récidive, vingt fois autant ; à la troisième fois ils seront punis de mort. Celui qui passe la frontière pour chasser à son profit dans les environs, sera puni conformément au délit, et le butin remis au gouvernement. Le bas peuple qui passe la frontière sans passe-port, sera également puni comme il a été convenu avec l'ambassadeur de l'empire des Oros, le comte Sawa Wladislawitche.

XIe ARTICLE.

Ce traité de paix conclu entre les deux empires

a été échangé de la manière suivante : L'ambassadeur de l'empire des Oros, le comte Sawa Wladislawitche, remit une copie en langue Oros et latine, munie et confirmée par un sceau, aux grands de l'empire du Milieu; et les grands du Milieu remirent au comte illyrien Sawa Wladislawitche, ambassadeur de l'empire des Oros, une autre copie en langues mandchoue, Oros et latine.

Ce traité a été exactement imprimé et distribué à tous les employés de frontière, afin que son contenu soit généralement connu.

Le septième jour de la septième lune du cinquième des années *Khôwaliyasoun tob* (1).

La traduction russe finit par les mots :

Лѣта Господня 1727 мѣсяца Октября 21 дня, а ПЕТРА ВТОРАГО ВСЕРОССІИСКАГО ИМПЕРАТОРА и прочая и прочая и прочая. Государствованія перваго году размѣненъ на Кяхтѣ Юня 14. дня 1728 году.

Подъ подлиннымъ при размѣненіи подписано тако

(М. П.) Графъ Сава Владиславичь

Секретарь Посольства Иванъ Глазуновъ.

---

(1) C'est la traduction de *Young tching*, qui signifie *droiture perpétuelle*. — Cette date est le 21 octobre 1727.

On avait cru que la conclusion de ce traité terminerait les discussions entre les deux empires, mais il en survint fréquemment de nouvelles, causées par les sujets respectifs qui passèrent la frontière, et qu'on ne punissait pas. A la vérité, le traité de paix laissait beaucoup de vague sur cet article; ce fut ce qui détermina la grande impératrice Catherine de charger, en 1767, le commissaire *Kropotow*, d'examiner et de réformer le traité de paix conjointement avec le plénipotentiaire chinois, qui s'était rendu pour ce même objet à *Kiakhta*, afin de faire cesser toutes les plaintes.

En conséquence, on rédigea et on ajouta un supplément au traité de paix; l'article 10 fut changé entièrement.

Je donne ici ce document traduit de l'original mandchou.

Par ordre du grand empereur de l'empire *Daitsing* se sont réunis pour régler les affaires de frontière;

Le premier adjoint du président du tribunal qui gouverne les provinces extérieures *Karatsin*;

Le *Gôsai Beise* (1) du *Dchasak, Khoutouringga*;

L'adjoint du côté gauche du président du tri-

(1) Prince de la sixième, autrefois de la cinquième classe.

bunal qui gouverne les provinces extérieures, *Kinggoui ;*

Watsirai batou Tousiyetou khan Tchendon dordzi, officier de service dans la garde de l'intérieur du palais (1), adjudant-général et commandant de l'aile gauche des *Kalkas ;* et

Le sous-inspecteur du mont *Khan oola* (3), membre du *Dchasak*, et parent de la famille impériale de la sixième classe (4) *Sandob dordzi*; avec

---

(1) Dans l'original *Kian tsing men deyaboure.*—La garde impériale s'appelle en mandchou *khiya* et *chi ouei* en chinois. Elle a trois subdivisions qui diffèrent de rang. Les membres de la garde sont tous des trois premières bannières, et ils portent des plumes de paon au bonnet. La division de la garde qui sert à la porte intérieure du palais nommée *kian tsing men*, est appelée en mandchou *kian tsing men-ni khiya.* —Voyez le Grand Miroir de la langue mandchoue, vol. IV, pag. 13.

(2) *Khan oola* en mongol, et *kan alin* en mandchou signifie *mont impérial.* C'est le nom de la montagne au pied de laquelle se trouve l'*Ourga*, située sur les bords de la rivière de *Toulu.* C'est la résidence du *Khoutoukhtou* des Kalkas.

(3) En mandchou *Gouroun de aisilara Goung*, en chinois *Fou koue koung.* C'est un titre des descendans des empereurs, qui autrefois étaient sixième classe, actuelle-

Le commissaire *Kropotow* envoyé par l'impératrice régnante de l'empire des Oros (1).

Ceux-ci après avoir délibéré ensemble, sont convenus de ce qui suit: Quoique les *onze articles* du traité de paix doivent être maintenus éternellement invariables, on a cependant trouvé nécessaire d'ôter les (*khaskhan*) chevaux de frise Oros, du voisinage du mont *Bourgoutai*, à *Bitsiktou*, *Khochoo* et autres lieux, pour conduire la frontière sur le dos des montagnes; mais tout restera comme il a été fixé antérieurement près des deux dépôts de commerche *Kiaktou* et *Tsourkhaïtou* (*Tsouroukhaïtou*), où l'on ne paie aucune entrée. Des erreurs s'étant glissées dans l'exemplaire russe et latin du traité de paix, et plusieurs points essentiels ayant été oubliés, on a jugé à propos de les corriger et rectifier. De plus, les discussions qui ont eu lieu entre les deux puissances seront

---

ment ils sont de la huitième. Ce titre signifie *comte qui aide à gouverner l'empire*. Les comtes de cette classe et de la suivante sont ordinairement appelés *ouksouŋ-ni Goung*, ou comtes de la famille impériale. Ceux d'entre eux qui n'appartiennent pas à cette famille, et qui ont reçu le rang de *comte* en récompense de leur mérite, s'appellent *irgen-ni Goung*, ou *comtes issus du peuple*.

(1) Oros gouroun-ni imperatritsa edchen-ni takôrakha salifi itsikhiyara komisar *Ko-ro-po-to-fou*.

vouées à l'oubli, et les transfuges ne seront pas redemandés. Ce qui avait été statué dans le dixième article de la première convention, concernant la manière d'empêcher les vols et la désertion parmi les sujets limitrophes et respectifs, paraissait trop équivoque et indéterminé : on a donc rejeté entièrement le dixième article de la convention, lequel a été rédigé de nouveau et érigé en loi, qui doit être observé à la place de l'ancienne. D'après la présente convention, chaque partie doit veiller dorénavant sur ses sujets, afin que de pareilles choses n'arrivent plus. Si à l'assemblée annuelle (1), qui doit avoir lieu à la frontière, on donne avis de vestiges découverts et d'autres accidens semblables, les commandans de frontières seront tenus de les examiner sans délai et avec loyauté. Si au contraire, guidés par leur propre intérêt, ils négligeaient leur devoir, chaque partie doit les punir d'après ses lois. Quant à la recherche, à l'arrestation des brigands et la punition de ceux qui passent illicitement la frontière, on a rédigé et fixé les clauses suivantes :

(1) Ici il y a dans le texte le mot mongol *tegoushen*, qui signifie *congrès*. En mandchou on dirait *tschoulgan* ou *atchan*.

Xe ARTICLE.

Les hommes armés qui passent la frontière à côté d'un des corps-de-garde pour se livrer au brigandage, soit qu'ils commettent des assassinats ou non, doivent être arrêtés et gardés exactement jusqu'à ce qu'ils aient avoué de quel corps-de-garde ils sont venus, et s'ils étaient seuls ou plusieurs. Après qu'ils auront subi un interrogatoire rigoureux au corps-de-garde même, on doit écrire les noms des brigands non saisis, et les notifier à chaque corps-de-garde, et principalement au premier Taïdzi, supérieur du Dchasak, et aux commandans des Oros. Les chefs du Dchasak doivent se rendre aussitôt sur les lieux mêmes, pour examiner scrupuleusement l'affaire avec ceux-ci, et pour faire sans délai un rapport, qui doit être expédié à l'endroit où l'on décide les affaires des frontières. De là il faut de suite envoyer un homme loyal et de distinction (1) au corps-de-garde, qui se réunira aux chefs du Dchasak pour la révision de l'affaire en question; après quoi il enverra son rapport à l'endroit où l'on juge les affaires des frontières. Les sujets de l'empire du Milieu qui auront commis des bri-

---

(1) Sain moudere ambakan niyalma.

gandages, seront remis, sans distinction des personnes, au tribunal qui gouverne les provinces extérieures, pour être punis de mort (1); et les sujets Oros seront remis au sénat pour souffrir la même peine (2). Les assassins seront conduits à la frontière, pour y être publiquement exécutés. Le cheval, la selle, les armes et tout l'équipage du brigand seront donnés, comme récompense, à celui qui l'aura arrêté. Ceux qui volent des chevaux, des bestiaux et d'autres choses, pour la première fois, seront punis en payant dix fois la valeur des choses volées. Si le voleur n'est pas saisi, les commandans des corps-de-garde réciproques, doivent se rassembler pour examiner le crime, les blessures et le corps de ceux qui ont été assassinés, et en rédiger un procès-verbal. Le commandant du corps-de-garde sera tenu d'arrêter les voleurs, au plus tard, dans un mois. Si le voleur n'est pas saisi pendant cette espace de tems, on doit faire un rapport aux endroits respectifs, où l'on décide les affaires des frontières. Alors les commandans des corps-de-garde, et les soldats qui n'ont pas fait leur devoir dans la recherche des chevaux et des objets vo-

(1) Satsisme waki.

(2) Sanat yamoun deboolafi, satsisme waki.

lés, seront punis eux-mêmes en payant dix fois la valeur des choses volées. Si on arrête des gens non armés, qui ont passé la frontière pour commettre secrètement des vols, ils seront punis, d'après la loi, de cent coups. Le cheval du voleur avec la selle sera donné, comme récompense, à ceux qui l'auront arrêté. Les choses volées doivent être rendues. La première fois le voleur paiera cinq fois la valeur de ces choses, la seconde, dix fois, et pour la troisième il sera traité comme brigand. Si de tels voleurs ne sont pas arrêtés, on doit rédiger au corps-de-garde auprès duquel le délit a été commis, un procès-verbal authentique et ordonner au commandant et aux soldats des corps-de-garde, d'arrêter le criminel dans l'espace d'un mois. Lorsqu'il aura été saisi, il recevra publiquement cent coups, et les chevaux et les autres objets volés seront rendus sans délai. Si les commandans des corps-de-garde et les soldats ne trouvent et n'arrêtent pas dans le tems prescrit les voleurs non armés, la valeur des chevaux et des objets volés doit être cinq fois restituée par ces commandans et ces soldats qui n'ont par rempli leur devoir.

Quand on trouve des chevaux et d'autres animaux égarés, qui auront passé la frontière, ils seront de suite rendu au corps-de-garde le plus prochain ; si on ne les retrouve pas, on doit en

dresser un procès-verbal dans lequel on les signalera exactement. Les chevaux et animaux égarés seront alors rendus dans l'espace de cinq jours. Ce terme écoulé, si les animaux trouvés n'ont pas été rendus, et s'ils ont été cachés quelque part, le lieu où sont quelques-uns de ces chevaux et animaux égarés étant connu, les commandans des corps-de-garde réciproques doivent en faire leur rapport et l'expédier à l'endroit où l'on juge les affaires des frontières. A la remise de ces objets ils seront obligés d'en rendre le double du nombre.

Des gens armés, et non munis de passe-port, qui franchissent la frontière sans commettre ni vols ni assassinats, doivent être arrêtés. On donnera leurs chevaux, selles et équipages, comme récompense, à ceux qui les auront saisis. Si de tels gens ont passé la frontière pour chasser, ils seront, d'après la loi, punis publiquement de cent coups. Le butin, leurs armes, chevaux et équipages seront donnés pareillement, comme une récompense, à ceux qui les auront arrêtés. Si on arrête des gens sans armes, qui auront passé la frontière, le commandant du corps-de-garde doit les interroger scrupuleusement. S'ils se sont trompés de chemin, il faut les relâcher sans délai, et les remettre, le plus tôt possible, au poste de l'autre côté. Si l'on trouve des gens cachés dans les forêts et les mon-

tagnes inaccessibles, et si on les saisit, ils seront, d'après la loi, publiquement punis de cent coups, leurs chevaux, selles et équipages seront donnés, comme une récompense méritée, à ceux qui les ont arrêtés.

Tous les criminels de l'empire du Milieu, condamnés à des punitions corporelles, seront fouettés, et ceux de l'empire des Oros, battus à coups de verges.

La convention actuellement conclue a été échangée de la manière suivante : Les Grands de l'empire du Milieu en remirent un exemplaire en langues mandchoue et mongole, muni du sceau, au commissaire plénipotentiaire des Oros, et celui-ci remit aux Grands de l'empire du milieu un autre exemplaire en langue des Oros, et pareillement muni du sceau.

Pour la rendre généralement connue, on doit distribuer des copies imprimées de cette transaction aux sujets limitrophes des deux côtés.

L'année 33ᵉ d'*Abkai wekhiyekhe* (1), le dix-neuvième jour de la neuvième lune (2).

---

(1) En chinois *Khian loung*, nom honorifique des années du règne de l'empereur *Kao tsoung chun houang ti*, grand père de celui qui occupe actuellement le trône de la Chine; son règne a duré de 1736 à 1795.

(2) Le 18 octobre 1768.

L'immense ligne de démarcation, qui sépare les deux empires les plus grands du monde, commence à l'ouest, à la rivière *Bouktourma*, et finit à l'est aux bords de la mer d'*Okhotsk*. Sa largeur est de cinq, dix et trente toises, suivant la nature du pays qu'elle parcourt. Elle n'appartient en propre à aucun des deux pays et forme leur véritable limite. Cette frontière doit être protégée des deux puissances, et ne peut être franchie qu'aux endroits fixés pour le passage.

On y a établi des corps-de-garde plus ou moins éloignés les uns des autres, selon que le nombre d'habitans du voisinage l'exigeait; les mêmes circonstances déterminèrent aussi le nombre de soldats qu'on y tient.

Les corps-de-garde respectifs sont tous placés vis-à-vis l'un de l'autre, à une distance qui leur permet de s'observer mutuellement. Ils ne sont éloignés ordinairement que de cinq, dix, jusqu'à 20 wersts de la frontière même. Chaque jour la ligne de démarcation est soigneusement visitée, non-seulement pour empêcher qu'on ne la franchisse, mais aussi pour mettre obstacle à toute communication entre les peuplades limitrophes. Dans les contrées sauvages et montagneuses, où la distance entre les corps-de-garde est plus considérable, on a élevé sur les hauteurs et les rochers, et dans les plaines et les forêts, des mon-

ceaux de terre ou de pierres, pour indiquer la direction de la frontière; dans les endroits où elle est traversée par des ruisseaux, on avait placé, de chaque côté, des poteaux entre lesquels on tendit des cordes de crins de chevaux, qui furent cachetées à l'extrémité contre le poteau, de manière que personne ne pouvait passer la frontière sans s'en apercevoir.

Les membres du congrès parcoururent, en 1727, toute cette ligne, et convinrent que chaque poste serait gardé par des cavaliers mongols bien armés; leur nombre est de vingt à trente hommes, avec un commandant obligé de faire visiter journellement la frontière jusqu'au corps-de-garde voisin. Dans les contrées désertes, eette visite ne se fait pas tous les jours à cause des grandes distances à parcourir. Les postes avancés se trouvent tout près de la frontière; ils sont composés de plusieurs hommes, et assez éloignés de leurs corps-de-garde. Leurs chevaux restent toujours attachés, afin qu'ils ne dépassent pas la frontière. Le principal devoir du commandant d'un corps-de-garde, est de reconnaître lui-même journellement la ligne de démarcation, pour examiner si on n'y aperçoit pas sur le gazon ou sur le sable des traces d'hommes, qui auraient traversé la frontière. Les Mongols, comme tous les habitans des steps ont

la vue si perçante, que même à cheval, la plus petite trace n'échappe pas à leurs yeux. Aussitôt qu'on a découvert quelque vestige, on descend de cheval et on cherche avec grand soin à le suivre sur la ligne neutre, sans l'effacer. Si la trace est celle d'un cheval ou d'un autre animal domestique, on l'entoure avec de petits morceaux de bois, des pierres ou du gazon, pour ne pas la perdre. Après y avoir placé une sentinelle, on avance vers le poste opposé jusqu'à la première vedette, en lui criant d'envoyer le commandant avec une escorte. Les deux partis se rendent à l'endroit où se trouve la trace, pour examiner de quel côté elle est venue, et où elle conduit. Alors les commandans réciproques entourent avec des pieux et des cordes fines cachetées aux pieux, l'endroit où l'on a marché pendant les recherches, pour empêcher que d'autres voleurs ou transfuges ne se servent de ces traces pour dépasser les limites. Le parti sur le territoire duquel conduit la trace, est obligé de la suivre jusqu'à l'endroit où elle finit, pour s'informer scrupuleusement si quelque étranger y est arrivé, ou si des vols et des brigandages ont été commis. Si l'on découvre les déserteurs, on les reconduit au corps-de-garde auquel on appelle le commandant du côté opposé, pour les reprendre. Ces sortes d'affaires sont traitées judi-

clairement, et les juridictions des frontières s'informent réciproquement du résultat, pour se donner toute satisfaction possible.

De cette manière, la frontière est protégée et maintenue intacte; les liaisons illicites entre les deux peuples limitrophes sont réprimées. C'est par de pareils soins, qui paraîtront minutieux, que la ligne de démarcation s'est conservée comme elle a été fixée par les congrès de 1727 et 1768.

Le premier et principal entrepôt de commerce fut établi sur le ruisseau de Kiakhta, qui tombe dans le Boro, à 91 wersts de Selenginsk; et le second, près du *Gan* qui s'unit à l'*Argoun*, à *Tsouroukhaitou*. Tout commerce particulier cessa à l'Ourga et autres lieux de la nouvelle frontière; de même que les liaisons entre les Bouriates et les Mongols.

Pendant le congrès qui dura assez long-tems, le comte Sawa Wladislawitche s'occupa de donner une bonne organisation aux Mongols russes qui habitent au sud et à l'est du lac Baikal. Parmi les membres de son conseil se trouvèrent aussi plusieurs anciens des Mongols et des Bouriates qui, ayant une parfaite connaissance du pays, furent très-utiles dans les discussions sur la démarcation de la frontière. Les habitations des Mongols russes n'étaient pas encore suffisamment fixées, et la surveillance nécessaire n'était pas en-

core établie convenablement parmi les différentes tribus. On résolut donc de créer un corps d'hommes armés, chargé spécialement de visiter et surveiller la frontière. Les chefs des tribus *Tsongol*, *Sartol*, *Khori* et *Podgorodskoi*, furent ennoblis pour les services qu'ils avaient rendus pendant le congrès. Ils reçurent aussi des pensions annuelles pour eux et leurs descendans. D'autres anciens furent nommés membres des tribunaux de province, et on leur confia la juridiction sur leurs sujets. Chaque tribu reçut un étendard qu'on déployait dans les grandes solennités et à la revue générale du peuple. Les anciens des Bouriates; c'est-à-dire les *Taichi*, *Dzaisang*, *Chuhlinge* et *Dzasohl*, prêtèrent de nouveau serment, et furent obligés de remettre exactement le tribut de leurs sujets, et d'entretenir proportionnellement à la force de la tribu, des cavaliers armés pour protéger la frontière. Chaque avant-poste de ces cavaliers est commandé par un sous-officier russe.

La chancellerie de la frontière, composée des juges nécessaires, fut établie à Selenginsk; c'est de là que devaient partir les courriers pour l'Ourga et Peking. A neuf wersts de Selenginsk et sur les bords du Tchikoi, on construisit le petit fort de *Strelka* avec une église, sous l'invocation de Saint-Pierre-Saint-Paul. Cet endroit,

auquel les marchandises destinées pour les caravanes pouvaient arriver par eau, en devint le principal dépôt, et on y établit aussi la douane pour le commerce avec la Chine.

Lorsque le congrès des frontières, qui dura depuis le 10 aug. 1727, jusqu'au 21 oct. de la même année, eut fini ses travaux et que le nouveau traité eut été signé, une caravane de 205 personnes fut aussitôt expédiée pour Peking, sous la direction de l'agent Lange.

L'année suivante, on établit le premier corps-de-garde russe, auprès du ruisseau de Kiakhta, dont la source se trouve dans une contrée haute et boisée à 26 wersts au sud de la rive du Selenga. Il coule de là en Mongolie, en se dirigeant au sud. Ce fort reçut le nom *Troitzoi Sawsk Krepost*, d'après celui de son église et du comte Sawa. On l'appelle aussi simplement *Kiakhta*. Par le traité, la limite et la porte du commerce des deux empires avaient été fixées à trois wersts de Troitzkoi, dans la vallée arrosée par le Kiakhta. On y érigea deux colonnes de limites, près desquelles furent placés les entrepôts de commerce de chaque côté, tout près de la frontière, à une distance de 120 toises l'un de l'autre.

Sur la colonne chinoise on lit en chinois et en mandchou les mots :

Mai	買	*Khôdaï*
ye	易	
tchhu	處	*ba.*

c'est-à-dire, *endroit du commerce.*

Au milieu de l'entrepôt russe qui, comme le chinois est d'une forme carrée, est le bazar bâti en bois, dans lequel se trouve une chapelle construite en pierre. A l'est on voit une église russe, et au sud, près de la porte chinoise, les casernes, le grand corps-de-garde et la maison du commandant. Les habitations des négocians occupent le reste de l'espace. Ce lieu est entouré de chevaux-de-frise; et au milieu de chacun des quatre côtés il y a une porte surmontée d'un beffroi. Les Cosaques destinés au service de la frontière, demeurent avec leurs familles hors de la place. Dans leur petit faubourg, également entouré de chevaux-de-frise, se trouvent aussi le dépôt impérial de rhubarbe, les bureaux du gouvernement, la chancellerie, un corps-de-garde et trois chapelles.

L'entrepôt de commerce s'appelle ordinairement **Нижной плотина** pour le distinguer du fort Troitzkoi Sawsk, situé plus haut, qui porte le nom de **Верхной плотина**. Ce dernier ren-

ferme un dépôt de marchandises avec une église entourée de chevaux-de-frise. La chancellerie et la douane, transférées postérieurement ici de Saint-Pierre-Saint-Paul ou *Strelka*, sont près de la porte de l'église. La maison du directeur des douanes et du commerce est vis-à-vis. La route qui y conduit est bordée de chaque côté d'un parapet très-élevé; elle est traversée par un ruisseau; le pont sur lequel on le passe est fermé par des chevaux-de-frise, qui se haussent pour laisser l'accès libre aux voitures; une sentinelle y est constamment en faction. Les marchandises et les voyageurs qui vont à la frontière ou qui en viennent, sont obligés de passer par cette porte. Le corps-de-garde est à gauche, et une seconde grande église se trouve vis-à-vis. D'ici, la route à la frontière chinoise tourne au sud; à droite de cette route on voit la chancellerie des affaires des frontières; c'est un long bâtiment près duquel se trouve l'habitation du commandant de la frontière. Cet endroit a une population considérable, les rues sont spacieuses, et les maisons, quoique bâties de bois, sont très-propres. La foule de commerçans avec leurs domestiques, la garnison et les Cosaques des frontières rendent cette petite ville très-vivante. On y remarque parmi les habitans des négocians de Moscou, de Koursk, de Kazan et de la Sibérie, des Boukhares, des

Bouriates, des Mongols, des Euleuts, des Tounguses et plusieurs individus appartenant à d'autres nations, qui tous s'y rendent pour faire le commerce. Un faubourg, hors de la porte du nord-ouest, est destiné actuellement aux commis et aux marchands voyageurs, et surtout aux Mongols russes qui y amènent continuellement des bestiaux pour les échanger contre des marchandises. Un grand nombre de ces derniers y campent sous des tentes de feutre. Ils ont les courtiers de commerce choisis parmi leurs compatriotes. Souvent ils s'engagent au nombre de cinquante pour une solde annuelle, à remplacer les Cosaques dans le service de la frontière. Les environs de Kiakhta sont boisés et riches en sources et en prairies. Le paysan russe gagne beaucoup en transportant des denrées à Kiakhta, où il échange des fourrures, des peaux, du suif, contre des marchandises chinoises.

On voit donc que le Kiakhta supérieur est beaucoup plus important que le Kiakhta inférieur ou moyen. Dans ce dernier il ne se fait que de grands échanges, et toujours très à la hâte. Après la conclusion de ces marchés, les marchandises qui vont en Russie, sont apportées sans délai au Kiakhta supérieur, pour y être visitées à la douane, et expédiées au lieu de leur destination.

A droite et à gauche de la colonne de limites russes, on a posé une haie de chevaux-de-frise, qui s'étend à une distance de plusieurs lieues, à travers les montagnes et les vallées. Cela empêche les bestiaux que les Mongols russes vendent en grand nombre aux Chinois, de retourner d'où ils viennent.

La ville et l'entrepôt chinois s'appellent *Mai mai tchin* (1) 鎮賣買 ou *bourg du commerce*. Ce lieu qui forme aussi un carré, est plus grand que l'entrepôt russe. Il est palissadé, ayant trois portes sur le côté du nord et autant sur celui du sud. Toute la ville est entourée, en dehors des palissades, d'un plancher un peu élevé au-dessus du sol. Les portes du côté russe sont cachées par des grandes planches jointes ensemble en forme d'un immense écran, sur lequel on lit le caractère

福 *Fou*, ou bonheur.

Les Chinois croient que ces écrans empêchent l'action de toute influence nuisible et même des

---

(1) Souvent on écrit aussi la dernière syllabe de ce mot 城 *tchhing*, ce qui signifie endroit entouré d'une muraille ou de palissades.

imprécations que les Russes pourraient proférer contre eux. Ceci appartient à leur doctrine du *fung choui*. Il y a des corps-de-garde aux quatre angles de la ville et un autre sur le côté septentrional, entre Mai mai tchin et l'entrepôt russe. Il veille sur l'immense quantité de charrettes à deux roues, sur lesquelles les Russes amènent les marchandises et qu'ils laissent ici en dépôt.

Les Chinois ont beaucoup de jardins, dans lesquels ils cultivent des légumes, sans lesquels ils ne peuvent vivre. Le ruisseau est traversé par deux ponts. Près de chaque pont se trouvent des puits dont l'eau est limpide; celle du ruisseau ne peut servir, parce qu'elle est bourbeuse. Les rues sont droites et conduisent aux portes en partageant la ville en carrés réguliers. Au milieu, et à l'endroit où les deux rues principales se coupent, on voit une tour assez élevée, qui est bâtie sur un vestibule, dans laquelle on affiche les ordres du commandant. Ces ordres sont ordinairement écrits en grands caractères et collés sur des planches, qu'on expose aussi dans d'autres endroits de la ville. On monte à cette tour par quatre escaliers placés à chacun des coins. Des cloches et des plaques en métal et en verre sont suspendues au bord du toit, et causent au moindre courant d'air un carillon continuel qui plaît beaucoup aux Chinois.

Les maisons sont contiguës les unes aux autres, rarement les fenêtres donnent sur la rue. La porte principale de chaque maison conduit dans la cour autour de laquelle sont les appartemens, la cuisine, les magasins et d'autres bâtimens. Tout est construit dans le genre chinois, et de terre glaise en pisé, qui forme un mur solide, sans garantir contre l'humidité. A la porte extérieure, on lit ordinairement le nom du propriétaire, le titre allégorique de sa boutique, ou les caractères qui signifient *bonheur* et *longue vie*. Du côté de la cour les maisons et les treillages sont peints en couleurs vives. En entrant dans la porte, on est reçu par le maître et par ses gens, qui chassent les énormes chiens de la cour, prêts à déchirer toutes les personnes qu'ils ne connaissent pas. L'étranger est conduit dans la salle de visite, où on lui sert du thé, des confitures, des fruits et du tabac à fumer. Les appartemens sont presque tous vernis ou garnis de papiers peints ou imprimés. Il y a au plafond une ouverture par laquelle l'air est constamment renouvelé. Les fenêtres chinoises sont garnies à la manière européenne, d'un chasssis avec des compartimens; mais au lieu de verres, elles n'ont que du papier blanc. Au milieu de la fenêtre, il y a une petite ouverture fermée par un carreau de mica blanc, qui sert moins à donner plus de

jour qu'à faciliter la vue de ce qui se passe en dehors. Ces fenêtres répandent assez de lumière dans les appartemens, parce que le papier est extrêmement fin. Extérieurement elles sont garanties par le toit qui déborde considérablement et qui empêche la pluie et la neige de les endommager. Dans les rues et dans les cours il règne une propreté digne des Hollandais. L'amour de l'ordre et un esprit soigneux distinguent le Chinois de toutes les autres nations avec lesquelles il fait le commerce à Kiakhta ; il est en même tems plus rusé et plus adroit que le Juif en Europe et l'Arménien dans l'Asie mahométane. Les Chinois qui viennent à Kiakhta sont tous des districts septentrionaux des provinces de *Pe tchi li* et de *Chan si*. Ils paient à leur gouvernement un droit pour la permission du commerce avec les Russes. Les Chinois qui vivent à Kiakhta n'ont pas la permission d'y avoir de femmes. La plupart n'ont pour société que les jeunes gens qui sont à leur service. Quelques gens riches entretiennent des maîtresses mongoles, qui habitent hors de la ville sous des tentes de feutre. Presque tous les négocians chinois parlent le mongol, qu'ils apprennent pendant le voyage de Peking à la frontière. Il y en a aussi qui parlent assez le russe pour faire leurs affaires sans avoir besoin d'un interprète ; mais leur prononciation est souvent

inintelligible. Ils disent par exemple *Toua tse ti pia ti moniza*, au lieu de Двадцать пять монети. Cependant cette connaissance imparfaite leur donne une supériorité marquée sur les marchands russes, qui n'apprennent jamais le chinois.

A gauche de la porte méridionale de *Mai mai tchin*, se trouve l'habitation du commandant mandchou ou du *Dzargotchi* (arbitre). Il y a dans sa cour un corps-de-garde composé ordinairement de cinquante à cent cavaliers mongols armés. Les commandans ne sont pas toujours du même rang, et la durée de leur séjour n'est pas fixée. A côté de la maison du *Dzargotchi*, on voit deux temples magnifiques, dont l'un est consacré à *Gesur khan;* c'est le nom mongol d'nn héros personnifié, qui vivait du temps des *San koue*, ou des trois royaumes, entre lesquels la Chine était partagée au commencement du troisième siècle de notre ère. D'après les traditions mongoles, il était originaire du pays du *Khoukhou noor,* situé entre le Tubet et la province de *Chen si.* Les Chinois disent qu'il était de la ville de *Kiai liang,* située à l'orient du fleuve jaune. Son nom chinois est *Kouan yu* ou *Kouan yun tchhang.* Il était général de l'armée de *Lieou pei,* qui se révolta, en 199, contre l'empereur *Hian ti* des *Han.* L'année suivante, *Kouan yu* fut fait prisonnier dans la ville de *Hia pei,* où il commandait, et qui fut

prise par le célèbre *Thsao tsao*. Il entra au service de ce dernier. Dans la bataille de *Pe ma*, *Thsao tsao* battit d'autres rebelles, et *Kouan yu* y fit des merveilles, car il tua de ses propres mains *Yan lian*, et décida cette mémorable journée. *Thsao tsao*, qui estimait beaucoup *Kouan yu*, fit tout son possible pour l'attacher à sa personne; mais ce dernier préféra de rester fidèle à *Lieou pei*, et de retourner à son service. Il gagna encore plusieurs batailles, et sa valeur fut sans égale, jusqu'à ce qu'il tomba, en 220, entre les mains de *Sun kiun*, qui le fit mettre à mort avec son fils et avec d'autres généraux.

Les Chinois croient qu'il n'est pas mort, mais qu'il monta au ciel, où il prit sa place parmi les demi-dieux. Les Mandchoux qui règnent actuellement en Chine, regardent *Kouan yu* comme l'esprit tutélaire de leur dynastie. Ils lui ont donné le titre honorifique de *Kouan mafa ta houang ti*, c'est-à-dire *l'ayeul Kouan le grand et auguste empereur*, en chinois il est appelé *Kouan ching ti kiun*.

On le représente ordinairement assis, ayant à sa gauche son fils *Kouan ping*, qui se tient debout, et à sa droite son écuyer d'une figure brune ou presque noire.

En entrant dans son temple, on aperçoit d'abord un autel couvert d'une belle étoffe de soie

jaune, et sur lequel sont placés des fruits, des mets et des confitures, avec une tablette qui porte l'inscription suivante :

大清當太皇帝萬萬年

Thai thsing tang thai houang ti wan wan nian : « Au grand et sublime empereur régnant de Thai » thsing, dix mille dix mille années. »

Ce temple n'est fréquenté que par les Chinois. Il renferme des images difformes de demi-dieux et de démons auxquels on présente journellement des sacrifices et des alimens. Quoique les Mongols possèdent des livres qui traitent de l'histoire de *Gesur khan*, ils n'entrent pourtant pas dans son temple.

Un autre temple se trouve sur le côté austral de la ville. Il est également très-magnifique et consacré au dieu appelé en mongol *Ergetou khomchim botisato* (1), et *Nide bère usuktchi.* On le regarde comme une incarnation divine, et on croit qu'il paraîtra à la fin de ce *Galpa* ou époque mondaine, pour juger toutes les créatures. C'est à lui que s'adresse la formule indienne *Om ma ny bat me khom*, que les lamaïtes ont sans cesse dans la bouche. Les empereurs de la

(1) En sanskrit *Awalokit Echwara.*

dynastie régnante en Chine, professant la religion de Bouddha, entretiennent et honorent des patriarches de cette religion à Peking et à *Ji ho* en Mongolie. Elle est aussi la croyance des familles les plus distinguées entre les Mandchoux, et de tous les employés dans l'Ourga et à Kiakhta. La religion de Foe, qui est celle de la plus grande partie du peuple chinois, n'est qu'une secte de la croyance bouddhique, mais elle diffère de la branche tubétaine. En effet, quoique les sectateurs de Foe honorent l'esprit du Dalai-lama comme une émanation divine, ils ne le regardent pas, ainsi que les Tubetains et les Mongols, comme le chef de leur église.

Au sud de ce temple, on aperçoit deux hautes colonnes vernies et peintes; elles se trouvent dans l'avant-cour de la maison du Dzargotchi. Dans des occasions solennelles, on y arbore de grands pavillons et des banderolles, et on y place des flambeaux pendant la nuit.

Quand j'étais à Kiakhta, les Chinois célébrèrent leur nouvelle année, ou le *mois blanc* (en langue chinoise *Peyue*, et en mongol *Tsagan saran*). Toutes les maisons et même le milieu des rues furent ornées de pavillons et d'innombrables feuilles de papiers peints, sur lesquelles on voyait des caractères d'heureux augure, comme *bonheur, fortune, prospérité, longévité, etc.* Aux

quatre coins de la ville, et à l'extrémité des principales rues, on avait construit de petites chapelles dans lesquelles on offrait des pâtisseries aux idoles, en faisant un vacarme épouvantable avec des tambours et des flûtes. Devant la chapelle, on voyait des inscriptions sur du papier rouge, en l'honneur de trois principes (*san yuan*) du supérieur, de celui du milieu et de l'inférieur. Ces trois principes sont représentés sous la forme de trois vieillards assis et priant. Le premier, *Changyouan*, est aussi appelé *Thian kouan* ou « mandarin du ciel », le second, *Tchoung youan*, porte le nom de *Ti kouan*, « mandarin de la terre », et le troisième, *Hia youan*, est encore nommé *Choui youan*, «mandarin de l'eau». Ainsi ces principes représentent le ciel, la terre et l'eau.

Sur les autels et dans les appartemens devant les images des dieux, on brûla de petits bâtons d'odeur (*hian*). Le peuple ne me parut porter aucun respect particulier aux chapelles; car il passait devant toutes avec indifférence, et s'amusa par la musique monotone et bizarre. Dans toutes les rues on lançait des pétards qui crevaient avec fracas; on en faisait partir des milliers à chaque instant.

Des Mongols et des Mandchoux de distinction viennent souvent à *Mai mai tchin* pour y acheter des marchandises russes et chinoises. Ils les

trouvent ici plus facilement et à meilleur marché que dans leur pays. On voit aussi beaucoup de Boukhares qui y demeurent à cause du commerce de rhubarbe dont ils ont le monopole (1).

---

(1) La rhubarbe est apportée à Kiakhta par les Boukhares originaires de *Khamil*, *Khachgar*, *Tourfan* et *Khotian*. Ils vont chercher la racine fraîche à *Si ning* (en Mongol *Selin*), capitale d'un district de la province de *Kan-sou*, et la remettent à l'apothicaire nommé tireur juré du gouvernement russe. La rhubarbe s'appelle en chinois 黃 大 *Ta houang;* en Tubétain, *Ldjoumtsa;* en Mongol, *Gesegouna iïn undosoun*, communément *chara modon*, et en Turc ouigour, *sara yagatch* (bois jaune). La patrie de cette plante est le pays montagneux arrosé par la partie supérieure du *Fleuve Jaune*, avant son entrée en Chine, le *Tangout* et les provinces de *Kan sou*, *Chen si* et de *Szu tchhouan*.

Les Russes ont depuis long-tems cherché à gagner des Chinois et des Boukhares pour recevoir, par leur entremise, la semence de la véritable rhubarbe (*rheum palmatum*, d'après Saunders). Ils n'ont jamais réussi, car aucune des semences apportées ne donnait une bonne rhubarbe. On croyait alors que l'on était trompé, ou bien l'on supposait le climat de la Sibérie peu propre à la culture de cette plante précieuse. Cependant l'extrait de la lettre suivante du P. *Parennin*, datée de Peking, le 10 juin 1737, explique pourquoi la rhubarbe, tirée de la semence, n'a pas prospéré : « Hic addere placet aliqua circa culturam » rhabarbari, uti didici à tribus annis ex epistola unius

Les Russes de Kiakhta entretiennent des liaisons intimes avec les Chinois, qui viennent et sortent librement pour les affaires de commerce. Le *Dzargotchi* et les employés russes se rendent des visites réciproques. Cette libre communication est seulement permise pendant le jour; chacun

---

» Mandarini provinciæ *Sse tchuen* Pekinum scripta ad » amicum, qui ipsi rem hanc maxime commendaverat.

» *Tai hoang*, inquit ille Mandarinus, non est planta sylvestris quæ sponte crescat. Colitur diligenter, non tamen » seminatur, caret enim semine, quamvis in aliquibus libris contrarium erronee scriptum legatur. Multiplicatur » autem eodem prorsus modo ac *Seng kiang* (zinziber), » quod autem sic fit.

» Octava luna (september), autumno tempore quando » eradicetur *Tai hoang*, sume unam radicem ex melioribus, gladio abscinde partem superiorem, ita ut sit ferme » tertia pars totius radicis; manda terræ in plantario, radices aget minutas ac germinabit; verno autem subsequente » transplantabis in campo aperto, relinquendo intervalla » sufficientia ut undequaquam extendere se possit radix; » hæc multum spatii requirit ut crescat crassiorque evadat; » quod dixi de una radice, dictum sit velim de pluribus. » Hæc planta non gaudet locis humidis et depressis, » gaudet vero solo pingui, in loco aperto, absque umbra. » Aliqui curiosi, quando hæc planta floret, transplantant in » vasibus testaceis aluntque domi, sicque tempore hyberno » folia non decidunt nec macrescunt, sed radix gracilis » est ac pæne inutilis ».

doit être rentré chez soi sitôt que du côté russe on a battu la retraite, et qu'on a tiré dans la cour du *Dzargotchi* la bombe d'artifice, qui annonce la clôture des portes des deux endroits.

Le *Dzargotchi* exerce la juridiction à *Mai mai tchin*, et il ajuste les différends entre les Chinois et les Mongols. Tous les négocians qui arrivent de la Chine, sont obligés de lui présenter leur permission de commercer. Son adjoint porte le titre de *Bochkha* ou commissaire; c'est ordinairement un Mandchou: son autorité est très-limitée. Tout ce qui a rapport à l'immense frontière, depuis le *Gerbitchi* jusqu'à l'*Irtiche*, est non-seulement communiqué par écrit à la chancellerie de frontière à Kiakhta, mais aussi au *Dzargotchi* chinois. S'il s'agit d'affaires de peu d'importance, elles sont jugées sur-le-champ.

Pour mieux administrer la police des limites, on les a partagées en différentes portions, soumises chacune à un inspecteur. Celui-ci est obligé d'habiter à un des lieux les plus peuplés de la frontière, de sorte qu'il est toujours très-occupé. Ces inspecteurs sont autorisés à s'aboucher, pour les affaires qui surviennent, avec les autorités chinoises et mongoles les plus proches de leur résidence. La chancellerie de la frontière russe arrange tout ce qui concerne l'inspection mili-

taire des limites, par un commissaire qui traite avec le *Bochkha* chinois. Il arrive aussi qu'on envoie des courriers de l'Ourga à Irkoutsk, et *vice versâ*. La distance entre ces deux endroits est à peu-près de 700 wersts. C'est le *Dzargotchi* qui est chargé de l'expédition de ces courriers. Ceux qui partent de chez les Chinois sont toujours au nombre de cinq à la fois, savoir, un *Bochkha* avec un adjoint, un copiste et deux domestiques. Ils font ce voyage à cheval, et avec la plus grande rapidité. Outre le thé mongol, les courriers russes et chinois reçoivent deux moutons vivans, avec lesquels ils préparent eux-mêmes leur repas. Les peaux appartiennent au *Bochkha*.

Jamais les Chinois, les Mandchoux et les Mongols n'ôtent le bonnet pour saluer ou pour témoigner leur respect, même dans les plus grandes cérémonies. Ils ne saluent qu'en laissant tomber les bras imperceptiblement, fléchissent les genoux (1) jusqu'à terre, et prononcent en même temps quelques mots d'une froide politesse. C'est de la même manière qu'ils se présentent chez le gouverneur d'Irkoutsk. Les Chinois exigent que

(1) Ces génuflexions sont répétées trois fois devant un prince ou général, et on avance un pas à chacune. Devant l'empereur, on en fait neuf en trois intervalles.

les employés russes les saluent à l'européenne et ôtent leurs chapeaux.

L'objet qu'on s'était proposé en établissant un dépôt de commerce à Kiakhta, a été rempli complètement; mais on l'a manqué totalement à Tsouroukhaitou sur l'Argoun, parce que la situation de ce dernier endroit était extrêmement incommode. Les négocians russes peuvent transporter leurs marchandises par eau jusqu'à 26 werst de Kiakhta. Ce transport s'effectue sur la Selengga jusqu'au village d'Oust-Kiakhta, auprès du ruisseau du même nom, qui a sa source au nord du côteau de Kiakhta. La route pour Tsouroukhaitou, au contraire, passe par des montagnes escarpées qui la rendent très-fatigante et très-pénible. Les Chinois n'y apportent que peu de marchandises. Maintenant ils s'y rendent au mois de juin, en venant de la ville de *Non* ou *Naun*. Un officier supérieur mandchou et sa suite les accompagnent. Cet officier est en même tems chargé d'inspecter la partie de la frontière qui se dirige le long de l'*Amour* et de l'*Argoun*. Les marchandises que les Chinois y apportent sont du *thé en briques*, en chinois *Tchouan tchha*, et en russe Кирпичной чай, du tabac à fumer, de grosses toiles de coton blanches et bleues (*daba*), quelques étoffes de soie, de la soie à coudre, et différentes autres bagatelles, tant à l'usage des

Russes qu'à celui des Mongols. Ils échangent ces articles contre du bétail, des fourrures, des peaux de mouton, du cuir de Russie, des draps ordinaires et des choses de ce genre. Les Chinois ne font ce commerce que pour se conformer au traité.

D'après ce même traité, les Russes avaient le droit d'envoyer tous les trois ans une caravane à Peking. Cependant on ne s'est pas souvent servi de cette permission, et depuis 1727 on n'en a expédié que six; savoir : en 1727 à 1728, 1732, 1736 à 1737, 1741, 1746 et 1755. Ces caravanes n'étaient que d'un très-mince avantage pour le commerce russe. C'est pour cette raison que l'impératrice Catherine II défendit, par son ordonnance du 10 août (vieux style) 1762, toute expédition de caravane en Chine pour le compte du gouvernement. Elle abandonna en même tems aux particuliers le commerce de Kiakhta qui prospéra par-là considérablement, et rendit inutiles les caravanes à Peking.

Après le premier traité entre la Chine et la Russie, conclu en 1689, on érigea à l'orient de l'embouchure du grand Gerbitsi, et sur la gauche de l'Amour, une colonne en pierre. Cette colonne est éloignée de la ville mandchoue de *Tsitsigar*, de 2250 ly (214 1/4 milles d'Allemagne),

et de *Sakhaliyan oula khoton*, de 1611 ly (153 1/2 milles d'Allemagne). Elle porte l'inscription suivante en langues russe, latine, chinoise, mandchoue et mongole.

Pierre sur laquelle est gravée la détermination de frontière, faite par les envoyés de l'empire des Thai thsing et des Oros.

1. Les rivières *Dchorna* et *Ourounma*, qui viennent du nord, tombent dans le fleuve du *Dragon noir* (Amour), et qui se trouvent dans le voisinage du *Gerbitsi*, feront la frontière. Mais depuis la partie supérieure de ce fleuve, le pays aride et les rochers avancés de la grande chaîne de *Khinggan* jusqu'à la mer, avec tous les ruisseaux et rivières des montagnes qui viennent du midi, appartiendront à l'empire des Oros.

2. Le courant de la rivière Ergoune (Argoun), qui tombe dans le fleuve du Dragon noir (Amour), doit faire la frontière. Ce qui est au sud de ses bords appartiendra à l'empire chinois, et ce qui est au nord à celui des Oros. On doit transporter sur la rive septentrionale les habitations des Oros qui se trouvent sur la rive méridionale, près de l'embouchure de la rivière *Merelka*.

3. La forteresse des Oros, construite au lieu appelé Yaksa, doit être détruite, et ses habitans

et toutes les propriétés seront rendus sans délai au *Tsakhan khan* (1).

4. On doit sévèrement défendre aux chasseurs et à tout le monde, de dépasser la frontière. Si quelques malfaiteurs la franchissent pour voler ou pour chasser, on doit les remettre au commandant du lieu qu'ils viennent de quitter. Ce commandant sera tenu de les punir à proportion de leur crime. Si une troupe de dix ou quinze hommes passe la frontière pour chasser ou pour tuer ou piller, il faut en faire le rapport à l'empereur et les punir sans délai, pour que de petites choses n'amènent pas de grands désordres. De cette manière, la bonne intelligence avec la Chine sera maintenue, et la paix ne sera pas troublée.

5. Tout ce qui s'est passé jusqu'à présent entre les deux empires, doit être oublié. Les Oros qui se trouvent en Chine, et les Chinois qui sont restés chez les Oros, y demeureront et ne seront pas échangés.

6. En considération de la paix éternelle existante entre les deux empires, il est à présent per-

---

(1) *Khan blanc*. C'est le nom par lequel tous les peuples de l'Asie intérieure désignent l'empereur de Russie.

mis aux caravanes de voyager avec des passeports, et de faire le commerce pendant la route.

7. Après la conclusion de ce traité de paix, aucun déserteur ne doit être admis; il sera renvoyé sans délai,

---

Le commerce russe à Kiakhta est beaucoup moins considérable qu'on le croit communément. Le prix de toutes les marchandises qu'on y échange surpasse rarement la somme de vingt quatre millions de francs par an, et ne s'élève souvent qu'à six millions. Depuis que les Américains et les Anglais apportent une grande quantité de pelleteries à Canton, les fourrures russes trouvent moins de débit à Kiakhta. Pour suppléer à ce déficit dans la balance annuelle, on y envoie beaucoup de draps de qualité moyenne, qu'on achetait autrefois tous en Silésie, mais qui se fabriquent actuellement partie en Russie.

DESCRIPTION
DE LA RUSSIE,

TRADUITE DU CHINOIS.

INTRODUCTION.

Après la lecture du traité conclu en 1728, entre la Chine et la Russie, qui ne contient rien d'humiliant pour la dernière, on se tromperait si l'on supposait que cette puissance est regardée par la première comme son égale. Dans l'instrument même on ne trouve rien qui puisse faire présumer que la Chine s'arroge une suprématie sur la Russie; mais qu'on lise à présent la description de cet empire, tirée de la géographie officielle des Mandchoux, on y verra que la monarchie des czars est regardée comme un état soumis au prince qui gouverne l'*empire du Milieu*. Le chemin même par lequel on doit recevoir les ambassadeurs et le

tribut russe, y est indiqué par le réglement chinois.

Les diplomates répondront peut-être que, puisque la Chine n'a jamais reçu la moindre marque de soumission de la Russie, on doit traiter la vanité ridicule de la première avec le mépris que mérite toute prétention insoutenable. Ces diplomates auront tort aux yeux des Chinois et aux yeux des Européens en état de juger la question.

D'après les idées reçues en Chine, *toute puissance étrangère qui y envoie une ambassade, se reconnaît par le fait soumise à l'empereur.*

En chinois cet acte de soumission est désigné par les mots 朝 來 *lai tchao*, « venir rendre hommage. » Cette expression ne s'applique ordinairement qu'à la première ambassade du même peuple, pour les suivantes on se sert des mots 貢 來 *lai koung*, « venir porter le tribut. » Qu'on ouvre les annales chinoises, et on verra qu'en 166 de notre ère l'empereur romain *Antonin* envoya une ambassade qui offrit le *tribut* à *Houon ti*, de la dynastie des *Han*; qu'en 284 une autre l'apporta aux *Tsin*, et que la même chose eut lieu en 637 et 719. On trouvera que l'*Espagne* est soumise depuis 1576, la *Hollande* depuis 1653, et le *pape* depuis 1725.

Dans l'explication d'une *mappe monde* publiée

en 1794 à Peking, on lit : « A la cinquante-hui-
» tième année de *Khian loung* (1793), les An-
» glais, qui se trouvent à l'extrémité du nord-
» ouest du Monde, et qui dans les anciens tems
» n'avaient jamais pénétrés en Chine, traversèrent
» les deux Océans pour *venir rendre hommage* à
» l'empereur. » La seconde légation anglaise sera traitée dans les annales de l'empire, comme ayant *porté le tribut*.

On voit donc que l'envoi d'une ambassade est une marque de soumission, et que les présens qu'elle apporte sont regardés comme une chose due à l'empereur. Aussi sont-ils appelés 貢 *koung*, « vectigalia, tributa. » *Koung* est en général *tout ce qu'un inférieur offre à son supérieur naturel*.

Je sais bien que plusieurs personnes ont jugé que pour des intérêts politiques ou commerciaux, on pourrait facilement fermer les yeux sur l'arrogante vanité des Chinois, pourvu que l'ambassade remplisse le but proposé. On serait tenté de se ranger de cette opinion, s'il n'était pas un fait constant, que jamais une ambassade en Chine puisse remplir son but. Les Chinois loin de négocier avec les envoyés des puissances étrangères, ne les regardent que comme des gens venus de la part de leur maître, pour présenter son respect et le tribut dû à son supérieur.

La manière fixe et immuable de traiter avec le gouvernement chinois, est celle de faire remettre par écrit les demandes à faire, au gouverneur de la province où l'on aborde. Celui-ci l'envoie à Peking au *Li fan youan* (collége des affaires étrangères), qui ne manque jamais d'y faire réponse. Mais il n'y a pas d'exemple que les Chinois aient traité avec un ambassadeur, s'il ne vient pas à la tête d'une armée. Les Mandchoux ont fait quelques concessions à la Russie, parce qu'ils la craignirent dans le temps, et parce qu'ils prévirent que le commerce à la frontière de la Sibérie, et les caravanes russes qui se rendraient à Peking, feraient du bien aux Mongols *Kalka*, ruinés par les longues guerres avec le *Galdan des Euleuts*. Dans d'autres circonstances et dans un autre tems, la cour de Peking ne se serait peut-être pas montré si traitable.

La chose la plus inutile qu'on peut faire est donc d'envoyer des ambassades en Chine, puisqu'elles ne peuvent avoir de but, et ne servent qu'à mettre les gouvernemens européens dans une position humiliante. Que les ambassadeurs fassent ou ne fassent pas les cérémonies prescrites par les lois du *céleste empire*, cela n'est d'aucune importance. Le mal qu'on veut éviter en refusant de s'assujétir aux neuf génuflexions devant l'empereur ou devant son trône, est déjà fait par l'arrivée même de la mission.

Le pays des *O lo szu* 斯 羅 鄂 (Russes), commence au nord des Kalka à la rivière *Tchoukou* (Tchikoi). Au sud-est il va jusqu'au bord du *Gerbitsi*, et de là il s'étend le long du versant septentrional de la grande chaîne des monts *Khinggan* jusqu'à la mer orientale. Il y est limitrophe du gouvernement du *He loung kiang* (fleuve du Dragon-Noir ou Amour). A l'occident il a l'Europe, et au sud-ouest le pays des *Tourgout* (Kalmuks du Wolga), et les *Dzôn-gar*. Au nord il va jusqu'à la mer. Il est éloigné de 20,000 ly de la capitale de la Chine. Le chemin par lequel son *tribut* arrive à la résidence impériale, passe par *Kiaktou* (Kiakhta), puis à travers le pays des Kalka, et entre en Chine par *Tchang kia kheou*.

REMARQUES HISTORIQUES.

Ce pays est situé dans l'extrême nord; il est difficile de dire si les anciens l'ont connu. Sous les *Thsin* et les *Han* il fut soumis aux *Hioung nou*. Par l'histoire de ce peuple, insérée dans le *Szu ki*, on voit que son Tchhen yu (roi) *Me tou*, étendit ses conquêtes dans le nord sur les pays

de *Hoen yu* (1), *Khiu che* (2), *Ting ling* (3), *Ke kouen* (4), et *Sin li* (5). Le commentaire ajoute que ces cinq royaumes se trouvent au nord des Hioung nou.

Un abrégé de l'histoire des Goei, dit : « Au delà de la frontière septentrionale des Hioung nou, il y a les pays des *Hoen yu* (6), *Khiu che*, *Ting ling* (7), *Ke kouen* (8), et *Sin li* (9). » Au midi de la mer septentrionale, se trouvèrent les *Ting ling*, qu'il ne faut pas confondre avec les *Ting ling* des *Ou sun*. Dans la langue de ces derniers, ce mot dénote un *vieillard vénérable*. Les Ting ling septentrionaux possédèrent le pays de *Ma hing*.

---

(1) N'ayant pas à ma disposition les caractères chinois nécessaires, je me contente de les indiquer par les numéros du Dictionnaire Chinois-Latin du père *Basile de Glemona*; imprimé en 1813, à Paris, sous le nom de *M. Deguignes* fils. — Le nom de *Hoen yu* est donc Nos 5097-2540.

(2) Nos 2245-2194. *Basile*.

(3) Nos 2-12,020. *Basile*.

(4) Nos 12,733-3883. *Basile*.

(5) Nos 9245-5673. *Basile*.

(6) Nos 5097-7326. *Basile*.

(7) Nos 2-114. *Basile*.

(8) Nos 11,829-3883. *Basile*.

(9) Nos 3816-5673. *Basile*.

Sous les Han *il y avait les* Kian kouen *et les* Ting ling.

Les remarques historiques sur les Hioung nou, insérées dans l'histoire de la dynastie des Han, apprennent que le Tchhen yu *Tchy tchy* attaqua dans le nord les *Ou kie*, les subjugua, et se dirigea de là vers l'ouest, où il battit les *Kian kouen;* au nord de ceux-ci il soumit les *Tingling.* On voit par ce récit que les *Kian kouen* se trouvaient au nord des *Ou sun*, et à l'ouest des *Ou kie*. Les *Ting ling* habitaient encore plus au nord. Le Szu ki écrit ordinairement leur nom ainsi: 靈丁 *Ting ling.* Ils habitaient le pays occupé actuellement par les Russes.

Sous la dynastie des Thang, *il y avait là les* Ha kia szu (*Hakas*), *les* Kou ly han *et d'autres hordes.*

Les *Ha kia szu* et les *Kian kouen* mentionnés dans l'histoire des Thang, se trouvaient à l'occident du pays d'*Y gou*, ou *Ouigour;* au nord de *Yan khi* et à côté du *Pé chan* (montagne blanche). On les appelait aussi *Khiu woe* et *Kie kou.* Leur tribus étaient mêlées avec celles des *Ting ling.* Ils formaient la frontière occidentale des *Hioung nou.* Ces derniers avaient nommé *Li ling* (1), an-

---

(1) *Li ling* avait été fait prisonnier par les Hioung nou

cien général des Han, *Hian wang*(roi) de la droite, et *Ouei liu*, roi des *Ting ling*. Postérieurement le Tchen yu *Tchy tchy* battit les *Kian kouen*, qui alors n'étaient éloignés que de 70 ly de son camp. De leur pays jusqu'aux *Khiu szu*, ou *Ouigours*, on comptait 5000 ly. Tchy tchy quitta ce lieu, et par la suite les *Kian kouen* rentrèrent dans leur pays. Leur nom fut alors changé en celui de *Kie kou*, et ils reçurent les titres honorifiques de *He kou* et de *He ko szu*(Hekos).

Ils étaient à 3000 ly au nord-ouest des *Hoei he*. Au sud ils s'appuyaient au mont *Than mouan*. Leur pays était gelé, même en été; en hiver la neige s'y accumulait en quantité extraordinaire. Ils étaient tous d'une haute stature : ayant les cheveux roux, le visage blanc et les yeux verts. Les cheveux noirs passaient chez eux pour être de mauvais augure, et ceux qui en avaient étaient regardés comme descendans de *Ling* (1). Il naissait chez eux plus de filles que de garçons. Le peuple était robuste et fier. Le climat du pays est si froid que l'eau de ses grandes rivières gèle

---

après s'être vaillamment défendu. L'empereur de la Chine avait fait exterminer sa famille, parce qu'il le croyait traître, et *Li ling* entra au service des Hioung nou.

(1) De *Li ling*. Voyez plus haut.

jusqu'à la moitié de la profondeur. Ils semaient plusieurs céréales, entre autres le millet, l'orge, le froment, etc. Leurs chevaux étaient grands et très-forts. Le prince s'appelait *A je*, avec le nom de sa famille. Il résidait à *Thsing chan* (montagne bleue). De là jusqu'au camp des Hoei he, il y avait quarante journées de marche avec des chameaux chargés. Six cents ly au nord du camp des Hoei he, coulait le *Sian go* (Selengga), au nord-est duquel il y a des montagnes de neige. Le terrain y abonde en sources. A l'orient du Thsing chan, il y a le *Kian*, fleuve qu'on passe sur deux bateaux liés ensemble. Il coule tout droit au nord-est, traverse le pays, et, après avoir reçu toutes ses autres rivières, il va se jeter dans la mer.

Les *Kian kouen* sont originairement une horde des *Khiang*. Leur pays appartenait au *Thou khiue* (Turcs). A l'orient ils ont les *Kou ly han*, au sud les *Thou fan* (1), au sud-ouest le *Ko lo lou*.

En 648, ils vinrent rendre hommage à l'Empereur de la Chine, qui donna à leur pays le titre de *Kian kouen fou*, et le mit sous l'inspection du gouvernement militaire de *Yan jan*. En 759,

---

(1) Nos 1145-9181. — C'étaient des Tubétains qui avaient étendu leurs conquêtes très-avant dans le nord.

les Hoei he les battirent, et changèrent plus tard leur nom en celui de *Ha kia szu* (Hakas), mot qui signifie en langue des Hoei he, *visage jaune* ou *rougeâtre*.

Les *Kou li han* habitaient au nord du désert de sable. On trouvait chez eux beaucoup de lis (1); ils élevaient d'excellens chevaux. Leur pays s'étendait au nord jusqu'à la mer, et il était très-éloigné de la capitale de la Chine. Après avoir traversé cette mer, en se dirigeant vers le nord, on observait que les jours étaient longs et les nuits très-courtes. En mettant la rate d'un mouton au feu au coucher du soleil, on la trouvait cuite quand le jour commençait à poindre. Cela vient de ce qu'on y est près de l'endroit où le soleil se couche.

Sous le règne de *Thai tsoung* des *Thang* (627 à 647 de Jésus-Christ), les Kou li han vinrent se soumettre, et leur pays reçut le nom de *Youan khiue tcheou*. Leur chef offrit des chevaux, l'empereur en choisit plusieurs, parmi lesquels il y en eut dix qui reçurent des noms particuliers. Vers

---

(1) Vraisemblablement *Lilium martagon*, ou la saranne, dont la racine sert de nourriture aux peuplades mongoles, turques et samoyèdes, qui habitent la frontière méridionale de la Sibérie.

l'an 662, on changea le nom de *Youan khiue tcheou* en celui de *Yu ou tcheou*, et on le mit sous l'inspection du gouvernement militaire du désert de sable.

Sous les Thang, les *Kian kouen* habitaient à l'occident et les *Kou li han* à l'orient; tous les deux sur la frontière actuelle des Russes. Encore aujourd'hui on trouve chez ce dernier peuple beaucoup de gens qui ont les cheveux roux, le visage blanc et des yeux verts. Il paraît donc que ce sont des descendans des *Kian kouen* (1).

Dans le tems des Youan *il y avait dans ce pays des* O lo szu (*Oros* ou *Russes*), *des* Ki li ki szu (*Kirghiz*), *des* Han ho na *et les villes de* Kian tcheou, I lan tcheou *et d'autres*.

L'histoire des *Youan* dit : Du pays des Kirghiz à *Ta tou* (Peking), on comptait plus de dix mille ly en allant au Sud. Leur pays avait 1400 ly, en longueur et la moitié en largeur. Il était traversé par le *Kian* (Ienisei), qui coule au nord-

(1) Ceci est une conjecture de l'auteur chinois, à laquelle on ne peut pas souscrire, quand on sait que les Russes ne sont établis en Sibérie que depuis quelques siècles. Ce ne sont pas les caractères physiques qui servent à distinguer les différentes races du genre humain, les langues sont de bien meilleurs guides dans les recherches sur l'origine des peuples.

ouest; au sud-ouest d'eux coulait l'*Opou* (Ob), et au nord-est l'*Yu siu* (Iyous). Les rivières du pays se réunissaient et se déchargeaient dans *Anggaa*, qui se dirigeait vers le nord pour se jeter dans la mer. Les principales productions de ce pays sont de très-bons chevaux, et des faucons blancs et noirs.

Angko est le nom récent d'une rivière qui se trouve près du pays des *Kirghiz*. Il y avait de là à *Ta tou* (Peking) 25,000 ly. C'est à peu près à cette distance que l'histoire des Thang met le pays des *Kou li han*.

Ou szu (Ous), est le nom d'une rivière à l'est du Kirghiz et au nord du *Kian* (Ieniseï supérieur). Le mot *Han ho na* désigne un *sac large qui a une petite ouverture*. C'est la forme de leur pays qui a donné occasion à ce nom. Il se trouve à l'orient de l'*Ou szu* (Ous), et c'est là que le *Kian* a sa source. A sa frontière il n'y a que deux défilés par lesquels on peut entrer et sortir. Il est couvert de montagnes, d'eaux, de forêts et de broussailles; les chemins y sont peu praticables (1).

(1) Cette description s'accorde parfaitement avec la figure du pays des *Ouriangkhai*, ou des peuplades samoyèdes sous la domination chinoise, qui habitent sur le bord des rivières qui forment le *Kem* ou Ieniseï supérieur.

La ville de *Kian tcheou* a reçu son nom de celui du *Kian*. Elle était à 9000 ly de Ta tou, et dans la partie sud-est du pays des Kirghiz, au sud-ouest du *Kian*, et au nord du mont Thang lou. *I lan* signifie un *serpent*. Avant la fondation de cette ville, les habitans du pays avaient vu dans les montagnes un serpent long de quelques dixaines de pas. Il se tenait dans une caverne et venait boire l'eau de la rivière. On sentait son odeur à une distance de plusieurs ly. C'est de ce serpent que la ville a reçu son nom.

D'après la carte du désert de sable faite sous les Youan, il y a à 3,000 ly au nord de *Ho ning* (Khara khorin) le lac *A tchi ly* (Adjir); 500 de là à *Khian khian tcheou* et aux plaines de Kirghiz. Mille ly plus loin on trouve un grand marais ou lac.

Pendant le règne des Ming, *tous les pays, situés au-delà du désert de sable, n'eurent aucune relation avec la Chine.*

Au commencement du règne du premier empereur de la dynastie des Mantchoux, actuellement régnante en Chine (vers l'an 1645), les *Lo cha* (Oros ou Russes) s'étaient furtivement emparés du pays de *Yaksa*, située sur les bords du He loung kiang (Amour). Ils y avaient construit une ville entourée de palissades, et cherchèrent à inquiéter et à soumettre les *Solon*, les *Dakhour* et

autres peuplades. Les deux tribus de Solon et de Dakhour habitent aux bords de l'*Ergoune* (Argoun) et du *Dzinggiri* (1), près de la frontière des *Lo cha* (Russes).

En 1676 ils envoyèrent un ambassadeur avec le tribut. L'empereur lui ordonna de prendre des mesures sévères pour que les *Lo cha* n'inquiétassent plus les frontières. Cependant ils ne cessèrent pas leurs tentatives pour s'emparer du pays du *Dzinggiri* et autres endroits. Ils y allaient et venaient et ne se retiraient pas. Alors le gouverneur général comte *Phung tchhun su* eut l'ordre de marcher contre eux. Les *Lo cha* (Russes) pressés et réduits à l'extremité implorèrent le pardon et se soumirent; notre armée revint. Cependant ils se tinrent à *Yaksa* (2) comme auparavant.

En 1685, *Sabsou*, général en chef du He loung kiang (Amour), fit le blocus de cette ville, et s'en approcha chaque jour davantage.

L'année suivante, le *Tsakhan khan* de leur royaume fit partir une ambassade pour demander

(1) Sur nos cartes cette dernière rivière est par erreur appelée *Tchikiri*.

(2) C'est le même endroit que les Russes nommaient *Albazin*.

pardon de ses crimes. Les envoyés assurèrent que c'était le bas peuple de la frontière qui avait excité les troubles, mais qu'on le tiendrait à l'avenir sous une surveillance sévère. Ils prièrent en même tems qu'on levât le blocus de Yaksa, et reclamèrent la fixation définitive des frontières.

L'empereur aggréa leur demande, et, en 1689, le grand de l'intérieur *Sogetou* et d'autres se rendirent avec l'ambassadeur *Fe yao to lo* (Feodor Alexciewitche Golowin) et sa suite, à l'endroit appelé *Nibdchoo* (Nertchinsk). Ils décidèrent que le cours du *Gerbitsi* et le versant septentrional de la grande chaîne des monts *Khinggan*, feraient la limite. *Nibdchoo* était de cette manière le premier lieu qu'on trouvait sur leur territoire; Yaksa et les autres cantons restèrent à l'empire (Chinois). Au bord du *Gerbitsi* on érigea une inscription qui contenait ces stipulations. Il leur fût permis de venir dorénavant une fois par an, tant pour apporter le tribut, que pour faire le commerce. Depuis ce tems ils n'ont jamais enfreint les conventions conclues.

En 1693, les *O lo szu* (Russes) renvoyèrent deux transfuges, et le *Li fan youan* (département chargé des affaires des Mongols et d'autres peuples soumis) leur expédia une lettre dans laquelle il fesait éloge de leur bonne conduite. Dans la même année, le *Tsakhan khan*, envoya

le tribut par un ambassadeur. En recevant ses lettres de créance, l'empereur daigna dire aux ministres d'état : « Les Russes nous envoient le tribut, » c'est un événement qui n'a pas eu lieu dans » l'antiquité. Leur pays est très-éloigné de ma » capitale. Pour s'y rendre par le chemin le plus » court, on part de *Kia yu kouan* (1) et l'on » arrive en onze ou douze jours à *Khamil;* de là » à *Tourfan* il y a encore douze ou treize jours » de chemin. Après avoir quitté *Tourfan* on ar- » rive à la frontière des Russes. On dit que leur » pays a une étendue de 20,000 ly en tous » sens. »

En 1700, il vint une autre ambassade des Russes, qui offrit des présens à l'empereur. Celui-ci disait : « Le pays des Russes est très-loin » de chez nous, au nord-ouest il est borné par » la mer. Ils nous sont fidèles et soumis. Le » Galdan, réduit à l'extrémité, leur demanda » du secours contre nous ; mais il ne lui donnè- » rent pas même une réponse. Un de leurs am- » bassadeurs précédens régla la ligne de dé- » marcation et de frontière, qui commence à » l'orient, à *Nibdchoo* (Nertschinsk). Le pays

(1) C'est un fort situé en dehors de la grande muraille, à l'extrémité occidentale de la province de *Kan sou.*

» de *Nibdchoo* et les environs appartenaient aux
» hordes des *Bourat* et des *Ouriangkhai*. Ces hor-
» des habitent les forêts, et s'occupent de la chasse
» des martres-zibelines. Elles sont les habitans
» indigènes de cette contrée; les Russes les ont
» soumises par force, et se sont emparés de leur
» pays. »

Le roi des Oros est le *Tsakhan khan* (1); il réside dans une ville appelée *Moskowa*, qui n'est pas trop éloignée de la mer du nord-ouest. Elle est très-loin de Peking. On prétend que ce royaume était originairement faible et peu considérable. Dans les tems anciens, les Russes habitaient près de la mer dans le pays de *Kiyeou* (Kiew). Plus tard ils augmentèrent leur armée et attaquèrent le royaume de *Sviesko* (Suède), et en conquirent une partie.

Sous *Iwan Wassieliewitche*, ce pays avait obtenu des secours de la Suède, savoir huit mille soldats et des vivres; de sorte qu'il pouvait réunir toutes les hordes, et s'étendre plus au nord-ouest.

Leurs khans ont régné pendant vingt-trois générations, durant une période de plus de trois cent cinquante ans. Il y a cent soixante ans qu'ils s'emparèrent des territoires de *Kazan* et de *Tobolsk*.

---

(1) C'est une dénomination mongole qui signifie le *roi blanc*.

De sorte que leur pays a 20,000 ly en longueur et autant en largeur. Il est divisé en huit gouvernemens.

Le premier est celui de *Moskwsko*, dans lequel est la résidence du roi.

Un autre gouvernement commence à la rivière *Tobol* et s'étend jusqu'à *Nibdchoo* (Nertchinsk). C'est celui qui est limitrophe de la Chine. Il s'appelle *Sibirsko*. Les autres six gouvernemens sont : *Kazansko*, *Woronichesko*, *Kiewsko*, *Smoliensko*, *San-Pitirboursko* et *Gorod Amoukhasko* (1). Chaque *sko* (2) est comme une province de la Chine; les petits *sko* sont sans nombre. De grands et de petits officiers sont chargés de l'administration.

Chaque province a un gouverneur, qui s'appelle *Gagarin* (3). Partout il y a des villes et des forteresses qu'on appelle *Pe hing* (ou *Besing*).

(1) Je ne devine pas quel peut être ce dernier nom, qui est sans doute fautif (peut-être *Gorod Arkhangelsko*).

(2) L'auteur chinois a cru que la terminaison *sko* désignait un gouvernement, puisqu'elle se trouve à la fin du nom de toutes les provinces russes. Ceci est bien pardonnable à un étranger ignorant totalement la langue du pays qu'il décrit.

(3) C'était le nom du gouverneur-général de la Sibérie, qui résidait à Tobolsk, vers la fin du règne de l'empereur *Khang hi*. Les Chinois écrivent son nom *Ko-ko-lin*.

Elles sont comme les villes du second et du troisième ordre en Chine. Dans les grandes, il y a une garnison de plusieurs centaines de soldats, et même de plus de mille. Dans les petites, il y en a cent ou deux cents qui sont sous les ordres d'un commandant. Ces forteresses ont des tours et des maisons construites en bois, de même que les murs des villes, qui ne sont que des palissades avec un rempart. Il n'y en a que très-peu, et leurs noms n'ont aucune signification.

A la frontière méridionale de la Russie sont les *Tourgout*, les *Khara khalpa(k)*, les *Khasak* et d'autres tribus, de même que les *Kalka* soumis à la Chine. Au nord-ouest il y a une dixaine de royaumes dont les plus grands sont la Suède et la Turquie, auxquels les Russes ont enlevé les provinces limitrophes, de sorte qu'ils sont à présent très-affaiblis.

MOEURS ET USAGES.

Le pays est froid et humide et il y tombe beaucoup de pluie et de neige; rarement il y fait beau. Les montagnes et les rivières rendent les communications difficiles, et les forêts et broussailles sont touffues et sombres. Les habitans vivent dans des maisonnettes et dans des huttes. Ils ont des barques et des chariots pour voyager. Ceux qui coupent leurs cheveux et leur barbe sont regardés comme

élégans. Ils tournent les cheveux en boucles et trouvent cela très-joli. Les gens du commun ôtent le bonnet quand ils voient un supérieur et s'inclinent devant lui. Leurs habits sont faits de draps. Ils aiment à boire du vin, mais ils ne connaissent pas le thé (1). Leur pain est fait de froment et d'orge; ils ne mangent pas de riz. Ils savent semer, mais il ne savent pas sarcler les mauvaises herbes qui viennent dans les champs. Ils ne se servent pas de bœufs pour labourer la terre. Ceux qui habitent les bords des rivières aiment à se baigner et sont de bons nageurs. Ils ont de grandes et petites monnaies en argent et en cuivre. Leurs mesures diffèrent des nôtres : seize de nos pouces font un de leurs pieds; douze onces une livre, et mille pas un ly. Ils n'ont pas d'almanach; ils connaissent bien les saisons de l'année, mais ils ne calculent pas la nouvelle ni la pleine lune. C'est un peuple robuste et infatigable, d'un naturel fier et fanfaron, et avide de s'emparer du bien d'autrui. Quoiqu'ils vivent tranquillement ensemble, ils aiment beaucoup à crier, mais ils se battent rarement. Ils ont un goût prononcé pour le chant. Les punitions sont très-sévères. Ils suivent la religion de *Feou thou* (Bouddhâ). Quatre

---

(1) Le thé n'était pas très à la mode en Russie, quand Khang hi régnait en Chine.

fois par an, tout le peuple, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets, observe les grands jeûnes qui durent quelques dixaines de jours.

MONTAGNES ET RIVIÈRES.

Le mont *Pawlinsko* (Pawdinsk), se trouve à la frontière orientale de ce royaume, et au nord-ouest du mont de *Wolok*. Il est plus haut que toutes les montagnes qui l'environnent. Les gens du pays disent qu'il est couvert de neige en été comme en hiver, et que personne ne peut y monter jusqu'au sommet.

Il faut remarquer que sur la *Selengga* inférieure, qui vient du pays dans lequel les *Kalka* ont leurs pâturages, il y a un lieu appelé *Tchoukou besing* (Selenginsk), près duquel cette rivière entre dans la frontière russe. De là, en allant vers le nord, toutes les eaux prennent une direction septentrionale. Les chemins traversent de hautes montagnes et des vallées profondes. On n'y voit que des montagnes couvertes de forêts, et des marais remplis de broussailles et d'herbes. En été il y a beaucoup de serpens et de cousins ; les rivières sont poissonneuses.

En 1712, l'empereur Khang hi envoya *Toulichin*, secrétaire adjoint du conseil d'État, chez les *Tourgout*. Il traversa le royaume des Oros, et rapporta des notes sur les montagnes et les

rivières, sur le climat et le sol. Nous en donnons ici un extrait; mais comme il n'a mentionné que les rivières et les montagnes les plus considérables, cet extrait ne peut être très-complet.

Le mont *Wolok* (1) est dans le pays de *Wierkhotoursko*, il a dix ly de hauteur. Deux rivières y prennent leur origine. L'une, la *Toura* coule à l'orient, et l'autre nommée *Tobol* à l'occident de la chaîne. Du versant septentrional de cette montagne sort le *Kam* (Kama), qui va à l'occident et se jette dans l'*Ertsis* (Irtyche) (2).

La *Selengga* prend son origine dans le territoire des *Kalka*, coule vers le nord-est jusqu'à *Selenginsk*, où elle entre en Russie. Elle reçoit du sud-est le *Tchoukou* (Tchikoi), coule encore 200 ly au nord-est jusqu'à *Oudi besing* (Oudinsk), où elle reçoit *Oudi* (Oud), fait encore 300 ly vers le nord, et se jette dans le lac *Baikhal*. Cette rivière a quarante à cinquante toises de largeur. Ses

---

(1) Волокъ en russe, signifie l'espace compris entre deux rivières navigables. Il est appelé ainsi parce qu'on y traîne souvent les petites barques d'une rivière à l'autre; quelquefois ce mot dénote aussi une région montagneuse et couverte de bois. Ici il s'agit du mont d'Oural qui fait le *wolok* entre la *Toura* et la *Tchioussowaya*.

(2) C'est une méprise, la *Kama* se réunit au *Wolga*.

eaux sont bleues, elle est très-rapide. Au milieu de la dixième lune elle est prise par la glace. Des deux côtés s'élèvent des montagnes. Les rives sont garnies de saules, de bouleaux, d'ormes et de cerisiers à grappes. Il y a beaucoup de poissons dans cette rivière.

L'Anggara sort de la pointe nord-ouest du lac Baikhal, et coule 150 ly au nord-ouest jusqu'à *Ergou* (Irkoutsk), où elle reçoit du sud-ouest une rivière de ce nom. Elle coule encore 2900 ly au nord-ouest, et reçoit l'*Ilim* venant du nord-est; après quelques centaines de ly, elle se joint au *Ieniseï*, qui va se jeter dans la mer du Nord. Cette rivière a plus de 3000 toises de largeur. Elle réunit une dizaine de petites rivières; quelques-unes sont plus grandes que la Selengga; ses bords et son lit sont rocailleux. Elle est très-profonde et coule avec beaucoup de rapidité; ce qui rend la navigation difficile. A la cinquième ou sixième lune, elle se couvre de glace.

Les anciennes descriptions disent: « L'*Anggara* a des montagnes aux deux côtés, depuis le » confluent de l'Ilim, jusqu'au Ieniseï. Les » Russes lui donnent aussi le nom de *Toungousko.* » Elle reçoit dix rivières. Dans l'Anggara, il y a cinq endroits nommés *Bek*, huit nommés *Porog* (порогъ), et neuf *Sifera* (шифера ou шивера). Les habitans de ce royaume appel-

lent *Bek* (Быкъ) les rochers qui sortent de l'eau d'une rivière, près de ses bords. Ces bek (*byk*), sont : *Mitbissy byk*, *Badarmanskoï byk*, *Dodalskoï byk*, *Miwskoï byk*, et *Wedamskoï byk*. Ils appellent *Porog* les endroits où les bords escarpés se rapprochent, et où il y a dans l'eau de grands rochers qui forment comme un batardeau. Ces *porog* sont : *Pokhmelnoï porog*, *Pianoï porog*, *Padoun porog*, *Dolgoï porog*, *Chamanskoï porog*, *Aplinskoï porog*, *Mourskoï porog*, et *Strélochi porog*. On nomme *Sifera* les endroits d'une rivière où l'eau n'est pas profonde, mais où elle coule avec une grande rapidité. Ces endroits sont : *Obiyomsosna sifera*, *Bege sifera*, *Gorokhowa sifera*, *Goweïnske sifera*, *Kachina sifera*, *Awekhiana sifera*, *Olgina sifera*, et *Kosaya sifera*.

L'histoire des Youan dit : « Que chez les Kir-» ghiz coulait le *Kian*, qui se dirigeait au nord-» ouest, et se jetait dans l'*Angko la* ». C'est l'*Anggara*, le *Kian* est le *Ienisei*.

Le *Ienisei* est au nord-ouest d'*Irkoutsk* ; l'*Anggara* coule ensuite pendant plus de 3000 ly jusqu'à *Ieniseïsk* (Ieniseï besing), où elle se joint à ce fleuve dont on ne connaît pas la source. Il coule au nord, passe devant Ieniseïsk, où il reçoit l'Anggara qui vient du sud-est, tourne vers le nord-est, et se jette dans la mer septen-

trionale. Ici le climat est extrêmement froid, ce qui vient du voisinage de cette mer.

Le *Keti* (Ket) est une rivière qui passe à 250 ly au nord d'Ieniseïsk. Là, le pays s'appelle *Makosko* (Makowskoï), il faut traverser le dos des monts *Wolok*. Cette rivière descend de ces montagnes, et se dirige pendant 2500 ly au nord-ouest, jusqu'à *Narym* (Narym besing), où elle se jette dans l'*Ob*. Selon les anciennes relations, la rivière de Ket est appelée *Kiaïty* par les habitans du pays. Elle décrit beaucoup de sinuosités, et ses eaux sont rougeâtres. Sur ses bords s'élèvent quatre ou cinq bourgades. Après un cours de 2000 ly, elle devient très-large, et ses eaux deviennent blanches.

L'*Ob* est au nord-ouest de *Makosko*, d'où il y a par eau 2500 ly jusqu'à *Narym*, où le *Ket*, qui vient du sud-est, se joint à l'Ob. Ce dernier coule encore pendant plus de 2000 ly au nord-ouest, jusqu'au pays de *Samarsko*. Il tourne alors au sud-ouest, et reçoit l'*Irtyche* (Ertsis); ensuite il retourne au nord-ouest, et se jette dans la mer du Nord. Ce fleuve est plus grand que le Ieniseï; ses eaux sont troubles et coulent tantôt avec vitesse, tantôt lentement. Il renferme beaucoup de grandes et de petites îles. Plus au nord, le pays devient plat, et on n'y voit pas de hautes montagnes.

L'*Ertsis* (Irtyche) est au sud-ouest de *Narym*. Il y a de cette ville, par l'Ob, jusqu'à l'Irtyche et *Samarsko*, 2000 ly. L'Ertsis prend son origine dans les monts *Altaï*, coule vers le nord et entre dans la frontière russe. Alors il se dirige vers le nord-ouest jusqu'à Tobolsk; il reçoit le *Tobol* et la *Toura*, coule après au nord-est, se réunit à l'Ob, et tombe avec lui dans la mer du Nord. Cette rivière est grande comme la Selengga; ses eaux sont troubles et coulent très-vite. Sa source dans les monts *Altaï* se trouve sur le territoire chinois, au nord-ouest de la grande muraille. L'Altaï est le *Kin chan* ou la *montagne d'or* des anciens. Les sources de l'Irtyche, celles de la Selengga, et d'autres rivières sont dans cette montagne, mais on ne sait pas à combien de milliers de ly de distance les unes des autres. D'après d'anciennes relations, l'Irtyche passe à 600 ly au sud-ouest de la bourgade de *Sourgout*.

Le *Tobol* a sa source dans le pays appelé *Wiartoursko* (Werkhotouria), à l'occident de la chaîne des monts *Wolok*. Il vient du sud-est, reçoit la *Toura*, tourne au nord-est, et se jette dans l'*Ertsis* (Irtyche). Le pays à l'orient de son embouchure porte le nom de Tobol. Il est à plus de 1000 ly au sud-ouest de *Samarsko*. C'est une des huit provinces (de la Russie). Le nombre des familles monte à deux mille; on y trouve

deux mille soldats commandés par dix chefs. Il y a des auberges, des maisons, des marchés et des puits. Ce pays est aussi appelé *Sibirsko*, et son gouverneur porte le titre de *Ko-ko-lin* (Gagarin). Toutes les autres bourgades du pays se trouvent sous ses ordres.

Les anciennes relations disent : « A 600 ly au » sud-ouest de *Dimiansko*, se trouve le pays de » *Tobol*. L'Ertsis vient du sud-est, passe devant » Tobol, coule au nord-est, et reçoit les eaux du » *Tobol*, qui vient du sud-ouest, et qui a son em- » bouchure à cet endroit. »

La *Toura* prend sa source à l'orient de la chaîne des *Wolok*, coule au sud-est, se jette dans le Tobol, et décharge ses eaux avec les siennes dans l'Ertsis. Le pays d'où elle vient porte le nom de *Wierkhotoursko*. Il est à plus de 2000 ly au nord-ouest de Tobol. Plus au nord-ouest, les villes de ce royaume sont plus proches les unes des autres, et on appelle ce pays l'*Intérieur*.

La *Kam* (Kama) passe au nord de la chaîne des *Wolok*. Elle sort d'un de ses flancs, et va au sud-ouest jusqu'au lieu appelé *Khlinow*. Au nord de la chaîne des *Wolok*, on trouve la *Wiatka* qui coule au sud-ouest; elle se réunit à l'autre, qui se dirige alors au sud-est jusqu'à *Kazan*, où elle tombe dans le *Wolga*. La frontière du gouvernement de Sibirsko va le long de cette riviere jus-

qu'à *Khlinow*. A *Kazan* commence un autre gouvernement. De cette ville, au nord jusqu'à *Moskowa*, qui est la résidence du roi de ce royaume, on compte plus de 2000 ly. Le pays est plat et bien peuplé.

D'après les anciennes relations, la *Kam* est grande comme la *Selengga*, et ses eaux sont rougeâtres. Elle coule avec beaucoup de rapidité du nord-est au sud-ouest, jusque devant *Kazan* où elle se joint au Wolga.

Le *Wolga* a sa source au nord-ouest des montagnes, et coule au sud-est jusqu'à Kazan où il reçoit la Kam. Trois cents ly plus loin, à *Simbirsk*, il tourne au sud-ouest, et après 500 autres ly, il entre dans le pays des *Tourgout*, où il se jette dans le lac (ou la mer) *Tenghis*. Ce fleuve est grand comme l'Ob; ses eaux sont troubles, et elles coulent tantôt vite, tantôt lentement. En Russie il porte le nom de *Wolga*, et dans le pays des Tourgout celui de *Edzil*. Les eaux du pays des Oros, qui coulent au nord, vont toutes à la mer, mais celles qui coulent du nord au sud ne s'y rendent pas. Le Wolga passe devant Kazan, qui est un des huit gouvernemens de la Russie. Cette ville est à 500 ly au sud-ouest de *Khlinow*. Le pays est plat et bien cultivé; les céréales y viennent en abondance. La ville est entourée d'eau et d'une muraille. Elle a huit portes et huit ly de circonfé-

rence, et est habitée par 5000 familles. C'est la résidence d'un gouverneur-général. De là au sud, à 300 ly, se trouve *Simbirsk*, et au sud-ouest, à 500 ly, *Saratow*. Au sud de là, est le pays des *Tourgout.*

Le lac *Baikhal* est à 500 ly au nord du bourg de *Tchoukou* (Selenginsk); on l'appelle aussi *Pe hai*, ou la *mer des pins*. A plus de 1000 ly au nord de la frontière des *Kalka*, on trouve ce lac qui a 200 ly du sud au nord, et plus de 1000 de l'est à l'ouest. Il est entouré de tous les côtés par des montagnes. La *Selengga*, qui vient du sud-ouest, s'y jette, et l'Anggara en sort en coulant au nord-ouest. Parmi les rivières qui, de l'orient et du nord, se perdent dans le Baikhal, il y en a une qui porte aussi le nom d'*Anggara.*

L'île *O liao khan* (Olkhou) se trouve près de la rive nord-est de ce lac. Elle a du sud au nord 50 ly, et de l'est à l'ouest 200. Elle est traversée par une chaîne de montagnes; il y a beaucoup de gibier; le long de ses bords on pêche une grande quantité de poissons. Elle est habitée par cinquante familles mongoles, qui y font paître leurs troupeaux. Dans les dix derniers jours de la douzième lune, le lac commence à être pris par les glaces, et on peut le traverser à pied. La débâcle a lieu à la fin de la troisième lune.

On trouve dans la géographie qui fait partie

de l'histoire des *Thang*, ce qui suit : « Au nord des deux hordes *Kou li han* et *Tou po*, on trouve une petite mer (lac). Quand elle est gelée, on peut la passer à cheval en huit jours. Au nord de cette mer, il y a beaucoup de hautes montagnes. Le peuple y est très-fort et entreprenant, ayant les mœurs et les habitudes des *Kou li han*. Les jours y sont longs et les nuits courtes. On appelle ordinairement cette mer la *petite mer*.

Dans l'histoire des *Hioung nou*, annexée au *Szu ki*, on lit que le Hioung nou *Lieou kouo ki* se transporta aux bords de la mer septentrionale.

L'histoire de *Sou wou* (1), insérée dans le *Han chou*, nous apprend que ce ministre fidèle fut transporté dans un endroit désert aux bords de la mer septentrionale, pour y faire paître un troupeau de boucs. Arrivé à la mer il n'y trouva rien à manger, il déterra les souris sauvages et recueillit des herbes et des fruits pour s'en nourrir. *Yu kan ouang*, frère cadet du Tchhen yu, allant à la chasse aux bords de la mer, lui donna des habits et des vivres, et lui fit présent de chevaux et de bétail. Après la mort de ce prince, tout le monde abandonna *Sou wou*. Les *Ting ling*

(1) Voyez la biographie de cet homme célèbre dans les *Mémoires sur les Chinois*, III, p. 317 et suiv.

s'emparèrent de ses bœufs et de ses boucs, et il retomba dans la misère. Les Hioung nou envoyèrent alors *Li ling* aux bords de la mer avec ordre de donner à Sou wou un festin et un concert. Mais celui-ci ne fléchit pas. Plus tard les Han envoyèrent une nouvelle ambassade aux Hioung nou. *Tchang hoei* alla pendant la nuit trouver l'ambassadeur, et le chargea de dire au Tchhen yu: « L'empereur en chassant dans une forêt a tué à » coup de flèche une hirondelle, à la patte de cet » oiseau était attaché un papier par lequel il a su » que Sou wou se trouve aux bords de la mer » septentrionale, car le grand lac au-delà de la » frontière est appelé une mer. » Le lac *Baikhal* se trouve directement au nord de l'ancien pays des *Hioung nou* et dans le voisinage de celui des *Ting ling.*

D'après l'histoire des Hioung nou, dans le Szu ki, *Me tou* marcha au nord et soumit les Ting ling. Par l'histoire de *Li ling*, qui se trouve dans le Han chou, on voit que des peuples avaient fait *Goei liu* roi des Ting ling. L'ancien commentaire de ce livre, dit, que les *Ting ling* étaient une branche des *Hou*, ou barbares orientaux. Suivant le commentaire de l'histoire de *Sou wou*, le nom de ce peuple s'écrit tantôt 令丁 *Ting ling*,

tantôt 靈丁 *Ting ling*. Son ancien pays se trouvait à la frontière actuelle des Russes. Le lac *Baikhal* est sans doute la mer septentrionale aux bords de laquelle Sou wou gardait les boucs.

PRODUCTIONS DU PAYS.

On y sème du froment, de l'orge, du millet et du chanvre. Partout on voit des sapins, des pins et des bouleaux. Quant aux chevaux, on apprend par le Thang chou que ceux des Kou li han étaient excellens. La tête de ces chevaux ressemblait à celle du chameau, et ils étaient forts et si vigoureux qu'ils pouvaient parcourir plusieurs centaines de ly par jour. A présent les chevaux des Russes sont aussi grands et aussi forts, et supportent aussi bien la fatigue. Ils semblent donc être de la même espèce.

Il y a des moutons, des cochons et des cerfs. A propos de ces derniers animaux il faut remarquer que le *Thang chou* dit : Dans le royaume de *Kiu*, situé au nord-est des *Pa ye kou*, il y a des arbres sans feuilles, et la terre y produit beaucoup de mousse. Cette mousse est trop amère pour les moutons et les chevaux. Les gens du pays dressent des cerfs, comme les bœufs et chevaux, et ces cerfs se nourrissent de la

mousse. On les attelle aux traîneaux, et le peuple se fait des habits avec leur peau.

L'histoire des Youan dit que les *Han ho na* habitent à l'orient de *Ou szu*, et quela rivière *Kian* prend son origine dans leur pays. Ce peuple est pauvre, n'a pas de domicile fixé, se fait des huttes avec l'écorce des bouleaux, et se sert de cerfs blancs pour ses attelages. Il se nourrit du lait de ces cerfs, de pommes de pin et de racines de différentes espèces de liliacées. — Encore aujourd'hui il y a sur la frontière orientale des Russes un pauvre peuple appelé *Kamnikhan* ou *Toungous* (1), qui élève aussi des cerfs et les attelle à ses traîneaux. Ces cerfs sont gris et blancs comme les ânes, mais ils ont des cornes. On les appelle *olen*. C'est la même espèce (que celle dont il est question plus haut).

Les *renards blancs* se trouvent au nord du Ieniseïsk, dans le pays de *Touroukhansk*.

Le *Mamentowa* (2) est un rat qui se trouve dans le pays de *Iat kou* (Iakoutsk), fort avant

(1) Ceci est une méprise; le pays des *Han ho na* est celui où le Ieniseï prend son origine. Il était habité par des tribus samoïèdes, qui n'ont rien de commun avec les Tounguses, quoique les deux peuples aient des rennes.

(2) Il s'agit ici du *mammouth;* les Toungouses et les sauvages de l'Amérique prétendent qu'il existe encore.

au nord-est et près de la mer septentrionale. Son corps est grand comme celui d'un éléphant; il pèse dix mille livres. Il marche sous terre, et meurt lorsqu'il est atteint par l'air extérieur. On le trouve dans la terre au bord des rivières. Les os sont faciles à travailler, prennent un beau poli, et sont très-blancs. C'est une espèce d'ivoire. Les gens du pays en font des tasses, des vases, des peignes et autres ustensiles semblables. La nature de la viande de cet animal est très-froide, et celui qui en mange peut résister à la chaleur.

On dit que ce pays de Iakoutsk est extrêmement froid. Il est éloigné d'un mois de marche de l'océan septentrional. Les jours y sont longs et les nuits courtes, elles ne sont pas même très-obscures. Quand le soleil se couche, la nuit commence; mais à peine a-t-elle duré quelques quarts d'heure, que le ciel s'éclaircit déjà à l'orient. Ce que le Thang chou dit des contrées situées au nord des *Kou li han*, où le jour est long et la nuit courte, parce qu'elles sont proches de l'endroit où le soleil se couche, s'applique très-bien à ce pays. Il y a partout des martres zibelines. Les noires sont les plus chères; on les trouve à l'extrême nord-est près de *Iakoutsk*.

Le poisson *szu ti he lie ti* (sterlet) ressemble pour sa forme au *sín* (*accipienser stellatus*). Il n'a

pas d'écailles. Sur le dos, à l'endroit où les côtes se joignent, il a trois arêtes ou os liés ensemble. Les plus grands de ces poissons n'ont pas plus de trois pieds ; ils sont d'un goût exquis. Quand la glace se fond, ils descendent l'Ob en très-grand nombre pour aller à l'Océan septentrional. C'est alors qu'on les pêche et qu'on les mange. Il y a encore un autre poisson appelé en russe *omouli* (*salmo autumnalis*) qui dans les cinq derniers jours de la *gelée blanche* (1), sort du lac Baikhal et remonte les rivières, alors on le prend en très-grande quantité. Dans les rivières on trouve les poissons suivans : le *loû* (en hollandais *scharvis*), le *lòù*, la carpe, le *thsy* (en portugais *corbilla*), des petites anguilles, la *sewriouga* (*accipienser stellatus*) et d'autres. On y pêche aussi le poisson appelé en mandchou *khadara* et en chinois *sao thiao*, la tanche, le corassin, le *moudchoukou* (en russe *sazan* ; c'est une variété de la carpe), la perche, le gardon et le *yarou* (en russe *sig ; salmo lavaretus*.)

(1) Nom du XV[e] *Thsie khy*, ou subdivision de l'année chinoise, qui est la 3[e] d'automne.

ANALYSE

DES RECHERCHES SUR L'ANCIENNE HISTOIRE

DE LA RUSSIE,

PAR M. LEHRBERG (1).

T. S. Bayer fut le premier membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg qui s'occupa de recherches sur l'ancienne histoire de la Russie; et, quoiqu'il ne possédât pas la langue du pays, il a indiqué le bon chemin, trop souvent négligé par ses successeurs. C'est lui qui a cherché le premier à éclaircir les antiquités russes à l'aide des historiens asiatiques et byzantins.

G. F. Muller, presque contemporain de Bayer, peut être regardé comme le père de nos connais-

(1) *Untersuchungen zur Erlæterung der ælteren Geschichte Russlands*, etc., c'est-à-dire Recherches pour éclaircir l'ancienne Histoire de la Russie, par A. C. Lehrberg, publiées par M. Ph. Krug. Saint-Pétersbourg, 1816, in-4°.

sances sur la Russie. Un voyage en Sibérie de plusieurs années, qu'il fit par ordre du gouvernement, lui avait donné toutes les facilités pour fouiller les archives. Il lui permit de recueillir des matériaux précieux qu'il déposa en partie dans ses *Collections historiques*, ouvrage qui contient des détails très-utiles pour l'histoire de la Russie et de la Sibérie.

Fischer n'a presque rien fait que copier de Muller; tout ce qui appartient dans ses ouvrages à lui-même, est un tissu d'hypothèses plus propres à embrouiller qu'à instruire, et porte l'empreinte d'un manque total de critique. Schlœtzer succéda à Muller, et l'histoire russe lui doit beaucoup. Malheureusement ce savant trop entêté, dédaigna, pour ses travaux, le secours des auteurs asiatiques, contre lesquels il a montré jusqu'à la fin de ses jours une aversion décidée. Il y a cependant plusieurs points, dans les annales russes, qu'on ne parviendra jamais à éclaircir sans ce secours.

Depuis que Schlœtzer avait quitté la Russie, personne ne songea, à Saint-Pétersbourg, aux recherches historiques, et les membres de l'académie ne s'occupèrent que des sciences soi-disant exactes. Les *Memoriæ populorum* de Stritter, qui parurent alors, sont à la vérité un ouvrage très-utile, mais elles ne contiennent pas de recherches, et ne sont qu'une compilation extraite

du corps de la Byzantine. A la nouvelle organisation de l'Académie, sanctionnée par l'empereur régnant, on reprit en considération les sciences historiques, et l'on trouva en MM. Krug et Lehrberg deux savans accomplis pour les recherches sur l'ancienne histoire de la Russie. Ce qui précède l'invasion des Mongols, devint le partage de M. Lehrberg, et son digne collègue s'occupa d'éclaircir les événemens postérieurs à cette époque. Malheureusement une mort prématurée a enlevé le premier aux sciences et à ses nombreux amis. C'est une perte irréparable ; car où retrouver un savant qui réunisse tant de qualités précieuses pour débrouiller les ténèbres qui couvrent les antiquités de sa patrie ? Né en Livonie, d'une famille allemande, l'allemand et le dialecte finnois que le peuple y parle, étaient ses langues maternelles. Les idiomes anciens, et les principales langues modernes, lui étaient familières. Une étude active lui avait procuré une connaissance parfaite des différens dialectes slaves. Initié par son génie presque universel, dans toutes les sciences, il était guidé par la véritable critique historique, qui fait dédaigner les hypothèses insoutenables et les paradoxes des demi-savans. L'étonnante sagacité de Lehrberg lui faisait d'ailleurs franchir facilement les difficultés qu'il pouvait rencontrer dans ses recherches.

Une maladie longue et douloureuse l'a empêché de faire imprimer le volume dont je vais donner la notice. M. Krug a mis tous ses soins à la publication des six morceaux qui le composent.

Le premier de ces mémoires a pour titre : *Recherches sur la position géographique et sur l'histoire du pays Yougra, mentionné dans le titre impérial de la Russie.* Dans les annales russes, on trouve assez souvent le nom du pays Yougra ou Ougra, qu'on écrit aussi Yougoria. Plusieurs savans ont parlé de ce pays; mais aucun d'eux n'avait retrouvé sa véritable position. Yougoria était célèbre par les pelleteries qu'elle fournissait, tant à l'Europe qu'aux pays les plus éloignés de l'Asie. Tatichtchew et Boltin ont cru retrouver cette contrée sur les bords du *Youg.* Muller et Fischer la plâcent sur la côte de la mer Glaciale, entre les fleuves Petchora et la partie septentrionale des montagnes d'Oural. Schlœtzer a adopté cette dernière opinion, et Georgi voyait le pays de Yougra sur les rivages de la mer, entre l'Oural et le fleuve Ob.

Toutes ces opinions sont contraires au sens des passages des annales russes, sur la Yougrie. C'est d'après l'autorité de ces mêmes annales, que M. Lehrberg démontre que ce pays était si-

tuée entre le 56° et 67° de la latitude boréale, à l'orient des montagnes de l'Oural, et qu'il s'étendait au-delà de l'Oby, jusqu'au Ayan, qui tombe au-dessus de Sourgout dans la droite de ce fleuve. Il comprenait donc les contrées situées sur les rivières Tawda, Toura et Tchioussowaya, et sur l'Irtyche inférieure; au sud, il était limitrophe avec les peuplades turques, et au nord avec les Samoyèdes. Ses habitans étaient les Wogoules et les Ostiaks de nos jours. Voilà la véritable situation de cette célèbre Yougrie, qui, suivant d'anciennes traditions très-curieuses, était la patrie des Hongrois, et peut-être aussi celles des Huns et des Awares, qui ont fait trembler l'Europe plongée dans la barbarie.

Pour arriver à ces résultats, M. Lehrberg a remonté de siècle en siècle, en passant du connu au moins connu; marche qu'on ne peut que trop recommander à tous ceux qui s'occupent de recherches semblables.

La première notion du pays de Yougra, qui se trouve dans les Annales russes, est donnée par Nestor, qui écrivit vers l'an 1100 de notre ère. Youri Torgowitche, natif de Nowgorod, lui raconta qu'il avait envoyé un de ses gens à Petchora, pays tributaire aux Nowgorodiens, et que celui-ci avait été jusque dans le pays de Yougra,

habité par un peuple qui avait une langue particulière, et qui s'étendait au nord jusqu'aux Samoyèdes.

En 1187, les habitans de Yougra, Petchora et Sawolochié, tuèrent cent receveurs de la république de Nowgorod. Ce fait démontre qu'ils étaient alors tributaires de cette république. En 1193, les Nowgorodiens envoyèrent une armée sous le commandement du woiewode Andreï, pour reconquérir la Yougrie. Arrivé dans ce pays, il y prit une ville forte, et assiégea une autre pendant cinq semaines; alors les assiégés lui firent dire : « Nous ramassons de l'argent, des martres » zibelines et d'autres choses précieuses; ne dé» truisez pas vos serviteurs, et avec eux le tri» but. » Mais, sous main, ils envoyèrent chez leurs compatriotes pour avoir du secours; quand il fut arrivé, ils invitèrent le woiewode, avec douze des principaux chefs, à venir dans la ville, où ils les massacrèrent. Trente autres seigneurs Nowgorodiens, et bientôt après cinquante d'eux eurent le même sort; enfin, les assiégés firent une sortie heureuse, dans laquelle ils anéantirent l'armée des ennemis, exténués de faim. Quatre-vingt seulement purent se sauver par la fuite; ils n'arrivèrent à Nowgorod qu'à la fin de l'été de l'année suivante.

En 1264, 1270, 1306 et 1326, Yougra se

trouve citée comme province soumise à la république de Nowgorod. En 1229, les habitans d'Oustyoug tuèrent les Nowgorodiens qui se rendirent dans ce pays pour y faire le commerce, ou pour lever les impôts. En 1396, Yougra était une province de la Russie septentrionale. Une chronique, qui passe pour avoir été écrite à Oustyoug, raconte que le grand-duc Iwan Wassiliewitche envoya, en 1483, une armée contre Assyk, prince des Wogouls, et contre Yougra située sur le grand fleuve Ob. Les chefs de cette armée étaient le prince Feodor Kourbski, surnommé le Noir, et Iwan Iwanowitche Saltyk-Trawin. Ils soutinrent un combat contre les Wogouls à l'embouchure de la rivière Pelym, après lequel le prince de ces derniers, nommé Youmchan, fut obligé de se sauver par la fuite. L'armée victorieuse suivit le cours de la Tawda, et fit beaucoup de butin et de prisonniers. De Sibir, ville détruite et située dans le voisinage de Tobolsk actuel, les Nowgorodiens suivirent l'Irtyche, et arrivèrent sur l'Ob, dans le pays Yougrien, d'où ils emmenèrent les princes captifs. Le même grand-duc envoya, en 1499, une autre expédition contre les Yougriens, commandée par le prince Ouchatoi. Elle descendit la Dwina, pour arriver dans la Pinéga, qu'on remonta jusqu'à un endroit duquel il n'avait que trois wersts par terre à faire pour en-

trer dans le Kouloi qui dirige son cours vers le nord. Là le prince fut renforcé par d'autres troupes avec lesquelles il s'embarqua, le 20 juillet, pour descendre le Kouloi. Il le quitta après cent cinquante wersts, à un endroit appelé Olennoi-Brod, ou gué des rennes. Il parvint par différens autres fleuves, à la Petchora. M. Lehrberg démontre que ces fleuves étaient le Mezen, la Piéza, la Peskoya, la Roubikha, la Tchirka et la Tsylma.

Les Russes descendirent la Petchora jusqu'à Oustach, ville dont il est impossible de déterminer exactement la position, mais qui était vraisemblablement située près de l'embouchure de la Tchougra dans la Petchora, entre le 63° et 64° de la latitude boréale. Avec les renforts considérables que l'armée russe reçut à cet endroit, elle compta quatre mille nobles et fils de boyards, qui tous étaient accompagnés de leurs valets armés. Ils quittèrent le retranchement à Oustach, le 21 novembre, et se trouvèrent, après deux semaines de marche, sur les montagnes d'Oural. La saison avancée les empêcha de remonter la Chtchougora, qui tombe dans la Petchora, et ils furent obligés de poursuivre leur chemin avec des raquettes. Dans les montagnes, ils eurent quelques escarmouches avec les Samoyèdes, après lesquelles ils descendirent pendant une semaine entière, jusqu'à la plaine dans laquelle se trou-

vait la ville de Liépina, qui existe encore sur les bords de la Sygwa, dans le district de Bérézow. Ici les princes yougriens, venus d'Obdor, se joignirent aux Russes, qui prirent Liépina, et s'avancèrent sur des traîneaux attelés de chiens. Trente-huit villes fortifiées et cinquante-huit princes yougriens tombèrent, pendant cette expédition, entre leurs mains. Ils furent amenés à Moscou, après que tout le pays avait reconnu la souveraineté du grand-duc. C'était la seconde expédition qu'Iwan Wassihewitsche envoya pour se soumettre le pays des Yougriens; qui déjà, en 1465, avaient été forcés de se déclarer tributaires de la Russie : il paraît qu'ils s'étaient délivrés de ce joug; ce qui obligea le grand-duc de reconquérir leur pays en 1483.

Ces deux expéditions ne laissent aucun doute sur la vraie position du pays de Yougra, situé sur les deux rives de l'Ob, jusqu'à son embouchure dans l'Obskaya Gouba. Les habitans du pays étaient et sont les mêmes peuples que nous connaissons sous le nom des Wogoules et des Ostiaks de l'Ob, qui se nomment eux-mêmes *As-yakh*, ou *peuple de l'Ob*. Ces deux nations n'en font réellement qu'une; elles parlent des dialectes d'une même langue, qui appartient aux idiomes finnois orientaux. Dans mon Mémoire sur les Oui-

gours (1), j'ai donné un petit vocabulaire comparatif wogoul, as-yakh, finnois et turc, par lequel on voit aussi que les trois premières langues n'ont aucun rapport avec le turc : et que les peuples qui les parlent n'appartiennent nullement à la même souche que les Ouigours, dont la langue est du turc pur. L'hypothèse qui confondait les Yougriens de la Sibérie, et les tribus Huns et Awares dont le nom finit en *ougour*, *ouigour* et *ogor*, avec Ouigours de l'intérieur de l'Asie, s'est donc évanouie, et sera abandonnée par tous les véritables savans. Dans le mémoire cité plus haut, je propose aussi de rendre au pays de Yougra son ancien nom, et de l'appeler la *Yougrie* ou *Ougrie*. Il n'en a pas d'autre, et je crois très-utile de conserver, dans ce dernier cas, les anciennes dénominations des pays et des peuples.

Dans le septième chapitre de son Mémoire sur la position de Yougra, M. Lehrberg s'étend sur le commerce des marchandises indiennes, que les peuples plus méridionaux y apportaient, pour les échanger contre les pelleteries précieuses que le

(1) Dans les *Mines de l'Orient*, pour l'année 1812. — Seconde édition augmentée. Berlin, 1812, in-8°. — Troisième édition, Paris, 1820, in-fol. — Voyez aussi mon *Asia polyglotta*, Paris, 1823.

pays produisait. Ce commerce était assez important. A cette occasion, notre auteur parle aussi de la *horde bigarrée*, qui, dans le seizième siècle, était célèbre en Sibérie, et dont on a souvent révoqué en doute l'existence, parce qu'on croyait que les hommes qui la composaient étaient eux-mêmes *bigarrés*, tandis qu'il ne s'agissait que de leurs chevaux. Cette idée extravagante s'est conservée long-temps en Sibérie, et je trouve dans le journal manuscrit du docteur Messerschmidt (10 oct. 1721), que le woiewode de Tomsk assura : « Qu'on appelait les Tartares de Kistym la *horde* » *bigarrée* (*piegaga* ou *piestra orda*), qu'ils étaient » *bigarrés*, mais qu'ils avaient successivement » dégénéré, en devenant blancs. Le même woie- » wode croyait aussi qu'on trouvait encore des » gens bigarrés à Narym. » — L'auteur de l'*Histoire généalogique des Tartares* (1) parle d'une

---

(1) Comme la traduction française de l'ouvrage d'Aboulghazi est très-mal faite, je donne ici l'original du passage en question, avec une version nouvelle :

آبغور موران قیرغز ولایتی نینک توشوندن اوتکان
مولرنینک اولوغی بولور انکا کوب سولر قوشولور تنقی
بارچه سولارنینک اولوغی بولور تورور تنقی بارچه آجی

ville très-riche en argent, qu'il appelle *Alak-tsin*, ou la *Bigarrée*, parce que ses habitans n'avaient

---

تنكزكا قوشولور يردي تنكز يقاسنده بر اولوغ شهر بولور
كندلاري كوب كوچوب يوركان مالي ايلي كوب يلقي
سي كوب بولور آنينك يباغي سي بزنينك قولان يلقي
مزدي بولور بارچالاري الا بولور اوزكا رنك بولماس *
شهرنينك اتي الاقچن ديرلر آنينك ياقيننده كموش كاني
بولور اول ايل نينك قزاني و اياقي بارچا كموش
بولور اوزبك الا يلقي لر التون اوچاقلي ايل بولور ايمش
ليكاني بو ايل تورور *

« L'Ouigour-mouran est le plus grand fleuve qui se » trouve dans la partie méridionale du pays des Qirghiz; » beaucoup de rivières se joignent à lui, et le rendent plus » fort. Après quoi il tombe dans la mer Amère (Adji- » tinghiz). Sur les bords de cette mer est située une grande » ville et beaucoup de villages. Les habitans changent sou- » vent de demeure; ils possèdent de nombreux troupeaux, » et une quantité considérable de chevaux. Un cheval de » trois ans chez eux, ressemble à nos poulains. Tous sont » pommelés, et il n'y a pas de chevaux d'une autre cou- » leur. Le nom de la ville est *Alak-tsin;* dans son voisi- » nage il y a des mines d'argent. Chez ce peuple toutes les » marmites et les jattes sont d'argent. Les Ouzbek sont

d'autres chevaux que des chevaux pies. Les Koryèkes de Kamtchatka appellent les Youkagires *Aétal*, c'est-à-dire *bigarrés*, parce qu'ils tiennent beaucoup de rennes bigarrées, dont les peaux leur servent pour faire leurs habillemens. La horde bigarrée de la Sibérie était déjà connue aux Chinois dans le septième siècle, et *Ma tuon lin* dit : « Le pays

» un peuple possédant des chevaux pommelés, et des » ustensiles d'or ; c'est le peuple dont il est question ici. » — Si l'on veut se donner la peine de comparer cette traduction avec l'*Histoire généalogique des Tatars*, on verra que, dans ce dernier ouvrage, ce passage est totalement défiguré. Pour l'Ouigour-mouran, il n'est pas difficile d'y reconnaître le Ieniseï, sur les bords duquel étaient les anciennes habitations des Qirghiz ; la mer Amère, dans aucun cas, ne peut être l'Océan glacial : mais je crois qu'il y a peu de siècles que la steppe de Baraba, et toutes les contrées entre *Tobolsk*, *Issetsk*, *Jelezinskaïa*, *Tchaouskaïa* et *Narym*, étaient encore plus marécageuses qu'elles ne le sont à présent, et formaient une vaste mer, peu profonde, dont les lacs salés *Tchabakly*, *Tchany*, *Abychkan*, *Inder*, *Karasouk*, *Topolnoi*, et tant d'autres qui se trouvent entre l'Ob et l'Irtyche, sont des restes ; de même que le grand marais appelé *Tourtam*, qui donne l'origine aux rivières *Ou*, *Chichtoman*, *Oui*, *Tara* et *Wassiougan*. L'inspection des lieux convaincra les naturalistes de cette vérité, et servira à éclaircir plusieurs points douteux de l'ancienne géographie de l'Asie septentrionale, conservés par les historiens chinois.

» des *chevaux pommelés* (*Poma* en chinois) est
» près de la mer septentrionale, et éloigné de la ca-
» pitale (Si ngan fou, dans la province de Chen si)
» de 14000 ly. Pour y arriver, on traversa les
» cinq grandes hordes des Thou khiue (Turcs, qui
» habitaient le pays au pied de la montagne d'Al-
» taï). Il y avait 30000 hommes et 300,000 chevaux.
» Dans cette contrée, les princes, les poids, et la
» manière de gouverner ne différaient en rien de
» ceux des Thou khiue. Les habitans avaient des
» arcs, des flèches, des sabres et de longues pi-
» ques. Les voisins s'y regardaient mutuellement
» avec inquiétude, et se battaient souvent. Pour
» aller de l'orient à l'occident de ce pays, il fal-
» lut un mois de chemin, et du sud au nord, cin-
» quante jours. Tous les hivers, il y tombe de la
» neige, mais les arbres ne perdent pas leurs
» feuilles; car bientôt la neige les couvre à une
» ou deux coudées de hauteur, jusqu'à ce que le
» tems chaud la fasse dégeler et découler dans
» les ravins. On se sert dans ce pays d'hommes
» au lieu de chevaux, pour conduire la charrue,
» et on y sème les cinq espèces de grains. Les
» habitans aiment la pêche et la chasse, et ils
» prennent des poissons, des cerfs, des castors,
» des martres zibelines, et d'autres animaux. Ils
» en mangent la chair, et se font des habits avec
» les peaux. Ils ont peu de vases en fer, mais des

» pots en terre cuite; et ils font des jattes (1) et
» des plats avec l'écorce et la racine du bouleau.
» Ils suivent (avec leurs troupeaux) les rivières
» et les herbes. Leurs habitations sont faites avec
» des arbres posés les uns sur les autres, comme
» on fait les clôtures des puits. Le toit est cou-
» vert d'écorce de bouleau. La terre, le bois,
» l'herbe ou la paille leur servent de tapis, et
» l'endroit où ils dorment est couvert de foin.
» D'autres n'ont pas de demeure fixe. Leurs che-
» vaux sont pommelés; c'est de là que leur vient
» le nom (*Po ma*). Ils ne montent pas à cheval;
» ils se servent seulement du lait des jumens. Ils
» font engraisser les chevaux qui ont la crinière
» noire, pour les manger. Ils sont souvent en
» guerre avec les Kie kou, auxquels ils ressem-
» blent pour la figure; mais les langues de ces
» deux peuples sont différentes. Sous la dynastie
» chinoise des Thang, dans les années *young-*
» *hoei* (de 650 à 655 de J. C.), ils envoyèrent
» une ambassade et des présens (pour féliciter

---

(1) *Deguignes* le père, qui, dans son *Histoire des Huns*, vol. II, pag. lxij, a donné un mauvais extrait de ce passage, y traduit : « Ils se font dss bateaux avec des » écorces d'arbre. » Il a confondu le caractère *pan*, assiette, jatte (N° 6570 du Dictionnaire chinois imprimé à Paris), avec *tchouan* (N° 8760), qui signifie *vaisseau*.

» l'empereur de son avènement au trône). Les » Thou khiue nomment un cheval pommelé *ala;* » c'est pourquoi on appelle aussi ce pays le » *royaume des Ala* (2). »

Ce passage intéressant de Ma tuon lin nous peint tout-à-fait les mœurs et les usages des habitans actuels de la Sibérie. Chez les Ostiakes, les Wogoules, les Samoyèdes et autres peuplades, les habitations sont encore faites de la même manière, et l'écorce du bouleau joue le plus grand rôle dans la fabrication de leurs ustensiles, de même que le bois madré du même arbre. Il paraît que la horde des chevaux pommelés était une tribu ostiake ou samoyède, qui, avant la dispersion des peuplades turques par Tchinghiz khan, habitait dans le sud de la Sibérie, d'où elle ne fut chassée que par ces peuplades; les mêmes qui occupent à présent les contrées de Tobolsk, Tara et Tomsk.

Après cette petite digression, qu'il me soit permis d'observer que la vérification d'une partie des conjectures contenues dans le second chapitre du Mémoire de M. Lehrberg (qui traite de l'histoire de la Sibérie avant l'occupation de ce pays

---

(2) Encore aujourd'hui un cheval pie s'appelle en turc الا آت *ala-at. At*, signifie cheval.

par les Russes) exige des recherches ultérieures et le secours de traductions exactes d'Aboulghazi et d'autres ouvrages écrits en turc et en persan, avant qu'on puisse accéder sans réserve aux hypothèses du savant académicien. Malheureusement Muller ne pouvait consulter que les archives russes en Sibérie. S'il avait eu la même facilité pour compulser les livres historiques qui doivent se trouver chez les Turcs de Tobolsk, Kazan, etc., l'histoire ancienne de ce pays serait déjà beaucoup mieux éclaircie qu'elle ne l'est à présent.

Le second Mémoire contient des *Recherches sur la tribu finnoise, nommée par les annalistes russes Yemen ou Yamen*. Bayer place cette peuplade entre la Pologne et la Livonie, en la confondant avec les Iarmenses, dont Gervasius parle dans sa *Description du Monde*, composée vers l'an 1211 de J.-C. — Tatichtchew cherche les Yemen au nord du lac Ladoga, entre la Karèlie et la Dwina. Boltin les prend pour des Karéles, qui habitaient au-delà de la rivière Swir, dans le district d'Olonetz, et depuis le lac Ladoga jusqu'à la mer Blanche. Muller croyait qu'ils avaient habité près de Yambourg; Schlœtzer et d'autres suivirent cette opinion. Stritter et le prince Chtcherbatow ont placé les Yemen dans la Livonie et dans l'Esthonie. Toutes ces opinions contradictoires, appuyées seulement sur de faibles

preuves, démontrent qu'avant le Mémoire de M. Lehrberg, on avait la liberté de chercher ce peuple depuis le Niémen jusqu'à la Dwina et la mer d'Archangel. Ce savant, réfute ses prédécesseurs, compare avec beaucoup de sagacité les différens passages des auteurs qui ont parlé des Yémen, et démontre que c'est le même peuple appelé par les Suédois Tawaster, qui se donnait lui-même le nom de Hamé ou Hamelaiset, dont les Russses ont fait Yamé. Il appartenait à la race tchoude ou finnoise, et habitait la partie méridionale de la Finlande actuelle. On doit savoir gré à M. Lehrberg d'avoir établi dans ce Mémoire la dénomination des Tchoudes, pour désigner les peuples qu'on appelait jusqu'à présent Finnois, quoique ce dernier nom fût peu convenable. De la race tchoude sont les Kreewines, les Liwes ou Livoniens, les Esthoniens, les Ingriens, les Karèles et les habitans de la Finlande. Les Tchoudes-Sawolokiens, les Wesses et les Meranes sont des tribus éteintes de cette même race tchoude, avec laquelle il faut se garder de confondre les Finnois proprement dits, qui se trouvent dans la partie septentrionale de la Norwège, les Lapons en Suède et en Russie, les Tchérémisses, Tchouwaches, Mordwines, Permiens, les Zyrianes et Wotiakes, les Wogoules, Ostiakes, Hongrois et d'autres qu'on appelait autrefois Finnois ou

Tchoudes. Il y a même eu des savans qui croyaient qu'une partie de la Sibérie avait été autrefois habitée par des Tchoudes, que ce peuple était très-civilisé, qu'il exploitait les mines des montagnes d'Altaï et autres. Toutes ces hypothèses ne sont fondées que sur l'adjectif *tchoudique*, dont on se sert en Russie et en Sibérie pour désigner les anciens tombeaux et les galeries de mines qu'on voit souvent dans ce dernier pays. Mais, dans cette acception, le mot *tchoudique* ne signifie autre chose qu'*étranger* ou *inconnu*, et il paraît que sa signification est aussi vague que celles de *scythique* et de *barbare*. L'idée du peuple tchoude en Sibérie, se rattache facilement aux rêveries de Bailly sur la civilisation du plateau de Tatarie ; mais d'après les notions les plus récentes, il n'y existe pas de plateau, mais bien le désert de Gobi, traversé par de hautes montagnes, en grande partie, couvertes de neiges éternelles.

La troisième dissertation de M. Lehrberg a pour objet un ancien traité conclu dans les premières années du treizième siècle, entre le duché de Nowgorod et les habitans de l'île de Gotland, dont Wisby était la capitale, alors très-florissante, et faisant partie de la ligne anséatique. Plusieurs auteurs graves ont cru que ce document intéressant, écrit en langue latine, était supposé, ou

n'était qu'un simple projet de traité, qui ne fut jamais accepté par les Nowgorodiens. M. Lehrberg démontre, au contraire, son authenticité. Ses recherches se répandent sur un certain Borkhamus qui y figure, et qu'on avait cru être roi de Nowgorod. Le duché de Nowgorod fut gouverné par le duc, le posadnik, le tyssiatskoi, et par le corps des Nowgorodiens proprement dits, qui étaient les praticiens de cette ville. Dans tous les autres documens écrits en latin, le titre *posadnik* se trouve traduit par *borgravus*, qui est le mot allemand *Burggraf*. Cette remarque seule rend inutiles les recherches qu'on a faites sur le *Borbhamus* dont il s'agit ici; car il est évident que ce mot n'est qu'une faute pour *borgravus*. Ce Mémoire renferme encore plusieurs autres discussions intéressantes qui ne sont pas de nature à pouvoir être extraites ici, bien qu'elles ne soient pas moins importantes pour l'histoire de la Russie.

Le quatrième Mémoire contient la vie des ducs Wolodimir Andreiewitche et Wolodimir Mstislawitche, qui vivaient vers le milieu du douzième siècle, et que les manuscrits des annales et des chroniques russes confondent très-souvent, de sorte qu'ils attribuent les actions de l'un à l'autre, ce qui occasione beaucoup de confusion dans l'histoire. M. Lehrberg a heureusement rectifié

toutes ces erreurs. Cette pièce importante peut servir de modèle pour de semblables recherches, qui doivent précéder, avant qu'un historiographe élégant puisse rédiger les fastes d'un grand empire, dont les annales n'ont pas encore passé par le creuset de la critique savante.

Le cinquième Mémoire, compris dans ce volume, porte le titre : *Description de la partie inférieure du Dniepr et de ses cataractes, pour servir de commentaire aux anciennes relations;* et l'intérêt que son contenu excite me fait penser, qu'un extrait un peu étendu fera plaisir aux lecteurs.

Sur la rive gauche de la Berda, qui se jette dans la mer d'Azow, commence une plaine granitique, dans laquelle coule le Molotchnyia wody. Cette plaine s'étend vers le nord-est au-delà de la Samara, petite rivière du gouvernement de Yekaterinoslaw. A l'occident, elle dépasse le Dniepr et se joint près de Doubossar (ville située sur la rive gauche du Dniestr), à une ramification des montagnes Carpathes. C'est par les bancs de granit de cette plaine que le Dniepr est obligé de se frayer un chemin pour arriver à la mer Noire. Ce sont eux qui occasionent ses cataractes ou endroits dangereux, que les Russes appellent Пороги (*poroghi*) ou *seuils;* car ce ne sont pas des véritables cataractes (Бодопади), qui ont une grande

chute d'eau, mais des endroits où le cours du fleuve devient plus rapide par les bancs qui l'embarrassent. Quelques-uns de ces poroghi sont de moindre importance; d'autres étaient vraiment dangereux jusqu'au moment où on les a rendus navigables, il y a peu de tems.

Il y a en tout douze grandes cataractes (les petites, qu'on nomme забори, *zabori*, ne comptent pas). Elles vont depuis le village Staroï-Kaidak, sur la droite du Dniestr, jusqu'à l'embouchure de la petite rivière Ossiborowka, qui tombe dans sa gauche. Constantin Porphyrogenète nous a laissé, dans son ouvrage *de administrando imperio*, une description de ces cataractes, d'autant plus intéressante, qu'elle nous fait connaître leurs noms en russe et en esclavon. Les Russes de ce tems-là étaient des Warèghes, et d'une race étrangère, qui n'appartenait pas à la nation slave; ils parlaient une autre langue, et cette langue seule pouvait décider la question de leur origine. M. Lehrberg, pour arriver à l'explication des noms étrangers conservés par Constantin, donne d'abord le texte grec de la description des cataractes, avec une traduction littérale, en allemand, à laquelle il joint ensuite son commentaire. Constantin, pour exprimer l'idée de *porog* en slave, se sert du mot φραγμὸς, qui signifie *batardeau naturel*, occasioné par des bancs de rochers,

Le premier de ces poroghi s'appelait, suivant lui, en russe et en esclavon, *essoupi;* ce qu'il traduit par *ne pas dormir;* il fallait écrire ce mot *nessoupi,* pour pouvoir l'expliquer avec facilité par tous les dialectes esclavons, et par les langues suédoise, danoise, islandaise, anglo-saxonne et allemande. M. Lehrberg démontre encore que ce premier φραγμὸς de Constantin est aussi le premier de nos jours, appelé *porog de Kaidak.* Le second, chez Constantin, s'appelait en russe *oulworsi,* et en esclavon *ostrowouniprakh.* Ce dernier mot, qu'il traduit par l'*île du batardeau,* est de l'esclavon tout pur ; savoir : *ostrownii-prag,* qui a la même signification. Pour le nom russe il doit se lire : *oulmborssi,* et alors il est très-facile à expliquer par *holm,* qui signifie une île, en suédois, danois, islandais, et par *worth* ou *wourth,* mot bas-saxon, qui signifie élévation produite par la nature. Ce second φραγμὸς est le *Lokhanskoi-porog* d'aujourd'hui. Le troisième est appelé par Constantin *gelandri* en esclavon, mot qu'il traduit par *son du batardeau ;* il paraît être le *swonez* de nos jours, dont le nom signifie aussi le *sonnant* ou *bruyant ;* mais Constantin s'est sûrement trompé en prenant le nom *gelandri* pour un mot esclavon : c'était plutôt la dénomination russe de ce φραγμὸς car en anglo-saxon *galan* signifie *résonner, retentir,* comme *gialla* en islandais, *gaello* ou *gjalla* en

suédois, et *gellen* en allemand. Le quatrième φραγμὸς était un des plus considérables, et il portait en russe le nom *aeiphar*, et en esclavon *neasit*, parce que les pélicans habitaient les rochers qui le forment. Quoique, *neyassytets* signifie un pélican en esclavon, M. Lehrberg croit que Constantin s'est trompé dans l'explication qu'il donne, et il préfère de dériver ce nom de *neyassyt*, *insatiable*, qui a donné le nom au pélican même. Alors on retrouve facilement dans ce φραγμὸς le *nenassytetskoi*, ou l'*insatiable*, de nos jours. Quant à la dénomination russe, elle s'explique plus facilement de cette manière; en anglo-saxon *afor* et *afre*, *aefr* en irlandais, *iver* en danois, *ifwer* en suédois, et *eifer* en allemand, signifient *ardent*, *emporté*, (*fervidus*), et l'ancienne signification de *mordre*, *manger*, s'est encore conservée dans le mot bas-saxon *efern*, de sorte que nous y retrouvons le nom russe *aeiphar*. Le cinquième φραγμὸς s'appelait en russe *barouphoros*, et *woulniprakh* en esclavon, parce qu'il formait un grand lac; il porte encore aujourd'hui le nom *wolnyi*. M. Lehrberg démontre que le copiste grec a fait ici la méprise de mettre λίμνην pour δίμνην, et qu'il faut changer le *grand lac* en *grands tournans* ou *vagues*, car *wolny* en esclavon signifie *vagues*. Cette conjecture, qui sera tôt ou tard constatée par quelque manuscrit,

rend l'explication de l'ancien mot russe *barouphoros* plus facile, car *fors* en irlandais et en suédois, désigne l'endroit dans un fleuve où les rochers rendent le courant très-rapide, et occasionent des tournans, et *bar*, *bara*, *bare*, etc., signifient *vague*, dans les langues septentrionales. En supposant que λίμνην ne fut pas une faute de copiste dans le texte de Constantin, je proposerai une autre explication de *barouphoros* en ancien russe, et de *woulniprakh* en esclavon : *Bar* ou *bare* signifie dans presque tous les dialectes teutoniques, *nu*, *libre*, *délivré*; en joignant ce mot à *forth*, *furth*, *fairsh*, qui dans plusieurs langues septentrionales signifie *vagues* ou *grandes eaux*, *barouphoros* se traduirait comme le mot esclavon *woulniprakh* (donné par Constantin) par *vagues libres* ou *batardeau libre*, signification qui ne s'éloigne pas trop de celle d'un *grand lac* (batardeau très-étendu) qui nous a été transmise par cet empereur. Le sixième φραγμὸς portait, dans le tems de Constantin, le nom russe *leanti*, et *weroutzi* en esclavon, mot qu'il explique par *bouillonnement*. Une circonstance, qui paraît au premier coup d'œil peu importante, nous donne le commentaire de cette traduction. Les Cosaques, après avoir passé tons les proroghi du Dniepr, s'arrêtent à une île qu'ils appellent *Kachawarnitsa*, c'est-à-dire *endroit ou l'on cuit du*

millet, mets très-aimé chez tous les Russes, et qui manque rarement dans leurs festins. M. Lehrberg retrouve par cette notice, donnée par Beauplan, que la cataracte en question est le *Tavolchanskoi-porog ;* que les anciens Russes s'y arrêtèrent sur une île qu'ils appelaient dans leur langue *leanti,* mot dérivé de *leand, laenda, lande, landen, lenten* et *leinten,* qui dans les langues septentrionales et teutoniques, ont la signification de *débarquer, descendre du vaisseau*, et que ce φραγμὸς reçut le nom esclavon de *warnitsa,* c'est-à-dire *endroit où l'on fait la cuisine*, parce qu'on y faisait une espèce de festin, pour se féliciter d'avoir passé la plus grande partie des difficultés du voyage. Le septième et dernier φραγμὸς, dont l'empereur Constantin parle, et qu'il appelle le *petit,* paraît être celui qu'on appelle à présent *Litchnoï-porog.* Il nomme *strouboun* en russe, et en esclavon *naprezi,* ce qui signifie *petit batardeau ;* mais *na berezé* signifie *près du rivage*, ou *n'occupant pas toute la largeur du fleuve.* C'est pourquoi Constantin a traduit ce mot par μικρὸς φραγμὸς. Cette explication facilite l'analyse de l'ancien nom russe *strouboun,* car *bonna,* en irlandais signifie *tout ce qui est long*, *comme un bâton*, etc. ; et dans d'autres langues septentrionales, une espèce de bastion en bois pour garantir le rivage contre la fureur des va-

gues ; *strou*, *stron* ou *strand* est le mot qui, dans ces mêmes langues, désigne le *rivage*, donc *strouboun* est *bastion du rivage*.

Par les heureuses explications de M. Lehrberg, l'origine des Russes est donc pleinement démontrée ; on voit qu'ils étaient Normands ou Waraghes ; toutes les hypothèses bizarres engendrées par des demi-savans ou par des personnes auxquelles les talens et les connaissances ne manquaient pas, mais qui se laissaient égarer par leurs préventions, tombent d'elles-mêmes, particulièrement celle qui fait descendre les Russes des Khazars, peuple de la même race que les Wogoules de la Sibérie, qui a joué un grand rôle dans le moyen âge, mais qui n'a rien de commun avec les vaillans Warèghes, glorieux fondateurs de l'empire russe. Cette dissertation de M. Lehrberg est un chef-d'œuvre de critique ; elle nous prouve qu'il faut avoir pour de semblables recherches, au moins autant de bon sens que de connaissances profondes de l'histoire des peuples et de leurs langues et dialectes. Tout en payant un juste tribut d'éloges au travail de ce savant, je ne dois pas oublier d'ajouter que lui-même nous apprend qu'il n'a rien fait que d'amplifier les recherches de Thunmann, qui avait déjà contribué à éclaircir la partie étymologique du passage de Constantin.

J'arrive au dernier Mémoire de M. Lehrberg; il a pour titre : *Sur la position de Sarkel, forteresse des Khazars, et sur celle de Bielawéja, mentionné dans les annales russes.* Constantin Porphyrogenète raconte dans le XLIIe chapitre de son ouvrage *de administr. imperio :* « Près du Danube » inférieur, vis-à-vis de Dristra, commence le » pays des Petcheneghes, et leur domination » s'étend jusqu'à Sarkel, forteresse des Khazars, » dans laquelle ils ont une garnison qu'on change » de tems en tems. Chez eux *Sarkel* signifie *gîte* » *blanc* (ασπρον όσπιτιον). Cet endroit a été bâti » par le spatharocandidate Petronas, surnommé » camatéros; car les Khazars avaient demandé à » l'empereur Théophile (de 829 jusqu'en 842) » de leur faire construire cette forteresse. Le » khakan et le bek de Khazaria envoyèrent des » ambassadeurs à cet empereur, pour lui demander qu'on leur construisît cette forteresse de » Sarkel. L'empereur agréa leur demande, et » envoya le spatharocandidate Petronas, dont » nous venons de parler, avec des khelandies » impériales, auxquelles il fit joindre celles du » gouverneur de la Paphlagonie. Petronas aborda » à Kherson, où il trouva ces khelandies, fit » embarquer ses gens sur des vaisseaux de transport, et se rendit à l'endroit du Tanaïs, où il » devait construire la forteresse. Mais comme il

» n'y avait point des pierres nécessaires pour la » construction, il y fit faire des fours à briques » avec lesquelles il bâtit la forteresse : quant à la » chaux, il la fit avec les petites pierres du fleuve. » Après avoir construit la forteresse de Sarkel, il » retourna chez l'empereur. — Du Danube jus- » qu'à Sarkel, il y a soixante journées de chemin, » et dans ce pays on trouve plusieurs fleuves » entre lesquels le Dniestr et le Dniepr sont les » plus considérables : les autres sont le Sungoul, » l'Uewoul, l'Almatai, le Kouphis, le Bogou et » beaucoup d'autres. »

Léonce, le continuateur de Théophanes et Cedrenus, rapporte le même fait, mais avec moins de détails, et le dernier écrit Μάρκελ au lieu de Σάρκελ. M. Lehrberg suppose que c'est une faute de copiste, ou peut-être d'impression. Cette conjecture se trouve pleinement confirmée par un manuscrit très-ancien de la Bibliothèque de Paris, renfermant l'histoire inédite de Scylitzes. On sait que Cedrenus dans une grande partie de sa Chronique, n'a fait que transcrire cette histoire, et une collation exacte des manuscrits où elle est conservée, pourrait servir à rectifier un grand nombre de fautes qui défigurent Cedrenus dans l'édition du Louvre. Quant au passage en question, il se lit ainsi dans Scylitzes : Ὑποστρέψας δὲ ὁ Θεόφιλας, πρεσβείαν ἐδέξατο τοῦ Χαγάνου

Χαζαρίας, ἐξαιτουμένου κλισθῆναι τὸ Σάρκελ ὀνομαζόμενον φρούριον. — La traduction que Constantin nous a laissée du mot *Sarkel* (station blanche) démontre que les Khazars ne parlaient pas turc. C'est donc à tort que Lehrberg a cherché de la retrouver dans cette langue. *Blanc*, dit-il, est exprimé dans tous les dialectes turcs par *ak* ou *akh;* mais *kel* n'y signifie pas *station*. Il ressemble plutôt au mot *kala*, d'origine arabe, introduit en turc pour désigner une forteresse. M. Lehrberg traduit donc *Sarkel* par *forteresse jaune* (sari-kala). Il faut avouer que cette explication n'est pas satisfaisante; elle diffère trop de celle qu'avait donnée Constantin, et d'ailleurs le mot قلعه *qala'h* ne s'est introduit chez les Turcs que par l'islamisme. Une autre difficulté se montre dans le mot *sar*, qui doit signifier *blanc*. Dans mon Mémoire sur les Khazars, qui suit après cette analyse, je crois avoir expliqué suffisamment le mot de *Sarkel*, et en même tems l'origine des Khazars.

M. Lehrberg réfute ceux qui ont cherché Sarkel dans le voisinage de *Bielgorod* (ville blanche), située sur le Donets. Il démontre que la forteresse khazare se trouvait sur le Don, et vraisemblablement dans le voisinage de la ville actuelle de Tcherkask, capitale des Cosaques du Don. C'est là qu'on trouve des pierres calcaires roulées par

les vagues du Don; tandis que plus haut, il y a trop de collines calcaires pour que Petronas eût eu besoin de se servir des petites pierres du fleuve, pour fabriquer la chaux nécessaire pour la construction de la forteresse. Depuis les tems anciens, la direction des grands chemins en Asie n'a pas beaucoup changé. Celui suivi par les peuples nomades habitant les plaines au pied du Caucase, passait par la steppe, entre la Kouma et le Don, dans le voisinage du Tcherkask actuel, où l'on traversa ce dernier fleuve, et où les anciens connaissaient la ville Tanaïs, qui paraît être la même que Tana, célèbre par le commerce des Génois dans le moyen âge. Pour protéger ce passage important, les Khazars y firent construire la forteresse de Sarkel, dont nous ignorions le sort ultérieur. Mais M. Lehrberg a prouvé que cet endroit était le même qui, dans les annales russes, est appelé *Biélaweja* (*habitation blanche*), et qui était une des principales villes des Khazars, vers le pays des Yasses et Kassoghes, qui sont les Ossètes et Tcherkesses de nos jours et les Alains et Zykhes du moyen âge.

MÉMOIRE

SUR

LES KHAZARS.

Les *Khazars* sont une des nations les plus remarquables de celles qui, à l'époque du moyen âge ont fondé de puissans empires dans l'occident de l'Asie et dans la partie orientale de l'Europe. Leur domination s'étendait sur une grande portion de la Russie actuelle; ils possédèrent la Crimée et le nord du *Daghestân*. Leur gouvernement était régulier, fixe et bien organisé. Ce n'étaient pas des barbares farouches, comme les *Huns* et les *Awares*. L'effet de plusieurs croyances religieuses, telles que le *judaïsme*, le *christianisme*, et vraisemblablement une des branches de la religion de l'Inde, répandues à la fois parmi eux, avait adouci leurs mœurs. Plus tard l'*islamisme* eut aussi de nombreux sectateurs chez les *Khazars*.

Le nom de ce peuple se trouve dans l'histoire

à une époque assez reculée. Moïse de Khorène les appelle *Khazir*. Il parle d'une irruption qu'ils firent en Arménie avec les *Basiliens*, en passant par la porte de *Dzoura* (ou de *Derbend*). Cette invasion eut lieu sous le règne de *Vagarch*, roi d'Arménie, entre 178 et 198 de notre ère. Cent ans plus tard, *Tiridate II* les attaqua dans leurs pays. Quand les *Huns* arrivèrent dans les contrées caucasiennes, les *Khazars* se rangèrent au nombre de leurs alliés. En 449, toutes leurs tribus, à l'exception d'une seule, se trouvèrent sous la domination des Huns; *Attila* leur donna son fils aîné pour roi. La mort de ce conquérant leur rendit l'indépendance; mais ils furent bientôt soumis par les Hongrois, les Bulgares et les Sarogoures. Vers le milieu du VI[e] siècle, les *Khazars*, étant devenus très-puissans au nord du Caucase, firent des guerres sanglantes aux Persans. Cependant *Qobad*, roi de Perse, les contraignit à cesser les hostilités, et mit un terme à leurs déprédations, en fermant les défilés du *Daghestân* par la célèbre *muraille caucasienne*, dont on voit encore les ruines dans le voisinage de *Derbend*.

Les écrivains *byzantins* font pour la première fois mention des *Khazars*, en 626. Ils les appellent aussi *Turcs* et *Turcs orientaux*. Quoique la puissance des *Khazars* s'accrut rapidement, ils restèrent cependant presque toujours en bonne in-

telligence avec les empereurs de Constantinople. Ce fut par les soins de ces princes que le christianisme fut prêché à ce peuple, vers l'an 860, et il y trouva de nombreux sectateurs. A l'époque de la fondation de la monarchie russe, par les *Warèghes*, commença le déclin de la puissance *khazare*. Dans les premières années du XI[e] siècle, ils perdirent la Crimée; alors ils ne dominèrent que sur les bords occidentaux de la mer Caspienne, et sur le pays arrosé par le *Wolga* inférieur. Ils y restèrent jusqu'au moment où leur nom disparut de l'histoire.

Les écrivains du moyen âge qui parlent des *Khazars*, ne nous ont laissé aucun document sur l'origine de ce peuple. Cependant les historiens modernes se sont cru en droit de supposer qu'il appartenait à la *race turque*. Exposons les raisons qui les ont amenés à cette conclusion.

1° Chez les historiens de *Byzance*, les *Khazars* sont souvent appelés *Turcs* et *Turcs orientaux*.

2° Suivant les mêmes auteurs, les rois des *Khazars* portaient le titre de *khagan*, et leurs princes celui de *pekh*. Ces deux titres sont turcs; de même que *khatoun*, qui était celui de la reine, comme le dit la Cosmographie arménienne, dite de Moïse de Khorène.

3° Dans la Géographie persane attribuée par erreur à *Ibn Hhauqal*, écrivain arabe du X[e] siècle,

et dans la version anglaise faite sur cette traduction par sir W. Ouseley (1), on lit le passage suivant, qui paraissait décisif : « *Their language (of » the Khazars) is like that of the Turks, and is » not understood by any other nation.* » (Leur langue est comme celle des Turcs, et elle n'est pas comprise par aucun autre peuple).

Ces trois points semblaient démontrer évidemment que les *Khazars* étaient une nation turque ; et moi-même je me suis autrefois rangé de cette opinion. Des recherches ultérieures me font abandonner cette hypothèse.

La première raison alléguée pour les regarder les *Khazars* comme un peuple turc, est de bien peu de poids, puisque les historiens *byzantins* confondent presque toujours ensemble les nations d'origine très-différentes.

Quant aux titres des rois et des personnages éminens chez les *Khazars*, il n'est pas difficile d'en découvrir la source, si on se rappelle que les

(1) The Oriental geography of *Ebn Haukal*, an Arabian traveller of the tenth century. Translated by sir *W. Ouseley*, knt. LL. D. — London, 1800, 4°. pag. 186. — D'après les recherches de M. *Uylenbroek*, l'ouvrage persan dont il s'agit ici est antérieur de cinquante ans environ à l'ouvrage arabe d'*Ibn Hhauqal*. — Voyez le *Journal des savans*, 1823, janvier, pag. 21.

Turcs de l'intérieur de l'Asie avaient, déjà au milieu du VIe siècle, étendu leur puissance jusque dans l'occident de l'Europe. Il n'est donc pas invraisemblable, qu'à l'exemple d'Attila, les empereurs turcs aient installé une branche de leur famille comme *khagans* des *Khazars*, et que ces derniers, quoique d'une origine différente, aient obéi pendant plusieurs siècles à une dynastie turque. De cette manière, les titres de *khagan*, *khathoun* et *pekh*, usités chez les *Khazars*, paraissent faciles à expliquer. Un passage de *Massoudi*, auteur arabe qui écrivit vers l'an 947 de notre ère, nous apprend qu'alors les *Khazars* étaient gouvernés en même tems par un *roi* et par un *khagan héréditaire*. Ce dernier n'avait dans la réalité aucun pouvoir; le roi s'arrogeait même le droit de le sacrifier à la première demande du peuple, quand celui-ci croyait que le *khagan* portait malheur au pays. Il est donc à présumer que l'autorité des *khagans* d'origine turque, s'était considérablement affaiblie dans les derniers tems de la monarchie *khazare*. Des espèces de *maires du palais*, après avoir usurpé le titre de roi, étaient devenus les véritables souverains du pays, et tenaient les *khagans* légitimes dans une dépendance absolue.

Le troisième argument en faveur de l'opinion que les *Khazars* étaient des Turcs, ne peut se

soutenir depuis que nous savons qu'il n'est fondé que sur une faute de la géographie persane citée plus haut. *Ibn Hhauqal* dit justement le contraire, car il nous apprend *que la langue des Khazars différait totalement de celle des Turcs.* Il avait puisé ce qu'il dit sur les *Khazars* dans un petit ouvrage احمد بن فضلان d'*Ahhmed ben Foslan.* Celui-ci avait été envoyé en 309 de l'hégire (921 de J.-C.), par le khalife *Moktadir billah*, au roi des *Bulgares*, pour l'affermir dans la croyance musulmane. La relation du voyage de cet ambassadeur, extraite dans le dictionnaire géographique de *Iaqouti*, a été publiée par mon savant ami M. *Fraehn* de Saint-Pétersbourg (1). J'en emprunte le passage suivant :

ولسان الخزر غير لسان الترك و الفارسية ولا يشاركه
لسان فريق من الامم و الخزر لايشبهون الاتراك
وهم سود الشعور وهم صنفان صنف يسمون قرا خزر و هم
سمر يضربون لشدة السمرة الى السواد كانهم صنف من
الهند وصنف بيض ظاهرين الجمال والحسن والذى *

« La langue des *Khazars* diffère de celle des

(1) *De Chasaris.* Excerpta ex scriptoribus arabicis. Interprete *C. M. Fraehnio.* Petropoli, 1822, in-4°.

» Turcs et des Persans, et la langue d'aucun
» autre peuple ne correspond avec elle. Les
» *Khazars* ne ressemblent pas aux Turcs. Ils ont
» des cheveux noirs, et sont de deux races. L'une
» appelée *Qarâ - Khazar* (1), est de couleur
» jaune tirant sur le noir, de sorte qu'ils parais-
» sent être une espèce de Hindous. L'autre est
» blanche et remarquable par sa beauté et par
» sa stature. »

Quant à la langue des Khazars, *Ibn Hhauqal* en parle en termes plus précis :

والخزر الخلص لسانهم غير لسان الترك والفرسية *

« La langue des *véritables Khazars*, dit-il,
» diffère de celle des Turcs et des Persans. » — Ceci semble indiquer que de son tems ce peuple était mêlé avec d'autres tribus, qui avaient un idiome différent, mais qui passaient pour *Khazars*.

Dans un autre endroit le même auteur ajoute :

ولسان البلغار كلسان الخزر و لبرطاس لسان اخر
وكذلك لسان الروس غير لسان الخزر و برطاس *

« La langue des *Bulgars* est aussi celle des
» *Khazars*. Les *Berthas* ont une autre langue, et

(1) *Khazars noirs* (en turc).

» celle des Russes diffère entièrement des idiomes » des *Khazars* et des *Berthas.* » — On voit donc qu'il y avait dans le Xᵉ siècle de notre ère trois langues différentes dans les pays arrosés par le *Wolga* et le *Kama* inférieur ; savoir : 1° Celle des *Khazars* et des *Bulgars ;* 2° celle des *Berthas ,* et 3° la langue des *Russes.*

Malheureusement les auteurs *Byzantins* ne nous ont conservé que deux mots *khazars,* qui se trouvent dans le passage suivant de Constantin *Porphyrogénète :* « Près du Danube inférieur, » vis-à-vis de *Distra,* dit l'auteur couronné, » commence le pays des *Petchenèghes,* et leur » domination s'étend jusqu'à *Sarkel,* forteresse » des *Khazars,* dans laquelle il y a une garnison » qu'on change de tems en tems. Chez eux *Sarkel* » signifie *habitation blanche* (ασπρον όσπιτιον). » — Plusieurs savans, dans la conviction que les *Khazars* étaient originairement des Turcs, ont cherché à expliquer le nom de *Sarkel,* par le turc. Mais dans cette langue *blanc* est rendu par *aq*, et *kel* n'y signifie pas *habitation.* Ce dernier mot ressemble plutôt à *qala'h,* d'origine arabe et usité dans les langues turques, pour désigner une forteresse. Feu M. *Lehrberg,* auquel nous devons un Mémoire très-intéressant sur la véritable position de *Sarkel,* a proposé de traduire le nom de

cet endroit par *forteresse jaune* (صاری قلعه *sari-qala'h*). Cette explication ne paraît pas satisfaisante, car elle diffère trop de celle que Constantin a donnée. D'ailleurs le mot *qala'h* ne s'est introduit chez les tribus turques, que par l'islamisme. Mais la plus grande difficulté se montre dans le mot *sar*, qui doit signifier *blanc* et non pas *jaune*.

Je propose donc pour le nom de *Sarkel* une autre explication, qui me paraît plus naturelle. Dans les *dialectes wogoules*, de la Sibérie occidentale *sar*, *sarni*, *sorni* et *sairan*, signifie *blanc*; la racine en est *s-r*, avec une voyelle entre ces deux consonnes. Elle se retrouve avec la même signification chez plusieurs tribus samoïèdes dans les mots *syr*, *sirr* et *siri*.—Une *maison* ou une *habitation* s'appelle dans les différens dialectes wogoules *kell*, *kella*, *kuel*, *koual*, *kol*, et dans la langue des Tchouwaches *kil*.

Les *Wogoules* sont de la race des Finnois orientaux, et les parens des Hongrois de nos jours. Les *Khazars* appartenaient donc à cette même race, puisque leur langue était identique avec celle des *Wogoules*. Ce fait établi, doit nécessairement changer notre manière de voir dans le système ethnographique, adopté jusqu'à présent pour la grande migration des peuples. Il

démontre aussi que *Schlœtzer* et *Thunmann* ne se sont pas trompés, en supposant que les *Hongrois-blancs*, cités dans la Chronique russe de Nestor, n'étaient pas autres que les *Khazars* des *Byzantins*.

SUR

QUELQUES ANTIQUITÉS
DE LA SIBÉRIE.

(Lu le 2 décembre 1822, à la Société asiatique.)

Les trois feuilles de dessins que j'ai l'honneur de communiquer à la Société Asiatique, représentent des antiquités trouvées dans la partie la plus méridionale de la Sibérie, située entre les fleuves Ob et Ieniseï.

Les objets figurés sur les deux premières sont en bronze. On les a tirés, en grande partie, d'anciens tombeaux, qui sont dans le voisinage d'Abakansk, sur la droite du Ieniseï supérieur.

Le morceau qui représente un guerrier se débattant contre un monstre prêt à le dévorer, est d'un travail fini et ne manque pas de goût. Les deux grandes clochettes en bronze sont montées par le *musimon*, espèce de bouquetin très-commun dans les montagnes de Saïansk (1).

1) Cet animal singulier est appelé par Linné *capra am-*

Cependant ce qui doit fixer particulièrement notre attention, ce sont les deux colonnes en pierre chargées d'inscriptions inconnues. Le premier de ces monumens a déjà été publié par Strahlenberg, dans son livre allemand intitulé *Das Nord und Oestliche Theil von Europa und Asia, tab.* 5; mais les caractères y paraissent défigurés et incomplets. La copie que je présente a été faite d'après le dessin original du peintre *Lursenius*, qui accompagna le célèbre *G. F. Muller.* dans ses voyages en Sibérie. Je la tiens de la bonté de feu M. le comte J. Potocki (1). Ce monument, qui a été aussi vu par Messerschmidt, se trouvait sur une petite colline près de la rivière *Bée* ou *Biya*, à la droite de l'*Ouibat*, qui lui-même tombe dans la gauche de l'Abakan du Ieniseï.

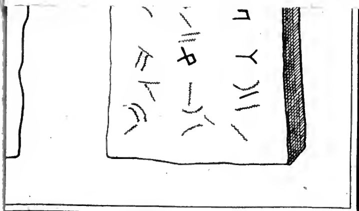
La seconde colonne (2) montre d'un côté une figure humaine; et sur le dos une inscription plus ample et mieux conservée que celle de la première. Elle se trouve dans le voisinage de la

---

mon, et par les Russes *kamennyï baran*, ou mouton des rochers. Les Mongols nomment le mâle *ougaldza*, et la femelle *argali;* en mandchou le premier porte le nom de *oukhaldja*, et la seconde celui d'*argali*. — C'est le *phanyang* des Chinois.

(1) Voyez la planche II, fig. 1.

(2) Voyez la planche II, fig. 3.



Lith. de C. de Last.

rivière *Ouibat*, et elle est également posée sur une petite élévation de terre. Les caractères sont de la même espèce que ceux de l'autre, et d'une semblable statue (1), dont Strahlenberg nous a laissé une copie dans sa 12e planche. On voyait cette dernière sur une colline située au nord-ouest d'Abakansk, entre les rivières *Ktiéch* ou *Tes*, et *Garba* ou *Elbat*, qui toutes les deux tombent dans la gauche du Ieniseï.

De semblables inscriptions se trouvent fréquemment dans la Sibérie méridionale, comme on peut en juger par celles que l'illustre Pallas a données dans le cinquième volume de ses *Nordische Beitraege*, et par les pitoyables copies de M. Spaski, publiées dernièrement à Saint-Pétersbourg.

En examinant les caractères de ces inscriptions, on ne peut pas se dissimuler qu'ils ont plutôt un air européen qu'asiatique. On y reconnaît facilement plusieurs lettres grecques et esclavonnes. Cependant on ne peut raisonnablement conclure pour cela que ces inscriptions soient postérieures à la conquête de la Sibérie par les Russes ; car celles publiées par Pallas se trou-

---

(1) Voyez la planche II, fig. 3. On s'est contenté de reproduire les seuls dessins qui présente des inscriptions.

vaient sur les pierres sépulchrales des anciens habitans du pays, et les autres sur des colonnes ou statues qui, sans doute, ont servi à un culte religieux. D'ailleurs, ces mêmes statues ressemblent beaucoup à celles qu'on voit assez fréquemment dans les vastes plaines situées au nord du Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne, et qui sont les seuls monumens que le Comans et autres peuples turcs nous ont laissés de leur séjour dans ces contrées.

Quand les Russes poussèrent leurs conquêtes au-delà de l'Ob et du Ieniseï, le versant septentrional du petit Altaï et de la haute chaîne des montagnes de Saïansk, ainsi que le pays entre les parties supérieures des fleuves et rivières qui y prennent leur origine, étaient habitées par les *Qirghiz orientaux* (1), qu'on ne doit pas confondre avec les *Qirghiz occidentaux* ou *Qaizak*, qui mènent une vie nomade dans les steppes situées au nord-est de la mer Caspienne.

Aboulghazi Bahadourkhan, auteur d'une his-

(1) Ces Qirghiz se trouvent actuellement sous la domination chinoise, et portent le nom de *Bourout*. Ils ont quitté leur ancien pays entre l'Ob et le Ieniseï, au commencement du siècle passé, et se sont établis dans le Turkestan chinois.

toire des nations turques, tirée en grande partie de l'ouvrage persan de Raschid-eddin, dit :

قیرغز کمکمجوت ایلی نینک ذکری * اوغوز خان نینک
قیرغز آتلی برنبره‌سی بار آیردی آنینک نسلی تروز امّا
بو وقتلا قیرغزنینک نسلندین کشی آز دور مغول دین
اوزکا یورتلردین اونغه صوغه بولوب قیرغز یورتنه باریب اول
توروب ایردیلر و قیرغز آتین کوتاریب تورولار قاینین اوروغ
دین ایرکانین بلماز کمکمجوت ایکی ولایت ور برینه یقین
ورلار بر طرفن سلنکه آتلیغ و بر طرفن آیغور موران آتلیغ
ایکیسی دخی اولوغ اقارسو ترور اَییرْ و سیر تیکان ایکی
سو بولور قیرغز یورتی یقین تورور*

« *Des Qirghiz et Kamkamdjout.* Oghouz-khan » avait un neveu nommé *Qirghiz*, et c'est de lui » que descendent les *Qirghiz*, qui originairement » n'étaient qu'en petit nombre; mais plusieurs » familles mongoles quittèrent leur pays et se » rendirent chez les *Qirghiz*, desquels ils adop- » tèrent aussi le nom. Cependant, on ne sait » pas positivement l'origine et la parenté de ce » peuple.

» *Kamkamdjout* sont deux pays voisins. D'un » côté ils ont la *Selenga*, et de l'autre l'*Ouigour-*

» *mouran*, qui sont deux grands fleuves. Le pays » des *Qirghiz* est près des rivières *Abir* et *Sir*. »

Abir est vraisemblablement une faute de copiste, pour أبي *Oby* ; car c'est ainsi que les peuples turcs appellent le fleuve *Ob* ; et le ي *ye* arabe, négligemment écrit, peut facilement se changer en ير *ir*. Quant aux *Kamkamdjout* qui sont ici mêlés avec les Qirghiz, il paraît que c'était la dénomination des Qirghiz orientaux, et ce nom se retrouve chez les auteurs chinois, comme nous le verrons tout à l'heure. La contrée près de l'embouchure du *Kemtchyk*, dans la gauche du Ieniseï, s'appelle encore aujourd'hui *Kemkemtchyk-Bom* (1).

Pour l'*Ouigour-mouran*, ou le fleuve des Ouigours, Aboulghazi dit dans un autre endroit de son livre, qu'il coule à côté du pays des *Qirghiz* ; et qu'après avoir reçu beaucoup de grandes rivières, il se jette dans la mer *Amère* (2) ou *Adjidenghiz*. D'après tous les rapprochemens qu'on peut faire, l'*Ouigour-mouran* est le *Ieniseï* de nos jours. Çela démontre que les Qirghiz habi-

(1) *Bom* dénote le bord escarpé d'une montagne contre un fleuve qui la traverse.

(2) Voyez pag. 128, *note*.

taient, du tems de Tchinghiz-khan, le même pays où les Russes les ont trouvés au commencement du XVIIe siècle, et qu'ils n'ont quitté que cent ans plus tard.

Les historiens chinois, du tems de la dynastie mongole des *Youan*, qui régna depuis 1280 jusqu'en 1367, appellent les Qirghiz orientaux 思吉利吉 *Ki li ki szu ;* prononcez *Kirkis.* Leur pays était situé à 10,000 *ly*, au nord-ouest de *Ta tou* ou *Pe king.* Il avait 1,400 *ly* en longueur, et presque la moitié en largeur. Il était traversé par le fleuve *Kian*, qui se réunit à l'*Angko-la* (Angara), et se décharge, au nord-ouest, dans la mer. — C'est le Ieniseï, dont la partie supérieure s'appelle encore aujourd'hui *Kem.* — Au sud-ouest de ce pays, se trouvait le fleuve *O-pou* (ou l'*Ob*), et au nord-est il y avait la rivière *Yu-siu.* — C'est l'*Iyous*, qui reçoit plus bas le nom de *Tchoulym*, et se jette dans la droite de l'*Ob.* Sur cette dernière rivière, se trouvait le principal campement des Qirghiz, lors de l'occupation de la Sibérie par les Russes. — Dans le voisinage et au sud des *Kirkis* était la ville de *Kian tcheou*, qui devait son nom au fleuve *Kian*, et qui était à 9,000 *ly* nord-ouest de Peking. Au nord de la montagne *Tang lou* (qui est indubitablement l'immense chaîne neigeuse appelée

actuellement *Tangnou*), se trouvait *Ilan tcheou*, ou la *ville des serpens;* car, dans la langue du pays, un serpent s'appelait *Ilan*, comme encore aujourd'hui en *qirghize* et dans tous les dialectes turcs. Peut-être cette *ville des serpens* se trouvait dans le voisinage de la *montagne des serpens*, ou *Zmeéwskaïa-gora*, fameuse par ses mines d'or et d'argent, qui furent exploitées par les anciens habitans, et qui sont encore aujourd'hui les plus riches de toute la Sibérie. C'est sur cette montagne, située dans l'ancien pays de Kirkis, que les Russes ont construit le fort de *Zmeïnogorskaïa*, ou de la *Montagne des Serpens*.

Sur une carte chinoise faite sous les Mongols, on voit à 3,000 *ly* au nord de Karakorum le lac *Adjir* ou *Odjir*, et 500 *ly* plus loin, la ville de *Khian khian tcheou* et les plaines de *Ki li ki szu* ou *Kirkis*. Le nom de cette ville rappelle involontairement le *Kamkamdjout* d'Aboulghazi, et le pays de *Kemkemtchyk* sur le Ieniseï.

D'après le témoignage unanime des historiens chinois, les *Kirkis* du tems des Mongols, sont le même peuple qui, sous la dynastie des Thang (618--907), fut appelé 斯戛黠 *Ha kia szu*, prononcez *Hakas*, d'après la manière d'écrire les noms étrangers adoptée chez les Chinois. Deguignes et Visdelou, qui parlent de cette nation,

ont défiguré son nom en l'écrivant *Kie khia sse* (1).

Les *Hakas* des Thang étaient appelés *Kian kuen* 見堅 sous la dynastie des *Han*, c'est-à-dire, dans les deux premiers siècles avant et après J.-C. Ce dernier nom ressemble encore à celui des *Kamkamdjout*, du pays *Kemtkemchyk*, et de la ville de *Khian khian tcheou*.

D'après Ma touan lin, les *Hakas* étaient de la même race que les *Hoei he* ou *Hoei hou*, car ils parlaient la même langue que ceux-ci. Les *Hoei he* étaient les descendans des *Hioung nou*, et par conséquent de la race *turque*.

---

(1) D'après les dictionnaires *Thang yun* et *Tching yun*, le premier caractère de ce nom se prononçait *ha*, car ils donnent les mots 胡 *hou*, et 八 *pa*, pour en marquer le son ; de sorte qu'on doit prendre l'*h* du premier et l'*a* du second, ce qui produit la syllabe *ha*. Deux autres dictionnaires, le *Tsy-yun* et le *Yun-hoei*, donnent 下 *hia*, et 八 *pa*, ce qui ferait *hia*. — Le lexique de *Khang hi* ajoute que ce caractère ne se prononce *kie* que dans les vers et pour faire la rime.

Je pense que les *Hakas* des Chinois sont les Turcs اذكش *Adzkoch* d'Édrissi, dont les copistes ont probablement altéré le nom.

Quoiqu'on nous décrive les *Hakas* comme un peuple aimant le brigandage, et qui avait des lois et des mœurs cruelles, il ne paraît pourtant pas avoir été tout-à-fait étranger à une certaine civilisation, comme on peut s'en convaincre en lisant les détails donnés par le P. Visdelou (1). Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les *Hakas* avaient une *écriture particulière*, qui leur fut commune avec les *Hoei hou.*

Malheureusement les auteurs chinois ne donnent aucun détail sur les lettres des *Hakas* ou *Kirkis*, mais je crois que nous les avons retrouvées dans les inscriptions de la Sibérie méridionale, entre l'Ob et le Ieniseï, ou du pays dans lequel les *Qirghiz orientaux* ont habité depuis la naissance de J.-C. jusqu'au commencement du XVIIIe siècle ; car à quel autre peuple voudrait-on attribuer ces incriptions, sinon à celui dans la partie duquel elles se trouvent.

La seule difficulté, et c'est une difficulté spécieuse, qu'on pourrait élever contre cette conjecture, est celle qui résulterait de la forme des lettres, qui n'a rien d'asiatique. Cependant, je ne vois pas pourquoi l'écriture des Qirghiz n'aurait pas pas pu être dérivée d'un système alpha-

---

(1) Supplément à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, édition de La Haye, in-4°. Page 174 et suiv.

bétique européen, tandis que celle des Mongols et des Mandchoux, qui règnent et qui ont régné en Chine et sur les bords de l'Océan oriental, est originaire de la Syrie et des côtes de la Méditerranée.

Essayons de trouver le chemin par lequel les habitans de la Sibérie ont pu avoir reçu un alphabet européen.

Les auteurs chinois nous apprennent que les *Hakas* faisaient un commerce très-actif avec les Arabes, les Boukhars et autres peuples occidentaux. Leur pays produisait les meilleures martres zibelines, des fouines, des hermines, des petits-gris, et d'autres fourrures très-recherchées. On sait aussi qu'au moyen âge, le commerce des pelleteries qui venaient du nord de l'Asie était très-florissant dans les environs de la mer Caspienne, et qu'il se faisait principalement par l'entremise de sKhazars. Ce commerce doit avoir puissamment contribué à enrichir les *Hakas*, qui échangeaient encore, chez les nations occidentales, différentes productions de leur pays, telles que des chevaux, de l'or et de l'argent, contre du drap, de la serge, du brocart, du tabis, et d'autres articles de nécessité et de luxe.

Quoique nomades, les *Hakas* étaient accoutumés à une espèce de faste, qui se montrait principalement à la cour de leur *Agé* ou roi; et

la grande quantité d'ustensiles et d'ornemens en or et en argent (1) trouvés dans leurs tombeaux, lors de l'occupation de la Sibérie par les Russes, donne un témoignage suffisant de leur richesse.

Les Qirghiz ayant eu des relations commerciales très-suivies avec l'Occident, rien n'empêche de croire qu'ils aient pu aussi recevoir leur écriture de ce côté ; et c'est peut-être chez les Khazars qu'ils l'ont été chercher. Ceux-ci dominèrent pendant plusieurs siècles sur le Wolga et le Don, et ils furent presque toujours en bonne intelligence avec la cour de Constantinople. En 858, ils prièrent l'empereur Michel, par une ambassade, de leur envoyer quelqu'un qui pût les instruire dans la religion chrétienne. Il leur délégua l'éloquent *Constantin de Thessalonique*, qui se rendit d'abord à Kherson, pour apprendre la langue khazare, et qui, bientôt après, convertit tout ce peuple, et même ceux qui suivaient la loi de Moïse et celle de Mohammed. Ayant terminé ce

(1) *G. F. Muller* dit dans ses *Observationes historicæ in Sibiria institutæ*, de l'an 1755 : *Auri et argenti tanta copia inventa est, ut referente præfecto urbis* (Krasnoïarsk), *etiam vel ante duodecim vel quindecim annos, quo ille tempo e Sibiriam prima vice intraverit, solotnik* (la sixieme partie d'une once), *auri puri nonaginta copecarum pretio* (presque 4 francs) *Krasnoïarii et Ieniséae venditum sit.*

grand œuvre, il retourna à Constantinople, après avoir obtenu la mise en liberté de tous les prisonniers qui se trouvèrent chez les Khazars.

Ce *Constantin* est le même qui, peu de tems avant sa mort, arrivée à Rome en 867, reçut le nom de *Cyrille*, sous lequel il fut canonisé. C'est lui qui avait converti les Bulgares et les Moraves, pour lesquels il avait aussi inventé l'*alphabet slave* (1).

Il est probable que saint Cyrille avait rendu auparavant un semblable service aux Khazars, en leur donnant une écriture convenable aux sons de leur langue; et peut-être l'un de ces deux alphabets n'était-il qu'une modification de l'autre. Si l'on pouvait prouver ce fait, on ne serait plus étonné de trouver chez les Qirghiz et chez les Hoei hou, des lettres qui montrent tant de conformité avec celles de l'Europe, et principalement avec l'*alphabet slave*; car on en remarque un grand nombre dans les inscriptions sibériennes.

D'ailleurs, l'alphabet de saint Cyrille ne serait pas le seul qui aurait été introduit dans le nord de l'Asie par des Européens. *Saint Étienne*, appelé *Weliko-Permski*, donna vers 1375 une écriture aux Permiens, convertis par lui au chris-

(1) *Vitæ SS. Cyrilli et Methodii in actis sanctorum ad IX mart.* Pag. 22.

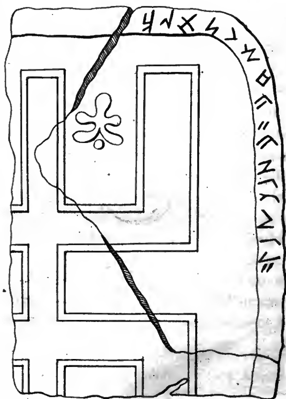
tianisme. Cet alphabet, qui paraît être perdu, s'était vraisemblablement répandu au-delà de l'Oural; car, d'après les traditions des Ostiakes de l'Ob, recueillies en 1726 par le *docteur Messerschmidt*, leur pays avait été autrefois habité par une nation belliqueuse, qui vivait sous ses propres princes, dans des villes, et qui avait des caractères particuliers.

Quant à l'alphabet des *Hakas*, son usage à sans doute été aboli lorsqu'ils ont embrassé la religion de Mohammed; événement qui doit avoir eu lieu quelque tems après l'établissement de la domination mongole en Asie. Alors ils auront adopté le système de l'écriture arabe, comme la plupart de leurs co-religionnaires.

Je joins à ces monumens anciens de la Sibérie, deux autres du même pays, que j'ai fait copier d'après les tables 5 et 12 de l'ouvrage allemand de Strahlenberg. Ils présentent absolument les mêmes caractères que les autres. Le premier est un morceau qui faisait partie d'un miroir de bronze oblong (1), et qui est d'autant plus curieux, qu'on y voit très-distinctement à côté de l'écriture qirghize, le caractère chinois 太 *thay*, grand. Il est malheureux que ce bronze ne soit

(1) Voyez la planche III, fig. 1.





Dondey-Dupré et fils Imp. Lith. r. St. Louis au M. n° 46 et r. de Richelieu, n° 67. Lith. de C. de Lasteyrie.

qu'un petit fragment; car, à l'aide des caractères chinois qui manquent, on serait peut-être parvenu à déchiffrer les mots *hakas* qui se trouvent sur le bord du miroir.

L'autre monument, copié d'après Strahlenberg, est la statue près d'Abakansk (2), dont j'ai parlé plus haut.

---

(1) Voyez la planche III, fig. 2.

EXAMEN

DES EXTRAITS D'UNE HISTOIRE

DES

KHANS MONGOLS.

Monsieur J.-J. Schmidt de St.-Pétersbourg, qui s'est acquis une réputation méritée par ses traductions kalmukes et mongoles de plusieurs livres du Nouveau-Testament, possède le seul exemplaire que l'on connaisse en Europe d'une *Histoire des khans Mongols*, écrite en langue mongole. Cet ouvrage porte ce titre : *Mongol khadun Toghoudji*, et se compose de quatre gros cahiers. L'auteur est *Sètsen Sanan Khoung-Taidji*, de la famille de Tchinghiz-khan. Il commence par l'histoire fabuleuse, comprend une partie de celle du Tubet, et finit à la dynastie mandchoue, qui règne actuellement en Chine. M. Schmidt s'occupe depuis quelque tems d'une traduction complète de ce livre, dont il a donné des extraits dans

une dissertation dirigée contre moi, et insérée dans les *Mines de l'Orient* sous le titre : *Objections contre les hypothèses de M. Klaproth sur la langue et l'écriture des Ouigours.*

Ce mémoire, et les traductions dont il question plus haut, prouvent que M. Schmidt possède à fond le kalmuk et le mongol; cependant on s'aperçoit sans peine qu'il n'a ni les connaissances nécessaires, ni assez de critique pour tirer des résultats incontestables des matériaux dont il peut disposer : circonstance assez commune chez les gens qui se sont contentés d'apprendre les langues, en négligeant toute autre étude.

Quant à l'histoire mongole de M. Schmidt, il est impossible de l'apprécier à sa juste valeur avant de l'avoir vue en entier et examinée en détail. Néanmoins on reconnaît facilement que c'est une compilation faite très-récemment, et que dans cet ouvrage, tout ce qui est postérieur à la conquête définitive de la Chine par les Mongols, est vraisemblablement authentique, tandis que ce qui précède cette époque est moins sûr, et doit par conséquent passer par le creuset d'une critique sévère. Les raisons qui me font prononcer ce jugement portent sur les extraits publiés par M. Schmidt dans les *Mines de l'Orient.*

De même que les historiens chinois, l'auteur mongol place la naissance de Tchinghiz en 1162,

et sa mort en 1227. Mais sur d'autres points ses dates diffèrent considérablement de ces mêmes historiens, dont le témoignage doit être regardé comme irrécusable, parce qu'il est fondé sur les documens tirés des archives de la famille de Tchinghiz-khan, qui a régné en Chine. On verra d'ailleurs par les passages que je vais citer, que les faits présentés par M. Schmidt s'éloignent, non-seulement de la vérité, mais encore de la possibilité.

L'histoire des khans mongols, extraite par M. Schmidt, dit :

« Tchinghiz-khan, âgé de trente-un ans (donc en 1192); soumission des *Sollangos* (lisez *Solonggos*) sous *Tsaghan-khan.* »

Solonggos est le nom que les Mongols donnent à la Corée et à ses habitans. D'après les annales chinoises, et selon les livres coréens cités par les Chinois et les Japonais, la soumission de ce pays par Tchinghiz eut lieu dans la douzième des années appelées *kia ting,* qui est la 16e du LXVe cycle chinois, répondant à 1219 de J.-C. (1). Cet événement eut donc lieu *vingt-sept ans* plus tard

(1) *Sou Thoung kian Kang mou* (édition de 1707), Vol. XVIII, pag. 31 verso. — *Lie tai ki szu Nian piao*, Vol. XCIV, pag. 31. — *Thai thsing y thoung tchi*, livre CCCLIII, pag. 4 recto.

que ne l'indique l'histoire authentique de la dynastie des *Youan*, traduite en mandchou et publiée en 1644 par ordre de l'empereur Chi tsou (1).

« La treizième année du règne de Thaidsou » Tchinghiz-khan, qui est celle du *tigre jaune* (ou » la 15e du cycle 1218)...... *Loukou*, général » de la montagne Tsin chan du royaume des Ki- » tans, se réfugia, avec 90,000 hommes qui lui » restaient, dans le royaume de *Solgo* (Corée), » où il s'empara de la ville de *Kiang toung* » *tchhing*, et s'y établit. Sur ces entrefaites, Thai- » dsou Tchinghiz-khan envoya son général *Kha* » *dchen dza la* à la tête d'une armée pour le » combattre. Celui-ci entra dans le territoire des » Solgo. *Houangta siuan*, seigneur de ce royaume, » se rendit dans le camp des Mongols pour entre- » prendre avec eux le siége de la ville dans » laquelle *Loukou* s'était enfermé. Le roi de la » Corée, *Ouang tché*, qui fournissait des bœufs, » de l'eau-de-vie et du vin à l'armée mongole de » Kha dchen dza la, lui envoya un de ses grands, » nommé *Tchao dsoung*, pour faire avec lui la » guerre contre Loukou. Les deux généraux se » traitaient comme frères, et le Coréen proposa au

(1) *Thai youan ni bitkhé*, Vol. I, fol. 33 et 34. — Cet ouvrage consiste en quatorze cahiers qui forment deux gros volumes in-fol.

» Mongol de soumettre la Corée à un tribut annuel.
» Kha dchen dza la répondit : Votre royaume est
» très-éloigné du nôtre, un ambassadeur aurait
» des difficultés pour aller et venir; il faudrait
» donc charger tous les ans dix hommes de porter
» le tribut.

» Il envoya alors chercher du riz pour l'appro-
» visionnement de ses troupes, et il en reçut dix
» mille paniers.

» La quatorzième année du règne de Thaidsou
» Tchinghiz-khan, qui est celle du *lièvre jaunâtre*
» (ou la 16e du cycle 219), au premier mois du
» printems, le roi de *Solgo* (Corée) *Ouang tché*
» envoya deux des seigneurs de sa cour, *In koung*
» *dsieou* et *Soui y* avec des lettres de créance à
» l'endroit où campait le général mongol *Kha*
» *dchen dza la*. Celui-ci, pour reconnaître cette
» politesse, lui dépêcha un de ses grands nommé
» *Phiao szu yun*. Bientôt après, Thaidsou Tchin-
» ghiz khan expédia au roi de Corée des lettres-
» patentes qui lui furent portées par le grand
» *Phoulitai yeï*. Le roi alla au-devant de l'ambas-
» sadeur mongol, se mit à genoux et reçut dans
» cette position les lettres-patentes; puis il
» donna un repas de cérémonie. Depuis lors la
» Corée envoya le tribut (aux Mongols.) ».

Les annales chinoises contiennent le même récit en abrégé, mais elles nomment le roi de

Corée 暾王 *Ouang thun*, au lieu de *Ouangtché*, en adoptant la véritable prononciation du dernier des deux caractères qui composent son nom.

Une seconde méprise très-grave de l'histoire mongole, extraite par M. Schmidt, se trouve dans le passage suivant :

« Tchinghiz khan âgé de 34 ans (donc en
» 1195); guerre contre *Sartohl*. Bataille dans la-
» quelle le khan (de) Sartohl *Salildun Suldè*
» (Sulthan) est tué. Conquête des cinq provinces
» de Sartohl. »

Sartohl est le nom mongol du pays des *Sarti*, ou de la Grande-Boukharie et de la partie occidentale de la petite (tandis que la partie orientale appartient au *Tangout*). Ces contrées se trouvaient alors sous la domination d'*Ala-eddin Tagach*, prince du *Kharizm*, qui régna de 1192 à 1200. Ce ne fut qu'en 1218 que Tchinghiz khan commença sa guerre de la Boukharie contre *Ala-eddin Mohhammed*, frère et successeur de ce prince, qui fut chassé de ses états et mourut fugitif en 1220. Son fils *Djelal-eddin Sulthan*, surnommé *Mankberni*, lui succéda. Il fit en Perse et dans l'Afganistân des guerres sanglantes aux Mongols, qui alors étaient déjà maîtres de la Boukharie. Après une alternative de succès et de défaites, il fut tué dans le Kourdistân

en 1231, c'est-à-dire quatre ans après la mort de Tchinghiz khan. Ce *Djelal-eddin-Sulthan* est, sans le moindre doute, le même prince que l'histoire mongole appelle *Salildun Suldè* de *Sartohl*, et qu'elle prétend avoir été tué en 1195 dans une bataille contre Tchinghiz, c'est-à-dire *trente-six* ans avant qu'il tombât sous le fer d'un assassin kourde, et lorsque Tchinghiz n'existait plus.

L'histoire des khans mongols poursuit ainsi:

« Tchinghiz khan agé de 39 ans (1200 de » J.-C.); guerre contre les *Naïmans* sous *Daïn* » *khan* qui est chassé : son pa ysest conquis. »

Ici l'indication de l'année est encore fautive, car d'après l'histoire authentique des Mongols, traduite en mandchou, cet événement n'eut lieu que quatre ans plus tard, ou dans l'année de la *souris verte*, qui est la première du LXVe cycle chinois. Cet ouvrage raconte aussi l'événement autrement que l'histoire mongole de M. Schmidt. Elle dit que le khan des Naïman, qu'elle appelle avec les Chinois et les Persans تایانک خان *Tayang khan*, et non *Daïn khan*, fut tué dans la bataille. Voici le passage :

« Ce même jour, Thaidsou-Temoudjin se mit » à la tête de ses troupes, attaqua de front l'ar- » mée des *Naïman*, et au coucher du soleil,

» *Thai yang khan* fut pris et tué. Toutes les » hordes ennemies s'enfuirent en désordre pen- » dant la nuit, et s'étant encombrées à la sortie » d'un passage étroit, elles furent massacrées en » grande partie. Le reste se rendit le lendemain » à Thaidsou Temoudjin, auquel se soumirent » aussi les quatre hordes des *Dolaban* (Durban), » *Tatar, Khadadsin* et *Sa dsi ou* (1). »

Cependant l'entière soumission des *Naïman* n'eut lieu qu'en 1206, comme on le voit par le passage suivant du même ouvrage :

« L'année du *tigre rouge* (ou la troisième du » LXVe cycle chinois), Thaidsou Tchinghiz khan » marcha à la tête de son armée contre le » royaume des *Naïman*. Leur khan *Boulou yu*, » qui était à la chasse dans les monts *Olouda*, fut » pris et amené (devant Tchinghiz). *Kiu tchou iu*, » fils de Thai yang khan, et *Toto* se sauvèrent » vers la rivière *Iel di si*. »

Il est facile de voir que le khan *Boulou yu* est le بويروق *Bouirouk* d'Aboulghazi; l'*Olouda* est le التاى *Altai; Kiu tchou iu* est كوچلوك *Koutchlouk; Toto* est توقتابك *Tokhtabeg*, et dans l'*Iel di si* il est

(1) *Tai youan-ni bitkhé*, Vol. I, pag. 28.

impossible de méconnaître le ايرتيش *Irtyche*, sur les bords duquel Aboulghazi raconte que *Koutchlouk* se sauva.

Dans l'histoire des khans mongols, extraite par M. Schmidt, il y a donc erreur dans les dates et dans les faits, puisque l'entière destruction du royaume des *Naïman* eut lieu en 1206 et non en 1200, et que *Thai yang khan* ne fut pas le dernier prince de ce peuple (1).

D'après les historiens chinois et l'histoire des *Youan*, traduite en mandchou, ce fut aussi en 1206, sur les bords de l'*Onon*, que Temoudjin, qui revenait de son expédition contre le royaume de *Hia* ou de *Tangout*, se fit déclarer Grand-khan, et qu'il adopta le nom de Tchinghiz-khan. L'histoire mongole traduite en mandchou raconte ainsi cet événement:

« La première année du règne de *Thaidsou* » *Temoudjin* (2), qui est celle du *tigre rouge*

(1) Ce ne fut qu'en 1208 que Tchinghiz marcha vers l'*Irtyche*, pour exterminer *Toto*, khan des *Mii li ki* (Mecrit), qui fut tué par une flèche, et que *Kiu tchou iu*, fils de *Thai yang khan* des *Naiman*, fut obligé de se sauver dans le royaume des *Kitan*.

(2) Cette histoire compte les années de son règne depuis son avénement à la dignité de Grand-khan.

» (troisième du LXVe cycle), Thaidsou ordonna
» à tous les princes et grands de se réunir dans
» une diète. Il éleva neuf étendards blancs, et
» s'assit sur le trône du khan, à la source de la
» rivière *Oua nan*. Les princes et les grands lui
» accordèrent à l'unanimité le titre glorieux de
» *Tchinghiz khan*. Il promut à la dignité de *man-*
» *darin Ouan hou* (1) *de la main gauche*, deux
» de ses Grands *Borlzi* et *Moukhouli*. Le Khan
» leur dit alors : Grands! vos mérites sont très-
» éclatans, et je pense que vous êtes pour moi
» ce que les brancards sont pour le char, et les
» bras pour le corps humain. Agissez toujours
» comme vous l'avez fait depuis le commence-
» ment, et ne changez pas votre manière de
» penser. »

L'histoire mongole de M. Schmidt met cet événement en 1189, ou *dix-sept* ans avant qu'il eût lieu; car, je le répète, l'exactitude de la chronologie des auteurs chinois qui ont écrit l'histoire des Mongols pendant le règne des *Youan* est si bien démontrée, étant appuyée par les synchronismes qui se trouvent chez les écrivains persans et arabes, que son autorité peut être regardée comme irréfragable.

---

(3) *Ouan hou* est une expression chinoise, qui dénote les *chefs de dix mille hommes*.

Voici comment l'extrait de M. Schmidt raconte la première élévation de *Temoudjin* à la dignité de khagan :

« *Temoudjin*, fils du khan, avait atteint l'âge
» de vingt-huit ans, dans l'année *kiu* poule (1),
» et il fut reconnu *khagan* (Grand-khan) par les
» Arroulood sur les bords de la rivière *Gèr-*
» *roulè* (2). Un petit oiseau de la grandeur d'une
» alouette, et dont le plumage brillait de cinq
» couleurs éclatantes, se percha pendant trois
» matins sur une pierre carrée qui se trouvai
» devant la tente. Après avoir crié *Tchinghiz!*

---

(1) C'est la 46ᵉ du cycle sexagénaire. — Aboulghazi place l'élévation de *Temoudjin* à la dignité de Grand-khan, en 599 de l'hégire, ou entre 1201 et 1202 de notre ère, en disant :

تاریخ بش یوز توقسان توقوز دا تونکوز ییلی قرقایاشنك
ایردی خان کوتاردیلر نیمان کره تیکان یردا خان اولوغ
تری قیلیب آش بردی*

C'est-à-dire : « En cinq cent quatre-vingt-neuf; dans l'an-
» née du *porc*, il avait quarante ans, et il fut proclamé
» *khan*. Alors il donna un grand repas à l'endroit nommé
» *Naïman kureh* (les huit campemens). »

(2) Le *Kerlon* de nos cartes, qui s'appelle proprement *Kerouloun*.

» *Tchinghiz!* (1) il s'envola. Le peuple prit cela » pour un présage du ciel, et le troisième jour » il (2) fut reconnu et proclamé maître absolu » (*Æsèn*) sous le titre *Sotto Bokdo Tchinghiz* » *khagan*. Ce nom lui resta comme second » nom (3). Aussitôt la pierre carrée se fendit, et » de son intérieur il sortit le sceau appelé *khach-* » *boo*. Ce sceau était carré et de la grandeur d'un » petit empan; sur le revers, il y avait une tor- » tue, et sur le dos de cette tortue on voyait » deux dragons artistement entrelacés. Le travail » était d'un fini précieux et d'une perfection ad- » mirable. Bientôt *il* (4) éleva à la source de » l'*Onon* le grand étendard blanc à neuf queues, » et à Delluhn Bouldagha le signe noir à quatre

---

(1) Toutes les explications qu'on a voulu donner du nom *Tchinghiz*, ne sont que conjecturales; et quoique Aboul-ghazi dit :

« چنکزنینک معنی سی اولیغ تیماک بولور »

« La signification de *Tchinghiz* est *Grand;* » cet auteur ne fait pas connaître de quelle langue ce mot est originaire.

(2) Il s'agit de Temoudjin et non pas de l'*oiseau*.

(3) M. Schmidt remarque que son premier nom était *Temoudjin ;* le second, *Sotto Bokdo Tchinghiz*, et le troisième, après la conquête de la Chine septentrionale, *Sotto Bokdo Dai ming Tchinghiz*.

(4) C'est encore *Tchinghiz* et non pas le *sceau*.

» queues, dédié à son génie tutélaire; et il de-
» vint le souverain du peuple *Bida*, fort de quatre
» cent mille huttes. Le souverain dit : Ce peuple
» *Bida*, fier et brave, méprisant les dangers qui
» me menacèrent, m'a toujours fidèlement en-
» touré. Il m'a donné de nouvelles forces en
» partageant mon bonheur et mon malheur, le
» front en avant et sans murmurer. Ce peuple
» Bida, semblable à un diamant, m'a été fidèle
» dans les entreprises les plus périlleuses; je veux
» donc qu'il porte le nom de *Kœkœ Mongol*
» (Mongols bleus), et qu'il devienne la première
» de toutes les nations. — Depuis l'époque de
» cette ordonnance, ce peuple fut appelé *Kœkœ*
» *Mongol* (1). »

---

(1) M. Schmidt ajoute : « On voit ici l'origine du nom
» des Mongols, qui dérive des verbes *mongdanikho* et
» *monglokho*, auxquels Tchinghiz khan fait allusion dans
» sa proclamation. Ils ont tous deux une signification sem-
» blable : savoir, *être fier et audacieux*, et *attaquer sans*
» *crainte et avec un sang froid imperturbable*. »
Dans une lettre postérieure, M. Schmidt ajoute : « *Mong*,
» signifie *hardi*, *audacieux*; de-là le nom *Mong khamar*,
» que les Kalmuks donnent au plus haut promontoire de la
» chaîne des collines, qui, sur la frontière du gouverne-
» ment de *Saratow*, commence au *Wolga*, et se perd in-
» sensiblement dans le step. *Bergmann* se trompe en lui
» donnant le nom de *Moo khamar*, qu'il traduit par

Indépendamment de cette première élévation de Tchinghiz à la dignité de *khaghan*, l'histoire des khans mongols parle aussi d'une seconde, qui aurait eu lieu cinq ans plus tard, comme on le voit par le passage suivant, cité par M. Schmidt :

« Tchinghiz khan âgé de trente-trois ans (en » 1194); conquête des treize provinces de la » Chine septentrionale et expulsion du *Alkan* » *khagan* (Altan khagan); Tchinghiz adopte le » titre de *Sotto Bokdo* DAI-MING *Tchinghiz* » *khagan.* »

J'ouvre les historiens chinois et mahométans à l'année 1194, et je ne trouve rien qui puisse faire soupçonner un pareil changement dans le titre du monarque mongol; il n'est pas non plus mentionné en 1211, ou la sixième après son avénement à la dignité de Grand-khan d'après les Chinois, comme 1194 le serait d'après le texte mongol de M. Schmidt.

» *mauvais nez*. *Khamar* ou *khawar*, en kalmuk et mon-
» gol, signifie aussi bien *nez* que *promontoire*; comme
» *tologhai* (tête) est le nom ordinaire qu'on donne aux
» collines isolées dans le step. *Mong khamar* est donc le
» *promontoire fier* ou *audacieux*, puisqu'on le voit de très-
» loin dans les vastes plaines habitées par les Kalmuks,
» auxquels il sert souvent de guide. »

Nous voyons donc que l'histoire des khans mongols, écrite par Sètsen Sanan Khoung-Taidji, est remplie de contradictions et d'erreurs pour tout ce qui concerne les événemens qui précèdent l'entière conquête de la Chine, de sorte qu'elle ne paraît nullement propre à inspirer une confiance sans bornes. On aurait donc tort d'adopter l'opinion de M. Schmidt qui, à l'aide de cet ouvrage, a voulu prouver que les Mongols s'appelaient eux-mêmes *Bida*, avant la proclamation qu'on vient de lire plus haut, et que le nom de *Mongol* ne date que de cette époque.

Quand, en 1820, le volume des *Mines de l'Orient* contenant la dissertation de M. Schmidt, parvint à Paris, nous avons cru, M. Abel-Rémusat et moi, que le mot *bida*, qui en mogol signifie *nous*, avait peut-être cette signification dans le discours de Tchingbiz khan. Cependant M. Schmidt a recueilli depuis d'autres passages de livres mongols et tubetains, qui, à la vérité, démontrent l'existence de cette dénomination; mais dans aucun de ces passages il n'est dit expressément que *Bida* (1) ou *Bidè* (2) fut le nom que les Mongols se donnaient à eux-mêmes. On

(1) ᠪᠢᠳᠠ (2) ᠪᠢᠳᠡ

rencontre ce mot comme nom des Mongols, principalement dans les livres tubetains, qui l'écrivent tantôt (1) *Bidè*, tantôt (2) *Bèdè*. Ceci nous a fait penser qu'il était d'origine indienne ou tubetaine (3). M. de Rémusat ayant communiqué cette idée à M. Schmidt, celui-ci, dans une lettre insérée dans le *Journal Asiatique* (I. 321.), l'a repoussée en se livrant à l'espérance trompeuse de retrouver le nom *Bida* dans la dénomination chinoise 狄 北 *Pe Ti*, qui s'applique aux *Barbares septentrionaux*. Mais cette hypothèse s'évanouit devant les raisons suivantes :

1° *Pe Ti* est un mot formé de *Pe*, nord, et *Ti*, barbare. Le caractère qui marque la dernière de ces deux syllabes est composé de celui de *chien* et de *feu*. Il désigne le pays situé au nord de la Chine, avec ses habitans; il était déjà en usage du tems

---

(1) བི་དེ་ (2) བེ་དེ་

(3) D'après un des extraits de l'histoire mongole donnés par M. Schmidt, *Burtè Tchino* avait deux fils : l'un, nommé *Bidè Tsaghan*, fut le fondateur de la famille des princes de la tribu des *Bidè*, et l'autre *Bides khan*, celui de la tribu des *Taidjigood* ou *Tadjiout*. Ces particularités ne se trouvant pas chez les auteurs mahométans et chinois, on est donc en droit de douter de leur exactitude.

de Confucius, né en 551 avant J.-C., car on le trouve dans le *Chou king* et dans le *Li ki* (1). A cette époque, les Chinois ne connaissaient pas encore la patrie de la nation mongole, ou les contrées qui avoisinent le lac *Baikhal*. Ce n'était que la partie de la Mongolie actuelle, au sud du désert de *Gobi* ou *Cha mo*, qu'ils appelaient *Ti*. Elle n'était alors habitée que par des peuples appartenant à la *race turque*, et non par des Mongols. *Pe Ti*, ou Barbares septentrionaux, est une dénomination qui ne date que du tems de la dynastie des *Thang* (de 618 à 906 après J.-C.); elle s'appliquait aux peuples suivans, qui étaient de la *race toungouse*, savoir : aux *Kitan*, aux *Hi*, aux *Chy ouey*, aux *Mokho* du fleuve Noir, et aux *Mokho* de la rivière *Soumo*. Ces derniers furent appelés plus tard *Phou hai*.

2° Il n'est pas présumable que Tchinghiz khan se fût servi, dans un discours adressé à son peuple, d'un sobriquet chinois et insultant pour la nation. D'ailleurs, on ne trouve point dans les historiens chinois et mahométans un seul mot qui constate que ce conquérant ait imposé le nom de *Kèkè Mongol* à ses sujets. Il paraît donc que ce

---

(1) Voyez le *Dictionnaire de Khang hi*, article *ti*, et comparez le *Chou king*, traduit par le P. Gaubil et publié par M. Deguignes père. (Paris, 1770, 4°), p. 85, ligne 20.

n'est qu'un rêve des écrivains mongols, très-postérieurs à l'époque de Tchinghiz.

M. Schmidt, pour sauver la cause de ses *Bida*, donne, dans une autre lettre, le passage suivant extrait de l'histoire des khans mongols :

« A présent il faut raconter comment les khans » ont fixé leur résidence dans le pays des *Mongols*. Sept générations après l'ancien khaghan » tubetain, nommé *Saghèr Sandalitou khaghan* » *Tuhl æzèn*, le ministre (*tuchimel*) *Longnam*, » tua le *Dalai Souvin arou altan Chirèghètou* » *khan*, et s'empara du trône du khan. Les trois » fils du khan assassiné, nommés *Borratchi*, » *Chivanghotchi* et *Burtè Tchinô*, se réfugièrent » dans d'autres pays. *Burtè Tchinô*, le cadet, se » rendit dans le pays *Govangbo*; il passa le lac » nommé *Tenghis*; après avoir épousé la vierge » *Goh Maral*, il se dirigea vers le *Nord* (1), et

(1) Dans l'original il y a *dorona zuk*. — *Dorona*, que M. Schmidt traduit toujours par le *Nord*, signifie l'*Orient*. Le miroir des langues mongole et mandchoue dit à l'article DZAEGOUN (lisez DZOUN) :

« *Noran degdeku etegeti Dzoun kèmèmoï. Bassa* » DORONA, *kèmèmoï*; c'est-à-dire, le côté où le soleil se lève s'appelle *Dzoun*. On le nomme aussi » DORONA. — *Dzoun* signifie originairement la » *gauche*. »

» arriva à l'extrémité de la grande eau (1) nom-
» mée *Baikhal*, sous la montagne appelée *Borkhan*
» *Khaldouna*, où il trouva le peuple des *Bida*.
» Ceux-ci lui demandèrent la cause de son arrivée.
» Il leur raconta son origine venue du puissant
» *khagan d'Ænèdkèk* et sa descendance de *Tuhl*
» souverain du Tubet. Alors les *Bida* se réunirent
» et dirent entre eux : Ce jeune homme est d'une
» naissance illustre, il nous donnera un com-
» mencement, et il faut en faire notre chef;
» ainsi ils le choisirent pour prince et obéirent à
» tous ses commandemens (2). »

---

(1) Dans l'original *mourèn*, qui signifie un grand fleuve. A la vérité on pourrait prendre le lac Baikhal pour un fleuve considérable, dont l'origine serait l'*Angara supérieur*, et qui, considérablement augmenté par les eaux de la *Selengga* et d'autres rivières moins grandes, s'écoule par l'Angara et le Ieniseï, vers l'océan Glacial.

(2) Outre ce passage, M. Schmidt en donne un autre tiré du livre tubetain *Nor vou proung va*, qui dans la traduction mongole porte le titre de *Djindamani Arrikæ* (rosaire des talismans). D'après les expressions de M. Schmidt, il contient, sur 344 feuillets in-folio oblong, « quantité d'historiettes et de fables indiennes et tubetaines. » — Ce livre dit : « *Ænedkègiin dorana zuktou* Bidain *oulous kèmèko oulous bœlouge*, » ou, « à l'orient d'*Ænedkek* (Hindoustan), se trouve le peuple appelé Bida. » — M. Schmidt s'est bien gardé de traduire ce passage, puisqu'il contient

Le *Ouan sing thoung pou*, dictionnaire chinois de tous les noms célèbres, dit que *Bordjighin* était le nom de la famille de Tchinghiz khan, et son prénom *Temoudjin*. Ce même ouvrage donne l'extrait suivant de l'*histoire secrète* de la dynastie *Youan* : « Le premier ancêtre de cette famille était » un homme d'une haute stature, et d'une cou- » leur bleue, qui avait épousé une femme triste » et délaissée. Il menait une vie nomade, tra- » versa l'eau appelée *Tenghis*, et arriva devant » la montagne *Bourkhan*, à la source de la » rivière *Oua nan*, où sa femme accoucha d'un » fils nommé *Batatchi khan*. De lui naquit *Ta-* » *matcha*, qui dans la douzième génération eut » pour successeur *Bodouantchar*, duquel des- » cendit, dans la treizième, *Temoudjin*, qui porta » le nom de famille de *Bordjighin*, et qu'on » regarde comme fondateur de la dynastie » *Youan*. »

On voit donc aussi par les historiens chinois, que la famille de *Tchinghiz* prétendait être originaire d'un pays situé au sud ou à l'ouest du lac *Tenghis*. En langue mongole, *Tenghis* signifie un lac très-étendu, et je pense qu'il s'agit ici du *Khoukhou noor* ou *lac bleu*, situé à l'occident de

---

une absurdité ; car les *Bida* ou *Mongols* ne se trouvent pas à l'orient de l'Hindoustan.

la province de *Chen si*. Les Chinois l'appellent *Thsing hai* (mer Bleue) ou *Si haï* (mer occidentale). Souvent les Mongols donnent aussi le nom de *Tenghis* à ce lac, parce qu'il est le plus considérable du pays. Je ne dois pourtant par passer sous silence que les *Euleuth Dzôn gar* appellent *Tenghis* le lac *Balkhach*, qui est au sud-ouest du *Saisan;* mais il ne me paraît pas que ce soit le *Balkhach* duquel il est ici question.

Il est très-remarquable que le récit qui place l'origine de la famille de Tchinghiz dans un pays situé au sud ou à l'ouest d'un grand lac, tel qu'on le lit dans les deux passages rapportés ci-dessus, se retrouve presque avec les mêmes circonstances dans les anales chinoises, relativement à l'origine de la famille des princes des *Thou khiu*, ou *Turcs de l'Altaï*. « Les ancêtres » des *Thou khiu*, disent-ils, habitaient près du » lac *Si hai* (mer occidentale). Leur famille fut » détruite par un peuple voisin. Tout fut massacré, à l'exception d'un enfant de dix ans, » auquel on coupa les mains et les pieds. Une » *louve* le nourrit; l'ennemi ayant menacé de » nouveau ses jours, un génie le transporta avec » la louve à l'orient du lac. Il se rendit de là dans » un pays montagneux situé au nord-ouest du » pays des *Kao tchhang*, ou des *Ouigours*, où il » trouva une caverne aboutissante à une plaine.

» fertile, qui n'avait que 200 *ly* d'étendue. La » louve y accoucha de dix enfans mâles, qui » enlevèrent des femmes. Ils donnèrent leur nom » à leurs familles. Comme *Asena* était le plus » spirituel d'entre eux, il devint leur chef; ses » descendans régnèrent sur la peuplade qui ha» bitait cette plaine. Au bout de ses étendards il » mit des têtes de *loup*, pour perpétuer la mé» moire de son origine. D'après d'autres récits » le nom de sa famille fut *Sena*, c'est-à-dire, » *loup*. »

En langue mongole, un loup s'appelle *tchino* ou *tchinô*, et d'après la tradition mongole, *Burtè Tchinô* était également venu d'un pays situé près du *Khoukhou noor*, en passant ce lac. Il se dirigea vers l'est, ou plutôt vers le nord-est pour arriver dans les montagnes où il trouva les *Bida* ou Mongols. Tout cela porte à croire que la famille de Tchinghiz khan descendait des khans des *Thou khiu*. Ce qui n'est pas impossible, puisque ces derniers possédèrent tout le pays situé entre la Sibérie et la Chine. Ils furent donc vraisemblablement pendant quelques siècles, les maîtres des Mongols, auxquels ils peuvent avoir donné des princes de leur sang. — Peut-être aussi tout le récit de la descendance de la famille de Tchinghiz des princes tubetains, n'est qu'une fable inventée par les prêtres bouddhistes, pour illus-

trer l'origine de ce conquérant, en faisant venir ses ancêtres d'un pays réputé saint ou sacré.

Nous avons démontré qu'il n'est nullement prouvé que *Bida* fût anciennement le nom que les Mongols se donnaient à eux-mêmes. Cependant ce mot est la cause pour laquelle M. Schmidt nie que la dénomination de *Mongol* soit antérieure à Tchinghiz khan. Mais le texte qu'il traduit ne contredit nullement l'existence de ce nom avant l'époque de ce conquérant, car il dit seulement que Tchinghiz imposa à son peuple le nom de *Kœkœ-Mongol* ou *Mongols* BLEUS. La couleur *bleue* était aussi celle de la dynastie des *Youan*, qu'on doit regarder comme la principale des Tchinghizkhanides. Le premier ancêtre de toute cette race avait été d'une *couleur bleue*, et Tchinghiz ne fit que donner à ses sujets la couleur de sa famille comme *couleur nationale*.

Il n'y a pas le moindre doute que le nom des *Mongols* n'existât avant Tchinghiz. J'ai lieu de croire, et M. Abel-Rémusat l'a déjà observé, que les Mongols soumis à la nation toungouse, appelée 靺鞨 *Mokho*, et au nord-ouest de laquelle ils habitaient, en avaient adopté le nom. Les Chinois ont probablement rejeté de ce mot un *l* final, comme ils le font dans le nom *Tatar*, en l'écrivant 韃靼 *Tha ta*. Alors le

mot *Mo kh* ressemble assez à *Mongol*, et encore plus au مغول *Moghol* des Persans.

Même en rejetant cette hypothèse on n'a qu'à lire le passage suivant, extrait des annales chinoises, pour se convaincre de l'ancienneté du mot *Mongol*. « Les 古 蒙 *Moung kou* (Mon» gols) se trouvent au nord des *Niu tchy* (an» cêtres des Mandchoux de nos jours). Sous la » dynastie des *Thang* (ainsi au plus tard au IXe » siècle) leur horde portait le nou de 兀 蒙 *Moung ou*, 斯 骨 蒙 *Moung kou szu* (lisez » *Mounggous*). Ils sont infatigables, cruels et » braves, voient pendant la nuit et portent des » cuirasses faites avec la peau du poisson *kiao* » (espèce de requin) qui repoussent les flè» ches (1). »

Enfin, le mot *Moung kou* même, qui répond à *Mongol*, se trouve dans ces annales à la cinquième des années appelées *tchao hing*, qui est l'an 1135 de J.-C., ainsi *vingt-six ans avant la naissance de Tchinghiz khan*. L'assertion de M. Schmidt est donc sans aucun fondement.

En montrant ici la partie faible de l'ouvrage

---

1) *Lie tai ki szu Nian piao*; sect. XCI, pag. 23 et 24.

que M. Schmidt se propose de traduire, il n'est nullement dans mon intention de diminuer le mérite de son travail. Je regarde au contraire la publication de l'*histoire des khans mongols* comme une entreprise de la plus grande utilité et d'une haute importance. Je désire cependant que l'auteur communique l'ouvrage avant l'impression à des personnes qui aient fait une étude approfondie, non-seulement du chinois et du mandchou, mais aussi de la littérature et de l'histoire de la Chine et de l'Asie centrale, pour qu'ils puissent éclaircir les points douteux, qui ne manqueront pas de se présenter en grand nombre. Sans cette précaution, il est à craindre qu'il ne parvienne jamais à donner la perfection nécessaire à son travail. Je fais en même tems les vœux les plus sincères pour que le gouvernement russe, ou un protecteur éclairé des lettres se charge des frais de l'impression, que l'auteur ne se sent peut-être pas disposé à faire lui-même.

EXTRAIT

*D'une Lettre de M. Schmidt, de Saint-Pétersbourg, adressée à M. Klaproth, en réponse à l'*Examen des Extraits d'une Histoire des Khans mongols.

Avec les Remarques de M. Klaproth.

Saint-Pétersbourg, le 22 mai 1823.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre du 15 avril avec l'examen de mes Extraits de l'Histoire mongole, et je vous demande la permission d'y faire les objections suivantes (1).

Je sais très-bien que la vie de *Tchinghiz khan*, telle qu'elle est rapportée dans l'Histoire mongole de *Sanan Sètsen*, diffère considérablement du récit des écrivains chinois et mahométans, et

(1) Plusieurs de ces objections confirment ce que j'avais dit du degré de confiance que méritait l'*Histoire ancienne des Mongols*, extraite par M. Schmidt. Pour les autres j'ai ajouté des remarques qui servent à les affaiblir ou à les détruire entièrement. KL.

qu'il s'y trouve des anachronismes incontestables. Je ne cherche pas à défendre ces erreurs, et si vous lisez les notes que je prépare pour la traduction de cet ouvrage, vous y verrez que je soumets l'auteur mongol à une critique beaucoup plus sévère que vous ne l'avez fait vous-même. Je suis par exemple surpris que vous ayez passé sous silence plusieurs de ces erreurs, et entre autres, *la paix de dix-huit ans*, qui, comme nous le savons positivement, n'a jamais existé. Mon auteur compte aussi parmi les khans mongols *Gouden* ou *Godan*, frère de *Gouiouk*, et il diffère en cela des historiens musulmans et chinois. La raison en est que ce prince et sa mère avaient un fort parti dans le peuple, et que les Mongols ont toujours eu la plus grande vénération pour lui et pour *Khoubilai*, parce qu'ils sont les premiers qui ont introduit le *Bouddhisme* parmi eux. L'histoire de *Sanan Sètsen* ne dit absolument rien des princes mongols qui ont fait des conquêtes dans l'occident de l'Asie et qui y ont régné, et le nom de *Khoulagou* même ne se trouve pas dans la liste des fils de *Tolai*. J'ai commis une faute en prenant *Arrik* et *Bœkè* pour des noms de deux princes différens; c'est un seul nom *Arik-Bœkè* (Arik-Bouga).

Je ne crois pas que les *Solongos* soient les *Coréens*, mais bien les *Solons*, appelés encore

aujourd'hui *Solong Dakhour* par les Mongols. L'histoire de la guerre contre eux, paraît aussi indiquer la contrée située sur le fleuve *Amour*, la *Daourie*.

Remarque. — Ici M. Schmidt se trompe : *Solònggos* est le nom mongol des Coréens. Le *Miroir de la langue mongole* (Vol. V, fol. 3 *verso*) dit : *Tchookhianu kumœni* Solkho *kèmèmoi; bassa* Solonggos *kèmèmoi*. « Les gens de » *Tchao sian* sont appelés Solkho ; on les nomme encore » Solonggos. » *Solkho* est aussi en mandchou le nom de la Corée, appelée *Tchao sian* par les Chinois.

Vous avez raison de lire *Tayan khân*. Ce nom se trouve écrit de même dans l'ouvrage de *Sanan-Sètsen*. C'est dans un seul endroit qu'on lit *Daïn* ou *Taïn*. Dans le manuscrit que je possède l'*i* et l'*a* sont souvent confondus, ce qui occasione de fréquentes méprises. De cette manière j'ai lu *Un khaghan* au lieu de *Ong* ou *Oung khaghan*.

Mon historien dit seulement que *Temoudjin* a été élu *khaghan* par les *Aroulood* (ou plutôt *Aroulad*), dont le chef était *Bohrdji*, le premier et le plus fidèle des compagnons de ce prince. — *Marco Polo* met cet événement en 1187, ainsi *deux ans* avant l'époque indiquée par l'histoire mongole.

Je ne renonce pas encore au nom des *Bidè*, que j'écrirai dorénavant *Bèdè*, puisqu'il se trouve

prononcé de cette manière dans les livres kalmuks. Les *sinologues* assurent que les Chinois choisissent exprès des caractères d'un sens humiliant, pour rendre les noms des peuples voisins, qui sont leurs ennemis naturels. J'aurai bientôt le plaisir de démontrer que *Hioung nou* ou *Khioun nou* est véritablement un nom *mongol* (1).

Remarque.—Ce que M. Schmidt dit du nom *Bèdè*, qu'il pense être identique avec la dénomination 狄北 *Pe ti*, ou *barbares septentrionaux*, par laquelle les Chinois désignèrent autrefois les peuples de la race *toungouse*, ne peut avoir aucun fondement, puisque cette dénomination est véritablement significative; car les Chinois ont appelé *Ti* (barbares) ces mêmes peuples, long-tems avant de leur donner le nom de *Pe ti* (barbares du nord). Il n'y a donc ici aucun point de contact avec *Bèdè*, qui est sans doute l'ancien nom tubetain des Mongols.

Outre les *Pe ti*, où barbares du nord, les historiens chinois parlent encore d'un autre peuple qui porte un nom semblable écrit, à la vérité, avec d'autres caractères; savoir, 題白 L'histoire de la Chine méridionale, pen-

(1) Le mot *Hioung nou* peut être significatif en *mongol;* mais la nation qui portait ce nom était incontestablement *turque*. La ressemblance des sons des noms d'hommes ou d'endroits ne démontre nullement la parenté des peuples chez lesquels on les trouve. La ville russe de *Toula* n'a rien de commun avec *Toul*, *Toulon* et *Toulouse* en France, ni avec les *Toulteques* du Mexique. Kl.

dant la division de l'empire qui eut lieu dans le Ve et VIe siècle de notre ère, dit : « Le nom de la famille du roi » des *Pe ti* est *Tchhi*, et son nom propre *Szu hi ny*. Les » ancêtres de cette peuplade étaient une tribu séparée des » *Hioung nou*. Quand *Kouang yng*, sous les *Han*, faisait » la guerre contre les *Hioung nou* t il fit mettre à mort un » homme de la tribu des *Pe ti*. Cette tribu se trouve à l'o- » rient du royaume des *Houo*. En allant de ce dernier pen- » dant six jours vers l'occident, on entre dans la Perse » (*Po szu*). Leur pays produit du blé et du froment, des » melons, des fruits et d'autres comestibles. Les *Pe ti* res- » semblent tout-à-fait aux *Houo*. Sous la dynastie des » *Liang*, la troisième des années appelées *phou toung* » (522 de J.-C.), ils envoyèrent une ambassade, qui ap- » porta un tribut consistant en productions du pays (1). » Le même ouvrage dit que les *Houo* étaient une tribu séparée des 師車 *Kiu szu*, ou des *Ouigours*. Les *Pe ti*, qui leur ressemblaient parfaitement, étaient donc aussi une *peuplade ouigoure* ou *turque*, et non des *Mongols*.

Votre remarque, sur la signification du mot *dorona*, est fondée; cependant son application ne peut pas être générale. Les Mongols, comme sectateurs de *Bouddha*, appellent l'Orient *dorona*, ou *dzégoun*; c'est-à-dire la *gauche*, parce qu'ils se tournent vers l'*Inde*, ou vers le *Midi* (*émunè dzuk* ou la *région du devant*) pour faire leur prière, et alors l'*Orient* est à leur *gauche*. Les

(1) V. *Youan kian louy han*, S. CCCXXXVI, p. 27 *recto*.

Mongols, qui ne sont pas *Bouddhistes*, appellent au contraire l'Orient *émunè*, ou le *devant*, et alors ils ont le Nord à gauche (*dorona*). Je pourrais en citer un grand nombre d'exemples, si je ne craignais pas de donner une trop grande étendue à cette lettre. Les dénominations kalmukes des quatre points cardinaux démontrent parfaitement ce que je viens d'avancer. L'Orient s'appelle *outghoukhoï*, ou le *levant*, la *croissance*; le Nord, *zœhn*, ou la *gauche*; l'Occident, *chinggèkoï*, le *coucher*, ou la *disparition*, et le Sud s'appelle *barohn*, la *droite*.

Remarque. — Ce que M. Schmidt dit ici est généralement exact; mais dans le livre *Nor vou proung va*, qu'il avait cité, *dorona* doit signifier l'Orient, puisque cet ouvrage tubetain a été composé par un *Bouddhiste*, qui se tournait vers l'*Inde* ou vers le *Midi*, pour faire ses prières, et qui, de cette manière, avait l'Orient à *gauche*.

Vous dites, Monsieur, que les historiens chinois et mahométans ne font aucune mention de *Bidètsoughan*, ou *Bidètsèkhan*, fils de *Burtè Tchino*. Cependant, dans le passage du *Ouang sing thoung pou*, que vous citez à la page 208 (passage pour lequel je vous remercie beaucoup), je trouve le nom de *Batatchi khan*, qui me paraît être identique avec celui de *Bidètsèkhan*, dans l'histoire mongole de *Sanan Sètsen Khoung-Taidji*. Une preuve évidente que les deux ou-

vrages parlent d'un même personnage, c'est que dans l'histoire mongole le fils de *Bèdètsèkhan* est nommé *Tamatsak*, et *Tamatcha* dans le livre chinois que vous citez. *Burtè Tchino* signifie le *loup en hiver;* car *burtè* désigne *la couleur plus claire que le poil de certaines bêtes fauves prend en hiver.* Mon auteur mongol ne lui attribue pas *la couleur bleue*, mais bien à son prédécesseur *Toou ting unggetou*, qui vint de l'Inde se sauver dans le Tubet, plus de trois cents ans avant notre ère. *Toou ting* est un mot tubetain qui signifie *bleu de ciel.* Il s'agit donc ici d'une origine céleste, ou d'un fils du ciel.

Remarque. — Après la publication de mon *Examen de l'Histoire mongole*, j'ai trouvé un autre passage chinois sur l'origine des Mongols. Dans l'encyclopédie *San thsai thou hoey* (de l'Homme, sect. XII; fol. 6 *verso*), il est dit : « Une autre race tire son origine de *Batatchi khan*
» (*Tabatchi khan*, dans le texte, est une faute d'orthogra-
» phe). » Dans l'histoire secrète de la dynastie des *Youan*, on lit : « Un loup couleur bleu de ciel, l'engendra avec
» une biche blanche et féroce. Son descendant, à la vingt-
» cinquième génération, était *Temoudjin*, qui fut le chef
» de la grande tribu des Mongols, et qui prit le titre d'em-
» pereur auguste. Pendant long-tems ce peuple habitait à
» 600 *ly*, au nord du désert de *Cha mo* (ou *Gobi*); après
» il vint s'établir sur le versant septentrional de la chaîne
» des montagnes qui borde la Chine au Nord, où il por-
» tait le titre honorifique de *Tha ta* (*Tatar*). » On voit

dans ce passage que le nom de *Burtè Tchino* est traduit par *loup couleur bleu de ciel*, et celui de sa femme *Goh maral* par une *biche blanche et féroce*. En effet *maral* signifie une *biche* en mongol, et le mot chinois *thsan*, que j'avais traduit par *délaissé*, peut aussi se rendre par *cruel et féroce*.

SUR L'AFFINITÉ

DU

COPHTE

AVEC LES LANGUES DU NORD DE L'ASIE ET DU NORD-EST DE L'EUROPE.

Après avoir inutilement cherché quelques rapports entre le *cophte* et la langue des *Berbers*, ou des peuples originaires du mont Atlas, j'ai cru m'apercevoir de l'affinité de plusieurs mots égyptiens avec ceux des idiomes du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe. Frappé de cette ressemblance, j'ai soumis à une comparaison scrupuleuse avec ces idiômes, environ trois cents mots cophtes désignans les objets naturels les plus ordinaires. A mon grand étonnement, j'en ai retrouvé un nombre considérable dans les langues des peuples finnois orientaux, tels que les *Wotiakes*, les *Permiens* et *Zyriaines*, les *Mordouines* et *Mokchas*, les *Ostiaks*, et principalement les *Tcheremisses* et *Tchouwaches*, qui tous habitent entre le Wolga et l'Ob. D'autres mots cophtes offrent des ressemblances avec ceux de la langue des *Samoièdes* de la Sibérie, des habitans du

Caucase et des peuples de l'Europe septentrionale. Les rapports du *cophte* avec les dialectes de l'Asie méridionale ont été moins fréquens.

Ces rapports paraissent annoncer que l'on peut concevoir des doutes sur l'origine africaine des Égyptiens, puisqu'il est certain que les mots cophtes, qui ne sont ni *sémitiques* ni *grecs*, doivent être regardés comme les restes de l'ancien langage du peuple, dont nous ne connaissons la civilisation que par les monumens gigantesques qui nous révèlent son existence passée, et par ces débris de momies qui servent à chauffer la marmite du Bédouin.

COMPARAISON

DU COPHTE AVEC D'AUTRES LANGUES.

Ciel,	*neïfioui*	*nef*, breton.
		neew, walish.
		nebo, slave.
	pe	*pil*, wotiake en Sibérie.
Soleil,	*ri*	*rii*, Ile Mallikolo.
Lune,	*ioh*	*yue*, chinois.
		ài, turc.
Étoile,	*siou*	*soou*, wogoule.
Vent,	*tiv*	*tyl*, permien,
Brouillard,	*nif*	*nebula*, latin.
Matin (le),	*chorn*	*chorah*, tcheremisse.

Soir,	*rouhi*	*rout*, zyriaine.
		sior, tcheremisse.
		sourdo, antsoukh du Caucase.
Terre,	*kahi*	*khak*, persan.
Eau,	*moou*	*mou*, toungouse.
Fleuve,	*iaro*	*arou*, arménien.
		arga, persan.
		hiar, lesghi de Tchar.
Vague (la),	*hoïmi*	*somy*, sorabe.
		komby, ostiake de Narym.
Mer,	*iom*	*iang*, chinois.
Chemin,	*hir*	*kir*, mordouine
Poussière,	*chich*	*setch*; wogoule.
		chiou, ostiake.
Sable,	*cho*	*cha*, chinois.
		soi, ostiake de Narym.
Argile,	*lóïhi*	*laï*, persan.
Père,	*iót*	*iada*, tcherkesse.
Fils,	*chir*	*suraz*, mokchane.
		zura, mordouine.
Fille,	*cher*	*sourka*, kachoube.
		sourag, souane du Caucase.
Mari,	*hai*	*aikou*, permien.
Épouse,	*shimi*	*imi*, ostiake.
Mort (la),	*mou*	*mah*, arménien.
Garçon,	*alou*	*iali*, assane en Sibérie.
		oulou, *oglou*, turc.
Tête,	*afe*, *ape*	*aiwa*, samoïède.
		pè, finnois.
		oupo, océanique.
	djodj	*tchycha*, kamtchadale méridional.

Cheveux,	*foï*	*fa*, chinois.
Nez,	*chai*	*chié*, tchekesse.
Bouche,	*ro*	*rot*, russe.
Langue,	*aspi*	*absag*, ossète,
		ips, abasse.
	las	*lesou*, arménien.
Barbe,	*mort*	*morousk*, arménien.
Cou,	*mot*	*metch*, leschĭ de Dido.
Œil,	*wal*	*twali*, géorgien.
Peau,	*hof*	*khoba*, samoïède.
Dent,	*chol*	*tsiol*, andi.
		tsulæe, akoucha.
Dos,	*jissi*	*sisi*, yakoute.
Épaule,	*moti*	*moude*, samoïède.
Poitrine,	*mestenhit*	*mieste*, mordouine.
Ventre,	*nedji*	*nes*, afghan.
Main,	*tot*	*tota*, touchi du Caucase.
	djidch	*tchesy*, finnois.
Doigt,	*tzib*	*tchy*, chinois.
Pied,	*fat*	*fot*, gothe.
		pade, zend.
		bat, bali.
		wot, sanskrit.
	rat	*troad*, breton.
	jalodch	*jalga*, finnois.
Genou,	*keli*	*kièlis*, lithuanien.
		khale, tchouwache.
		koléno, slave.
Os,	*kas*	*kost*, slave.
		kouchha, tcherkesse.
Cœur,	*hit*	*het*, romance.
Bœuf,	*èhè*	*ech*, walish.

Vache,	*wahsi*	*vache*, français.
Veau,	*mas*	*mous*, permien.
		mos, *mès*, zyriaine.
		μοσχος, grec.
Chèvre,	*jahsi*	*saæ*, mordouine.
Beurre,	*jeli*	*skali*, tcheremisse.
Lait,	*erot*	*irdche*, souane.
		rdze, géorgien.
		rakh, lesghi.
Chien,	*ouhór*	*koër*, finnois.
		ouri, îles de l'Océanique.
Cerf,	*eioul*	*olen*, russe.
Cheval,	*htzo*	*soïa*, koubitchi du Caucase.
Chat,	*chaw*	*chat*, français.
Ours,	*lawoï*	*lefou*, mandchou.
Poule,	*halit*	*heleko*, lesghi d'Awar.
		ἀλέκτωρ, grec.
Poisson,	*tewt*	*tewsi*, géorgien.
Puce,	*fei*	*puitch*, wotiake.
Vieillard,	*h'ello*	*herau*, lesghi d'Awar.
Voleur,	*reffioui*	*razen*, persan.
		rakhsen, kourde.
		rœuber, allemand.
Maison,	*iï*	*iw*, nogai et khivien.
		ouï, turc de la Sibérie.
Charrue,	*hewi*	*iïwi*, afghan.
Hache,	*kelebi*	*kerwis*, (*r* pour *l*) finnois.
	madchi	*machado*, portugais.
Arc,	*fit*	*wutch*, permien.
Flèche,	*sotznef*	*niw*, zyriaine.
	sati	*sagitta*, latin.
Cuirasse,	*fork*	θώραξ, grec.

Joug,	*nabef*	*nypy*, wotiake.
Filet,	*chné*	*seine*, français.
Bateau,	*wari*	*barque*, français.
	riwi	*rut*, ostiake.
	dchoi	*dchaw*, *dzau*, toungouse.
Charbon,	*dchebs*	*chu*, *chuw*, tcheremisse.
Anneau,	*chjour*	*sourk*, mordouine.
		chergas, tcheremisse.
		surou, tchouwache.
Comestibles,	*peri*	*p'ouri*, pain (en géorgien.)
Froment,	*souo*	*siou*, zyriaine.
Orge,	*iot*	*iedi*, wotiake.
		id, permien.
Dieu,	*nouti*	*noub*, *noum*, samoïède.
Voix,	*smi*	*sem*, tcheremisse.
	h'rou	*raust*, islandais.
Froid,	*hodch*	*khouatchala*, lesghi de Tchar.
		kodchit, zyriaine.
	dchaf	*saukh*, *sowouk*, turc de la Sibérie.
Grand,	*naa*	*nad*, wogoule.
	och	*otchy*, mokchane.
		udchit, permien.
		issa, tcheremisse.
Petit,	*koudchi*	*kitchi*, turc de la Sibérie.
Beau,	*ouem*	*amiem*, kamache.
		omat, samoïède.
Gros,	*oumot*	*houm*, tchouwache.
Beau,	*saï*	*saï*, tcheremisse.
Blanc,	*ouowch*	*ocho*, tcheremisse.
Vert,	*lik*	*lys*, permien.
	nidchi	*nudchiwis*, zyriaine.

Bois,	*wo*, *wó*	*pou*, tchcremisse et permien.
		wodda, tchouwache.
		wood, anglais.
Acier,	*stali*	*stahl*, allemand.
Champ,	*koi*	*koui*, ostiake.
Limite,	*awridch*	*awadch*, ossète.
Ville,	*waki*	*watch*, *wach*, wogoule.
Haut,	*josi*	*joujit*, wotiake.
Profond,	*chik*, *chok*	*dcheka*, moultani.
Montagne,	*toou*	*tau*, *tagh*, turc.
Colline,	*tzal*	*sal*, wogoule.
Air,	*aer*	*aer*, latin.
Vapeur,	*ouchah*	*ourdchoua*, albanais.
	choïch	*chochko*, tcheremisse.
Trou,	*ouatzni*	*as*, wogoule.
		ouys, ostiake.
Fosse,	*chik*	*tchog*, persan.
		tchag, tchetchentse.
Fossé,	*ior*	*or*, *our*, turc en Sibérie.
		our, wogoule.
Branche,	*dchal*	*dal*, boukhare.
		tél, *tiel*, wogoule.
Ecorce,	*kik*	*kegew*, arménien.
	kok	*kuk*, *kiouk*, turc.
Front,	*khaf*	*kef*, breton.
		kyf, walish.
Feuille,	*dchowi*	*tchaba*, *tchabe*, samoïède.
Fruit,	*outah*	*oudany*, wotiake.
Plante,	*tódchi*	*tikcha*, mordouine et mokchane.
Herbe,	*sim*, *smeh*	*tchemen*, persan.

Semer,	*sat*, *set*	*saat*, *saet*, allemand.
		saét, lappon.
	siti	*seiouti*, lithuanien.
Cuire,	*fosi*	*pyst*, wotiake.
Battre,	*tchaw*	*tsaw*, ossète.
		chiïas, tcheremisse.
	michi	*masun*, lithuanien.
	fólh	*weli*, ostiake du Wasiougan.
	chichi	*sist*, lettonien.
Manger,	*ouem*	*amiem*, samoïède.
Donne,	*tiï*, *di*	*dai*, slave.
		da, latin.
Non,	*an*	*anou*, lesghi de Dido.
		ouni, tcheremisse.
Moi,	*apok*	*abe*, tcheremisse.
Dessus,	*choï*	*sus*, français.
Sueur,	*fót*	*pot*, russe.
Cul,	*fóta*	*podex*, latin.
Chaleur,	*chom*	*sommer*, allemand.
Lacet,	*fach*	*fessel*, allemand.
Cavité,	*khol*	*hohl*, allemand.
Tombeau,	*mhaou*	*mou*, chinois.
Navigateur,	*nef*	*navis* (vaisseau), latin.
Guerre,	*wots*	*wost*, walaque.
		och, wotiake.
Vol (*furtum*),	*jol*	*souol*, lappon.
		cholo, tcheremisse.
Blessure,	*fólh*	*vulnus*, latin.
Manteau,	*fork*	*froc*, français.
Aimer,	*loblew*	*loubliou*, *loubit*, slave.
Milieu,	*miti*	*mitte*, allemand.

Manière,	*mini*	*mean*, anglais.
Habitation,	*onh*	*ion*, wogoule de Tcherdym.
		ounna, tcherkesse.
Nuit,	*ochi*	*oidsa*, irlandais.
		esse, estonien.
Poussiere,	*rüssi*	*riti*, lapon.
		rik ossète.
		rioukh, ostiake de Loumpokolsk.
Coudre,	*sati*	*chit*, esclavon.
Porte,	*své*	*bjé*, tcherkesse.
Sommeil,	*srom*	*schlummer*, allemand.
Dire,	*taouo*	*tao*, chinois.
Feu,	*kôht*	*khot*, kotove et arintse.
Haie,	*tzôm*	*zaun*, allemand.
Rivière,	*iaro*	*or*, lesghi.
Petit,	*chim*	*djama*, tchetchentse.
		semoiou, ingouche.
Chaleur,	*charwa*	*jar*, russe.
Lécher,	*ledjh*	*lécher*, français.
		lecken, allemand.
Sac,	*sôk*	*saccus*, latin.
Vouloir,	*óch*	*ouch* (volonté), tcheremisse
Imparfait,	*mounk*	*mancus*, latin.
Midi,	*meri*	*meridies*, latin.
Origine,	*rót*	*root*, (racine) anglais.
Joie,	*rôut*	*rad*, russe.

COMPARAISON DU BASQUE

AVEC LES IDIOMES ASIATIQUES,

ET PRINCIPALEMENT AVEC CEUX QU'ON APPELLE SÉMITIQUES.

Le Basque est un des idiomes les plus singuliers de l'Europe. Au premier coup d'œil il ne paraît offrir aucune ressemblance avec les autres langues connues, si l'on excepte toutefois les termes gothiques et latins qui s'y sont introduits postérieurement. Sans partager l'opinion des admirateurs du Cantabre, qui le regardent comme l'idiome le plus parfait de l'Univers, et comme la mère de tous ceux de l'ancien continent, j'ai cru qu'il serait intéressant de le comparer tant avec les langues asiatiques qu'avec les différens dialectes des Berbers, ou des habitans du mont Atlas. Pour arriver à ce but, j'ai soumis à un examen scrupuleux le petit Vocabulaire basque, rédigé par M. le baron Guillaume de Humboldt, et inséré dans le quatrième et dernier volume du *Mithridates* d'Adelung. Il contient à peu près six cents articles, parmi lesquels j'ai trouvé cent cin-

quante mots qu'on peut rapporter à des racines asiatiques et principalement semitiques. Les coïncidences avec le Berberi sont presquenulles. Sans vouloir tirer de conséquences de ces observations, j'ai l'honneur de les présenter au Conseil de la Société Asiatique. Il me reste à remarquer que les formes bizarres de la grammaire basque n'offrent aucune analogie avec les sémitiques. Je ne crois donc pas que, parce qu'on trouve des racines hébraïques et arabes dans leur langue, on puisse regarder les Cantabres comme une colonie sémitique, émigrée vers l'Occident. Les personnes qui désirent l'explication de semblables phénomènes glottiques, la trouveront dans mon *Asia polyglotta* (p. 35 — 40, et Préface, p. IX).

Age, maturité,	*adina.*	**Chaldéen, עדן** *i'dan;* **tems, עת** *a'et, et,* **עתק** *a'tyk,* **âge.**
Agneau,	*arcumea.*	**Arabe, ارغ** *arig'.*
	umeria.	**Chaldéen, אמרא** *immera.* **Arabe امّر** *immer,* **عمروس** *ou'mrous.*
Ame,	*arima.*	**Arabe, ارماق** *armaq,* **le dernier soupir d'un mourant.**
Aile,	*egaa.*	**Hébreu, אגף,** *egaf.*

Aveugle,	*ichua*, *itsua*.	Arabe, عشى *a'chi.*
Avoine,	*oloa*.	Turc, يولاف *ioulaf.*
Baiser (le)	*apa*.	Turc, اوپوش *opuch.*
Barbe,	*bizarra*.	Ossète, *botzo*.
		Andi dans le Caucase, *bigajou*.
Bâton,	*maguila*.	Hébreu, מקל *maqel.*
Blanc,	*zuria*, *churia*.	Samoïède, *syr*, *sirr*.
		Wogoule, *sorni*, *sar*.
Blessure, plaie,	*zauria*.	Arabe, جرح *djarh'.*
		Turc, يارة *iareh.*
Bœuf,	*idia*.	Gallois, *eidion*.
Bois (le),	*zura*.	Arménien, ծառ *dzar.*
Bon,	*ona*.	Turc, اوگات *onat.*
Bouche,	*aoa*.	Nogai, Bachkire, *aos*, *awouz*.
Boue,	*balxa*.	Turc, بالچيق *bal-tchiq*.
Bras,	*besoa*.	Persan, بازو *bazou.*
Brebis,	*ardia*.	Estonien, *iar*.
		Touchi du Caucase, *arlhe*.
Broussailles,	*basoa*.	Persan, بيشه *bicheh.*
		Allemand, *busch*.
Cerf,	*oréna*.	Toungouse, *oron*.
		Slawe, *olen*.
Chat,	*catua*.	Arabe, قط *qytt*
		Turc, كدى *kedy*.
Chaux,	*carea*.	Chaldéen, גירא *ghira*.
		Arabe, كرس *kirs*.

Cheval sauvage,	*zamaria.*	Syriaque, *khamoura.*
Cheveux,	*ulea.*	Slawe, *wolos.*
		Allemand, *wolle.*
Chèvre,	*auntza.*	Arabe, عنز *a'nz.*
Chien,	*potzou.*	Russe, *pes*, *pessik*
		Allemand, *petze.*
Ciel,	*serua*, *cerua.*	Sanskrit, *souria.*
Clair,	*acena.*	Turc, اچق *atchiq.*
Clef,	*guilça.*	Persan, كليد *kilid.*
Cochon,	*charria.*	Hindoustani, سوار *souaer.*
Corbeau,	*erroya.*	Arabe, اعور *aou'er.*
Crâne,	*cosca.*	Persan, كاسه *kaseh.*
Crapaud,	*zapoa.*	Hébreu, צב *dzab.*
		Arabe, صفدع *sifda'.*
Crime,	*hobena.*	Arabe, حوبه *h'aubeh.*
Dent,	*ortza.*	Arabe, عارض *a'ryz.*
Doigt,	*atza.*	Hébreu, אצבע *etzba'.*
Dormir,	*lo*, *loa.*	Souane et Mingrelien, *louri.*
Douleur,	*mina.*	Persan, مان *mân.*
Dur, fort,	*zailla.*	Arabe, جلد *djald*, جليد *djalid*; صلد *sald*, *sild.*
Eclair,	*chimista.*	Turc, شمشك *chimchek.*

Étoile,	*izarra*, *zarra*.	Berber, ایشری *itzri*, plur. ایشران *itzran*. Gallois, *seren*. Hindoustani du Dekan, *djarre*. Akoucha du Caucase, *zouri*.
Examiner, rechercher,	*aratu*.	Turc, ارامق *ara-maq*.
Faible, paresseux,	*lachoa*.	Persan, لاشه *lachah*.
Fange,	*cimaurra*.	Turc, كومره *kumreh*.
Feu,	*sua*.	Arabe, سعار *sou'ar*.
Feuille,	*orria*.	Arabe, ورق *ouerq*.
Fièvre,	*sukharra*.	Arabe, سكات *sekât*.
Filet,	*sarca*.	Arabe, شركه *charkah*. شرك *chark*.
Fille,	*nesca*.	Hébreu, נש *nas*. Estonien, *netchit*. Samoiède, *neatzyke*.
Finir,	*neitu*.	Arabe, نهى *nehi*.
Flamme,	*garra*.	Arabe, حرق *h'arq*, feu. Kriwo-Livonien, *karst*, chaleur.
Flocon de neige,	*tela*.	Chaldéen, חלג *telag*. Arabe, ثلج *tzeldj*.
Fosse, trou,	*lezoya*.	Arabe, لجوف *ledjef*.
	odia.	Teleoute, *oidouk*.

Froid,	*otza.*	Ostiake du Wasiougan, *itchik.*
Frontière,	*muga.*	Ostiake de Beresow, *moûkout..*
		Tchetchense, *moukhk.*
Fumée,	*quea.*	Lesghi de Tchar, *koui.*
		Samoïède de Tourou-khansk, *kwoe.*
Gardien,	*zaina.*	Arabe, صيان *siyân.*
Gelée blanche,	*bitsuria.*	Persan, پژه *peje,* پژ *pej.*
Genou,	*belana.*	Samoïède, *poul, poule, pouly.*
		Finnois, *polwy.*
Grains, céréales,	*artoa.*	Persan, آرد *ârd,* farine.
		Grec, ἄρτος.
Grand,	*andia.*	Samoïède Tawhgi, *annia.*
Grappe de raisin,	*matsa.*	Boukhare, *maisi.*
		Estonien, *mesi, mari.*
Gras, gros,	*guicena.*	Arabe, كشم *ketzim.*
Grêle,	*garia.*	Hébreu, קרח *gerakh.*
Grenouille,	*zapallora.*	Hébreu, צפרדע *tsepharedda'.* V. Crapaud.
Haut,	*goia.*	Hébreu, גאה *gaâh.*
Hérisson,	*sagarroya.*	Persan, سغار *sag'ar;* سغر *sag'r.*
Joue,	*autza.*	Arabe, عذار *idzar.*
Lard,	*chingarra.*	Arabe, خنزير *khinzîr,* ochon.

Lie de vin,	*tortica.*	Persan, دردی *dordi*, prononcé ordinairement *tort*.
Lièvre,	*erbia.*	Arabe, ارنب *erneb.*
Loup,	*otsoa.*	Arabe, عساس *assâs*, عجوز *adjouz.*
Lumière,	*arguia.*	Hébreu, אור *ôr.*
Lune,	*illa.*	Arabe, هلال *hilal*, le croissant.
Maître,	*iauna.*	Arabe, عين *a'in.*
Mâle,	*arra.*	Turc, أر *ar, er.*
		Kalmuke, *arre.*
Manger,	*ian.*	Samoïède, *ieng.*
Maturité,	*aroa.*	Turc, ارش *arich.*
Mer,	*itsasoa.*	Arabe, عجوز *adjouz.*
Mère,	*ama.*	Mandchou, *uma.*
Mobile, léger,	*arina.*	Ioukaghire, *arrangya.*
		Arabe, عين *ra'in.*
Moëlle,	*hunna.*	Arabe, هنة *hennet.*
Mordre,	*autsiquitu.*	Arabe, عضّ *azz*; عذم *a'dzm.*
		Turc, اصرمق *yryemaq.*
Mou,	*guria.*	Arabe, خرع *khary'.*
Mourir,	*il.*	Turc, اولمك *eul-mek.*
Navire,	*ontzia.*	Samoïède de Tourou-khansk, *onou.*
		Toungouse, *ongosou.*

Nez,	*sudurra.*	**Mordouine**, *souda.*
Nid,	*oea*, *ohea.*	**Turc sibérien**, ايا *ouia.* **Turc de Constantinople**, بوه *ioua* ; بوا *iouwa.*
Nom,	*icena.*	**Arabe**, اسم *ism*, *isem.*
Nourrice,	*ana.*	**Mandchou et Turc**, انا *ana*, **mère.**
Nuque,	*garrondoa.*	**Persan**, كردان *kerdan* ; كرد *kerd.*
Oblique, de travers,	*oquerra.*	**Turc**, ارقورو *arqourou*, **Allemand**, *queer.*
Ombre,	*itzala.*	**Arabe**, ظل *dzyll.*
Oreille,	*belarria*	**Wogule**, *bèl*, *pel.*
Ours,	*artza.*	**Ossète du Caucase**, *ars.* **Latin**, *ursus.*
Paresseux,	*aroya.*	**Persan**, اروان *aroân.*
Pays,	*erria.*	**Chaldéen**, ארע *era'a.*
Père,	*aita.*	**Turc**, اتا *ata.*
Perdreau,	*eperra.*	**Persan**, پرپرم *perperem* ; فرفر *ferfer.*
Peu,	*guti.*	**Arabe**, قيت *qit.*
	guichi.	**Arabe**, قيظ *qidz.*
Peur,	*baldur.*	**Persan**, باليدن *baliden*, **avoir peur, craindre.**
Pierre,	*harria*, *arria.*	**Persan**, خارا *khara.* **Gallois**, *harreg.*
Pluie,	*uria.*	**Romance**, *orée.*

		Assane et Kotove en Sibérie, *ouri.*
Pointu,	*zorrotzo.*	Arabe, سراتى *sarati.*
Poisson,	*arraya.*	Samoïède, *harra, kharra.*
Poitrine,	*bularra.*	Arabe, بلد *beled.*
Poli, lisse,	*leuna.*	Arabe, لين *leïn.*
Pomme,	*segarra.*	Persan, زغرور *zoug'rour.*
Poussière,	*autza.*	Arabe, عجّ *adjdj.* faire de la poussière. عجاجه *adjadjah.* Persan, اجاك *adjak.*
Prairie,	*soroa.*	Tchouwache, *seran.* Samoïède de Tomsk, *séior.* Turc, چاير *tchaïr.*
Prune,	*arana.*	Turc, ارك *arik.*
Puce,	*cucuse.*	Persan, كيك *keik.*
Puissant,	*ăl, ahal.*	Hébreu, אל *el.*
Pur, net,	*aratza.*	Arabe, اريض *ariz.* Turc, ارى *ari.*
Racine,	*erroa.*	Arabe, عرق *y'rq.*
Réjouir (se),	*potzou.*	Arabe, بجح *badjah'.*
Renard,	*azeria, aiseria.*	Arabe, هجرس *hedjres.*
Rocher,	*aitza, acha.*	Japonais, *issi.* Permien, *is.*
Roseau,	*sesca.*	Turc, ساز *saz, sæz.*

Rouge,	*gorria.*	Wotiake, *gord.* Permien, *gordé.* Zyriaine, *goird.*
		Arabe, كركث *kirk.*
Rue,	*garrica.*	Arabe, غربن *garín ;* قرو *qarw*, chemin droit.
Sable,	*kaska.*	Ieniséen d'Imbatzk, *khias, khas.*
		Samoïède de Touroukhansk, *kotcha.*
Sac,	*çurruna.*	Persan, شيرار *chirár ;* شيراد *chirad.*
Sang,	*odola.*	Arabe, طلا *tolla.*
Sec,	*agorra.*	Mongol, *khorai.*
		Turc, قرو *qourou.*
		Japonais, *kara.*
		Berber, يقور *iaqqour.*
	chukhoa.	Slave, *soukho.*
Sifflet,	*hichtua.*	Persan, هشت *hicht.*
Soir,	*arratsa.*	Hébreu, ערב *e'reb.*
		Syriaque, *a'roukto.*
		Permien, *rat.*
Songe,	*ametsa.*	Mandchou, *amou.*
Sourd,	*gorra.*	Arabe, خرس *khors.*
		Persan, كر *kar.*
Stable,	*bortiz.*	Arabe, بارد *barid.*
Stérile,	*agorra.*	Hébreu, עקר *a'qar.*

		Arabe, عقير *a'qyr*. عقر *a'qar*, stérile, se dit des femmes.
Tendre, fin,	*bera*.	Persan, بارك *barik*.
	guria.	Arabe, خرع *khara'*.
Traîneau,	*nara*.	Kamtchadale, *narta*.
Trou,	*zuloa*.	Persan, سولاخ *soulakh*.
	ciloa.	Lettonien, *skile*.
Urine,	*pisya*.	Persan, پيشار *pichar*.
	chysia.	Persan, شاشه *chacha*.
	cerisuria.	Nabathéen, شيرزق *chirzeq*.
Vaincre,	*garraitcea*.	Arabe, قهر *qahr*.
Vautour,	*buzoca*.	Persan, باز *baz*.
Veine,	*zana*.	Arabe, شان *chan*.
Vestige,	*atzarma*.	Arabe, عثير *atzir*.
Viande,	*araguia*.	Arabe, عرق *a'rq*, os couvert de viande.
Vieux,	*zar*, *zarra*.	Persan, زر *zar*, *zer*.
Ville,	*iria*.	Hébreu, עיר *i'r*.
Vite,	*sari*.	Arabe, سرع *sira'*.
Voix,	*oihuança*.	Arabe, هوا *haoua*.
		Persan, اواز *aouaz*.
Vol (*furtum*),	*ohorga*.	Turc, اوغر *og'or*, voleur.
	soilla.	Hébreu, שלל *chalal*.
Volonté,	*gogoa*.	Turc, كوگل *gongoul*.
		Persan, خواه *khoua*.
Zèle,	*kharra*.	Arabe, حر *ha'rr*.

MÉMOIRE

DE

JEAN OUOSK'HERDJAN,

PRÊTRE ARMÉNIEN DE WAGARCHABAD,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES ÉVÉNEMENS QUI ONT EU LIEU EN ARMÉNIE ET EN GÉORGIE A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME, SUIVI DE VINGT-HUIT ANCIENNES INSCRIPTIONS ARMÉNIENNES,

TRADUIT DE L'ARMÉNIEN.

Paris, ce 20 juillet 1818.

L'AUTEUR de ce Mémoire est un prêtre arménien, né à Wagarchabad, au pied du mont Ararat, et habitant de Tiflis, où il arriva avec plusieurs de ses compatriotes réfugiés, comme on le verra dans l'ouvrage même. Il l'a rédigé à la demande de son élève, M. Harouthioun Asdowadzatour, qui entretient une correspondance suivie avec sa patrie, et qui, dans le monde littéraire, est connu par la relation de ses voyages et de ses aventures, publiées en russe, à Saint-Pétersbourg, en deux volumes in-8°, en 1813. M. Harouthioun, se trouvant à Paris, m'a offert de mettre ces Mémoires en français, conjointement avec lui;

Comme il est souvent question dans cet ouvrage du brave prince Tsitsianow, qui fut assassiné par trahison devant la forteresse de Bakou, je pense qu'on verra avec plaisir l'épitaphe du monument qui lui a été érigé, en janvier 1812, dans l'église cathédrale de Tiflis, nommée Zion.

CI-GIT

Le Prince PAUL TSITSIANOVV, Général commandant de l'armée russe en Géorgie. Les ennemis, incapables de le vaincre, le firent assassiner le 8 février de l'année 1806, au moment même qu'il allait s'emparer de la forteresse de Bakou, ou son corps est resté en dépôt jusqu'a présent. Interprète de la volonté de S. M. l'Empereur Alexandre I, le Marquis Paulucci, commandant général de la Géorgie, a fait déposer dans ce monument les dépouilles mortelles de ce général, dont la mémoire survivra a ses cendres.

MÉMOIRE

DE

JEAN OUOSK'HERDJAN,

PRÊTRE ARMÉNIEN DE WAGARCHABAD.

CHAPITRE PREMIER.

Après la mort de Nadir, chah de Perse, Héraclius II, roi de Géorgie, devient puissant.

A son retour de Perse, Héraclius, roi de Géorgie expulsa les Khalalou, ou les troupes persanes envoyée. le chah pour garder la forteresse de Tiflis. Il les obligea de quitter la Géorgie et de se fixer hors des portes de Gandja et d'Eriwan. En 1200 de l'ère arménienne (1751 de J.-C.), Héraclius, invité par Hhassan A'ly, khan d'Eriwan, marcha sur cette ville et défit Asad khan, d'origine Afghane, qui avait été un des favoris de Nadir chah. Asad khan avait l'intention de s'emparer d'Eriwan. Il fut repoussé, et Hhassan A'ly khan resta en possession de cette forteresse et de son territoire. Hhassan A'ly promit au roi Héraclius un tribut annuel qu'il paya régulièrement

jusqu'à l'an 1226 de l'ère arménienne (c'est-à-dire 1777 de J.-C.); mais l'année suivante il se révolta contre son bienfaiteur, et renvoya les personnes que ce dernier avait chargées de recevoir le tribut.

Sur ces entrefaites Héraclius rassembla, au mois de septembre 1228 (1779 de J.-C.), une armée, composée en partie de ses propres sujets, et en partie de montagnards et des habitans de Gandja et d'Artzakh (Qarabagh) (1), avec laquelle il prit le chemin qui conduit au pays de l'Ararat. Il arriva à Achtarak, village situé au pied de la montagne Arakats (2), où le katholicos ou patriarche Siméon vint à sa rencontre et lui offrit ses bons offices pour arranger à l'amiable sa querelle avec le khan d'Eriwan, en lui promettant de le disposer à payer le tribut annuel, si Héraclius s'engageait à ne pas livrer bataille. Mais ce dernier, sans égard pour ces offres, marcha contre le khan, le battit, et repoussa son armée jusqu'au village d'Utch Tapa (3).

De là Héraclius retourna au village arménien Parakar, à une heure et demie de chemin d'Eriwan, où il campa. Le patriarche essaya de jouer le rôle de pacificateur, mais inutilement. Héraclius déploya son artillerie sur des collines, et commença à bombarder la ville; mais la distance était trop considérable, ses coups ne fesaient

aucun dommage. En attendant, tous les habitans du territoire d'Eriwan se sauvèrent. Héraclius envoya après eux ses affidés Mélik Chakaroh et Mirza Raby avec le prêtre Johannès, tous les trois Arméniens d'origine, et leur fit dire : « Pourquoi fuyez-vous? me croyez-vous votre ennemi? et ne savez-vous pas que je suis venu pour vous sauver des mains des Persans? Soyez convaincus que je ne m'en irai pas avant d'avoir détruit cette forteresse et avant d'y avoir mis un des vôtres pour la garder. Je forcerai, en outre, les Persans de vous restituer sept fois la valeur de tout ce qu'ils vous ont pris. » Héraclius exigea du patriarche qu'il tranquillisât le peuple, et qu'il lui fît prendre courage, disant qu'il était venu pour le délivrer, et non pour l'opprimer; enfin, qu'il invitât les fuyards à rentrer dans leurs foyers. En même tems Héraclius pria le pacha de Bayazit de ne pas recevoir ceux d'entre eux qui s'étaient sauvés dans son territoire, et de les lui renvoyer.

Les Arméniens, trompés par les discours flatteurs des envoyés d'Héraclius et par une lettre consolante de leur patriarche, revinrent aux villages qu'ils avaient quittés. En attendant, l'armée Géorgienne ne sachant pas quelle issue la guerre pourrait avoir, se dispersa partout, dévastant les champs et les villages du pays de l'Ararat. Malheureusement, les fruits mûrissaient

et la consommation immodérée que les soldats en firent, produisit des maladies, telles que la diarrhée et les fièvres qui enlevèrent beaucoup de monde aux Géorgiens. Trois mois plus tard, à l'approche de l'hiver, les maladies augmentèrent d'une telle manière que le roi Héraclius pensa sérieusement à son retour.

Il envoya alors des troupes pour occuper les villages arméniens, dont il avait fait revenir les habitans par ses fausses promesses. Ces villages étaient Hakhweis, dont Balassan était le mélik (chef); Plour, sous le mélik Minas; et Zaleddou et Zewdjilar, gouvernés par des anciens. Ces quatre grands villages étaient situés au-delà de l'Eras (Araxes). En deçà de cette rivière, il fit occuper Kala Karkhou, dont le chef était mélik Sarkisdjan, Chahriar sous le chef Oân, Gourdougouli (4) sous le chef Khartnats Harouthioun, et Achtarak sous Kewourk (George). Sitôt que ces huit villages furent en son pouvoir, il les fit piller et détruire, et envoya les habitans sous escorte en Géorgie, où il leur assigna des demeures dans le Karayas (5), à Lilo (6), Tiflis et Thelawi (7); d'autres furent obligés de s'établir contre leur gré à Top Qaragatch (8). Ces derniers lui envoyèrent des députés qui lui dirent : « Roi, que fais-tu de nous ? Pourquoi nous disperses-tu et pourquoi nous as-tu fait tomber dans l'abîme de

misère ? Permets-nous de vivre à Thelawi, car il est impossible de rester à Top Qaragatch, endroit où nous sommes continuellement exposés aux attaques des voleurs Lesghi. »

Ce discours mit le roi en colère, et il leur répondit : « Comment osez-vous me dire de pareilles choses ? Ne savez-vous pas que c'est mon sabre qui vous a faits captifs, et que j'ai le pouvoir de vous envoyer où bon me semble ? » Alors Kharnatz Harouthioun répliqua : « Qui a donné le pouvoir à ton sabre ? n'est-ce pas ton serment solennel qui nous a fait retourner de Bayazit ? Où sont à présent tes paroles amicales ? » Mais ce discours ne fit aucune impression, et Héraclius fit chasser indignement la députation des Arméniens de Top Qaragatch. Quelques tems après il leur permit pourtant de se fixer à Thelawi.

Ces malheureux avaient déjà vécu pendant trois ans et quelques mois en Géorgie, quand Hhassan A'ly, khan d'Eriwan, envoya son fils Ghoulam A'ly en ôtage au roi Héraclius, avec des présens et une partie du tribut annuel qu'il s'était engagé de payer. Il fit en même tems prier le roi de donner à ses sujets la permission de retourner dans leur patrie. Ce dernier y consentit, en leur laissant le choix libre ou de rester en Géorgie, ou de retourner chez eux. Lorsqu'il vit que tous étaient décidés de quitter ses états,

il fit rompre le pont de Tiflis pour les empêcher de passer le Kour, et les retenir par cette ruse. Mais les Arméniens, trop mécontens de lui, préférèrent passer ce fleuve à la nage ou au gué ; ils se réunirent et arrivèrent heureusement dans le territoire d'Eriwan. Cependant le malheur les avait réduits à un tiers du nombre primitif. Héraclius avait aussi empêché les habitans de Kala Karkhou, de Gourdougouli et de Geuk Kilissa de retourner chez eux, qui se trouvent encore (vingt-cinq ans après y être arrivés) en Géorgie.

CHAPITRE II.

Destruction des mines (*Ma'den*) (9), par Omaï khan des Lesghi.

Trois ans après l'expédition d'Héraclius contre Eriwan, le khan des Lesghi, nommé Omaï (10), rassembla trente mille hommes avec lesquels il fit une invasion en Géorgie. Il passa à côté de plusieurs villes et s'avança jusque dans le voisinage de Lorhi, où il y a des mines, situées à peu près à deux heures de chemin de Sanahin (11) et Haghpad. Sur cette nouvelle, Héraclius, ramassa tout ce qu'il avait de disponible en troupes, parmi lesquelles il se trouvaient trois cents des meilleurs

soldats russes. Il marcha à petites journées contre les Lesghi. Omaï avait déjà commencé le blocus de Ma'den, quand Héraclius arriva à Sadaklou, village éloigné d'une lieue et demie du premier endroit. Néanmoins les Lesghi attaquèrent Ma'den avec toutes leurs forces, et on perdit beaucoup de monde des deux côtés.

Ma'den était principalement habité par des Grecs, qu'on avait fait venir pour exploiter les mines; car cette nation a la réputation d'être très-expérimentée dans l'art métallurgique. A Ma'den on gagnait de l'or, de l'argent, de l'étain et du cuivre. Poussés à la dernière extrémité, les habitans de la ville s'adressèrent à Héraclius, et le conjurèrent de venir à leur secours. En conséquence, il changea son campement et l'établit à Tchotchka, à une heure de chemin de Ma'den. De là il envoya un des siens nommé Kakh Awoutandil, c'est-à-dire, Awoutandil-le-Boiteux, au khan des Lesghi, avec des propositions de paix, qui furent rejetées. Le chef des troupes russes demanda au roi la permission de faire une attaque avec ses trois cents hommes; mais Héraclius lui fit répondre qu'il n'en était pas encore tems.

Huit jours après le commencement du blocus de Ma'den, Omaï ordonna à chacun des siens d'abattre une branche d'arbre dans la forêt voisine. Toutes ces branches furent entassées à côté des

murs de la forteresse, et facilitèrent aux Lesghi de les escalader avec succès. Les villages arméniens situés dans le voisinage, avaient été fortifiés par les habitans.

Les Grecs s'étaient bien battus, et perdirent beaucoup de monde; mais la perte des Lesghi fut aussi considérable. Beaucoup de Grecs et d'Arméniens furent faits prisonniers, et les Lesghi les conduisirent à Akhal tsikhé (12) pour les vendre. De cette dernière ville Omaï khan envoya de nouveau ses troupes contre Wakhan (13) en Géorgie, et cet endroit fut pris de la même manière que Ma'den.

Jusqu'alors Héraclius s'était avancé lentement contre les Lesghi, et n'avait pas permis aux troupes russes d'attaquer l'ennemi. Avant qu'il pût seulement s'approcher de Wakhan, cette forteresse se trouvait déjà au pouvoir des Lesghi, qui avaient fait sauter une partie de la muraille. Les femmes et les enfans qui tombèrent entre leurs mains furent envoyés à Akhal tsikhé pour y être vendus. La conduite inexplicable du roi Héraclius avait excité le mécontentement du commandant russe (14), qui le quitta, après avoir brûlé tous ses bagages, pour ne pas les perdre pendant la retraite, ou dans une attaque imprévue.

Omaï khan resta pendant tout l'hiver à Akhal tsikhé, où il se réjouit avec les siens qui avaient

tiré beaucoup de profit de la vente du butin et des prisonniers. Le printems suivant, il demanda à Héraclius la permission de retourner au Caucase, en passant par la Géorgie; elle lui fut naturellement refusée. Alors Omaï khan s'en alla par le territoire d'Eriwan, où il trouva les villages abandonnés par les habitans, qui s'étaient sauvés dans les forteresses. Les Lesghi entrèrent par Achtarak dans le territoire d'Eriwan. Ils saisirent et tuèrent quelques hommes occupés dans les jardins, et prirent la route de Chouchi pour retourner dans leur pays.

On demandera peut-être pourquoi le roi Héraclius ne voulut-il pas attaquer les Lesghi, et comment a-t-il permis la destruction de Ma'den et de Wakhan? On prétend qu'il avait deux raisons pour agir ainsi. La première était que son fils Ghiorghi et son gendre Davith, qui gouvernaient le Somkhéthi, manifestèrent l'intention d'augmenter la population de ce pays et d'accroître ainsi leur puissance : Héraclius, préféra donc de voir le Kharthli plus peuplé, et c'est pour cette raison qu'il ne s'opposa pas à la ruine du Somkhéthi. On cite pour seconde raison, que les Grecs de Ma'den, étant devenus très-riches et puissans, excitaient souvent des dissensions entre les gouvernans, et qu'Héraclius craignait leur caractère fier et indomptable.

CHAPITRE III.

De l'invasion de l'eunuque persan en Géorgie.

Après la mort de Nadir chah, la discorde se mit entre les khans de la Perse. Chacun d'eux tâcha de s'emparer du pouvoir suprême. Kerim khan était celui qui avait le plus de génie, et qui parvint à réunir les autres sous son sceptre. Il régna à Chiraz, où il était né, jusqu'à la seconde année du patriache Louka (1782 de J.-C.) sous le titre de wakil ou vicaire du chah. Après sa mort, Agha Mohhamed khan, que Nadir chah avait fait faire eunuque, s'empara de Tehran; bientôt il soumit toutes les provinces de la Perse, et entra dans l'Atrapaghan (Adzarbaïtchan), où il prít les villes de Khoï, Tawris et Nakhidjewan.

En 1243 (1794 de J.-C.), au mois de juillet, Nadir envoya son frère contre le serdar A'ly khan d'Eriwan. Il arriva devant cette forteresse et campa près du village de Tcharbagh. Trois jours après, le patriarche Louka se rendit chez lui chargé de présens, qui furent reçus par le Persan avec cette politesse dissimulée, qui caractérise sa nation. Agha Mohhamed khan passa, en attendant, l'Eras (Araxes), par le pont de Khouda Perim, entra

dans l'Artzakh ou Qarabagh, cerna et attaqua la forteresse de Chouchi. Ses troupes se dispersèrent dans les plaines fertiles du pays, exerçant partout le pillage. Cependant Agha Mohhamed khan s'aperçut qu'il ne parviendrait pas à s'emparer ni de la forteresse d'Artzakh (Chouchi), ni d'Eriwan qu'il tenait bloqué; il préféra donc de quitter ces deux places, croyant qu'elles comptaient sur le secours d'Héraclius, il marcha contre la Géorgie. Des messagers furent dépêchés à son frère A'ly Qouli khan, pour l'instruire de cette nouvelle guerre, afin qu'il joignît ses forces à celles du chah. A'ly Qouli khan, n'ayant pas pu prendre Ériwan, reçut en ôtage la femme et les enfans du khan de cette ville, qu'il envoya à Tehran, et se rendit auprès de son frère avec les troupes d'Atrapaghan (Adzarbaïtchan), commandées par Djaphar Qouli, khan de Khoi, Qalb A'ly, khan de Nakhidjewan, et Djawat, khan de Gandja; Mélik Medjloum, Arménien, qui s'était enfui de la forteresse d'Artzakh, se joignit aussi à ces chefs. Tous ces khans marchèrent vers la Géorgie.

Héraclius, épouvanté de l'approche des Persans, rassembla à la hâte une partie de ses troupes; mais le tems était trop court pour les réunir toutes. Les Persans arrivèrent à Gandja, et Héraclius fut obligé d'armer les habitans des villages

situés dans le voisinage de Tiflis, et de louer des troupes imerethiennes au nombre de quinze mille hommes, avec lesquelles il s'avança vers les Persans jusqu'à Chamchadin (15), où il resta quelques jours.

Pendant qu'il y était campé, la reine son épouse (Dedopala) lui demanda la permission de quitter Tiflis, qui lui fut accordée. Ce fut le signal d'une pareille demande de la part de ses troupes, qui voulurent retourner chez eux pour mettre leurs femmes et leurs enfans en sûreté dans les places fortes du pays; et quoiqu'ils promirent de revenir à l'armée, aucun de ceux qui l'avaient quitté n'y reparût. Les Géorgiens manquèrent aussi de vivres, ce qui obligea le roi de se replier sur Tiflis à l'approche des Persans. Ceux-ci s'avancèrent alors avec rapidité jusqu'à Koumissi et Soghanloughi.

Héraclius voyant qu'il ne lui arrivait aucun secours, que ses propres fils et ses vassaux n'étaient pas d'accord, et que les troupes d'Imerethi commençaient à piller Tiflis, résolut d'attaquer les Persans à Soghanloughi. Le premier jour, il fut assez heureux pour les repousser un peu; et, après cette victoire, il rentra dans la ville. Le lendemain, 14 septembre, qui fut le jour de l'exaltation de la Sainte-Croix, il en sortit, et attaqua l'ennemi entre Kodjori et Kertsanissi. Le tems

était froid et si nébuleux, qu'on ne pouvoit pas se reconnaître, et que chaque partie craignait la force inconnue de l'autre. Mais sitôt que le brouillard se fut dissipé, les Persans, voyant la faiblesse des Géorgiens, les attaquèrent avec fureur, les défirent entièrement et s'approchèrent de la ville. Melik Medjloum (16), qui commandait un corps d'armée persan, s'avança du côté de l'occident vers les hauteurs de Solalani (17). Sur cette nouvelle, Héraclius se sauva et laissa sa capitale et ses sujets chrétiens exposés à la fureur des soldats persans avides de leur sang. Huit jours après, il n'existait plus de Tiflis qu'un monceau de ruines. Après avoir mis le feu à tout ce qui était combustible, les Persans s'en retournèrent, emmenant avec eux d'innombrables prisonniers, hommes, femmes et enfans. La fille fut enlevée à la mère, et le fils au père. Les jeunes gens, tant Arméniens que Géorgiens, furent vendus à la frontière turque; mais ce qu'il y avait de plus beau entre eux fut envoyé en Perse et dans le Khorassan. Dieu seul connaît le nombre des morts et des prisonniers.

Après vingt-cinq jours, Héraclius revint à Tiflis avec ses grands pour pleurer son malheur. Il régna encore deux ans en Géorgie, et mourut en 1798.

CHAPITRE IV.

Prise de la forteresse Artzakh (Chouchi), capitale du Qarabagh, par l'eunuque persan Agha Mohhammed khan.

Le méchant eunuque Agha Mohhamed khan, chah de la Perse, voyant que le succès avait couronné son entreprise contre la Géorgie, par laquelle les khans d'Artzakh et d'Eriwan avaient perdu tout espoir de secours, il quitta Tiflis, et retourna à Kandzag (18). De là il prit la route de Chouchi, et dépêcha son frère Serdar Qouli khan contre Eriwan. Celui-ci s'empara de cette forteresse, et fit prisonnier Mohhamed khan qui y commandait; il l'envoya à Tehran : le chah s'y trouvait déjà. Il n'avait pas réussi de s'emparer de Chouchi, n'ayant pas eu assez de troupes et trop peu d'artillerie. La nature a fait d'Artzakh une place aussi forte, que si elle avait été construite par le meilleur ingénieur; les Persans, ne pouvant la prendre de force, résolurent de la réduire par la famine. Dans cette vue, ils avaient déjà dévasté tout le pays pendant la campagne précédente, en détruisant les blés près d'être moissonnés, et dans celle-ci ils empêchèrent

qu'on n'ensemençât les champs, après quoi ils retournèrent à Tehran.

Au mois de mai 1244 (1795), Agha Mohhamed khan ordonna aux khans de Khoï, d'Eriwan et de Nakhidjewan, d'entrer avec leurs troupes dans le Qarabagh, et de le dévaster entièrement. Ils y arrivèrent pendant la récolte, détruisirent tout, et firent beaucoup de prisonniers, qu'ils vendirent aux Turcs. La famine avec toutes ses horreurs s'empara de cette malheureuse province, et les habitans étaient réduits à se nourrir d'herbe comme les bêtes. L'air du printems et cette nourriture malsaine enlevèrent beaucoup de monde. Les herbes enflaient les entrailles des hommes; leur corps devenait noir, et ils tombaient morts, comme frappés d'un coup d'apoplexie. Dans la contrée de Khansoris, on observa une maladie qui rendit les gens maigres comme des squelettes, et horribles à voir. Ces malheureux dévoraient, comme des bêtes féroces, tout ce qui leur tombait entre les mains, sans pouvoir se rassasier, et devenaient bientôt la proie de la mort. L'excès de la famine et des maladies força beaucoup d'habitans du Qarabagh à s'expatrier et à se rendre dans les contrées d'Eriwan, Gandja, Nakhidjewan, Khoï, Wan, Bayazit, etc. Les ordonnances du chah contre ce malheureux pays, étaient très-sévères, et plusieurs furent faits prisonniers en chemin, ou

massacrés par les Musulmans et par les voléurs, qui n'épargnaient pas même leurs propres coreligionnaires, qu'ils vendirent aux Turcs et aux Lesghi (19). La dévastation était si grande, qu'on peut dire qu'il ne resta qu'un tiers des habitans dans le pays.

L'eunuque revint en 1244 (1796) avec une très-forte armée dans le pays d'Artzakh. Ibrahim, khan de Chouchi, voyant que la famine et la ruine totale du pays l'empêcheraient de lui faire résistance, s'enfuit et chercha un asyle chez Omaï, khan des Lesghi. Agha Mohhamed ne trouva donc aucun obstacle pour entrer dans la forteresse d'Artzakh, qu'il livra au pillage. Les riches furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, entre autres aussi Djemchid, fils du Mélik chah nassr. Le chah y resta pendant vingt-cinq jours, et se prépara à faire une nouvelle invasion en Géorgie. Ses projets furent arrêtés par la mort, qu'il reçut de la main de quelques-uns de ses gardes, dans la forteresse même de Chouchi. Sur cette nouvelle, les troupes persanes se dispersèrent. Ainsi finissait le destructeur des églises et l'ennemi du nom chrétien. Le bonheur et l'espérance des Arméniens du pays d'Artzakh s'était évanoui comme un songe; car ils y avaient été auparavant très-nombreux, ayant beaucoup d'églises et de braves guerriers.

CHAPITRE V.

Dispersion des Arméniens de la province de l'Ararat; sort malheureux des habitans enlevés de Wagarchabad et des villages voisins.

Après avoir terminé le récit précédent, je veux vous raconter l'histoire des événemens ultérieurs. Je le fais pour vous, mon cher ami, pour vous qui êtes issu de la race arménienne, gracieux et affable, pour vous Asdowadzadour Harouthioun (20), fils fidèle et croyant de la grande ville Wagarchabad (21). Je remonterai à l'an 1200 (1751), qui est celui de la mort de Nadir chah, et j'irai jusqu'en 1253 de notre ère (1804). Il me sera impossible de donner une histoire complète de tout ce qui a eu lieu dans le pays d'Ararat; car je ne suis pas en état de rapporter les événemens qui ont eu lieu avant ma naissance. Depuis Arak'hel Badmakri (22), personne ne s'est soucié d'écrire l'histoire du pays d'Ararat.

Notre patrie était effectivement heureuse pendant les vingt-trois ans du règne de Kerim khan. Après cette époque, il y est arrivé différens événemens, mais personne ne s'est donné la peine de les recueillir. Parmi les quatre chapitres précé-

dens, il y en a seulement un qui traite de l'histoire du roi Héraclius, et de ce que j'ai pu voir de mes propres yeux, et que personne ne peut mieux décrire que moi. Dans le troisième chapitre, j'ai consigné ce que j'ai recueilli avec grande peine de témoins oculaires; il se peut que je me sois quelquefois trompé de dates, et je vous prie d'être un péu indulgent sur ce point. Autrefois je possédais des mémoires exacts sur notre histoire, depuis 1200 (1751 de J.-C.) jusqu'à mon tems, que j'avais écrits moi-même, mais je les ai perdus à l'époque de notre destruction, et ils ont été anéantis. Comme on ne vole pas sans ailes, il est aussi impossible d'écrire l'histoire sans une chronologie exacte. Je veux pourtant essayer de donner un récit des événemens dont j'ai été témoin, de même que de tous les malhenrs qui les accompagnèrent.

Après que l'eunuque eût fini d'une manière misérable, son successeur Baba khan fut nommé chah de la Perse. Celui-ci se réconcilia, par l'entremise de sa mère, avec Mohhamed khan d'Eriwan, auquel il laissa le pays qu'il avait gouverné auparavant, c'est-à-dire la forteresse et le territoire d'Eriwan, où il commit toutes sortes de brutalités. Il fit aussi la paix avec son beau-frère Qalb A'ly khan de Nakhidjewan, auquel on avait crevé les yeux par ordre d'Agha Mohhamed khan,

Il fut physiquement aveugle; mais Mohhamed khan le fut moralement, et le premier était obligé de guider le second; aussi fut-il l'auteur de tout le mal que celui-ci commit. Au commencement de 1250 (1801), les khans d'Eriwan commencèrent à s'immiscer dans les disputes de nos patriarches Daniel (23) et David, occasionées par un Arménien, mal-intentionné, nommé Mélik Abraham, qui était un parent de David. Les khans détruisirent alors le couvent principal d'Etzchmiadin, et dispersèrent ses richesses.

Baba khan résolut de porter la guerre contre ces deux gouverneurs mutins (Qalb A'ly et Mohhamed A'ly), qui l'attendaient courageusement dans leur forteresse. Sitôt qu'ils eurent reçu la nouvelle de sa marche, ils se hâtèrent d'envoyer un de leurs affidés à Tiflis auprès du prince Tsitsianow, qui y gouvernait au nom du grand empereur (de Russie). Ils l'invitèrent à se rendre à Eriwan, pour recevoir cette forteresse de leurs mains, et à les admettre au nombre des fidèles sujets de son maître. Ils promirent aussi d'approvisionner son armée, pendant qu'elle se battrait contre les Persans dans les plaines d'Ararat. De l'autre côté, ils tâchèrent de regagner les bonnes grâces du chah, en l'invitant à venir les sauver des mains des Russes, et en lui promettant que doréuavant ils le serviraient avec fidélité. De cette

manière, ces khans trompèrent les deux parties, en les engageant à se faire la guerre. Sitôt qu'ils eurent la perspective que les hostilités entre les Persans et les Russes allaient commencer, ils se hâtèrent de faire ramasser tous les vivres de leur territoire, et les firent transporter dans la forteresse d'Eriwan. En même temps ils chargèrent les princes arméniens Mélik, fils de Sahhaq et Ouzbek Johannès, de sauver les habitans du pays des mains des Persans, à l'exception de ceux dont ils avaient besoin pour défendre la ville. Ces princes forcèrent les Arméniens de se retirer dans le pays de Qars. Je me trouvai moi-même à cette retraite parmi les habitans de Wagarchabad, village situé dans le voisinage d'Etchmiadzin. Sitôt que les deux princes mentionnés eurent reçu l'ordre des khans d'Eriwan, ils nous chassèrent du pays, sans nous permettre d'emporter nos effets. Ceci eut lieu le 17 avril 1253 (1804), et nous fûmes forcés de quitter notre patrie, et d'y laisser tous nos biens, même nos lits; les vivres et nos meubles y restèrent en proie aux étrangers. Notre voyage devint par-là si pénible et si malheureux, qu'il est impossible d'en faire une description exacte, et je veux seulement raconter les principaux événemens, pour ne pas ennuyer le lecteur par des détails minutieux.

Nos compatriotes étaient fatigués et outrés des

oppressions qu'ils essuyaient de la part du patriarche David, installé par les Persans, et qui gouvernait alors despotiquement à Etchmiadzin. Il était presque impossible de trouver quelqu'un qui n'eût pas été outragé par lui. Ses partisans, qui étaient en très-petit nombre, nous servirent de guides pour arriver à Abaran, qui est limitrophe de Chirag, contrée du pays de Qars, ainsi que de Pampag. Ici les partisans de David commencèrent à réfléchir, et préférèrent de se rendre à Pampag, plutôt qu'à Qars; c'était aussi le vœu des habitans de Kirk-Boulaq (24), qui, pour se sauver des mains des Persans, avaient l'intention de se rendre dans le pays du grand empereur (de Russie). Quand nos persécuteurs Sahhaq et Johannès en furent instruits, ils dépêchèrent aussitôt un messager à cheval pour en avertir le khan d'Eriwan, qui ordonna sur-le-champ à la cavalerie légère de nous reconduire sur le chemin de Qars. Ne sachant pas ce que nos persécuteurs avaient imaginé pour notre malheur, nous quittâmes tranquillement Abaran, et nous nous trouvâmes près d'Alayakh, village arménien détruit, sur le chemin de Pampag. Samedi, 28 mai, vers le soir, le tems devint nébuleux et le vent excessivement froid. Les brouillards qui nous entouraient, devenaient à chaque instant plus épais, et le vent froid qui venait contre nous, nous tour-

menta autant que l'humidité de l'air. Le lendemain après midi, un orage éclata, et bientôt la pluie se changea en grêle d'une telle grosseur, qu'elle nous faisait mal à la figure et qu'elle empêchait les chevaux d'avancer. Le temps continua ainsi pendant trois heures. Exténués, sans habits et sans nourriture, nous nous trouvâmes dans une position si affreuse, que nous ne pensâmes plus ni à nos enfans ni à notre propriété. Chacun songea seulement à se sauver soi-même, et beaucoup d'enfans et de jeunes gens moururent à cette occasion. La pluie, la grêle et le vent nous poursuivirent jusqu'à Alayaya, où nous arrivâmes avec beaucoup de peine; et, pour notre malheur, nous n'y trouvâmes pas une seule branche d'arbre pour faire du feu.

Lundi, 30 mai, nous nous mîmes en route pour Pampag; mais à peine avions-nous fait une heure de chemin, que les troupes envoyées par le khan d'Eriwan nous atteignirent. Elles nous attaquèrent, nous battirent et nous traitèrent comme des rebelles; enfin, nous dévalisèrent, et nous forcèrent à retourner et à suivre la route de Qars. Alors vous auriez dû voir la misère et les calamités de notre caravane! Les guides qui nous avaient montré le chemin de Pampag, furent tellement maltraités de coups, qu'ils tombèrent de leurs chevaux, et les soldats persans se mêlèrent dans

la foule des hommes, femmes, enfans et bestiaux. Ces vexations barbares durèrent pendant cinq longues heures; on nous obligea de marcher par un chemin montagneux et de grimper des rochers escarpés. La plus grande partie de nos Arméniens fut repoussée dans le pays arrosé par l'Akhouréan (ou Arpa-tchai) (25), et nous campâmes enfin près des ruines de l'ancienne ville arménienne, appelée Marmarachen, c'est-à-dire construite en marbre. J'y admirai une ancienne église très-curieuse, bâtie par Wahram, petit-fils de Grigor-Magister, de même que quatre églises plus petites, dont seulement la moitié des murs était conservée. Les inscriptions de la grande église se trouveront à la fin de cet ouvrage.

Notre séjour à Marmarachen se prolongea pendant cinq jours, jusqu'à ce que nous reçûmes d'Eriwan la triste nouvelle que le fils du chah était entré avec une armée innombrable dans le territoire de cette ville, et qu'un corps avait ordre de nous poursuivre comme rebelles, de nous faire prisonniers et de s'emparer de tous nos biens. Nous nous dépêchâmes donc de passer la rivière Akhouréan, pour atteindre les villages de la province de Qars. Mais nos chefs, Sahhaq et Johannès, non contens de la diligence que nous y mîmes nous-mêmes, forcèrent, à coups de bâton, les habitans de Wagarchabad et de Qirk-Boulaq

de franchir la rivière pour arriver sitôt que possible dans le territoire turc. Beaucoup des nôtres craignirent d'aller plus loin, parce qu'ils avaient entendu que le pacha de Qars ne voulait pas permettre aux Arméniens d'entrer dans ses terres, et qu'il avait promis de les renvoyer les mains liées aux Persans, sitôt que ces derniers les réclameraient. Cependant nos chefs et persécuteurs ne firent aucune attention à nos plaintes; et, en nous forçant d'exécuter leur volonté, ils jetèrent les hommes et le bétail dans l'eau, de sorte que tout était dans la plus grande confusion. Enfin le peuple se rallia, refusa de suivre leurs ordres et retourna sur la route de Pampag.

Lorsque les troupes appelées Qara-Papag (bonnets noirs), nommées par les Persans Tchobankera, et d'autres infidèles s'aperçurent de notre résistance, ils fondirent sur nous, et l'escarmouche dura depuis trois heures après midi jusqu'au coucher du soleil, pendant que nous poursuivions notre chemin. C'était une journée nébuleuse de printems; le vent et la pluie nous incommodaient beaucoup. Mouillés jusqu'aux os et couverts de boue, nous marchâmes par un pays montagneux et rempli de défilés, ce qui fit souvent tomber nos bêtes de somme, qui sur le champ étaient pillées par l'ennemi. Enfin nous

gagnâmes une plaine où le chemin était moins pénible et où nous reprîmes un peu haleine.

L'ennemi, s'apercevant que nous avions quitté les montagnes et que nous nous approchions des frontières de l'empire russe, mit tout en œuvre pour nous arracher nos derniers moyens et pour nous faire prisonniers nous-mêmes. Poussés au désespoir par nos persécuteurs, nous doublâmes l'arrière-garde, destinée à couvrir notre retraite. Tout-à-coup l'ennemi nous chargea à la manière persane, en faisant une attaque générale de cavalerie. Les nôtres y opposèrent un feu assez vif accompagné du cri de guerre. Heureusement pour nous, le commandant persan perdit la vie, et beaucoup de ses gens furent blessés et tués. Sitôt que les Persans virent que leur chef était mort, ils prirent la fuite, et tous ceux d'entre nous qui avaient des chevaux se mirent à leur poursuite; de sorte que nous reprîmes tout le bétail et une grande partie du butin qu'ils avaient fait sur nous. Arrivés vers le soir à Pampag, nous eûmes enfin quelque repos.

CHAPITRE VI.

Pourquoi les Arméniens de la province d'Ararat avaient le désir de se fixer en Géorgie. Relation de la bataille entre les Russes et les Persans dans la plaine de Wagarchabad.

Dans ce tems, Johannès (26), né à Constantinople, était archevêque des Arméniens qui habitent la Géorgie. Il mérite le nom d'un martyr vivant et celui de sauveur de la lance qui a percé Notre Seigneur. Au commencement de l'année 1250 (1801), cet archevêque et ses confrères à la sainte Etchmiadzin s'opposèrent au patriarche David, et tentèrent de le déposer; mais le succès ne couronna pas leurs efforts. Johannès avait l'esprit très-pénétrant et prévoyait les malheurs qui menaçaient le siége d'Etchmiadzin; en conséquence, il se rendit à Tiflis pour tâcher de faire sauver ce saint endroit des mains des Persans, par la puissance du grand empereur (de Russie). Pendant son premier séjour à Tiflis, les partisans du patriarche David lui avaient déjà fait éprouver de grands désagrémens, mais il en était sorti victorieux. Quand les troupes russes, sous le commandement du brave prince Tsitsianow, li-

vrèrent la bataille de Gandja-Aghwansk (27), il rendit de grands services. L'empereur, sur le rapport favorable qui lui fut fait de la conduite de ce prélat, daigna lui conférer plusieurs marques de reconnaissance, comme des croix en diamans et des lettres patentes, par lesquelles il fut nommé premier archevêque de tous les Arméniens de la Géorgie et de l'Artzakh (Qarabagh).

Quand nous nous trouvâmes sur les bords de l'Akhouréan (Arpa-tchai) et près des ruines de Marmarachen, cet archevêque, qui suivait l'armée russe destinée contre Eriwan, arriva au village Qara-Kilissa (28) dans le territoire de Pampag. Alors nous lui envoyâmes une pétition, pour qu'il procurât à notre colonie arménienne la permission d'aller habiter en Géorgie. Il remplit notre désir, et nous dépêcha un corps de cavalerie légère pour nous convoyer; cette escorte ne nous trouva plus, car nous étions déjà arrivés. La crainte des Zandi nous avait fait penser à notre propre salut, et nous avait fait gagner Pampag, comme je viens de le raconter.

Deux jours après, nous envoyâmes nos deux chefs à Qara-Kilissa, pour annoncer à l'archevêque notre heureuse arrivée. Cette nouvelle lui fit grand plaisir, et il nous fit dire : « Vous habiterez ici dans le pays de Pampag, qui n'est

pas très-éloigné d'Etchmiadzin ; et, sitôt qu'Erivan sera tombé en notre pouvoir, vous retournerez dans votre patrie. » L'archevêque et l'armée russe marchèrent sur le village Artik dans le Chirakouan, où l'on reçut les nouvelles les plus affligeantes des Arméniens qui s'étaient dirigés vers Qars. Ils conjuraient l'archevêque de les sauver avec promptitude des mains des Zandi, qui avaient été envoyés après nous pour nous faire retourner. Nous avions reçu la nouvelle de l'approche des Zandi, quand nous nous trouvions encore sur les bords de l'Akhouréan, et près des ruines de Marmarachen, que nous avions quittées le 4 juin pour atteindre Pampag. Dès le lendemain, qui fut un dimanche, les Zandi arrivèrent à l'endroit où nous étions campés le jour précédent; ne nous y trouvant plus, ils se mirent à poursuivre nos compatriotes qui avaient pris la route de Qars, et se trouvaient sur le territoire turc. Partout où les Zandi rencontraient des Persans ou des Arméniens, ils les arrêtaient comme rebelles contre le chah, et en formaient des bandes qu'ils dirigeaient sur Erivan. Instruit de cet événement, l'archevêque demanda des troupes au général en chef russe, se transporta à l'endroit où se trouvaient les Zandi, les mit en déroute, et sauva les Arméniens, tombés en leur pouvoir. Alors, il suivit le prince Tsi-

tsianow, qui était déjà entré dans le territoire d'Eriwan, et marcha contre le chah-zadeh d'Y'rak (Abbas Mirza).

Lorsque le prince fut arrivé dans la plaine de Wagarchabad, il y trouva le chah-zadeh tout près de livrer bataille. L'armée persane, composée d'une infanterie et d'une cavalerie innombrable, était en face des Russes. A l'orient, les Persans occupaient les vignes supérieures d'Etchmiadzin; au sud, ils étaient postés près du couvent de la Sainte-Rip'hsimé, et à l'occident ils tenaient Kayaneh et l'église même Etchmiadzin. Ils avaient miné une partie du terrain, hérissé de retranchemens et de redoutes, dans lesquels ils tenaient leurs canons sambouraks (falconets) et les djassaïr (fusils d'une grosseur énorme). Les retranchemens s'étendaient jusqu'aux derniers jardins d'Etchmiadzin, et la cavalerie persane était rangée à l'occident du fleuve Karsakh. Les Russes n'avaient d'autre débouché que le nord, d'où ils étaient venus.

A peine ces derniers furent-ils descendus dans la plaine de Wagarchabad, que l'ennemi, sans leur donner le tems de se reposer ni de se ranger en ordre de bataille, les attaqua brusquement.

L'avant-garde des Persans entonna le cri ordinaire, et se jeta sur les Russes, qui perdirent à cette occasion quelques fourgons de l'arrière-

garde. Le vaillant prince Tsitsianow plaça son centre sur la colline Oraneits, qui s'élève au milieu de la plaine, et la hérissa de canons ; quelques régimens furent opposés à l'aile gauche des Persans, et d'autres à la droite, qui se trouvait près des vignes supérieures d'Etchmiadzin et au couvent de Choughakat. Entre la colline et les vignes était une espace que les deux partis laissèrent vide ; c'est sur cette plaine que la cavalerie légère des Persans attaqua les Russes, avec la célérité du vent, et leur fit quelques prisonniers, entre lesquels se trouva aussi le moine Ayoub, né à Constantinople, et le diakon Terdat, qui étaient des nôtres. Les Persans n'ayant aucune idée de la tactique des Russes, et méprisant le petit nombre de ces derniers, se croyaient sûrs de les faire prisonniers.

Au moment de l'attaque, les Russes commencèrent à battre les caisses et à faire jouer l'artillerie ; leur infanterie déchargea une pluie de feu contre les Persans, que les boulets fesaient tomber comme le moissonneur fait du blé. L'ennemi, épouvanté par ce spectacle, commença à plier, et se retira bientôt tout-à-fait. Le chahzadeh fit l'impossible pour encourager ses généraux et empêcher ses troupes de fuir devant un si petit nombre de Russes; car il craignait de reparaître avec déshonneur devant son père et ses

frères. Il espérait encore emporter la victoire ; mais quand il vit ses canons et ses sambouraks démontés ou perdus, et les siens en pleine déroute, il pensa à sa propre sûreté, et s'enfuit au village arménien de Kanakhier, situé sur une hauteur à la gauche de la rivière Zanghi, à deux lieues d'Eriwan. Là il se fortifia et rallia ses troupes.

C'était le 20 juin, jour de la Saint-Rip'hsimé, que le brave Tsitsianow remporta cette victoire éclatante. Comme la bataille fut livrée près de l'église consacrée à cette sainte, il est clair que c'est elle qui a protégé les chrétiens. Le prince laissa dans l'enceinte d'Etchmiadzin tous les bagages trop lourds, de même que les malades et les blessés, et poursuivit son chemin contre le chah-zadeh à Kanakhier ; celui-ci, connaissant dès-lors la valeur des Russes, fut saisi d'épouvante, se sauva, et laissa son camp à la merci du vainqueur, de sorte que les troupes russes y trouvèrent tout ce dont elles avaient besoin. Alors le général en chef marcha droit sur Eriwan. Mais il est tems de reprendre le fil de la narration de nos propres aventures.

CHAPITRE VII.

Rebellion des Qazakh et des Bortchalo, qui habitent dans la province géorgienne, nommée Somkhéthi, située au sud de Tiflis. Leur entreprise contre les troupes russes.

L'archevêque Johannès nous avait ordonné de rester près de la frontière, et de ne pas pénétrer trop avant en Géorgie; mais la crainte des Persans nous fit aller jusque dans le voisinage de Lorhi, où nous restâmes trois jours près de la montagne Warta-Plour (c'est-à-dire colline des Roses). Nous nous reposâmes dans cette belle contrée, et j'eus occasion d'examiner en détail une ancienne forteresse, tombée en ruines, qui y a été jadis construite par le roi arménien Gorighé. Dans la forteresse on voit encore les murailles d'une église. Curieux de savoir le nom du fondateur, je transcrivis une ancienne inscription, à peine lisible, qui se trouve sur un de ses côtés, et que tu liras à la fin de ce mémoire. Nous nous trouvâmes à cet endroit le 20 juin, et nous entendîmes ce jour un bruit souterrain qui ressemblait au tonnerre ou à un tremblement de terre; ce fut en vain que nous nous efforçâmes d'en connaître la cause. Trois jours après, nous sûmes qu'il avait été occasioné par la canonnade entre

les Russes et les Persans, qui avait eu lieu à Wagarchabad.

Dix jours après notre arrivée à Warta-Plour, les Qazakh et les Bortchalo, tribus nomades qui vivent dans le voisinage, commencèrent à s'ameuter. Naghi-beg, chef de ces rebelles, s'avança contre nous, et nous prit quelques chevaux et un troupeau de bétail; après quoi il se rendit à Eriwan chez le chah, et coupa toute communication avec l'armée russe. Ce dernier accident rendit notre position encore plus difficile; nous n'osions plus ni avancer ni reculer; toutefois nous nous portâmes sur le village du Saint-Otnetzi qui s'appelle actuellement Ouzumlar (29), où nous campâmes au pied de la forteresse, après avoir envoyé des patrouilles armées, pour reconnaître si nous étions en sûreté. Suivant ma coutume, j'examinai ici nombre d'anciennes inscriptions, les églises et plusieurs grandes croix en pierre, dont les inscriptions avaient été endommagées par les Lesghi et par d'autres ennemis, de sorte qu'il était impossible de les déchiffrer. Je trouvai une croix en pierre qui était tombée, sur le dos de laquelle il y avait une inscription que tu verras à la fin.

Nous restâmes dans le voisinage de ce village jusqu'à la récolte, quand tout à coup les Qazakh et les Bortchalo tombèrent sur nous et nous

enlevèrent tout notre bétail et nos vaches. Cela arriva au mois d'août. Pour nous garantir à l'avenir contre une semblable surprise, nous campâmes dans la vallée profonde de la rivière, contre un rocher escarpé, et chacun de nous implora la protection de Dieu. Étant toujours exposés aux attaques de l'ennemi, nous suivîmes la rivière jusqu'à Sanahin (30). Aussitôt que l'ennemi s'aperçut de cette résolution il nous ferma le passage, jeta de grandes pierres du haut des rochers, tira des coups de fusil, et nous obligea à la fin de rebrousser chemin. Avec beaucoup de peine et de fatigues nous retournâmes, le long de l'eau, jusqu'au pied de la forteresse Sourp Nechan (c'est-à-dire la Sainte-Croix), qu'on appelle ordinairement Haghpad (31). La pente de la montagne sur laquelle elle est située, est très-haute et escarpée, et nous la montâmes avec difficulté. La position de Haghpad est naturellement très-forte. Du côte de l'occident et au sud, elle a des précipices profonds, de sorte que personne n'y peut monter ou descendre. A l'ouest, elle est arrosée par la rivière, qui est très-belle, et dont l'eau claire coule avec une rapidité étonnante, et se brise contre les rochers escarpés de la vallée. Cette rivière fournit d'excellens poissons. A l'orient et au nord, on voit de belles forêts, qui contiennent différentes es-

pèces d'arbres fruitiers, et les alentours ne montrent que des vignobles sauvages. La contrée est si fertile qu'on devrait y construire un couvent. Le chemin par le précipice à côté de la forteresse est très-étroit et taillé dans le roc; c'est un monument de nos rois et de nos princes. Il y a encore un autre chemin taillé de même dans le roc; tous les deux sont des passages si étroits, qu'un cheval chargé y peut à peine marcher et qu'un seul homme les pourrait défendre contre des ennemis nombreux. Après avoir monté le précipice, on se trouve dans une belle plaine couverte de champs cultivés. Dans cette plaine on voit six églises qui appartiennent au couvent: 1° Sourp Nechan (la Sainte-Croix), fondée par les rois d'Arménie Sempad et Gorighé (32), en 440 (991 de J.-C.); 2° une petite église située plus au nord, qui est aussi appelée Sourp Nechan; elle a été bâtie par Khatoun, fille de Hassan et épouse du grand sbassalar Zak'haré en 634 (1185); 3° au nord-est, une grande église nommée Hamazasp, bâtie en 706 (1257) par un archevêque d'Haghpad qui s'appelait Hamazasp; 4° l'église du sud-est est celle de Sourp-Lousa Wertché, c'est-à-dire de Saint-Grégoire-le-Grand, lumière de l'église; 5° une église ornée d'un beau clocher à six étages, qui est d'une construction étonnante; elle porte le nom d'Anoun-Déarn-

Astoutzné, c'est-à-dire au nom de Dieu, et fut construite par le même archevêque Hamazasp, en 694 (1245), dans le dernier tems des Tatares. Une même muraille entoure ces cinq églises qui ne sont pas très-éloignées l'une de l'autre : elles sont construites en pierres de taille du même grain et de la même couleur, les autels sont taillés d'une seule pièce ; les voûtes sont si artistement arrangées, qu'on les croit taillées dans le roc. Enfin, on doit avouer que ces édifices sont bâtis d'une manière vraiment royale, et qu'ils doivent avoir coûté des sommes énormes. Que Dieu soit propice à cette Zion ! Un petit quart d'heure plus à l'orient, on voit encore une petite église destinée aux ermites, près de laquelle habitent quelques moines dans leurs cellules. Voyez toutes les inscriptions de ces églises à la fin de ce mémoire.

Malheureusement ces églises, si belles et si admirables, se trouvent à présent dans un mauvais état, par l'insouciance des derniers archevêques de Haghpad. Elles commencent à dépérir, et se couvrent d'herbe. La pluie y pénètre, et les toits sont tout-à-fait abîmés, comme nous l'avons vu de nos propres yeux en 1253 (1804). Il n'y a pas d'autres bâtimens que ces anciens édifices, de sorte que personne n'y peut habiter, ni des ecclésiastiques ni des ouvriers. Aussi n'y avons-nous vu que quatre personnes. Outre les deux

chemins mentionnés plus haut, il y en a encore deux autres qui mènent à la forêt, l'un dans une direction à l'est et l'autre au nord; tous les deux sont si étroits et pierreux, qu'un cheval chargé n'y peut presque pas marcher. Quand l'archevêque Johannès vit le délabrement de ce couvent célèbre, il commença, en 1250 (1801), à faire réparer les édifices, entreprise pour laquelle il s'était lié avec les princes arméniens du pays qui y contribuèrent. On commença à rendre plus commode le chemin occidental, de sorte qu'on pouvait même le passer avec une araba ou voiture tartare. Ce travail était très-pénible; on fut obligé de faire sauter les rochers à l'aide de la poudre, pour rendre le chemin praticable. Ce même prélat fit aussi venir des tailleurs en pierre de Wan (33) en Arménie, pour réparer les églises.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi nous quittâmes la forteresse d'Haghpad. Bataille entre les Russes et les Persans, dans la plaine d'Ararat. Entreprise d'Alexandre, fils d'Héraclius, avec des troupes persanes contre Lorhi.

Quinze jours s'étaient écoulés à Haghpad, quand le pain pour nous et le fourrage pour le bétail commencèrent à manquer. Pendant que

nous étions encore à réfléchir sur les moyens de nous tirer de cette position dangereuse, un certain Dolmas se présenta chez nous avec un écrit en géorgien, signé par Alexandre, fils d'Héraclius, qui, après s'être sauvé de chez les Russes, s'était rendu chez le chah de la Perse. Ce dernier venait de lui confier des troupes avec lesquelles il avait fait une incursion dans le pays de Gandja et de Lorhi (34). Voici le contenu de la lettre qu'il nous adressa : « Je vous jure, par la tombe de mon père et par la puissance victorieuse des Persans, et je vous promets que vous n'essuierez le moindre mal, si vos chefs se rendent, munis de présens, chez moi et chez le khan (d'Eriwan). »

Nous avons dit plus haut que le vaillant prince Tsitsianow avait trois fois battu le chah zadeh et pris le camp persan à Kanakhier. Après ces victoires, il avait porté sa force contre Eriwan, qu'il bombarda; déjà les échelles pour escalader cette place étaient préparées, quand le chah-zadeh trouva moyen de se sauver et de se rendre auprès de son père. A la nouvelle de la bataille perdue contre les Russes, Baba khan se mit dans une forte colère, ramassa toutes ses troupes et marcha contre les plaines d'Ararat, pour détruire l'armée russe. Il rencontra le chah-zadeh en chemin, et arriva avec lui pendant la nuit devant la porte inférieure d'Eriwan. Trois cents hommes de

troupes russes étaient postés plus haut ; il les attaqua pendant l'obscurité, mais il fut repoussé, et, au lever du soleil, il se trouva contraint de renoncer à l'espoir de forcer leur position. Une grêle de balles et de boulets chassa les Persans qui, connaissant alors la valeur des Russes, n'osèrent plus leur présenter la bataille. Baba khan hâta tellement sa fuite, qu'il fit une journée entière sans se reposer dans une tente, et qu'il plaça son camp vers le soir à un endroit très-éloigné, d'où l'on voyait la ville d'Eriwan. Ne pouvant, avec toutes ses forces, rien effectuer contre les Russes, il ordonna au prince Alexandre de leur couper le chemin avec un détachement de Persans. Il se flattait de les vaincre par ce moyen, ou de les forcer à la retraite.

Alexandre marcha sur Lorhi et coupa la communication de la Géorgie, à l'aide des rebelles de Qazakh et de Bortchalo (35). De là il envoya des négociateurs aux Lesghi de Daghestan, pour les inviter à intercepter les communications entre Tiflis et l'Imerethi. C'est aussi de Lorhi qu'il nous avait adressé la lettre mentionnée ci-dessus, par laquelle il nous mit dans un grand embarras, car nous ne savions que faire, croyant notre perte inévitable. Les Qazakh et les Bortchalo, nous regardant déjà comme une proie sûre, nous forcèrent de quitter leur voisinage, pour ne pas essuyer de

pertes, en cas que les Persans tombassent sur nous. Trois fois nous adressâmes des pétitions à un prince Wolkhonski, gouverneur russe de Tiflis, en lui envoyant des copies de la lettre d'Alexandre; nous le sollicitâmes de nous faire conduire sains et saufs à Tiflis; mais toutes nos prières furent inutiles, et nous n'aperçûmes aucun espoir de délivrance, étant coupés de Tiflis et d'Eriwan, et oubliés par tout le monde.

Nous quittâmes enfin Haghpad; et, pour gagner le chemin de Tiflis, nous descendîmes le précicipice et le suivîmes jusqu'au village Chenogh, où nous arrivâmes en secret et pendant la nuit. En chemin, j'avais remarqué une inscription, qu'on verra à la fin de ce mémoire. Quand les habitans du pays près d'Haghpad reconnurent que nous les avions quittés pour aller à Tiflis, ils se mirent sur le chemin du précipice, où ils nous attendirent pendant plusieurs jours, pour nous faire prisonniers. La famine, le manque de vêtemens et la crainte de tomber entre les mains des ennemis, rendirent notre misère extrême. Derrière nous étaient Alexandre et les Persans, et devant nous les Qazakh et les Bortchalo. Grands et petits, nous perdîmes tout espoir en nous voyans mourans et entourés par l'ennemi.

C'était le 17 mai que nous avions quitté l'Ararat, et seulement le 10 d'octobre, nous appro-

châmes de Tiflis, persécutés comme le gibier par les chasseurs, de montagne en montagne, d'un précipice à l'autre et de forêt en forêt. Sans habillement, sans tentes et lits, à peine couverts d'une chemise, nous perdîmes encore notre bétail. Le chemin était presque toujours montagneux, et la pluie et la grêle abîmaient le peu d'effets qui nous restaient et que nous n'eûmes pas le temps de sécher. Notre brave jeunesse même avait perdu courage.

Un jour nous commençâmes à camper dans la forêt pour être cachés aux yeux de nos ennemis, quand tout à coup nous reçûmes la nouvelle qu'Alexandre s'avançait contre nous. La confusion devint sur-le-champ extrême, l'un prit congé de l'autre, on pleura, on se baisa et on se crut perdu. Plusieurs de nous prirent les armes pour se défendre, d'autres tâchèrent de se cacher avec leurs familles, en abandonnant leurs effets. Enfin nous fûmes tranquillisés par la nouvelle que ce n'était pas Alexandre, mais une caravane des Qasakh et des Bortchalo qui retournait. Cependant, toujours craintifs, nous rebroussâmes chemin jusqu'aux anciens Ma'den ou mines.

CHAPITRE IX.

Pourquoi le général en chef, prince Tsitsianow, revint de l'Ararat. Avec lui arrivent les moines et les ecclésiastiques d'Etchmiadzin, qui nous comptent. Manière dont nous reçut l'archevêque Johannès au bord de la rivière de Bortchalo.

Après la fuite du chah-zadeh, le valeureux et invincible prince Tsitsianow, général en chef au service du grand empereur, se trouva, sans la moindre crainte, devant la forteresse d'Eriwan. Il méprisa les nombreux ennemis qui, de temps en temps, se montraient de loin, comme les corneilles des montagnes et que quelques coups de canons dispersaient sur-le-champ, comme une pierre lancée de la fronde fait envoler plusieurs milliers d'oiseaux. J'ai déjà remarqué que les communications interceptées empêchaient les caravanes d'aller et de revenir, ce qui fut cause que les troupes russes manquaient de vivres et de toutes les autres nécessités de la vie, principalement de sel. L'air malsain du pays et les chaleurs de l'été produisirent beaucoup de maladies, la moitié de l'armée avait la fièvre. Au mois de septembre, les maladies empirèrent, et le nombre des malades augmenta considérable-

ment. Le magnanime prince Tsitsianow voyant l'état déplorable de ses troupes, ét contraint par la famine, commença à se retirer. Il arriva le 10 septembre à Etchmiadzin. Du consentement des ecclésiastiques, il y enleva une partie du trésor de l'église, de crainte qu'il ne tombât entre les mains des Persans. On permit aussi à chacun de suivre l'armée. Les Persans mirent le feu aux herbes desséchées par la chaleur et aux forêts pour empêcher la marche des Russes, mais sans succès. La pénétration de Tsitsianow vainquit tous les obstacles, de sorte qu'il arriva heureusement à Pampag sur le chemin de Tiflis, où il laissa une partie de ses troupes pour défendre la frontière. Il vint nous voir avec notre archevêque Johannès, et ranima par ses paroles notre courage, nous fit sortir de l'abîme du malheur, et nous envoya vers la rivière Bortchalo, où nous nous réunîmes à l'armée russe, en suivant la route de Tiflis. Par ordre du général en chef, on nous compta, hommes et femmes jusqu'aux enfans à la mamelle. On enregistra nos noms et on en donna la liste à l'archevêque, pour qu'il nous conduisît à Tiflis. Il reçut ses compatriotes de l'Ararat avec un cœur paternel. Arrivés dans la capitale de la Géorgie, on nous établit en partie à Tapi-Tagh (36), plaine située au nord de la ville, et en partie à Hawlabar (37). L'archevêque

nous prit sous sa protection, et nous nous y trouvons encore à présent, en 1260 de notre ère (1811). Les ecclésiastiques du couvent d'Etchmiadzin, qui s'étaient transportés volontairement à Tiflis, y vécurent pendant trois ans dans la meilleure harmonie; ne manquant de rien, car on leur donnait abri, nourriture et habillement, jusqu'à ce qu'il pussent retourner à Etchmiadzin, après la délivrance du patriarche David, qui se trouvait en captivité chez les Persans. En 1256 (1807) l'archevêque fit construire pour nous une nouvelle église à Hawlabar, et sa charité chrétienne sauva beaucoup de malheureux d'une ruine totale. Tant qu'il était possible, il paya leurs dettes, et leur fournit des habits jusqu'à ce qu'ils fussent en état de gagner eux-mêmes leur vie.

INSCRIPTIONS.

I.

Plus haut que la montagne Aray, et sur la rivière Karssagh, on voit une ancienne église; et, sur une de ses colonnes, du côté droit, on lit l'inscription suivante :

« Christ, créateur, souviens-toi de Grigor, sei-
» gneur de Kentouniatz. »

II.

Dans la province arménienne Chirag, il se trouve une très-grande et belle église ornée d'une belle coupole, qu'on appelait autrefois Oukhd-Haridjaï (c'est-à-dire Pélerinage de Haridjaï). Le grand Zak'haré l'avait achetée du premier propriétaire : il la fit restaurer avec grande magnificence. Du côté du nord et sur la face extérieure de la muraille, on voit l'inscription suivante (*):

(*) Voyez *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin; vol. II, p. 248.

« Par la faveur et la grâce du Dieu charitable, » moi, Zak'haré Mandatour Takhoutses, Amir » Sbassalar des Arméniens et des Géorgiens, fils » du grand Sarkis (38), ai enrichi, à l'étonne- » ment de tout le monde et à mes propres frais, » l'église du saint Haridjaï, pour la conservation » de la vie de mon maître, la pieuse reine Tha- » mar(39), ainsi que pour mon salut et pour celui » de mon frère Iwané, de nos fils Chahanchah et » Awak, et de mes parens. J'y ai construit une » forteresse, des dômes et des tours à grandes » dépenses. Je l'ai dotée avec tout ce qui était » nécessaire pour son embellissement. J'ai donné » à cette église un de mes villages, nommé Mo- » k'haris, situé dans le voisinage de ce lieu saint » que j'ai consacré à la Sainte-Vierge, de même » que toutes les appartenances, telles que mou- » lins, montagnes, eaux. Je lui ai cédé en outre » un moulin nommé Wortiagbatz et un autre » à Ani, situé dans le précipice; un jardin dans la » vallée Dzaghkouts, un vignoble à Eriwan, un » autre à Talin, et je lui ai rendu tout ce qu'elle » possédait auparavant, depuis la frontière de » Haridjaï, Kouermarkow, les puits, le préci- » pice sec, et la fontaine du sang, jusqu'à l'an- » cien Haridjaï. J'ai institué un service journa- » lier devant le maître-autel pour dire la messe » pour moi. Ceux qui viendront après moi seront

» obligés d'observer cette institution en mémoire
» de ma famille, et ils seront bénis de Dieu et de
» tous ses saints. Mais ceux qui s'opposeront et
» voudront plus ou moins affaiblir cette institu-
» tion, seront maudits comme Kaïn et Juda, et
» condamnés par Dieu, s'ils prennent par force
» quelque chose de la propriété de l'église, et
» par les trois cent dix-huit saints-pères et tous
» les autres saints. Ainsi finit ce testament spiri-
» tuel, l'an 650 de notre ère (1201). »

III.

Dans la province de Chirag, sur la rivière Gharoutz, au milieu du précipice, il y a une église merveilleuse, appelée Marmarachen, qui fut bâtie par Wahram, seigneur arménien. Il paraît que c'était le fils de Grigor Magistros, d'après l'inscription qui se trouve, du côté du sud, sur l'extérieur de la muraille, au-dessus de la porte, et qui suit ici :

« Par la faveur et la grâce de Dieu, moi Wa-
» hram, seigneur des seigneurs, et Antipatrik,
» fils de Grigor, Grand de la grande Arménie,
» de la race Palhawouny, et descendant de la
» famille de saint Grigor, la lumière de l'Ar-
» ménie. Dans l'espoir de Christ j'ai posé les
» fondations, et j'ai fait bâtir cette sainte église

» Marmarachen (*c'est-à-dire construite en mar-*
» *bre*). Je l'ai commencée en 437 de l'ère
» arménienne (988), dans le tems de Sempad,
» fils d'Achod, roi d'Arménie, et je l'ai finie
» dans le tems de Hovhannei, fils de Kakig
» Chahanchah arménien, le spirituel, l'amélio-
» rateur, et le pacifique, l'an de notre ère 478
» (1029). Nous l'avons achevée avec beaucoup
» de peine et à grandes dépenses, moi, ma mère
» Chochik, souveraine des souveraines, mon
» frère Wassak, seigneur des seigneurs, qui a
» trouvé le martyre dans la guerre contre les
» Turcs, et Apelgharib marsban (40) arménien,
» et notre cadet Hamzé. Nous et toute notre
» maison nous sommes fidèles à la patrie, en nous
» sacrifiant nous-mêmes comme guerriers mar-
» tyrs, avec notre sang et nos enfans. En dépen-
» sant notre fortune, nous désirâmes d'établir la
» paix, la tranquillité, le bonheur de notre
» patrie, et la solidité de l'église. Nous avons fait
» bâtir plusieurs autres églises et couvens, mais
» surtout nous avons tout employé pour cette
» église à laquelle nous avons porté les plus
» grands égards, tant pour l'agrandir que pour
» lui fournir tout ce dont elle avait besoin, en
» lui léguant des montagnes, des champs, des
» villages et d'excellentes terres; comme le village
» Bakaran et ses champs, Kotis, Portunghen,

» Araketch, Azata, Armané, Ezinka; les vignes
» de Hochaghan et trois moulins, de même deux
» moulins à Tokhs, des vignes à Achtarak, à
» Kharpi dans la plaine, Serghewil, Wejan et
» Mreny; à Ani, des maisons et des magasins. En
» mettant ainsi tout au complet et en lui donnant
» tout ce qu'il est nécessaire pour toujours, pour
» perpétuer la mémoire de nous et de nos des-
» cendans, nous avons tout mis entre les mains du
» saint père Jérémie et de ses successeurs, comme
» Sosténès, qni lui a déjà succédé. En reconnais-
» sance de cela, on y dira, pour le salut de nos
» ames, six quarantaines de messes jusqu'au jour
» du dernier jugement. Quiconque des nôtres et
» des seigneurs étrangers cherchera à ôter ou à
» détruire ce que nous avons donné, ou qui
» violera nos institutions, sera banni de la pré-
» sence du Christ; Satan sera son juge, et il ne
» verra jamais la gloire de Dieu. Mais ceux qui
» tiendront nos institutions seront bénis pour
» toujours. »

IV.

Depuis le second abandon, le dépouillement et la ruine de cette magnifique église bâtie en marbre (Marmarachen), occasionés par la guerre avec les Persans, il s'était écoulé deux cent deux

ans, quand elle a été rebâtie par l'évêque Grigor, petit-fils du seigneur Wahram. A son renouvellement on y a posé l'inscription suivante, qui se trouve du côté septentrional, sur la face extérieure du mur de l'église :

« Dans le tems de nos seigneurs très-vertueux
» et très-dévots Atabek Iwané et Mantatour Ta-
» khoustes Chahanchah, et par leurs ordres, a été
» restauré ce magnifique temple de Dieu, qui est
» une mère de la lumière et qui a la coupole en
» marbre, par moi, l'archevêque Grigor, fils
» d'Aboulghamri Magistros, et par mon fidèle
» frère Kharib, petit-fils du seigneur Wahram,
» descendant de saint Grigor Chinogh. On l'a rebâ-
» ti sur les anciennes fondations, avec beaucoup
» de zèle et pour l'espérance d'un grand nombre
» d'ecclésiastiques qui lui avaient donné aupara-
» vant de grandes propriétés ; savoir : des villages,
» des jardins, des magasins et des moulins, comme
» on le peut voir par l'inscription circonstanciée.
» On avait donné à ce temple tout ce qui était né-
» cessaire. Depuis assez long-tems il resta détruit
» par les infidèles. Le couvent fut transformé en
» un village, et la coupole de l'église en forteresse,
» et elle resta plongée dans l'obscurité et dans la
» tristesse, et privée de toutes ses possessions
» jusqu'à ce jour ✠. L'an 674 de notre ère

» (1225 de J.-C.), le brave et vaillant héros de
» Christ, mon cher frère Kharib, sur mon con-
» seil et de concert avec moi, s'est décidé de la
» tirer de la tristesse et du malheur des ténèbres
» et de la saleté, et de la rétablir dans son an-
» cienne splendeur. Nous avons donc renvoyé
» tous les habitans du village pour mettre à leur
» place de saints ecclésiastiques et des ermites
» chéris par Dieu. Nous l'avons embellie de nou-
» veau par tous les ornemens nécessaires, en lui
» donnant des habits sacerdotaux, des vases
» d'argent et d'or pur, et les anciennes et les
» nouvelles écritures de l'église. Nous lui avons
» fait don de notre village patrimonial Zazada,
» de celui que nous avons fait bâtir sur la rivière
» Haghis, et qu'on appelle Tirachen ; et de ce
» côté de la rivière, nous lui avons rendu les
» moulins situés en haut et en bas du pont, les
» prairies ; les terres, et tout ce qu'elle possédait
» originairement, de même que notre église pa-
» trimoniale Surp-Stephanos (Saint-Étienne)
» dans cette ville, avec toute sa paroisse, avec
» deux vignobles à Marmeti, que nous avons
» hérités de nos ancêtres. Nous avons aussi réuni
» à elle le couvent supérieur, pour que tout fût
» sous la juridiction d'un seul évêque. Avant
» l'exécution de cette entreprise, j'ai perdu mon
» aimable frère Kharib Magistros, chéri par tout

» le monde, et qui perdit la vie dans une bataille
» contre les infidèles. Je suis resté seul de ma
» famille, moi le malheureux Grigor, séparé de
» lui. Nous avons fait transporter ici son corps,
» et nous l'avons fait enterrer auprès de la porte
» du dôme et à côté de notre grand-père, le
» seigneur Wahram. Nous avons libéralement
» récompensé tous ses domestiques, et nous
» avons institué qu'il fût dit des messes pour ce
» martyr de Christ, nommé Kharib, devant le
» maître-autel, depuis le premier jour de l'an
» jusqu'au dernier, et depuis aujourd'hui jusqu'à
» la seconde apparition de J.-C., fils de Dieu.
» Que ceux qui voudront s'opposer ou empêcher
» cette institution, ou ôter les biens de cette église,
» soient indignes de voir jamais la gloire de Dieu
» et de la vie éternelle. Mais ceux qui rempliront
» ce devoir sacré, seront bénis de Dieu et de
» ses saints. »

V.

L'inscription suivante se trouve aussi sur la muraille de l'église de marbre (Marmarachen) :

« Par la grâce de Dieu, moi, Marie Abkhazats,
» reine d'Arménie, fille du grand Sénék'herim,
» petite-fille de Kakig, roi d'Arménie, ai fait
» ces donations à l'église de marbre, connue dans

» le monde comme un endroit de vénération, dans
» le tems de l'archevêque Sosténès. Pour le repos
» de l'âme de Kakig, mon grand-père, et de Kathaï,
» ma grand'mère, en récompense des bienfaits
» que j'ai reçus d'eux, j'ai institué qu'on dise la
» messe pour ma grand'mère Kathaï pendant
» toute l'année, devant la colonne et l'autel de
» Saint-Pierre, jusqu'à la seconde apparition de
» Notre-Seigneur. Et si quelqu'un des grands
» seigneurs de l'Arménie ou de la Géorgie vou-
» lait usurper sur ces legs, ou ôter le village
» Tharous que j'ai légué à ce saint endroit, qu'il
» soit banni de la présence de Dieu et de la vie,
» et qu'il soit coupable envers le sang de Christ,
» sans pouvoir mériter la gloire de Dieu. Mais
» ceux qui tiendront notre institution seront
» bénis éternellement. »

VI.

A Ani, mère des villes (métropole) de la province Chirag, sur la porte occidentale de l'église cathédrale et à gauche d'une colonne, se trouve l'inscription suivante :

« Par la volonté de la miséricorde de Dieu,
» moi, Aron Magistros, honoré par le très-illustre
» royaume par des honneurs particuliers, dans
» ma jeunesse suis venu ici en allant à l'orient,

» ici, dans la magnifique forteresse d'Ani, et j'ai
» fait hausser toutes ses murailles en grandes
» pierres de taille; je les ai rendues plus larges
» et plus solides, et, à grands frais, j'ai fait
» venir de loin l'eau en quantité dans la ville et
» dans la forteresse, pour le plaisir des habitans
» et pour ceux qui auront soif. Je porte avec moi
» une bague d'or et des lettres-patentes de S. M.
» pourprée la reine, qui a délivré les maisons
» de cette ville des impôts et de la contribution
» qu'on donnait tous les ans, et qui consistait en
» quatre-vingts litres. Sur la prière du magistrat
» j'ai fait annuler deux autres litres que don-
» nait le Mutaïben. — Amen. »

VII.

Sur la tour de l'église qui porte le nom de Notre Sauveur, était écrit ce qui suit :

« Dans les années du très-saint père et seigneur
» spirituel Pierre, patriarche d'Arménie, et
» dans le tems de Sempad, fils de Kakig Chahan-
» chah, l'an 485 (1036), moi, Apelgharib marz-
» ban, fils du seigneur Grigor, et petit-fils d'Aboul-
» ghamri, frère de Wahram et de Wassak, ai
» fait bâtir cette église au nom du Sauveur à Ani,
» la mère des villes. J'y ai employé beaucoup de
» peines et de frais, et ai acheté de mes propres

» fonds des magasins, trois moulins à huile, des
» jardins et des champs, que j'ai donnés au
» Saint-Sauveur. J'ai embelli l'église d'or, d'ar-
» gent et de pierres précieuses; je lui ai donné
» les Évangiles et d'autres livres d'église, de
» même que l'Ancien et le Nouveau-Testa-
» ment. »

VIII.

Dans le village Oghouzlou, situé dans le pays de Qars en Arménie, se trouve une église autour de laquelle on lit cette incription :

« Moi, Hassan, fils de Khakana Kentouno,
» souhaitant avec ardeur de faire une œuvre de
» charité pour m'établir un refuge dans l'espé-
» rance de la vie éternelle, et pour me purifier
» des innombrables péchés que mon corps a
» commis, ai pris la résolution de bâtir cette
» église sur le modèle de la Jérusalem céleste et
» miséricordieuse. »

IX.

Sur cette même église était encore écrit :

« Moi, Achod, seigneur des seigneurs, fils de
» Kewourk (Georges), homme brave et valeu-
» reux, étant fidèle à la maison royale d'Arménie,
» et en honneur de Achod Chahinchah et de ses

» fils Sempad et Kakig et des autres rois, ayant
» vu le démolissement de la mère des villes et du
» temple de Dieu, j'ai commencé à les restaurer
» l'an 450 (1001) Parthevi ; mais, l'année après,
» me vint le messager du royaume céleste, et mes
» péchés sont ma croix. »

X.

Dans le pays de Lorhi, et sur la colline Warta-Plour, se trouvent deux églises, dont l'une n'est qu'une chapelle, et l'autre d'une grandeur médiocre. Sur la dernière on lit l'inscription suivante :

« L'an 499 (1050) de l'ère arménienne, moi,
» le roi Gorighé, ai fondé cette sainte maison
» pour avoir le pardon de mes péchés, et pour la
» durée de ma famille, sous la direction d'Achod
» le marzban. »

XI.

L'inscription suivante se trouve sur le dos d'une croix en pierre qu'on voit à Khogowakin, ou à la source du village d'Otzno :

« Au nom de Dieu, moi, Kopnt Bkhab Me-
» râex, ai établi ici un aqueduc ; j'y ai construit
» un hospice, et ai érigé cette croix pour la pro-
» longation de la vie de l'Amir Sbassalar, du

» Chahanchah, et en mémoire de mon fils Ka-
» nantz (le verd). Que ceux qui adoreront cette
» croix veuillent prier Dieu pour eux. »

XII.

Dans le village de Haghpad, sur l'église de la vraie croix, fut écrit ce qui suit :

« Nous, Sempad et Kourken, rois d'Armé-
» nie, avons fait construire cette église de la
» Sainte-Croix en 440 (991). »

XIII.

Inscription qui se trouve à Haghpad sur le vestibule de l'église de la Sainte-Croix, du côté d'occident.

« L'an de l'ère arménienne 634 (1185)✠, moi
» Mariam, fille du roi Kourken, ai bâti cette
» maison de prières, avec grand espoir et sur le
» tombeau de mon père, de mes sœurs Roussou-
» kana, Mariam, Thamar et de moi Mariam,
» dans le tems de l'archevêque Barsegh (Basile),
» et qui fut terminée sous lui. Je prie ceux qui
» entreront dans cet édifice et qui prieront devant
» la sainte-croix, de faire mention dans leurs
» prières de nous et de nos ancêtres royaux, et

» de toute notre famille, qui est enterrée dans
» cet endroit et sous cette coupole. »

XIV.

Inscription qui se trouve du côté du nord de la petite chapelle de la sainte-croix à Haghpad.

« Par la volonté de Dieu, cette sainte église a
» été bâtie aux frais de Khatoun, fille d'Hassan,
» de la race des Tessomians. Elle avait été con-
» duite à la ville de Kacheu pour être épouse de
» Zak'haré, seigneur de Kagha, Tawcha, Kartman
» et Dérounaghan et d'autres provinces. Ses frères
» Sénék'herim et Sewata sont venus ici, et étant
» morts en Christ, ils ont été enterrés sous ce
» dôme. Mais Khatoun a fait bâtir cette église à la
» mémoire de leurs ames, elle a déposé ici un
» morceau de la vraie sainte-croix dans un vase
» d'or, et lui a donné un évangile richement
» garni, beaucoup de calices d'argent pour le ser-
» vice, et une vigne à Khatounachen. — Moi l'ab-
» bé Hovhannes et tous mes frères de Haghpad
» nous avons promis une quarantaine de messes
» par an pour le salut de son ame. Ceux qui après
» nous détruiront cette institution, seront jugés
» par Dieu, et ceux qui l'accompliront seront
» bénis de Christ. Amen. »

XV.

L'inscription suivante se trouve du côté du nord et de l'orient de la grande église de la sainte-croix, à Haghpad.

« L'an 706 de l'ère arménienne (1257), sous » le règne du grand Chahanchah Zak'haré, a été » bâti ce magnifique temple de Dieu, par l'ordre » de Hamazasp; Christ soit miséricordieux à sa » belle ame. »

XVI.

L'inscription suivante se trouve sur la tour d'une église de Haghpad.

« L'an 694 de l'ère arménienne (1245), ce » superbe temple de Dieu, qui rappèlera à la » vie les adorateurs du Seigneur Dieu, a été bâti » avec ses sept autels par le seigneur Hamazasp, » auquel Christ soit miséricordieux, et à l'ame » duquel il donne un saint endroit, de même » qu'à Johannès son neveu et aux autres qui ont » sacrifié leurs peines pour cette fin, et qui ont » achevé cet édifice avec beaucoup de zèle dans » les derniers tems de la domination des Ta- » tares. »

XVII.

A la porte du nord de l'église de la sainte-croix se trouve érigée une croix avec l'image du Christ sculptée sur la pierre, sur le dos de laquelle on voit l'inscription suivante :

« L'an 722 (1273). Par ordre de l'Atabek Mir » Sbassalar baron Satoun, maître de ce saint en» droit d'adoration, moi, le père Johannès, ai » fait poser cette croix du Sauveur du monde, » pour le salut et à l'aide dudit Mir Satoun, et » pour la mémoire de mon ame (1). »

XVIII.

Sur une croix en pierre qui se trouve au milieu du grand vestibule de l'église de la sainte-croix, se trouve l'inscription suivante :

« L'an 453 (1004), dans le tems du grand pa» triarche Siméon, moi Atoun, directeur de » cette église, ai érigé cette sainte-croix; je vous » supplie tous de prier Dieu pour moi. »

---

(1) Voyez *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, vol. II, p. 298.

XIX.

Au cimetière public à Haghpad est posée une croix extraordinairement grandequi porte le nom de saint Sarkis (Serge), et sur laquelle on lit les mots suivans :

« Par le don de Dieu et dans le tems de l'ar-
» chevêque Hamazasp, nous, Agoph et Markar,
» avons érigé cette croix en invoquant saint
» Sarkis, pour qu'il soit médiateur pour nos
» ames et pour celles de Mekhitar de Kopayretso,
» du père Barsegh et les défunts de notre fa-
» mille. Ceux qui adoreront cette croix au nom
» de Christ, n'oublieront pas de prier pour
» nous; et s'ils se souviennent de nous, ils seront
» bénis par le Seigneur. L'an 704 (1255). »

XX.

Inscription sur la tombe de Honavar, fils du grand seigneur Meghan.

« Moi, Honawar, fils de Meghan, seigneur
» des seigneurs, ai quitté cette vie avant le terme,
» et ai laissé mes parens en grand deuil. Ceux
» qui liront cela, qu'ils prient pour moi et qu'ils
» se souviennent de moi. L'an 472 (1023). »

XXI.

Inscription de la tombe de Watché.

« Christ, sois miséricordieux à Watché dans » le tems de ta seconde apparition. L'an 650 » (1201). »

XXIII.

Inscription sur la tombe du seigneur Badzadz.

« L'an 729 (1280). Quand Satoun régna dans » ce pays, moi, Badzadz, fils de Libarid, et mon » épouse Touta, de l'illustre race des Mami- » ghonéans, nous avons réuni à la sainte-croix » de Haghpad le petit doigt de saint Grégor » l'Illuminateur, dont nous avons hérité de nos » ancêtres, et que nous certifions être véritable. » Suivant en cela le désir de l'évêque et du » clergé, nous l'avons légué à cette sainte église » avec d'autres donations. Le père Johannès et » les frères ont réglé qu'on dirait pour nous la » messe dans toutes les églises à la fête du cruci- » fiement, le samedi et le dimanche suivant. Nous » avons aussi donné une maison et une vigne » pour l'usage de la communauté. Ceux qui » rempliront ces dispositions seront bénis de » Dieu. »

XXIV.

Inscriptions des tombeaux des patriarches, des archimandrites, des rois, des reines et des seigneurs arméniens qui se trouvent à Haghpad.

Le père Grigor.

Le père Grigor, le frère.

Le roi Gorighé.

Le roi Abbas.
L'Amir Grigor.
Le roi Abbas.
Le roi Gorighé.

Gawtel.
Tayigh.
Pourtoukhan.
Wassak.
Sempad, fils d'Oukana.
Hamzé.
David.
Kourd-Amir.
Khosrowigh.
Sempad.
Sewata.
Senek'herim.
Khameras.
Hassan.
C'est le tombeau de Matoun.

Philippos, évêque de Arnghetzi.
Le neveu de Zak'haré et de Jwané, l'évêque Johannès.
Mariane, fille de Gorighé, fondateur du vestibule.
La reine Thamar.
Roussoukan.
Pawrina.
Mekhaékn, la sœur de Zak'haré et d'Iwané.

Nana.
Sasana.
Nousti.
Roussoukan.

Il y a encore d'autres tombeaux avec et sans inscriptions, mais ils sont tout-à-fait gâtés, ou encombrés par les pierres de l'édifice qui s'écroule.

XXV.

Suivant le récit des habitans de Haghpad, et à ce qu'ils m'ont montré, il y avait un tombeau devant le clocher, qu'ils disent être celui du fameux Sarghawak Wartabied, avec une inscription sans date, qui suit ici :

« C'est le monument propre du savant diacre » (Sopéstos Sarghawak). »

Quatre pas plus loin on nous a montré un tombeau très-court et mal fait, d'une pierre non polie, qu'on disait être celui de Johannès Plous l'archimandrite. Il est sans inscription.

XXVI.

Un peu plus loin du tombeau de Plous Johannès il y en a un autre, avec l'inscription suivante :

« C'est le tombeau de notre père spirituel
» l'archimandrite David Kopeyretzo. Priez pour
» lui Dieu et les saints. »

XXVII.

A une distance de deux heures à l'orient de Haghpad, dans la vallée et près la rivière, j'ai trouvé une croix renversée, sur le dos de laquelle il est écrit :

« L'an 535 (1086) moi, le père Sarkis, évêque
» de l'église de Haghpad, j'ai bâti ce moulin,
» dont l'usage est libre pour tout le monde, et
» j'y ai planté un jardin avec toutes sortes d'arbres
» fruitiers, en l'honneur de la sainte-croix et
» de la sainte maison de Haghpad. Ceux qui
» ôteront ces biens à Haghpad, ou qui seront la
» cause de leur destruction, tant grands que
» petits, de même ceux de mes successeurs qui
» négligeront d'entretenir les édifices, seront sé-
» parés de Dieu et deviendront des fils damnés
» des ténèbres, et les vers qui les rongeront
» ne dormiront jamais. »

XXVIII.

Sur la surface antérieure de cette même croix on lit ce qui suit :

« L'an 538 (1089) moi, Sarkis, archevêque de « Haghpad, j'ai fait planter ce signe du Seigneur » comme une arme pour les fidèles et une sauve- » garde pour nos rois Ghorgié, Sempad, David » et leurs descendans. »

NOTES.

(1) *Artzakh* est le nom d'une province de l'Arménie, qui, à présent, s'appelle ordinairement قراباغ *Qarabagh*, ce qui signifie en turc le *Jardin-Noir*. Elle appartenait autrefois au pays d'Aghwan, c'est-à-dire à l'Albanie. Les Arméniens lui donnent encore le nom de *Khamsa*. Actuellement, elle se trouve sous la domination des Russes qui l'appellent province de *Chouchi*. L'Artzakh est situé entre le Kour et l'Araxes, et s'étendait autrefois à l'occident jusqu'aux montagnes qui séparent le territoire de Gandja du district de Chamchadilo. Les habitans de ce pays étaient tous Arméniens, et avaient leur patriarche ou katholikos particulier. Le premier patriarche d'Artzakh fut Grigoris, petit-fils du grand Grigor. Leur principal couvent se trouvait sur la montagne Kandza-sar (montagne du Trésor), où Grigoris a été enterré au commencement du quatrième siècle de notre ère. Le climat de ce pays fertile est excellent, et ses forêts sont composées presqu'en entier d'arbres fruitiers, qui lui ont fait donner avec raison le nom de Jardin-Noir. Timour aimait beaucoup l'air du Qarabagh et y venait souvent passer l'été. Les habitans arméniens étaient autrefois gouvernés par de petits princes qui portaient le titre fastueux de *melik* (roi). En 1741, Nadir chah faisait une incursion dans le P'haidagaran, qui est limitrophe avec le pays de Chaki, dont la principale forteresse s'appelle *Gèlèssèn Gorèssin*. *Hadji Tchalabi*, khan

de ce pays, et arménien de la famille *Qara Kechich* (prêtre noir), y vainquit le chah. Cette victoire lui donna beaucoup de crédit; les Arméniens du Qarabagh et ses autres voisins, commencèrent à le craindre, parce qu'il s'était fait mahométan sunnite, et qu'il se montrait ennemi juré de la foi chrétienne. Il ruina totalement la province d'Oudie, en y faisant tuer ou emprisonner les habitans les plus riches. Dans le pays de Chaki il y a une source appelée *Tchermoukh*, qui a la propriété de guérir beaucoup de maladies, et principalement les blessures. Hadji Tchelebi la fit encombrer pour empêcher les Chrétiens de s'y baigner. Il persécuta avec beaucoup d'acharnement les prêtres, et fit brûler les livres saints. La crainte de lui fit qu'une grande partie des Chrétiens du pays d'Oudie alla se cacher dans les montagnes du Caucase, ou dans celles du Qarabagh. Voyant qu'il ne pouvait détruire entièrement les Chrétiens, il commença à les traiter avec plus de douceur. Il invita beaucoup d'Arméniens de venir habiter son pays, et quand ils y étaient arrivés, il leur imposait une forte contribution pour la liberté de leur culte. Cette contribution est encore payée par trois villages dont Wartachen et Djalet sont les plus considérables. Elle s'appelle *Din ypeghi* ou soie de la religion, et consiste en soixante batmans (24 livres) de soie. Les Russes la perçoivent encore. Hadji Tchelebi nourrissait toujours l'espoir de ruiner le pays et les méliks de Qarabagh; ces derniers résolurent de choisir pour khan, un Mahométan de la secte des Chiyah, puisqu'ils regardaient cela comme le seul moyen de rester indépendans chez eux. Leur choix tomba sur Pana khan, Turcoman de la race des Djawanchir, tribu originaire du Khorassan, mais qui est venue habiter le Qarabagh. Ils déclarèrent alors que le pays était

sous la domination musulmane, et tous les khans voisins envoyèrent des présens au nouveau prince. C'étaient en effet les méliks qui régnèrent; le khan n'était que pour le nom. Ses voisins donnèrent alors le conseil à Pana khan de tâcher de mettre la désunion entre les méliks. Il commença aussi à construire la forteresse de *Chouchi*, sur une montagne très-escarpée, et dans une contrée qu'il avait reçue de son beau-père le mélik arménien, Chah-Nassar. Cette forteresse se trouve entre deux ruisseaux, appelés *Qarachan*. Après leur jonction près du jardin du khan, ils forment la rivière *Karkar*, qui se jette dans l'Araxes; sur la rive gauchede ce fleuve, est un chemin qui mène à la forteresse, mais étroit et si rude, que deux hommes à cheval y peuvent à peine passer l'un à côté de l'autre. Le village arménien de Chouchi est éloigné de trois quarts de lieue de la forteresse, à laquelle il a donné son nom.

Le nouveau khan s'était aussi composé une garde de Mahométans étrangers. Quand il se crut assez fort, il épousa la fille du mélik Chah-Nassar, pour attirer cet homme puissant dans ses intérêts. Il se servit de lui pour semer la zizanie entre les autres méliks. Cet état de désunion augmenta le pouvoir de Pana khan, qui bientôt avait établi un pouvoir absolu. Il emprisonna les Chrétiens et confisqua leurs biens. Alors beaucoup d'Arméniens quittèrent le pays et se retirèrent en Turquie et en Perse.

A Pana khan succéda son fils Ibrahim khan, qui se soumit aux Russes et promit de leur payer un tribut annuel de sept mille ducats. Mais, en 1806, il entra en liaisons secrètes avec les Persans, auxquels il avait promis de rendre la forteresse de Chouchi. Le lieutenant-colonel *Lissanewitsche*, commandant les troupes russes qui gardaient ce poste important, s'étant assuré de sa trahison, fit sabrer

Ibrahim khan et ses partisans, et proclama son fils, Mehhdi-Qouli, khan de Qarabagh. Ce dernier, qui règne encore, peut fournir au plus huit mille hommes armés.

(2) *Arakats.* Cette montagne se trouve à quatre ou cinq lieues au nord du couvent d'Etchmiadzin; la rivière K'harpi traverse une vallée profonde et escarpée de cette montagne.

(3) اوج تپه *Utch-Tapa* signifie, en langue turque, les Trois-Collines.

(4) *Gourdougouli.* Ce village arménien se trouve sur le chemin qui mène d'Etchmiadzin à la ville de Qars, à une distance de cinq lieues du premier endroit. On y voit une colline très-haute, et les habitans du pays prétendent que c'est là que l'empereur Julien-l'Apostat perdit la bataille qui lui coûta la vie. A peu de distance au nord-est de Gourdougouli, on voit le petit lac *Aigher-Gol* (lac de l'Étalon), qui n'a aucun écoulement, et que les habitans du pays croient sans fond. Au sud, et tout près de ce lac, il y a un marais appelé en arménien Tsewtchour, et Qara-Sou en turc, ce qui signifie l'Eau-Noire. Une rivière, assez large et profonde, qui porte le même nom, sort de ce marais et se jette dans l'Araxes. Elle est très-poissonneuse. En suivant le chemin de Gourdougouli à Qars, on rencontre sur l'Arpa-tchai, entre la frontière du pachalik de Qars et du Kourdistan, le village *Gokhp*, habité par des Arméniens qui exploitent les mines de sel gemme, d'une montagne voisine. Ces mines sont si riches qu'elles fournissent le sel à une grande partie de l'Arménie, à la Géorgie et aux habitans du Caucase. On s'est trompé en

plaçant ces mines à Bayazid, ville située au sud de l'Araxes et du mont Ararat.

(5) *Qarayas* ou قراكوز *Qara geuz* (OEil-Noir). Nom d'une plaine vaste et fertile, située au sud du village ruiné de Berthoubani, entre le fleuve Kour et une chaîne montueuse qui la sépare de la rivière Yori. Autrefois, elle était habitée par des Turcomans qui s'appellent eux-mêmes Tarekamah, et principalement de la tribu nommée Demourtchassali ou Demourtchali, qui lui a donné son nom ; cette tribu l'a quittée et habite à présent le pays entre les rivières Algheti et Khzia, qui tombe dans la droite du Kour. Ce n'est qu'en hiver qu'elle envoie faire paître ses moutons dans les prairies de Qarayas. Autrefois, ces Turcomans y cultivaient beaucoup de riz, en inondant le pays par des canaux. En été, la chaleur y est très-forte, et l'évaporation des marais, qui sont les restes des inondations annuelles, rend l'air très-malsain. Les grands et nombreux serpens qu'on y trouve ont peut-être aussi contribué à faire abandonner ce pays par ses anciens habitans. En hiver, il n'y fait pas froid, la neige fond très-vite, et les herbes toujours verdoyantes donnent une excellente pâture pour les troupeaux. Cette plaine abonde en faisans, que les Géorgiens chassent avec des faucons. On y trouve aussi une espèce de caille très-délicate, qui devient si grasse qu'on la peut attraper avec les mains, parce qu'elle est trop lourde pour s'élever dans l'air.

(6) *Lilo*, ou *Khwithkiris Lilo*, village et couvent ruiné, à quelques lieues au nord-est de Tiflis, sur le chemin de la Kakhéthie. Une vallée sèche s'étend de Lilo à l'occident jusqu'au fleuve Kour, et cette vallée fait la fron-

tière entre le Kharthli et la Kakhétie. Près du couvent, on voit un petit lac qui est couvert d'oiseaux aquatiques entre lesquels se trouvent beaucoup de grues.

(7) *Thelwi*, ville capitale de la Kakhétie, et l'ancienne résidence des rois de ce pays. Elle est située sur la rive méridionale du ruisseau Tourdos-khewi. K'wiriké, le fondateur de la première dynastie des rois de Kakhéthie, y construisit de superbes palais. A présent, l'endroit consiste en trois forteresses entourées de murailles, et séparées par des ravins profonds qui ont à peu près deux cents pas de largeur. La forteresse du milieu, qui est la principale, s'appelle Batonis-tsikhé (château du maître), parce qu'elle était habitée par les rois. Elle a sept cents pas de circuit, et est divisée en deux parties par une muraille ; dans la première on voit le palais, une église et plusieurs édifices anciens et modernes ; l'autre contient les maisons des habitans. En dehors de la muraille méridionale, se trouvent les boutiques des marchands arméniens. De cette forteresse, on peut descendre, par un chemin couvert, à une belle fontaine qui se trouve dans le ravin. La forteresse occidentale porte le nom de la famille des princes Kortchi-bachis-chwili, à laquelle elle appartient. Elle a six cents pas de circonférence, et ses habitans sont des serfs de cette famille. La forteresse orientale a cinq cents pas de circonférence et appartient aux princes Wakhokha-chwili. On y voit une petite église et les maisons des habitans cultivateurs. Depuis que la Géorgie est devenue une province russe, Thelawi est la ville principale du cercle (*ouyèzd*) qui porte son nom.

(8) *Top Qaragatch*. Au sud de Khornaboudji et de Boëthani, au-delà de la rivière Alazani, se trouve l'an-

cienne résidence des khans ou des rois de la Kakhéthie sous la dépendance persane. Elle s'appelle Qaragatch ou Top Qaragatch ; c'était autrefois une petite ville. En 1727, les Turcs y construisirent une forteresse qui fut bientôt après détruite par les Lesghi de Tchhari, et qui a été rétablie par les Russes, pour garder le chemin que les Lesghi prennent pour faire leurs incursions en Géorgie.

(9) *Ma'den* معدن en arabe et persan signifie mines (en géorgien *lithoni*). Le véritable nom de ces mines est Akhtala ; elles se trouvent sur la rive septentrionale de la rivière Debeté ou Bortchalo, à peu près à l'endroit où elle change sa direction orientale, et se tourne vers le nord. Akhtala était autrefois la résidence d'une famille de princes arméniens, et on y voyait un couvent et des églises magnifiques.

(10) Le véritable nom de ce khan est *Omar khan* des Awares ou de Khoundzakhi.

(11) *Sanahin*, couvent arménien, très-célèbre, situé au sud de la rivière Debeté ou Bortchalo.

(12) *Akhal tsikhé*, capitale de la partie de la Géorgie qui se trouve sous la domination des Turcs qui l'appellent اخسخه *Akhiskha*. Elle est la résidence d'un pacha, dont la charge est héréditaire dans une famille de princes géorgiens qui se sont faits musulmans.

(13) *Wakhan*, ou *Wakhani*, endroit situé sur la frontière de la Géorgie et de l'Imerethi, à l'occident de Sourami, et aux sources de la rivière Tcherimela, qui va se jeter dans la Qwirila. Il appartenait à la famille des princes

géorgiens appelés Awatsidzé, et n'a pas été rebâti depuis sa destruction par les Lesghi.

(14) Le chef des troupes russes était le colonel *Bournachew*.

(15) *Chamchadin*, en géorgien, *Chamchadilo*, district turcoman de la Géorgie, situé au sud-ouest du Kour, et au sud de la rivière Akhistafa. Ses habitans mènent une vie nomade.

(16) *Mélik Medjloum*. Les méliks arméniens du pays d'Artzakh ou Qarabagh, fatigués de la tyrannie de leur khan turcoman, Ibrahim-Khan, se réunirent et résolurent de se soumettre à Héraclius, roi de Géorgie. A la tête de cette ligue se trouvaient Melik Medjloum de Tcharapert, et Melik Abow d'Ighirmi-doert (vingt-quatre en turc). Ils adressèrent en secret à Héraclius une lettre, par laquelle ils lui offrirent de devenir ses fidèles sujets, sans exiger d'autres priviléges que sa protection. Héraclius proposa cette affaire à son conseil, qui rejeta la proposition des méliks, craignant la valeur de ces braves Arméniens, et le danger que la Géorgie même pouvait encourir par une liaison avec eux. Afin de tirer pourtant quelque profit de la lettre des méliks, Héraclius la vendit pour deux cents tourmans (à peu près 8,000 fr.) à Ibrahim khan, prince du Qarabagh. Celui-ci s'empara de suite de plusieurs d'entre les méliks; mais Melik Medjloum et Melik Abow, instruits à tems de la trahison du roi Héraclius, prirent la fuite et se retirèrent en Géorgie, où ils tombèrent tout-à-fait dans la misère. Trois ans après, Melik Medjloum fut invité par Djawat khan de Qarabagh, de venir habiter son pays : il s'y rendit en effet, et deux mille de ses anciens sujets arméniens

de Qarabagh vinrent le retrouver, de sorte qu'il était en état de fournir une belle troupe à Djawat khan, qui en fut ravi. Melik Medjloum pensait nuit et jour au moyen de se venger d'une manière éclatante de la Géorgie, et rien ne pouvait lui venir plus à propos que l'expédition d'Agha Mohhamed khan contre Tiflis. Il servit lui-même de guide à l'armée persane; et, en descendant des montagnes de Solalani, il fit sabrer tous les Géorgiens qui essayaient de se sauver par les portes de Tiflis pour se retirer dans les montagnes. Il leur cria l'ancien proverbe de Nadir chah qui disait :

کورجی یالانجی دلنجی تالانجی *

Gurdji, *yalandji*, *dilandji*, *talandji*, c'est-à-dire : Géorgiens, menteurs, mendians et voleurs.

(17) *Solalani* est le nom d'une vallée profonde au sud-ouest de Tiflis.

(18) *Kandzag* est le nom arménien de la ville de *Gandja*, que les Russes appellent à présent *Ielisawetpol*, en honneur de l'impératrice régnante.

(19) Beaucoup de *Mameluks*, venus d'Égypte avec l'armée française, étaient originaires de Qarabagh, et avaient été vendus comme esclaves à la suite de la guerre dont nous parlons.

(20) *Wagarchabad*, ancienne ville célèbre de l'Arménie, située dans la province Godaïk'h, sur les bords du fleuve K'hasagh, ou K'harsag, au nord-ouest d'Eriwan. Ce fleuve porte actuellement le nom de K'harpi-tchaï. A présent, la ville ne montre que des ruines, et les seuls

restes de son ancienne splendeur sont quelques villages et le célèbre couvent d'Etchmiadzin, qui est la résidence du patriarche de l'Arménie. Etchmiadzin signifie *Descente du fils unique.*

(21) *Harouthioun Hasdowadzatour*, en russe *Artémi Bogdanow*, est le nom de l'Arménien, né à Wagarchabad, à l'aide duquel j'ai fait la traduction de ce petit ouvrage, que son ancien instituteur avait écrit pour lui.

(22) *Arakhel*, nommé *Badmakri*, c'est-à-dire l'historien, était docteur de Traweze. Il composa, par ordre de Philippe, patriarche de l'Arménie, l'histoire de l'Arménie, depuis 1601 jusqu'en 1662. Cet ouvrage a été imprimé à Amsterdam en 1669.

(23) *Daniel* était élu par le clergé arménien, et *David* installé par les Persans qu'il avait su gagner par ses intrigues.

(24) *Qirq-Boulaq* قرق بولاق *les quarante sources* nom d'un village arménien situé sur les bords du grand lac Goktcha ou Keghark'houni, qu'on appelle aussi lac de Sewan, et qui est nommé en turc كوكچه تنكيز *Kouktcheh tinghiz.* Dans le voisinage de ce village, le fleuve Zenghi ou Zangouked sort du lac Goktcha, passe devant Eriwan et tombe dans l'Araxes sur sa rive gauche. Par une faute très-grave, la grande carte russe, publiée par le dépôt de la guerre de Saint-Pétersbourg, a placé la source de cette rivière au nord-ouest d'Ériwan, dans les montagnes de Chouragheli, et supprime toute communication entre elle et le lac en question.

(25) *Arpa-tchaï* ارپا چاي est turc, et signifie *rivière d'orge*. En arménien, cette rivière s'appelle *Akhouréan*; elle a sa source dans le district de Kaïkouli, à la frontière de la province géorgienne de Somkhéthi; elle coule vers le sud-est et reçoit la rivière qui sort du lac de Palkatsio, devenue plus forte par les eaux du Karekerd qui vient de Qars. L'Arpa-tchaï fait la limite entre l'Arménie persane et le pachalik de Qars.

(26) *L'archevêque Johannès* fut martyrisé par les Persans, qui lui mirent un bonnet de fer rouge sur la tête. Il sauva la lance qui avait percé Notre Sauveur, et l'emporta avec lui pour qu'elle ne tombât pas dans les mains des infidèles.

(27) *Kandzag d'Aghwansk* est la ville de كنجه Gandja, qu'on appelle ainsi pour la distinguer de Tawris, qui s'appelait autrefois *Kandzag Aderbadagani*, c'est-à-dire Gandja de l'Adzarbaïdjan.

(28) *Qara klissa* قراكلسيا est un grand village situé dans le district de Pampag, à la frontière de la Géorgie et du khanat d'Eriwan. Il se trouve au pied du mont Alget. Actuellement c'est un poste d'une grande importance pour les Russes, qui y tiennent une garnison nombreuse.

(29) *Ouzumlar* اوزوملر se trouve sur la rive gauche de la rivière Debeté, sur le chemin de Tiflis à Eriwan. La distance entre cet endroit et Sadakly, situé sur cette même rivière, mais plus bas, est de trente-cinq wersts. Le chemin conduit tantôt par des montagnes hautes et escarpées, tantôt par des forêts épaisses ou des plaines coupées par des

ruisseaux qu'il faut passer à gué ; le sentier étroit oblige souvent à descendre de cheval et à aller à pied. Ouzumlar est la patrie de *Jean d'Otnetsi*, patriarche d'Arménie, qui vivait aux neuvième et dixième siècles. Il fut surnommé *Imasdaser* ou le Philosophe. On a de lui une histoire de l'Arménie depuis Haïk jusqu'en 920 après J.-C. Cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre. Jean a été enterré Ouzumlar.

(30) *Sanahin*. Endroit situé à l'orient de Lorhi, sur la rive droite du fleuve Debeté ou Bortchalo. On y voit un célè bre monastère, fondé en l'an 964 par la reine Khosrowanoïch, femme d'Achod III. Le monastère est maintenant la résidence d'un archevêque arménien. Cet endroit se trouve sur la grande carte de la Russie publiée à Saint Pétersbourg, en cent treize feuilles, par le dépôt de la guerre ; mais il y est appelé par erreur *Sinahin*. — Voyez *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, vol. I, p. 85.

(31) *Haghpad*, un des plus fameux monastères de l'Arménie, qui fut fondé par la reine Khosrowanoïch en 964. Il est situé sur une petite rivière qui se jette bientôt après dans le Debeté ou Bortchalo. Haghpad était autrefois la résidence d'un des principaux archevêques des Arméniens.

(32) *Sempad* et *Gorighé*. C'est Sempad, le second fils d'Achod III, de la race des Pagratides, qui régna depuis 977 de J.-C. Il fut surnommé Diegheragal (dominateur) et Chahin-chah-Armen (roi des rois d'Arménie). En 982, il donna à son frère Kourken, appelé ordinairement Gorighé I, les pays de Dachir (Tachiri), de Davouch, de Dzoroïked, de Gaïéan, de Gaïdzon, de Khorhagerd, de

Pazgerd et d'autres encore dans l'Arménie orientale, sur les bords du Kour. Ce Gorighé I est le fondateur d'une nouvelle dynastie Pagratide, qu'on appelle les Gorighéans, et qui régna dans l'Albanie arménienne. Si la copie de l'inscription de l'église de la Sainte-Croix à Haghpad n'est pas fautive, Sempad II aurait encore régné en 991 de notre ère; au lieu que M. Saint-Martin lui fait succéder, en 989, son frère Kakig I, surnommé Chahanchah. — Voy. *Mémoires sur l'Arménie*, Vol. I, 365 et pag. 421.

(33) Les tailleurs en pierre de *Wan* ont été toujours renommés pour l'habileté qu'ils ont montrée dans leur art, et un grand nombre des églises de l'Arménie ont été exécutées par eux. *Wan* est une ville considérable située au sud-est du grand lac qui porte le même nom.

(34) *Lorhi* ou *Lorhé*, ville fortifiée, située dans l'angle que fait le ruisseau Balouq tchaï à son confluent avec la rivière de Lorhi ou Djalar ogli. Lorhi est la capitale de la province arméno-géorgienne de Dachir ou Tachiri; le canton auquel elle appartient s'appelle Aghoud ou Akhasdew. C'était la ville la plus considérable du pays de Koukar : au onzième siècle elle servait de résidence aux rois Pagratides de la branche qui s'appelait Gorighéane. Elle fut souvent prise et reprise par les Géorgiens et les émirs turcs qui commandaient dans l'Arménie pour les sultans Seljoukides et les Atabeks de l'Adzarbaïdjan ; elle devint ensuite la principale ville des princes Orpélians, nommés par les Géorgiens-Qap'hlan chwili. Encore actuellement, elle est assez grande et peuplée, et la capitale d'un des cinq cercles (*ouyézd*) qui partagent la Géorgie depuis que ce pays est devenu une province russe. Au nord-ouest de cette ville se trouve la plaine Djelghi, où les tribus turcomanes qui

habitent le voisinage, font paître leurs troupeaux. Le pays de Lorhi est très-fertile, et riche en mines de cuivre, qui étaient autrefois d'un grand rapport. Dans les montagnes appelées قرا اغاج *Qarâ-agatch*, et qui séparent le pays de Lorhi du pachalik d'Akhal-tsikhé, se trouvent les meilleures meulières de toute la Géorgie ; elles font un article de commerce considérable.

(35) *Qazakh* et *Bortchalo*. C'est ainsi que s'appellent deux tribus de Terekamah ou Turcomans, qui habitent la Géorgie méridionale ou la province arméno-géorgienne nommée *Somkhéthi*; toute cette province est peuplée par des Turcomans, et par des Arméniens qui mènent une vie presque nomade, et qui y font paître leurs troupeaux. Le district Qazakh se trouve sur la droite du fleuve Kour, plus bas que l'embouchure de l'Indja, et s'étend jusqu'au district Bortchalo, et jusqu'au pays de Gandja. Au sud est le district de Pampag. On y compte six mille familles, dont les deux tiers sont Turcomans et un tiers Arméniens. Les Bortchalo habitent la partie inférieure de la rivière Debeté, qui se jette dans Khzia sur la rive droite, et s'étend le long du Khzia jusqu'à son embouchure dans le Kour, et encore le long du Kour jusqu'au confluent de l'Indja. Au nord, il est limité par le Khzia et le Kour ; à l'orient, par le district Qazakhi; au sud, par Pampag, et à l'occident, par Dachir ou Tachiri. Ses habitans sont de la même race que les Qazakh, et mêlés avec des Arméniens. Ces Turcomans n'ont jamais été de fidèles sujets de la Géorgie; ils préfèrent la domination des Persans ou des Turcs, qui sont de la même religion qu'eux.

(36) *Tapi-tagh* est le nom de la plaine qui se trouve au nord de Tiflis et à la droite du Kour.

(37) *Hawlabar*, faubourg de Tiflis, situé sur la gauche du Kour. Ce faubourg est habité par des Arméniens, Syriens et Kourdes.

A l'époque de l'invasion d'Agha Mohhammed khan dans le Qarabagh, et après la prise de la forteresse de Chouchi, la plus grande partie des habitans arméniens du pays se dispersait dans le monde. En 1797, quand l'armée russe campait au bord du Kour, les habitans de Qarabagh y vendaient leurs enfans pour le prix de 3 à 5 ducats. Ces enfans furent conduits dans les pays soumis aux Persans et aux Turcs, et jusqu'en Égypte. Après la mort de Zak'haré, patriarche des Arméniens à Constantinople, son successeur Daniel donna une pétition au sultan, dans l'intention de diminuer les malheurs de ses pauvres compatriotes. Sélim défendit alors, par un firman public, que personne ne devait acheter ou vendre des Arméniens. Ceux de cette nation qui se trouvaient dans l'esclavage devaient être mis en liberté, et les Arméniens avaient le droit de racheter leurs compatriotes. — En Turquie et chez tous les Mahométans, il est généralement défendu de vendre des Arméniens comme esclaves, parce qu'ils sont censés s'être soumis volontairement. Si on les vend c'est par abus et sous le nom de Géorgiens.

(38) C'est *Zak'haré*, fils de Sarkis, sbassalar de Géorgie, qui devint prince d'Ani, par ordre de Thamar, reine de Géorgie. Il y régna de 1185 jusqu'en 1211 de J.-C. — Voyez les *Mémoires de M. Saint-Martin*, Vol. I, pages 381 et 435.

(39) *Thamar*, reine de Géorgie, et fille de Ghiorghi III, régna avec gloire de 1184 jusqu'à peu près en 1206. Elle se rendit célèbre par les guerres heureuses qu'elle entre-

prit contre les Musulmans ; et la mémoire de ses vertus s'est conservée parmi les Géorgiens, qui lui donnent par respect le titre de Mephé, c'est-à-dire roi, et la mettent à côté de Wakhtang Gourg-asslan et de Davith Aghma Chenebeli, qui étaient leurs rois les plus vaillans et les plus célèbres. Thamar fit la conquête de Tawris et d'une grande partie de l'Adzarbaïdjan jusqu'à la mer Caspienne, et étendit les limites de son empire jusqu'à Trébisonde, sur l'Abkhassie et les montagnes du Caucase. Elle épousa un prince russe, nommé George, de la race du grand-duc Wsewolod. La différence de leur goût, et la conduite peu régulière du prince russe forcèrent la reine de se séparer de son mari et de le renvoyer de Géorgie. Bientôt après, elle devint l'épouse du prince Davith, de la maison des Pagratides, qui possédait une partie de l'Ossétie. Le prince George, qui dans l'intervalle avait été à Constantinople, revint en Géorgie avec une armée grecque pour se soumettre ce pays. Il s'avança vers Khoutatissi et trouva de nombreux partisans entre la noblesse géorgienne; plusieurs princes, comblés des bienfaits de la reine Thamar, se mirent de son côté. Thamar marcha en personne contre lui, le vainquit et le fit prisonnier; mais elle lui rendit la liberté, et il quitta le pays. L'histoire n'en fait plus mention.

(40) Le titre de *marzban* signifie commandant ou gardien de la frontière. Quant aux différens rois arméniens, mentionnés dans ces inscriptions, on en trouve l'histoire et la chronologie dans l'excellent ouvrage de M. Saint-Martin.

NOTICE

SUR

L'ARCHIPEL DE JEAN POTOCKI,

SITUÉ

DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE

DE LA MER JAUNE.

La mer Jaune, qui se trouve entre la Chine septentrionale et la Corée, n'avait jamais été visitée par des navigateurs européens, jusqu'en 1793, que le *Lion*, vaisseau de ligne anglais, qui conduisait lord Macartney, ambassadeur à Peking, parcourut cette mer et le golfe de *Pe tchi li;* mais le *Lion* ne s'éloigna presque pas des côtes de la Chine, et ne s'approcha jamais de celles de la Corée ni de la province Mandchou-Chinoise de *Liao toung*.

Vers l'an 1809, la compagnie anglaise des Indes orientales résolut de faire explorer les mers de la Chine par une escadre de la marine de Bombay, sous les ordres du capitaine Daniel Ross. Les résultats de cette expédition, à présent con-

nus en Europe, démontrent qu'elle ne s'avança pas jusqu'aux côtes septentrionales de la mer Jaune, c'est-à-dire, jusqu'à celles de la Corée et du *Liao toung*.

Il était donc réservé aux vaisseaux l'*Alceste*, capitaine Murray Maxwell, et *Lyra*, capitaine Basil Hall, qui, en 1816, transportèrent en Chine l'ambassade de lord Amherst, de reconnaître ces parages avec plus d'exactitude, et d'explorer le golfe de Pe tchi li, ainsi que la côte occidentale de la Corée. En effet, ces deux vaisseaux découvrirent le long de cette côte des groupes d'îles innombrables; mais l'*Alceste*, après avoir été au nord, au fond du golfe de *Liao toung*, fit route au sud, et prit connaissance du promontoire méridional de la province de *Liao toung*, auquel les Anglais donnèrent le nom de l'*Épée du prince régent*. L'*Alceste* se dirigea ensuite vers le promontoire septentrional de la province chinoise de *Chan toung*, et, en le quittant, navigua droit à l'est, en suivant le trente-huitième parallèle nord jusqu'aux approches de la côte de Corée, où elle découvrit le groupe d'îles, qui reçurent le nom de sir James Hall.

Durant cette dernière partie de sa navigation, l'*Alceste* était restée constamment éloignée d'un ou de deux degrés de la côte méridionale de la

province de *Liao toung*, qui termine la mer Jaune au nord. Cette côte ne fut donc pas reconnue, et sa configuration resta ignorée des Européens.

Le grand empereur *Ching tsou jin houang ti*, plus connu chez nous sous le nom de *Khang hi*, qui ne fut que celui de son règne, après avoir raffermi sa dynastie naissante sur le trône de la Chine, conçut en 1707 le vaste projet de faire lever la carte de son empire par les missionnaires jésuites, qui se trouvaient à Peking, et parmi lesquels il y avait des astronomes et des géomètres habiles. Ce grand ouvrage; dont la gloire est due principalement aux mathématiciens français, fut terminé en 1715; et quoiqu'il laissât encore beaucoup d'incertitude sur plusieurs points de la Tatarie, on peut le regarder néanmoins comme une des plus belles entreprises géographiques du XVIII[e] siècle, puisqu'il donnait, sur les vastes contrées de la partie orientale de la Haute-Asie, des connaissances beaucoup plus détaillées et plus exactes que toutes celles qu'on possédait auparavant.

Khang hi fit graver à Peking ces nouvelles cartes, et on en publia plusieurs éditions en format différent, tant en langue chinoise qu'en langue mandchoue. Les Jésuites s'empressèrent d'envoyer à leurs confrères, en Europe, des calques

de ces cartes, avec les noms chinois et mandchous, transcrits en français; ce furent les matériaux qui servirent au célèbre d'Anville pour composer les cartes qui se trouvent dans la description de la Chine du P. du Halde, et qui ont été réunies plus tard sous le titre d'*Atlas de la Chine*. Malheureusement la transcription des noms chinois et mandchous, en français, fourmillait de fautes dans les calques envoyés de la Chine ; et d'Anville, qui ne pouvait lire les originaux, n'était pas à même de corriger ces fautes souvent très-graves. Il n'est donc pas étonnant que ces fautes se trouvent reproduites dans ses cartes, d'où elles ont passé dans toutes les autres de la Chine et de la Tatarie, qu'on a jusqu'à présent publiées en Europe.

Le hasard m'avait rendu propriétaire des calques qui étaient venus de la Chine. Je les ai cédés au gouvernement russe en 1818. La carte de chacune des quinze provinces de la Chine forme, comme dans l'Atlas de d'Anville, une feuille à part; la Tatarie, au contraire, est divisée en douze feuilles, qui ne forment qu'une seule carte. En examinant ces dernières, je remarquais qu'elles n'allaient au sud que jusqu'au quarantième degré de la latitude nord; de sorte qu'il y manquait la pointe méridionale de la province chinoise de Liao toung, exactement comme dans

la première feuille de la Tatarie de d'Anville (1). Cependant cet illustre géographe avait rempli cette lacune dans la carte générale, mais probablement par conjecture. Pour m'éclairer sur ce point, je consultai les originaux chinois et mandchous des cartes levées par ordre de l'empereur *Khang hi*, et j'y trouvai non-seulement la pointe du Liao toung, autrement représentée que dans l'atlas de d'Anville; mais elles me firent voir aussi qu'au sud de la côte méridionale de cette province se trouve un groupe de dix-huit îles, qui ne sont indiquées par aucun de nos géographes, et que les Anglais n'ont pas découvertes en 1816, puisqu'ils sont toujours restés à plus d'un degré trop au sud pour apercevoir ce nouvel archipel.

Il m'est donc permis de dire, sans trop de vanité, que je suis le premier Européen qui ait découvert ces îles, quoique renfermé dans mon cabinet et sans m'être exposé aux fureurs des ouragans et des typhons si fréquens dans les mers de la Chine. Comme cet archipel ne porte pas un nom général sur les cartes chinoises, je lui ai donné celui du feu comte *Jean Potocki*, que j'ai eu

(1) Du Halde, Description de la Chine et de la Tartarie chinoise; édit. de Paris, t. IV, p. 64.

l'honneur d'accompagner pendant le voyage de l'ambassade russe destinée pour la Chine.

En 1805, ce fut lui qui le premier conçut le plan de mon voyage au Caucase, et il rédigea en partie les instructions qui me furent remises. Ce savant estimable avait beaucoup voyagé; il avait parcouru l'empire de Maroc, l'Égypte, la Turquie et l'Anatolie, enfin les steppes de la Russie et de la Tatarie, qu'il avait visitées jusqu'au pied du Caucase; il aurait même vu la capitale de l'empire chinois, si un destin contraire ne se fût opposé à ce que notre ambassade atteignît son but. Le comte Jean Potocki est auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire et la chronologie des peuples anciens et modernes, ouvrages dans lesquels les savans admirent des connaissances vastes et profondes, jointes à beaucoup de sagacité. Mais il ne se bornait pas à enrichir les sciences de ses écrits; il contribuait aussi à leurs progrès; il secondait les efforts des savans moins riches que lui, tant par sa protection que par l'usage libéral de sa fortune. A ses qualités généreuses, M. le comte Potocki joignit le caractère le plus doux et le plus aimable, qui fesait rechercher sa société par toutes les personnes qui le connaissaient. Je lui ai personnellement les plus grandes obligations, et je lui dois une grande partie de la col-

lection précieuse de livres et de manuscrits orientaux que je possède. Toutes ces considérations m'ont déterminé de donner aux îles que j'ai découvertes et qui sont représentées sur la carte ci-jointe, le nom de ce savant si recommandable à tant de titres.

L'archipel de Jean Potocki est situé entre le trente-neuvième et le quarantième degré de latitude nord, et le cent-vingtième et le cent-vingt-unième de longitude à l'est de Paris. Il appartient à la province mandchou-chinoise de *Liao toung* et au district de *Fung thian fou*, plus connu en Europe sous le nom de Moukden. Il dépend de la ville de *Ning hai hian*, située au nord du promontoire de Liao toung, appelé par les Anglais *Épée du prince régent*. La grande géographie chinoise, publiée en 1744 sous le titre de *Thai thsing i thoung tchi* (1), n'en donne qu'une description très-succinte et très-sèche : car elle se borne à marquer à combien de *ly* (250 au degré), chaque île est éloignée de *Ning hai hian*. Je traduis cette nomenclature en ajoutant un astérique aux noms des îles qui ne sont pas marquées sur la carte des jésuites :

* *Lian houa tao*, c'est-à-dire l'île du Nénuphar, à trente ly à 'est de la ville de *Ning hai hian*.

---

(1) Section XXXI, p. 19.

La géographie de la dynastie des *Ming* (1) dit que la ville de *Kin tcheou* (actuellement *Ning hai hian*) avait en tout, sous sa juridiction, soixante-douze îles entourées par les vagues de la mer. A cent-cinquante ly au nord-est, se trouvait une île qu'on appelait *Siao kia tao*, et sur laquelle il y avait un corps-de-garde.

* *Kin sian tao*, ou l'île des fils d'or, 10 ly à l'est de *Ning hai hian*. Les îles *Khou leou tao* (île du crâne) et *Ma ngan tao* (île de la selle) sont à 110 ly à l'est de la même ville. (Elles sont marquées sur la carte.)

Kouang lou tao, ou l'île du bonheur rayonnant, 120 ly à l'est de *Ning hai hian*.

Koua phi tao, (l'île de la peau raclée) 130 ly à l'est de la même ville (2).

Hai sian tao, (île de l'immortel de la mer) 150 ly à l'est de *Ning hai hian*.

Ta tchhang chan tao, grande île de la montagne longue, 150 ly à l'est de Ning-hai-hian.

Siao tchhang chan tao, petite île de la mon-

---

(1) Publiée en 1461, sous le titre de *Thai ming i thoung tchi*.

(2) Ici il y a une faute, ou dans la carte ou dans la description; car, selon la première, cette île est située plus à l'ouest que Kouang lou tao.

tagne longue, se trouve à 10 ly au sud-est de la précédente.

Che li tao, île des ossemens de Foe ou Boud-dha, 160 ly à l'est de *Ning hai hian*.

Pa tchha tao, île des huit fourches ou harpons, 170 ly à l'est de *Ning hai hian*.

Chy tchhing tao, île de la ville de pierre, 180 ly à l'est de *Ning hai hian*. *Ouang kia tao*, l'île de la maison royale, et *Ou mang tao*, sont à 190 ly à l'est de la même ville. *Tchang tsu tao*, l'île des daims, et *Hai yang tao*, l'île du mouton marin, sont à 200 ly à l'est. *Tha lian tao*, l'île des tours contiguës, 210 ly à l'est de *Ning hai hian*.

Ta hao tsu tao, 215 ly à l'est de *Ning hai hian*. *Siao hao tsu tao* est encore 10 ly plus à l'est.

Siao hai thsing tao, petite île des faucons, 20 ly au sud-est de *Ning hai hian* ;

Ta hai thsing tao, grande île des faucons, à 50 ly au sud-est de la même ville.

La grande géographie chinoise ne contient rien de plus sur ces îles et ne fait même pas mention de la plus méridionale de l'archipel de Jean Potocki, qui est sur la carte nommée *Kouang theou tao*, c'est-à-dire, île de la tête resplendissante. Suivant d'autres ouvrages chinois, ces îles servent d'entrepôt au commerce maritime entre la Chine et la Corée, et les navigateurs, qui vont d'un de ces pays à l'autre, y relâchent souvent. Ces

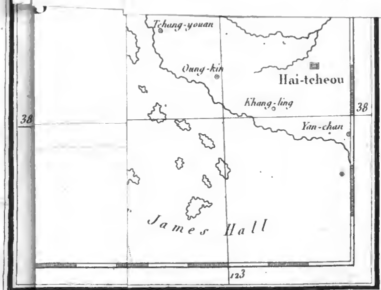
livres n'offrent d'ailleurs aucun détail sur la population et sur les productions de cet archipel.

Avant de terminer cette notice, je dois remarquer que la position géographique du promontoire méridional de la province de *Liao toung*, appelé par les Anglais, *Pointe de la princesse Charlotte*, ou plutôt celle de la ville de Lie chun, située dans son voisinage, fut déterminée en 1709 par les PP. Frideli, Jartoux et Regis. Ils la placèrent 38° 48' 36" de latitude nord et 4° 39' 40" de longitude à l'est de Peking. Ces jésuites n'allèrent pas vers cette pointe; mais ils la virent des côtes de la province de *Chan toung*.

En 1711 les PP. Regis et Cardoso, déterminèrent la latitude de *Teng tcheou fou*, dans le *Chan toung* à 37° 48' 36" et sa longitude à 4° 38' 40" à l'est de Peking. Il résulta de ces deux déterminations que la distance entre *Teng tcheou fou* à Lie chun était de vingt lieues, à peu près dans la direction du nord.

L'empereur *Khang hi* voulut, en 1713, qu'on vérifiât ces positions, et donna la commission au P. Parennin; ce missionnaire, s'étant muni d'un quart de cercle, de boussoles et d'autres instrumens, se rendit à *Teng tcheou fou*. Placé sur une éminence, il releva la position de Lie chun, et la trouva presque au nord du point où il était. Ses observations placèrent *Teng tcheou fou* à 37° 48'

36" de latitude. Ensuite, il passa la mer; et, arrivé à Lie chun, il découvrit *Teng tcheou fou* presque au sud. Il détermina la latitude de Lie chun à 38° 48' 36"; puis il gagna Moukden, mesurant et observant par tous les lieux où il passait.



Gravé p 46, au Marais, et Ru


Nazion




DESCRIPTION

DE

L'ILE DE FORMOSE,

EXTRAITE DE LIVRES CHINOIS.

La grande île de Formose, située au sud-est de la Chine, vis-à-vis de la province *Fou kian*, dont elle forme un district, est actuellement appelée *Thay ouan* par les Chinois. Elle a reçu ce nom du port près duquel les Hollandais avaient construit le fort *Zelandia*. Il serait ridicule de répéter, comme l'ont fait plusieurs auteurs estimables, l'assertion de quelques missionnaires, qui prétendaient que les Chinois ignoraient l'existence de cette île avant l'an 1430 de J.-C. Depuis longtems les Chinois connaissaient l'archipel de *Pheng hou*, qui est situé entre les côtes de la Chine et l'île de Formose, et duquel on peut, pendant un tems serein, voir la fumée de ces deux contrées. On ne peut donc pas supposer que des navigateurs qui allaient et venaient de *Pheng hou* n'aient eu

aucune connaissance de Formose. Les auteurs chinois rapportent que les habitans de cette île ont une aversion si marquée pour les voyages par mer, qu'ils ne vont pas même à la pêche, et se contentent de prendre les poissons de leurs rivières, quoique les côtes de la mer soient très-poissonneuses. Il est donc à présumer qu'ils ne venaient pas à *Pheng hou* pour faire connaissance avec les Chinois (1), et que ces derniers n'étaient pas curieux de visiter une île, dont toute la côte occidentale est couverte de récifs et de rochers.

D'après la grande géographie publiée par ordre de la dynastie actuellement régnante en Chine, l'île de Formose faisait anciennement partie de ce qu'on appelait le *Houang fou* (2). Sous les *Han*, ou peu de tems avant J.-C., elle était comprise dans la dénomination collective du *Man ty* ou *pays des barbares méridionaux*. Sous les *Youan*, ou sous la dynastie mongole qui régna en Chine depuis 1278 jusqu'en 1368, les habitans de Formose furent appelés *Toung-fan*, ou *étrangers orien-*

(1) *Thsu kou pou thoung tchoung koue*, anciennement ils ne venaient pas en Chine. V. *Thay thsing y thoung tchy*, liv. 271, pag. 1, recto.

(2) Voyez le *Chou king*, publié par M. Deguignes père, pag. 56 et 333. Dans ce dernier endroit, ligne 6, on a imprimé par erreur *nord* au lieu de *sud*.

taux (1). Enfin sous les *Ming*, qui succédèrent aux *Youan*, cette île reçut le nom de *Ky loung*, d'après celui d'un port (*Quelong* des Hollandais) et d'une montagne considérable qui se trouvent sur la pointe septentrionale. L'histoire des *Ming* ajoute que ce même port s'appelait anciennement *Pe kiang* (2), ou la baie du Nord. Ces passages prouvent clairement que Formose était connue des Chinois long-tems avant 1430; mais leurs historiens en faisaient rarement mention, parce que ses habitans, réputés barbares, n'envoyaient pas d'ambassade et de tribut aux empereurs; de sorte que leur royaume ne passait pas pour un état soumis aux lois du *fils du ciel*.

Il paraît que, dans le moyen âge, les Japonais envoyèrent souvent des expéditions commerciales à la côte septentrionale de Formose, et y fondèrent des colonies; enfin, en 1621, ils s'emparèrent d'une partie de ce pays. Peu de tems après, un navire hollandais, qui allait au Japon, fut jeté sur la côte de Formose; l'équipage y débarqua, pour s'approvisionner d'eau et de vivres, et pro-

---

(1) Le caractère *fan* (6219 du dictionnaire chinois imprimé à Paris) est le même dont on se sert pour désigner les *Tubétains*, qu'on appelle *Sy fan*, ou *étrangers occidentaux*.

(2) *Ming szu*, liv. 323, pag. 16, verso.

fita de cette occasion pour acquérir des informations sur l'île et sur la force de la colonie et de la garnison japonaise. Le pays leur sembla fertile, et parfaitement situé pour le commerce par son voisinage de la Chine.

D'après le rapport que fit ce navire, les Hollandais cherchèrent à obtenir à Formose la permission de bâtir un comptoir sur une des îles situées à l'entrée du port de *Thay ouan.* Les Japonais rejetèrent d'abord leur proposition; cependant ils finirent par leur abandonner un très-petit territoire sur lequel ceux-ci construisirent, en 1634, le fort *Zelandia.* Bientôt les Japonais renoncèrent à Formose, de même qu'à toutes leurs possessions extérieures; et, depuis ce tems, les Hollandais se regardèrent comme les maîtres absolus de l'île; ils établirent sur la pointe septentrionale un comptoir fortifié et divers petits forts sur les îles *Pheng hou.* Le fort Zelandia leur servait à entretenir un commerce très-considérable et très-lucratif avec la Chine, notamment avec la province de Fou kian; chaque année il prenait de l'accroissement. Mais, en 1661, *Tching tching koung,* pirate chinois, connu des Européens sous le nom de *Koxinga,* mit le siége devant cette place; il la prit l'année suivante, et chassa les Hollandais de Formose, ainsi que des îles Pheng hou.

Ceux-ci envoyèrent inutilement des ambassadeurs à Peking pour demander à rentrer en possession de l'île qu'ils avaient perdue; car les Mandchous, qui occupaient alors le trône de la Chine, ne pouvaient pas même défendre leurs côtes de l'attaque des pirates, et encore moins faire droit à la requête des Hollandais; ceux-ci n'étaient pas assez forts pour recouvrer, sans secours étranger, l'île qui leur avait été enlevée : ainsi elle resta sous la domination de Tching tching koung et de ses deux successeurs, qui soutinrent, contre les Mandchous, les descendans de la dynastie des Ming, régnants dans le sud-est de la Chine.

Enfin, en 1683, le gouverneur mandchou de la province de Fou kian, aidé des Hollandais, fit contre Formose une expédition si heureuse, que toute la côte nord-ouest de cette île fut soumise. La ville située sur le port du fort Zélandia reçut le nom chinois de *Thay ouan fou*, ou ville du premier rang de la baie des Hautes-Cimes, et toute l'île fut déclarée dépendante du gouvernement de la province de *Fou kian*. Elle fut d'abord divisée en trois cercles, dont les chefs-lieux, *Thay ouan hian*, *Fung chan hian*, *Tchou lo hian*, étaient tous des villes du troisième rang. En 1723, on en fit un quatrième de la partie la plus considérable et la plus septen-

trionale du cercle de *Tchou lo hian;* il porta le nom de *Tchang houa hian.*

Le gouvernement chinois de Formose ne comprend actuellement que les plaines situées sur la côte occidentale de l'île; il est borné à l'est par la haute chaîne de montagnes qui séparent celles-ci de la partie habitée par les indigènes sauvages et anciens habitans de l'île.

Ces plaines sont petites : des rivières et des ruisseaux innombrables, qui descendent des montagnes pour se précipiter dans la mer, les arrosent. L'air y est pur et serein; le sol excellent produit en abondance des denrées dont la plus grande partie est portée dans le Fou-kian; ce qui fait grand bien à cette province, coupée de montagnes escarpées et stériles.

La principale production de l'agriculture de Formose est le riz de la variété qui a besoin, étant sur pied, d'une irrigation artificielle; mais l'excellent riz de montagne est peu abondant. Après le riz vient le sucre; il est de très-bonne qualité, et on en récolte une si grande quantité, qu'on en expédie dans toutes les provinces de la Chine et même à Peking. La terre donne aussi des grains, du millet, des légumes, du maïs et des truffes; dans l'intérieur, on cultive beaucoup la colocasie, ou arum à racine comestible, que les

Chinois nomment *yu*, et les Européens de Canton *gniamé*.

Formose envoie en Chine des fleurs de jasmin sauvage (*san yeou houa*); elles servent à donner une odeur suave au thé. Les patates sont très-communes: on trouve dans Formose presque tous les fruits des Indes, tels que les oranges, les bananes, les ananas, les goyaves, les melons, le coco, la noix d'arec, et surtout d'excellens fruits du jaquier, nommée *po lo mie* par les Chinois, en espagnol *nangua*, et en portugais *yagua*. Plusieurs fruits d'Europe, savoir : les pêches, les abricots, les figues, les raisins, les châtaignes, les grenades et les melons d'eau y sont très-bons.

On y voit aussi le *sian*, arbre nommé ainsi par les Chinois, et qui a, dit-on, été apporté du Japon par les Portugais. Son fruit, qui est réniforme, mûrit dans les cinquième et sixième mois des Chinois (juin et juillet). Il y en a trois variétés : l'odorant, le ligneux et le charnu. Le tabac, le poivre, le camphre, le gingembre et le bois d'aloès appartiennent aussi aux productions de Formose; mais cette île manque de coton et de soie.

Le thé est vert et non pas noir; on en exporte une grande quantité en Chine, où l'on s'en sert comme d'un médicament. En général, les Chinois boivent peu de thé vert.

Le sel y est en quantité suffisante; le soufre est abondant et de bonne qualité; on en emporte beaucoup en Chine. La *Gazette de la Cour de Peking*, du mois de mai 1819, contient un rapport du vice-roi de Fou kian, duquel il résulte que ce minéral est un objet de commerce important. « Il me sera difficile, dit cet administrateur de proposer un sujet convenable pour succéder au gouverneur de Formose, qui vient de mourir. En effet, ce poste est considérable et entraîne une grande responsabilité, l'île produisant beaucoup de soufre, un des principaux ingrédiens de la poudre à canon, et les habitans sauvages étant difficilement tenus en bride. Il est donc nécessaire d'y envoyer un homme instruit et d'un caractère ferme, qui sache, suivant les circonstances, se montrer sévère ou clément. »

Il y a beaucoup de buffles et de bœufs qui sont également employés à l'agriculture; des chevaux, des chiens, des ânes, des chèvres, et peu de moutons. Les cochons qui, en Chine, sont nombreux et très-bons, ne réussissent pas très-bien à Formose; mais les poules, les oies et les canards sont très-communs. Les forêts sont remplies de faisans et d'autre gibier, de singes et surtout de cerfs, dont le bois forme un gros objet de commerce avec la Chine.

Un désavantage bien fâcheux de cette île si

grande et si fertile est de n'avoir pas d'eau bonne à boire, au moins pour les étrangers, sur lesquels elle a un effet nuisible et même mortel. Ce n'est que dans la capitale que l'on trouve des sources qui ne sont pas dangereuses pour la santé.

Formose est traversée du sud au nord par une chaîne de montagnes dont les cimes, dans les mois de novembre et de décembre, sont couvertes d'un peu de neige ; ce qui, sous une latitude si basse, annonce une élévation considérable. Cette chaîne est désignée ordinairement par le nom de *Ta chan* (la grande montagne); ses sommets et ses branches portent des noms particuliers.

Voici les principaux : 1° Le *Mou kang chan*, ou *mont boisé*, est au nord-est de Thay ouan hian, et s'étend jusqu'aux bornes du cercle de Tchou lo hian. Il est très-escarpé, et sa cime est presque constamment enveloppée de nuages. Quand le tems est serein, on voit toute la montagne qui s'élève jusqu'au ciel ; elle est habitée par les insulaires sauvages, auxquels les Chinois donnent le nom de *Thou fan:* comme elle est la plus grande de Formose, on appelle quelquefois Mou kan chan la chaîne entière.

2° Le *Ta kang chang*, ou la *grande montagne*, est au sud-est de Thay ouan hian et au nord-est

de Fung chan hian. Il se nomme aussi *Kiang chan*, ou le *mont de la Rivière*. De loin, il ressemble à un mur : les Chinois y voient l'apparence d'un saint couché. Au sud, on trouve le *Siao kang chan*, ou la petite montagne. Ces deux monts, situés obliquement l'un par rapport à l'autre, servent de point de reconnaissance aux navires qui viennent des îles Pheng hou.

3° Le *Kouan yn chan*, ou mont de la déesse *Kouan yn*, ainsi nommé parce qu'il offre quelque ressemblance avec l'image de cette déesse assise, est à l'est-nord-est de Fung chan hian.

4° Le *Kouen chouy chan*, ou *mont de l'eau bouillante*, est au nord-est de Fung chan hian. A sa base s'étend une plaine de plus de cinquante arpens, de laquelle jaillit avec impétuosité une source d'eau chaude et sulfureuse, qui finit par former un étang ayant dix à vingt ly de circonférence et entouré de montagnes. Il s'y trouve trois îles qui sont ombragées par un bois d'arbres très-vieux.

Les habitans emploient cette eau pour arroser leurs champs; elle suffit à l'irrigation de quelques milliers d'arpens; elle est d'une couleur blanche-bleuâtre.

5° Le *Khouey louy chan*, ou *mont des Marionnettes*, forme la limite orientale du district de Fung chan hian; il est habité par les sauvages,

qui, dans leur langue, le nomment *Kialao.* Ses sommets s'élancent dans les hautes régions de l'air, et sont presque toujours entourés de nuages. Les navires qui viennent des îles Pheng hou l'aperçoivent d'un tems clair ; chacune de ces cimes a un nom particulier.

6° Le *Phy nan my chan*, au sud-est de Fung chan hian, est très-élevé et couvert de pins. On dit que, pendant la nuit, on y distingue une lueur qui ressemble à du feu ; peut-être est-ce un volcan. Dans son voisinage est le Ta niu my chan, autre montagne sur laquelle les feuilles du grand gouet (*Arum majus*), acquièrent les dimensions d'une maison : les insulaires en font très-grand cas.

7° Le *Cha ma ky theu chan* est la partie la plus méridionale des montagnes de l'île ; il se termine à la mer. Sa distance de Fung chan hian est de 230 ly dans la direction du sud-est. A son extrémité la plus au sud est un rocher nommé la *Table d'échecs des Saints*, ou le *mont des Saints.* Il sert de point de reconnaissance aux navires qui vont à Manille et qui en viennent. Toute cette montagne est escarpée comme une muraille, et forme le long de la côte des baies qui offrent des mouillages sûrs ; quand la mer est basse, on y voit des rochers qui, de loin, ont l'apparence de chevaux.

8° Le *Tchy kang* ou la *chaîne Rouge*, est au sud de Fung chan hian. On dit que sa cime, éloignée de 140 ly de la ville, a autrefois vomi du feu. Il s'y trouve encore un lac dont l'eau est chaude.

9° Le *Fung chan* ou le *mont du Phénix*, duquel la ville de Fung chan hian a tiré son nom, est situé au sud-est de ses murs et se prolonge jusqu'à la mer ; les Chinois voient dans sa forme un phénix volant. Il est couvert de grandes masses de pierres qui, de même que le grand nombre de fentes et de ravines, le rendent très-difficile à monter.

10° Le *Ta vou man chan*, ou *sommet du Grand-Héros*, est à l'est-nord-est de Tchou lo hian ; c'est le plus haut du cercle de cette ville ; il s'étend à 700 ly du nord au sud jusqu'au mont Ta tun chan, dans le district de Tchang houa hian.

11° L'*Yu chan* ou *mont du Jade*, est situé au-delà des précédens et très-haut. Quand sa couleur blanche réfléchit les rayons du soleil, on croirait qu'il est d'argent.

12° Le *Ho chan*, ou *mont du Feu*, au sud-est de Tchou lo hian, est rempli de pierres entre lesquelles coulent des sources dont les eaux produisent constamment des flammes. Il paraît par conséquent que la terre, dans cet endroit, contient beaucoup de naphte, ou que ses exhalaisons sont du genre de celles de *Pietra Mala* dans

les Apennins, ou du voisinage de Bakou sur les bords de la mer Caspienne, qui donnent continuellement du feu.

13° Le *Ky loung chan*, ou *mont du Poulailler*, est situé sur la pointe septentrionale de Formose, au milieu de la mer et au sud de la ville de Ky loung tchhing. Au dessous est un port spacieux, et dans lequel vingt à trente navires peuvent mouiller. Les Hollandais avaient établi sur ce mont un fort garni de palissades. Il sert de point de reconnaissance à tous les navires qui vont au Japon ou qui en viennent. A l'ouest de ce mont il y en a un autre qui est le Kin pao ly chan ; sur son flanc s'élèvent deux rochers obliquement parallèles l'un à l'autre que l'on nomme les *pierres de l'Étendard;* on les voit aussi de très-loin en mer.

14° *Siao ky loung chan*, ou *mont du Petit-Poulailler*, est à l'ouest du précédent; on le nomme aussi *mont du Bout-du-Nez*. La mer forme dans son voisinage une baie abritée des vents, et au milieu de laquelle s'élève un rocher nommé la *Porte de pierre*.

15° Le *Lieou houang chan*, ou *mont de Soufre*, s'étend au nord de la ville de Tchang houa hian jusqu'à Tan chouy tchhing. On voit continuellement des flammes à sa base; les exhalaisons

sulfureuses sont si fortes, qu'elles peuvent étouffer un homme; on extrait une grande quantité de soufre des terres de cette montagne.

16° Le *Pa li fen chan* est à l'ouest du bourg de Tan chouy tchhing. On trouve sur son sommet un chat en fer fondu, morceau de la plus haute antiquité. Les habitans croient que quiconque le touche est frappé de maladie.

17° Le *Pan sian chan* est au sud-est de Tchang houa hian, où une colonie chinoise s'était jadis fixée; elle cultivait les terres les plus fertiles du canton, et tirait parti des camphriers et des châtaigniers de ces montagnes; ces arbres servaient principalement à faire des mâts. Dans les derniers temps de la dynastie des Ming, ces forêts devinrent le repaire des pirates.

18° Le *Chan tchao chan*, montagne très-haute et inaccessible, est au nord est de Tchang houa hian. Trente-six villages des insulaires sauvages sont situés sur son flanc méridional; ils ont aussi d'autres villages épars dans les montagnes voisines.

Un grand nombre de rivières et de ruisseaux sortent de ces montagnes et vont se jeter dans la mer. Voici les principaux :

1° Le *Niao soung khy*, ou *Ta mou khy*, se forme de la réunion de quelques torrens, coule

vers l'ouest au nord de Thay ouan hian, et se jette dans la baie de Thay ouan hian. Il est traversé par le pont du Diable noir (*ou kouey khiao*).

2° Le *Nieou tchhao khy* est la plus grande rivière de la partie chinoise, au sud de la ville de Tchou lo hian. Il sort du fleuve septentrional du Nieou tchao chan, coule à l'ouest, et tombe dans la baie de *Kouei tsu kiang*. Il est très-large, notamment vers son embouchure, mais peu profond et rempli de bancs de sables qui nuisent à la navigation.

3° Le *Ta tou khy*, au sud de Tchang houa hian, a sa source dans la crête de partage, coule d'abord au nord-ouest, ensuite au sud-ouest, et se termine dans la baie de *Thsao kiang*.

4° Le *Tan chouy khy* supérieur, ou la *Rivière de l'eau douce*, au nord-est de Tchang houa hian et à l'est du bourg de Tan chouy tchhing. Il prend son origine à la frontière sud-est de la partie chinoise, au milieu des hautes montagnes; il se dirige au nord-ouest, reçoit le *Pa lang thsiouan*, et verse ses eaux dans la baie de *Tan chouy kiang*. Sa profondeur est de 80 pieds de Chine ; ses bords sont ombragés de vieux palmiers sauvages; il est navigable à une distance de quelques journées de route en remontant; on y pêche le *houng sin yu* (poisson au cœur rouge), qui a près de dix pieds de long.

5° Le *Tcho chou khy*, ou *Ruisseau à l'eau trouble*, nommé ainsi d'après la nature de ses eaux, vient du mont Ta kouen chouy chan, reçoit un autre ruisseau, et, au nord de Fung chan hian, tombé dans la baie de Ouan ta kiang.

6° Le *Tan chouy khy* inférieur, ou la *Rivière de l'eau douce*, passe au sud-est de hung chan hian. Ses eaux sont très-limpides; il sort du nord-est des grandes montagnes, prend plusieurs autres torrens, et se jette dans la baie de Fung chan kiang.

7° Le *Ly ly khy*, au sud des précédens.

Formose n'a qu'un petit nombre de lacs peu considérables; les plus importans sont: le *Mang tan ou*, au nord-ouest de Fung chan hian et à l'ouest du mont Pan ming chan; il a une issue vers la mer.

Le *Yu than*, ou étang poissonneux, nommé aussi Toung hou, lac de l'est, est à l'orient de la ville de Thay ouan hian : il a cinq ly de circonférence et est très-poissonneux : il a au nord une issue qui passe le long de la ville et communique avec le *Niao soung khy*.

Le *Youe mey tchhy*, petit lac près de Fung chan hian, est rempli de roseaux. Le *Lian houa tchy*, ou *lac du Nénuphar*, est au nord de Tchang houa hian, au milieu des hautes montagnes. Il renferme une île habitée par les sauvages indi-

gènes; ils la cultivent et y récoltent du blé excellent.

La partie orientale de Formose, occupée par les sauvages, est aussi peu connue que la côte de l'est de cette île. On sait seulement que l'or et l'argent y sont abondans, et que les insulaires des *Lieou khieou* viennent dans leurs navires chercher ces deux métaux. La côte occidentale, qui est entièrement soumise aux Chinois, offre une quantité de belles baies et de bons ports; celui de Thay ouan hian, ou de la capitale, est le plus considérable : on le nomme *Ta youan kiang*. Il avait autrefois deux entrées; la plus grande est appelée *Ta kiang*, et les plus gros navires pouvaient y passer; aujourd'hui elle est tellement ensablée, que souvent on y trouve à peine quatre à cinq pieds d'eau. Le sable que la mer y entraîne ne tardera pas à la fermer entièrement. C'est à cette entrée que les Hollandais avaient construit le fort *Zelandia;* actuellement il serait inutile, parce que les grands navires n'y peuvent plus trouver passage. L'autre entrée se nomme, en chinois, *Lou eul men*, ou la porte de *l'Oreille-de-Cerf;* elle est à 30 ly de la ville, elle n'a que neuf à dix pieds de profondeur de mer haute. Le courant est très-fort dans ce passage étroit, et interrompu par des tourbillons; il s'y trouve aussi beaucoup de sable mouvant qui augmente ou di-

minue suivant la force du vent. L'intérieur du port est spacieux et profond ; mille bâtimens y peuvent être à l'ancre : il est sous la surveillance de l'amiral qui commande la marine de Formose.

Un autre port sûr et vaste est *Tan chouy kiang*, sur la côte nord-ouest, au sud de Tan chouy tchhing. Abrité de trois côtés par de hautes montagnes et à l'ouest par un cap montueux, il offre un mouillage sûr à quelques centaines de navires. Les Hollandais y avaient bâti un fort entouré de palissades, qui fut détruit en 1683.

Le port septentrional de Formose est celui de *Ky loung :* aujourd'hui, c'est une des stations de la marine chinoise. Les Hollandais y avaient également un fort qui fut détruit aussi en 1683.

Le commerce de la Chine avec Formose est très-considérable ; elle en tire du sucre et du riz, et y envoie du thé, des étoffes de soie et d'autres marchandises. Plus de cent jonques ou navires chinois y sont employés tous les mois. Les navigateurs chinois partagent les vingt-quatre heures en dix *keng*, qui sont par conséquent chacun de deux heures vingt-quatre minutes.

	keng.	jours.	heur.	min.
Avec beau tems et bon vent, ils comptent de *Ky loung* et de *Tan chouy tchhing* à *Fou tcheou*, dans le *Fou kian*. . .	5		12	

	keng.	jours.	heur.	min.
De *Thay ouan* aux îles *Pheng hou*. .	4		9	36
De ces îles à *Kin men so* (*Quemovi* des Hollandais), sur une île à l'embouchure du *Tchang*, qui est du gouvernement de *Thsiouan tcheou fou*.	7		16	48
Des *Pheng hou* au *Japon*.	72	7	4	48
Des *Pheng hou* à *Manille*.	60		6	
Des *Pheng hou* au port de *Ta kiang*. .	22.	2	4	48

A trois *keng* (sept heures douze minutes), au sud-est de Ky loung, le courant devient si fort, que les navires chinois ne peuvent pas aller plus loin. Ce même courant violent du sud au nord a lieu sur toute la côte orientale de Formose, depuis l'île de *Botol Tobaco* jusqu'à l'île de *Pe pheng hou*, où il est si impétueux que les navires n'osent pas s'en approcher. Les tourbillons de vent, accompagnés de trombes, sont très-fréquens dans les mers de Formose.

Ce n'est que dans la partie septentrionale de cette île que l'on trouve du bois propre à construire les navires. Du reste, le bois à brûler et le bois de charpente sont très-communs et à très-bon marché dans l'île. Les routes y sont généralement bonnes; malheureusement les fréquens débordemens des torrens les gâtent et obligent à des réparations pénibles.

Malgré le caractère ombrageux et capricieux du gouvernement chinois, les communications entre la Chine et Formose n'éprouvent pas de grandes entraves. L'émigration de la mère-patrie à cette île est considérable, parce que les denrées de première nécessité y sont abondantes et à très-bas prix.

Le gouvernement concède aux colons en toute propriété des terrains suffisans, avec un titre qui la constate; car les lois chinoises protègent de toutes les manières la propriété, à moins que le possesseur ne se rende coupable d'un crime contre l'État, ce qui la fait confisquer. Indépendamment des Chinois, l'île est peuplée, ainsi qu'on l'a vu plus haut, de peuples sauvages indigènes; ils ont la couleur noire des Malais et des Javanais; mais leurs traits sont ceux des Chinois. On dit que chacune de leurs tribus parle un langage ou un dialecte particulier. Ceux de la partie septentrionale demeurent dans des maisons bâties à la chinoise; ceux du sud n'ont que des cabanes en bois et en terre, où il n'y a ni chaises, ni tables, ni meubles d'aucun genre. Au milieu se trouve le foyer, ou une sorte de four en terre élevé de deux pieds au-dessus du sol; il leur sert à préparer leur nourriture; elle consiste en riz, en blé, en gibier qu'ils tuent à la chasse ou qu'ils

prennent vivant, car ils sont aussi prompts à la course que le chien le plus léger, et empoignent les animaux.

Les Chinois prétendent qu'ils acquièrent cette vélocité extrême en se serrant extraordinairement les genoux et les hanches jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans. Leur arme ordinaire est le javelot, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse et de dextérité à une distance de 60 à 80 pas. Ils ont aussi des arcs et des flèches, avec lesquels ils attrapent un faisan au vol aussi sûrement qu'avec un fusil de chasse. Ils mangent très-malproprement, n'ayant pas, comme les Chinois, des plats et des brochettes. Ils se servent de leurs mains, et posent les mets sur une planche ou sur une natte; ils dévorent la viande à moitié crue; il se contentent de la faire un peu griller. Ils n'ont pour lit que des feuilles fraîches; ce qui est très-agréable sous un climat si chaud.

Chaque village obéit à un ou à plusieurs anciens qui jugent toutes les difficultés, et donnent des récompenses à ceux qui se sont distingués par leur adresse à la chasse ou leur vitesse à la course; ils accordent aussi la permission de se faire, sur la peau, par le tatouage, des figures de fleurs, d'arbres et d'animaux, et de se teindre les dents en noir, ou de porter des ornemens en coquilles ou en pierres de couleurs différentes.

Les Formosans du sud vont nus, à l'exception d'une ceinture légère autour des reins, et qui ne descend pas jusqu'aux genoux. Ceux du nord, où la chaleur est plus tempérée, ont des vêtemens de peau de cerf; ces habits sont sans manches. Ils ont sur la tête un bonnet pointu tissé en feuilles de palmier entouré de plusieurs tresses, et surmonté d'une touffe de plumes de coq ou de faisan. Les Chinois les accusent, à tort ou à raison, d'être anthropophages; ils prétendent que les villages se rassemblent souvent pour manger dans un festin les valétudinaires, les malades, les vieillards et les orphelins.

Les indigènes, soumis au gouvernement chinois, lui paient un tribut en riz, blé et autres productions du pays. Un collecteur, établi dans chaque village pour percevoir cette contribution, sert aussi d'interprète quand la circonstance le requiert. Ces hommes sont de véritables sangsues : ils traitent les pauvres Formosans avec tant de rigueur et de cruauté, qu'ils ont occasioné parmi eux des émeutes et des révoltes.

Les Formosans ne cultivent la terre que pour en obtenir les objets les plus nécessaires à la vie; Ils ont une aversion naturelle pour la mer : c'est pourquoi ils ne pêchent le poisson que dans les rivières et les ruisseaux. De même que beaucoup d'habitans des îles des Indes, ils coupent la tête

à leurs ennemis morts, et la conservent comme un trophée. Les plus civilisés ont adopté l'habillement chinois; ceux qui n'obéissent pas aux Chinois sont restés entièrement sauvages; et, protégés par leurs montagnes et leurs forêts, ils font à ces étrangers une guerre d'extermination; mais ceux-ci gagnent tous les jours du terrain.

Les revenus que le gouvernement chinois tire de Formose sont très-faibles, relativement à la population considérable de la partie de l'île qui leur est soumise. En voici l'état en 1820 :

	Chy (1) de blé.	Onces d'argent.
Thai ouan hian. . . .	50,991	2,366
Fung chan hian. .	43,748	1,710
Kia y hian, ou *Tchou lo hian.* .	26,686	2,146
Tchang houa hian. .	22,492	1,119
	143,917	7,341

Ces revenus proviennent des droits sur le commerce et l'impôt foncier, qui paraissent être très-modérés. Il n'y a ni taxe sur l'industrie, ni droits de marchés, ni priviléges exclusifs pour des monopoles. Autrefois, les revenus que le gouvernement chinois tirait de Formose étaient bien plus considérables; car, en 1740, ils s'élevèrent à

(1) Le *chy* (pierre) équivaut à cent pintes d'Angleterre.

30,720 onces d'argent et 169,440 *chy* de blé. Mais, en 1782, un ouragan épouvantable ayant étendu ses ravages sur toutes les côtes de l'île, l'empereur Khian loung diminua la contribution en argent.

Voici les dépenses de l'État pour les appointemens de ses employés :

	chy de blé.	onces d'argent.
Gouvernement général.		1,600
Cercle de *Thay ouan hian*.	17,555	1,000
— *Fung chan hian*.	7,140	800
— *Kia y lian* ou *Tchou lo hian*.	5,042	800
— *Tchang houa hian*.	1,119	800
	30,856	5,000

La Chine entretient à Formose une armée de 16,000 hommes, la plupart d'infanterie, parce que les chevaux de cette île ne valent rien pour le service militaire, et que le transport de ces animaux, que l'on ferait venir par eau des provinces septentrionales de l'empire, serait trop dispendieux et trop difficile. Les troupes sont sous les ordres d'un général de division. Son traitement et celui de l'amiral qui commande la flotte de guerre se montent ensemble à 1,600 onces d'argent.

Passons en revue les lieux principaux de la partie de Formose occupée par les Chinois.

1° *Thay ouan fou*, ou *Thay ouan hian*, la capitale, est située, ainsi qu'on l'a dit précédemment, sur la côte orientale de la baie de Thay youan kiang; elle est ceinte d'un rempart de dix pieds d'épaisseur qui est entouré de fossés sans ponts-levis. Ce rempart consiste en deux murs peu épais, et l'intervalle qui les sépare est rempli de terre. Huit portes donnent accès dans la ville; quatre sont aussi étroites que celles d'une chambre. Au-dessus de toutes s'élève une tour qui sert de corps-de-garde. Cette fortification fut construite en 1725; elle ne fut d'abord composée que de palissades; elle avait d'abord 2,147 toises chinoises de tour; chacune est de dix pieds. Suivant ce qui se pratique à la Chine, les remparts ne sont pas garnis d'artillerie; elle reste dans l'arsenal. La garnison est de 10,000 hommes. L'ancienne église des Hollandais est en dedans des murs. Thay ouan fou est très-peuplée; on peut la comparer aux plus considérables des villes provinciales de la Chine. Les rues principales se coupent à angles droits. Pendant sept à huit mois de l'année on tend des toiles par dessus, à cause de l'extrême chaleur; elles ont généralement trente à quarante pieds de large; quelques-unes sont très-longues. La plupart sont garnies de maisons de marchands et de boutiques très-rapprochées, dans lesquelles tout ce qui est à vendre est

disposé avec beaucoup d'ordre et même d'élégance. Elles offriraient une promenade très-agréable, si la foule n'y était pas si considérable et si le pavé en était meilleur. La plupart des maisons sont bâties en bambou et en terre, et couvertes en paille; les toiles tendues cachent les toits et ne laissent voir que les boutiques. Le plus bel édifice est le comptoir construit par les Hollandais lorsqu'ils étaient maîtres de l'île. Il est vaste, a trois étages; quatre demi-bastions le défendaient.

Des deux principaux temples, l'un est consacré au génie protecteur de l'agriculture ; il fut élevé en 1716; dans l'autre, on honore particulièrement la déesse *Hian fey heou*, qui veille sur les navigateurs. Il est au nord de la ville.

Le commerce avec la Chine est entièrement libre; mais quiconque veut faire une expédition à Siam, à la Cochinchine, aux îles de l'archipel indien ou au Japon, doit d'abord l'envoyer à *Hia men* (*Emouy* des Hollandais), sur la côte de Chine, pour prendre les permissions et les passeports nécessaires.

2° *Fung chan hian*, à 88 ly au sud de la capitale, au pied du mont Fung chan, duquel elle tire son nom, et sur le bord de la mer. En 1722, cette ville fut entourée de palissades et d'un rempart en terre qui a 810 toises de circonférence;

il a quatre portes ; il est ceint d'un fossé. Un beau temple est consacré à la déesse *Thian fei heou ;* à peu de distance de la ville, on en bâtit, en 1706, un autre sur la pente septentrionale du *Kouey chan* à *Hing loung szu :* on le nomme *Pa tcha szu.*

3° *Kia y hian,* ci-devant *Tchang lo hian,* est à 117 ly au nord de la capitale, sur la rive méridionale du *Nieou tchao khy,* qui, un peu au-dessous, se jette dans la mer, et forme le port de *Kouey tsu kiang.* Cette ville fut, en 1704, entourée de fortifications qui furent augmentées, en 1723, d'un rempart en terre, ceint de palissades : le fossé qui entoure le tout a cinq pieds de profondeur et quinze de largeur. Ses quatre portes furent surmontées de tours en 1727. Présentement le mur est en pierre ; ce qui, joint à la position du *Kia y hian* sur une montagne, la rend très-forte. La garnison est de mille hommes.

4° *Tchang houa hian* est à 400 ly, au nord de la capitale.

Dès 1670, la compagnie anglaise des Indes fixa son attention sur Formose, qui était alors dans la possession du pirate *Tching tchhing koung* ou *Koxinga.* Il portait le titre de roi, était ennemi des Hollandais et ami des Anglais. La

présidence de *Bantam* lui demanda la permission d'établir un comptoir et des magasins à Formose, et l'obtint. Alors les Anglais firent un commerce considérable avec la Chine, surtout avec *Hia men* (*Emouy*, dans le *Fou kïan*); ils y expédièrent notamment beaucoup d'étoffes de laine. Ces affaires avantageuses furent bientôt interrompues par la guerre continuelle que les Mandchous firent à Koxinga et à ses successeurs. La compagnie fut contrainte, en 1679, de renoncer au comptoir de Formose, et de se borner à celui d'Emouy; elle ne tarda même pas à le perdre par la conquête des Mandchous, et les marchands anglais furent forcés de retourner à Formose. Les Mandchous s'étant aussi emparés de cette île, le commerce que les Anglais y fesaient cessa entièrement.

Depuis ce tems, les Anglais n'ont plus songé à Formose, parce que leur commerce à Canton a constamment pris de l'accroissement. Il y a quelque tems, un projet relatif à cette île fut présenté à la compagnie, qui ne l'accepta point, parce que son exécution l'aurait immanquablement brouillée avec le gouvernement chinois et aurait anéanti son commerce, ou du moins lui aurait donné une terrible secousse. On y lisait :

« La possession de *Formose* et des *Pescado-*

res (1) paraît devoir assurer le commerce de la Chine. Elle est située sur une partie vulnérable de l'empire, et sa position insulaire la met à l'abri de toutes les tentatives de ce pays.

» Le commerce de Formose est nécessaire à la Chine; car cette île fournit à deux des provinces de cette contrée une grande partie de leur subsistance; elle est à trente lieues de Fou kian, province qui fait tout le commerce extérieur de la Chine, excepté avec les Européens, et la plus grande partie du commerce de cabotage de l'empire.

» Ainsi, étant maîtres de Formose, nous le serions aussi directement ou indirectement d'une grande partie du commerce du Japon, de la Corée, du Tonkin, de la Cochinchine, de Siam et des îles de l'archipel indien; et même l'avantage décidé de la position pour le commerce de la Chine nous mettant en état de vendre nos marchandises à meilleur marché, nous en aurions par conséquent un plus grand débouché, et de même nous obtiendrions le thé et les autres objets à plus bas prix.

» Le brillant commerce des Hollandais dans cette île, quoique gêné par un monopole rigou-

(1) Ce sont les îles *Pheng hou*, entre Formose et la Chine.

reux, commerce qui fut le résultat seulement de trente ans, donne lieu de nourrir de telles espérances. En un mot, il n'y a pas dans tout le monde un point à occuper qui, sous le rapport des entreprises commerciales, offre un champ si vaste et si important.

» Formose possède tant d'autres avantages, que l'on a peine à concevoir comment les idées ont pu se porter sur un autre endroit.

» Comme c'est une île, elle est à l'abri de toute attaque, tant que nous dominerons sur les mers. La terre y est très-fertile ; c'est un pays neuf ; bien loin d'être, comme la Chine, surchargé de population, il n'en a pas une suffisante. On pourrait donc y établir une colonie anglaise qui ne manquerait pas de s'y multiplier ; ce moyen seul asseoirait notre possession d'une manière certaine et permanente.

» La jouissance de Formose écarterait de nous le danger, dont nous sommes menacés actuellement, d'être conduits par l'ambition ou forcés par insultes à nous lancer dans des discussions politiques avec la Chine, discussions périlleuses qui meneraient à une conquête et à une possession de territoire.

» Les Chinois de Batavia m'assurent qu'un corps peu nombreux de troupes européennes s'emparerait aisément de Formose, et quelqu'un

m'a dit que trois mille hommes suffiraient. Pour effectuer la conquête et la conserver dans les circonstances les plus difficiles, il ne faudrait pas plus de cinq mille hommes.

» Les Hollandais n'y entretenaient que quelques centaines de soldats en tems de paix; lorsqu'ils essayèrent de la reprendre, ils n'en avaient pas plus de douze cents. Depuis cette époque, la population et les richesses de l'île se sont beaucoup accrues; probablement il n'en a pas été de même de sa force réelle. »

Les îles *Pheng hou*, nommées par les Portugais *Pescadores* ou *des Pêcheurs*, relèvent de Formose et sont soumises à la juridiction de Thay ouan hian : elles sont si peu éloignées de la côte de *Thsiouan tcheou fou*, dans le Fou kian, que de ce point on aperçoit non seulement leurs montagnes, mais aussi la fumée des maisons. Les Chinois les connaissent depuis le tems de la dynastie des *Thang;* ils les ont possédées plusieurs fois. Les Mongols en ont été les maîtres en même tems que de la Chine. En 1387, les Chinois en transportèrent les habitans dans un autre endroit et les ravagèrent. Dans le milieu du seizième siècle, des pirates s'y établirent et causèrent beaucoup de dommage à la navigation. En 1592, l'empereur de la Chine ayant envoyé une armée navale contre le Japon et la Corée, une escadre de

réserve fut placée en station aux Pheng hou. Dans la première moitié du dix-septième siècle, les Hollandais possédèrent ces îles avec Formose, et les perdirent en même tems.

La plus considérable du groupe est celle du milieu; elle a 30 ly de diamètre; son port est vaste et commode; il s'y trouve plusieurs établissemens.

Au sud-ouest de Formose se trouve la petite *Lieou khieou:* elle est au sud de Fung chan hian; elle a 20 ly de tour; elle est inhabitée; elle forme une montagne aiguë. Il y a beaucoup de cocotiers et de bambous; elle est bien boisée. Ses approches sont tellement remplies d'îlots et d'écueils, que les navires n'y peuvent mouiller qu'avec une difficulté extrême; ils sont bien mieux à l'embouchure de Fung chan hian.

Au sud du *Cha ma ky theou*, qui est la pointe la plus méridionale de Formose, se trouve l'île de *Lang khiao*, à laquelle on aborde aisément avec le jusant. Elle est habitée par des indigènes; ils élèvent beaucoup de moutons. On dit que l'air y est pernicieux pour les étrangers. Les Chinois redoutent singulièrement les démons et les génies malfesans qui la hantent.

Pendant que les Hollandais ont été en possession de plusieurs établissemens sur les côtes de Formose, leurs missionnaires ont converti beau-

coup des indigènes; et il existe heureusement quelques livres de religion imprimés en hollandais et en formosan. Le plus considérable de ces ouvrages porte le titre : *t' Formulier des Christendoms, met de verklaringen van dien, inde* Sideis-formosaansche *tale. Door* Daniel Gravius. *Amsterdam*, 1662, in-4°. Je l'ai dépouillé entièrement et j'en ai extrait les mots propres à la comparaison de cette langue, avec d'autres dialectes du sud-est de l'Asie, avec ceux de l'Océanique et de l'île de Madagascar. Cette comparaison démontre que les habitans de Formose appartiennent à la grande souche malaie, qui est répandue depuis les îles de l'Océanique les plus proches de l'Amérique, jusqu'aux côtes orientales de l'Afrique.

VOCABULAIRE FORMOSAN.

Abîme,	*rarau.*	
Adorer,	*reïp.*	
Adultère (commettre l'),	*zauzaung.*	
Affamé,	*kagangeï.*	
Aigle,	*piepieyau.*	
Aimer,	*wâ'ângæ.*	
Aliment,	*kakan.*	*kakanan*, madourese.
Altéré,	*yhtt'ou.*	
Ame,	*watti.*	*ati* هات, malay. *wat*, (Dieu) papoua.
Ame (pensée),	*ryh.*	
Ange,	*tama-gnao (envoyé).*	
Animal (oiseau),	*ayam* (pl. *ajajam*).	
Année,	*tovil, taoïl.*	*tahen* تاهن, malay. *taonne*, madegasse.
Arbre,	*parânnâh.*	*pérogui*, Van-Diémen.
Armure,	*pas-acyt* (v. *disputer*).	
Assassinat,	*alpaughan.*	
Assis (être),	*iruung.*	
Aucun,	*auussi.*	
Aujourd'hui,	*wâ'i-k'atta* (jour ce).	
Aune (voy. *bras*),	*pariau.*	
Avant, précédent,	*auro.*	
Avare,	*kitit.*	
Avec,	*lumi.*	

Balance,	*tingting.*	*timbang-an* تمباغن malay.
Banc, escabeau,	*kahkaquan.*	
Bas (en),	*durim, rarim.*	
Battre,	*baukbauk.*	*péoupeouh*, soûnda (Java).
Bien, bon,	*ma-riang.*	
Blanc,	*paule.*	*poulo*, Nouv. Calédonie.
Blé, grains,	*marau.*	
Boire,	*myt.*	*minem* مينم, malay.
Boisson,	*payt.*	
Bonheur (le), (voy. *félicité*).	*mariang.*	
Bouche,	*motaus.*	*moudou*, Iles des Amis. *motou*, Marquises.
Bouclier,	*i'yng.*	
Bosquet, taillis,	*vâuung.*	
Bras (voy. *aune*),	*pariau.*	
Campement,	*paitauqu.*	
Casque,	*sa-porauk.*	
C'est,	*att-appa.*	
Ciel (au),	*ba-vullum.*	
Ciel (voy. *nuage*),	*vulum.*	
Ciel (v. *hauteur*),	*taunnau.*	
Chacun,	*meiboavoël.*	
Chair,	*wat.*	*watanh* (corps), madegasse.
Char,	*rihkil.*	
Chemin,	*darang.*	*louroung* لورغ, malay; (Changement de *l* en *d*) *dalan*, Java.

Cheveux,	*vaukugh.*	*bohok*, tagala. *bouak*, pampanghi. *wouhouk*, menadou.
Chose,	*manini.*	
Cœur,	*tintin.*	*djantong*, lampoung.
Coïre,	*veidung.*	
Colère,	*ng'ale.*	
Combien ?	*pyppynna.*	
Combien de tems ?	*makka-mang* (voy. *de*).	
Comme, de même que,	*mama.*	
Commencement,	*naunamau.*	
Connaissance,	*kalalang.*	
Consolation,	*kahanip.*	
Contre,	*daumma.*	
Corbeau,	*taovak.*	
Corps,	*vaual.*	
Côte,	*râang.*	
Court,	*pâttâ'i.*	
Cuirasse,	*tonagham.*	
De (*ab*),	*makk.*	
Débauché,	*kaaur.*	
Dedans,	*taurbo.*	
Défendu, interdit,	*avah.*	
Dehors,	*pandh.*	
Demande, question,	*tâteitalih.*	
Dents,	*waligh.*	*wahang*, menadou.
Descendans,	*kâuh-bavli.* *kovaui-vauyl.*	
Descendre, (v. *bas*)	*sa-darim.*	
Désert,	*paulœh.*	

Devant,	*ámáh.*	
Diable,	*lyttau.*	
Dieu,	*alid* (pl.*allilid*).	
Discorde,	*samsak.*	
Disputer, combattre,	*m-acyt* (v. *armure*).	
Donne,	*pid.*	
Donner,	*maumi.*	*ami*, madegasse.
Droite (à),	*aual.*	
Dureté,	*kâtag.*	*kâdas*, bali. *kdghas*, lampoung.
Eau,	*raolaum.*	*ral*, *ralou*, Carolines. *ranou*, madegasse.
Éclair,	*rykkat.*	
Écriture,	*saulat.*	
Également, de même,	*mila.*	
Empêcher,	*mavagh.*	
En, dedans,	*tau.*	
Enceinte (femme),	*mavaui.*	
Enfans,	*raoeï.*	
Enfer,	*kalâuâu.*	
Ennemi,	*vâuâuh.*	
Entendre(*audire*),	*illing.*	
Entier,	*pâhsad.*	
Entre,	*tau-taukad.*	
Ensemble,	*saausâl.*	
Envie,	*'âes.*	
Époux (mari et femme),	*tbaung.*	
Étranger,	*tâ'âquo.*	
Espérance,	*hyhtadkhun.*	

Esprit,	*ioup.*	
Étoile,	*atalinga* (pl. *attalingeï*).	
Excepté, hormis,	*dyk.*	
Extérieurement,	*sayd.*	
Fait,	*simimi.*	
Félicité (voy. *bonheur*),	*ka-riang.*	
Femme,	*ina* (pl. *inâina*).	*ina* (mère) maghindano.
Feu,	*apouï.*	*api* آڤ, malay. *af*, *affe*, madegasse. *eef*, Nouv. Guinée.
Fils,	*alak* (pl. *alalak*).	*anak* آنق, malay.
Fin (*finis*),	*limaulimau.*	
Flèche,	*tkugh.*	
Force, puissance,	*kailhgen.*	
Fort,	*asahkit.*	
Frère,	*apara* (pl. *appapara*).	*abang* ابڠ, frère aîné; *ipar* ايڤر, beau frère par la sœur; malay.
Fruit,	*vaua.*	*bouah* بوه, malay. *woh*, javanais. *voua*, madegasse.
Fumée,	*ahto.*	*asso*, maghindano.
Fureur,	*ka-rarei.*	
Gorge,	*'âui.*	*hauia*, madegasse.
Glaive,	*tyrau.*	
Genou,	*taurauh.*	*etouri*, Iles des Amis. *touhoud*, maghindano. *toour*, sounda.

Gobelet,	*hâuuh.*	
Gorge,	*lalau.*	
Grand,	*irang.*	*arahai*, Îles des Amis, et Nouv. Zélande.
Grand, important,	*sibavau.*	
Habit,	*pammia.*	*pana*, maghindano. *pagangui*, madoûra.
Hache,	*vauthao.*	
Haïr,	*mavahyr ;* *mââs.*	
Hauteur (v. *ciel*),	*taunnau.*	
Héritage,	*tablian.*	
Heure,	*kidi.*	
Homme,	*a'eulaung.*	*oulang*, batta (Sumatra). *oulou*, madegasse. *houlou*, lampoung.
Homme, mâle,	*parâh* (pl. *paparâh*).	*barang*, mallicolo.
Honneur, louange,	*laulaug.*	
Huile,	*imag.*	*mignaq* ميڽق, malay.
Idiome,	*sau.*	
Image,	*kakaunaung.*	
Inimitié,	*pâhbali.*	
Inutile,	*saramsam.*	
Ivrogne, ivre,	*kaingogh.*	
Jardin, vallée,	*raaul.*	
Joie,	*karai.*	
	reïa.	*riyeh* ريه, malay. *ravoua*, madegasse.
Jour (v. *soleil*),	*wâ'i.*	*ouateu*, noukahiwa.
Juste, vrai,	*ma-tiktik.*	

Langue,	*dadila.*	*dela*, maghindano.
		dila, tagale.
Laver,	*âugh.*	
	yough.	
Lèvre,	*bibyh*,	*bibér* بيبر, malay.
	(pl. *bibygh*).	*bibiakh*, lampoung.
Loi,	*tataukho.*	
Loin,	*dalia.*	
Louer (*laudare*),	*laulaughan.*	
Lumière,	*âmâgh.*	
	râmâh.	
	râmâg.	
Lune,	*vaural.*	*ouarrou*, savouan de Java.
		vola, madegasse.
		boulan بولن, malay.
Main,	*rima.*	*rima*, Waihou, îles de la Société.
		ringa, Nouv.-Zélande.
Maïs,	*râ.*	
Maison,	*tallagh.*	*dalam*, basa - krama (Java).
		taranghe, madegasse.
Maître,	*meirang.*	
Malade,	*maœlam.*	*mararé*, madegasse.
Malédiction,	*avavah.*	
Manger,	*kman.*	*homanne*, madegasse.
		maa, Iles Marquises et des Amis.
Mangez,	*kmanana.*	*homanne*, madegasse.
Manière,	*kidi.*	

Marchandise,	*assa.*	
Mari, époux, épouse,	*tbaung.*	
Matin (le), (voy. *soir*),	*madama.*	
Membre,	*pauk.*	*pouki* ڤوكي (*membrum fœmineum*), malay.
Mer,	*vaaung.*	
Mère,	*rena.* *raren.*	*réni*, madegasse.
Milieu,	*taokad.*	*tanga* تڠه, malay.
Misère,	*kavitb.*	*véta*, madegasse.
Moi,	*yao.*	*zao*, madegasse.
Monnaie,	*malitauk.*	
Mont,	*vaukyn.*	*boukit* بوکيت, malay. *bouked*, maghindano. *vohilz*, madegasse.
Mort,	*ka-patei.*	*kapatïan*, madourese. *patei* (mourir), tagale. *padam* ڤادم (tuer, détruire), malay. *fate*, madegasse.
Naturel (le),	*natauna.*	
Noir,	*âadim.*	*itam* هيتم, malay.
Nom,	*nanang.*	*nam* نام, malay.
Non, pas,	*assi.*	*eza*, Iles de Tanna et Waihou. *essor*, Carolines.

Nord,	*tââmigh.*	
Nourriture,	*avovok.*	
	pakang.	
Nourriture (mets),	*kakanin.*	*kakanan*, madourese.
Nouveau,	*wahdou.*	*waou*, madegasse.
		wagatou, maghindano.
Nuage,	*vullum*, *bullum*, (pl. *vulluvullum*).	
	pau-rarei.	
Nud,	*nanna.*	
	panna.	
Nuit,	*âuvan*, *euvan.*	
Obscène,	*sanik.*	
Obscur,	*mauva.*	
OEuvre,	*ringeï.*	
Oiseau (animal),	*ayam.*	*ayam* ايم (poule), malay.
Ouvert,	*park'ylateih.*	
Ouvrir,	*ââulb.*	
Occident,	*kararavoan.*	
OEil,	*matta.*	*mata* مات, malay et îles de l'Océanique.
Oreille,	*tangira.*	*telinga* تليڠا, malay et îles de l'Océanique.
		talinga, pampanghi.
Orient,	*tatiâghan.*	
Ou (*vel*),	*lava.*	*libo*, russe.
Oui,	*hahai.*	*oï*, Carolines.
		hé, madegasse.
Parole, mot,	*sau.*	

Partie, division (v. *heure* et *manière*),	*kidi*.	
Pain,	*pa'ol*, *paaul*.	
Paix,	*kareiyun*.	
Parce que,	*alei-ka*.	
Parents (v. *père*),	*ramau*.	
Pauvre,	*pakalimauk*.	
Péché,	*varao*.	
Père,	*ama*.	*ama*, sounda (Java) et lampoung. *amma*, maghindano.
	dama.	*tamaï*, îles des Amis. *dama*, maghindano.
	rama.	*rama*, soumenap-madourese, et basa-krama (Java).
Pesant, lourd,	*kdung*; *makdung*.	*ma-din*, madegasse.
Petit, peu,	*ausyng*.	
Peur,	*kah-takaut*.	*takoút* تاكت, malay (craindre). *ka-takoút-an* كتكوتن.
Peuple,	*ta'o*.	*toua*, Iles des Amis. *toou*, maghindano.
Pièce, article,	*lbâh* (pl. *lbâgh*).	
Pied,	*rahpal*.	
Pierre,	*vatto*, *vahto*.	*vatou*, madegasse. *batou* بات, malay. *fahou*, Carolines.

Pigeon,	*padâoh.*	*paitot*, assane en Sibérie.
Pluie,	*audal.*	*oda*, Nouv.-Calédonie. *houa*, Iles des Amis. *oudan*, javanais.
Poids,	*rarpung.*	
Poison,	*diera.*	
Poisson,	*thung*, *d'hyng.*	
Poitrine,	*avâu.*	
Porte,	*ngataf.*	
Pourquoi cela?	*kaaun-mang.*	
Précieux,	*matââk.*	
Prendre,	*mara.*	*malafa*, madegasse.
Prenez,	*araoto.*	*ahantou*, madegasse.
Prépuce,	*icyp.*	
Prêtre,	*dadyllo.*	
Principal, particulier,	*siauro.*	
Puits,	*tboar.*	
Punition,	*pahâwaung.*	
Quand?	*manno.*	
Que?	*ka-mang.*	
Racine,	*patar.*	*baddou*, samoïède. *vaatasou*, madegasse.
Raison,	*'aumghan.*	
Reins, (les)	*âhtan.*	
Remercier,	*valvi.*	*mavele*, madegasse.
Riche,	*kavangei.*	
Rien,	*nynno.*	
Roi (v. *royaume*),	*mei-sasau.*	
Royaume (v. *roi*),	*pei-sasau.*	
Ruisseau,	*karaukaut.*	

Ruse,	*simhamham.*	
Sachant,	*kalang.*	
Sait (il),	*mau'mgha.*	
Sang,	*âmagh.*	
Savoir,	*ytta.*	
Semence,	*àap.*	*affafi*, (semer) madegasse.
Serf,	*kaungcia.*	
Serpent,	*vaulei.*	*ouler* اولر, malay. *oúlai*, lampoung. *oulets*, madegasse.
Si, quand, puisque,	*heirau.*	
Soir (v. *matin*),	*madaung.*	
Soleil (v. *jour*),	*wâ'i.*	*ouateou* (jour) noukahiwa.
Soulier,	*tapil* (p. *tatapil*).	
Son (*suus*),	*tyn.*	
Son (*sonus*),	*auhang.*	
Sud,	*tââtimâuh.*	
Tems,	*t'alei.*	
Tente,	*rutta.*	
Terre (*humus*),	*nâi.*	*na*, mandchou.
Terreur,	*auhkiap.*	
Tête,	*vaungo.*	*bangué*, Nouv.-Caléd. *boumtouk*, pampanghi. *baïni*, mallikolo.
Tombe,	*ravak.*	*lavou*, madegasse.
Tonnere,	*ltâh*, *'ltâgh*; *rung-dung.*	
Toucher (*tangere*),	*smaukla.*	
Tour, chaque,	*ymmid.*	
Trembler,	*d'yllidyl.*	

Trompette,	*youp.*	
Trône, siége,	*irarung.*	
Un, seul,	*saâut.*	*satou* ساتو, malay.
Venir,	*irau.*	
Véritablement,	*missing.*	
Vérité,	*ka-tiktik.*	
Ventre,	*vauyl.*	*vouoc*, madegasse.
Ver (*vermis*),	*kaurey.*	*kir'â* کیڑا, hindoustany.
	hynnaoa.	
Vie,	*kâuag.*	
Vieux, ancien,	*rië.*	
Ville,	*'uma, âuma.*	*ouma*, bali (Java).
Vin,	*hala.*	
Visage,	*vlung.*	
Visible,	*mamâh.*	
Voit (il),	*ni-kmyta.*	*yta, hita, mahita*, madegasse.
Vite,	*mât-âh.*	*malac*, madegasse.
Vivant,	*mâuagh.*	
Voir,	*kyttan.*	*yta, hita*, madegasse.
Voix,	*yngao.*	
Voler, (*volare*)	*saubâukh.*	
Voler, (*furari*)	*riauh.*	
Volonté,	*mauiun.*	
Voyez,	*kyt ei.*	*hita*, madegasse.
Votre,	*aumi* (se place après le mot, v. g. *alak-aumi*, vos enfans).	

NOMS DE NOMBRES.

Un,	*sat, saat.*	*satu* ساتو, malay.
		sadu, battang de Sumatra.
Deux,	*rauha.*	*raoua*, lampoung de Sumatra.
		rouha, pampanghi.
		roa, Ile de Moïse et Nouvelle-Guinée.
		roua, Nou.-Zélande.
		eroua, Iles de Sandwich.
		roué, madegasse.
Trois,	*tauro.*	*torou*, Nouv.-Zélande, Waihou, Sandwich.
		tolo, *tolou*, *toullou*, dans les autres dialectes.
		télou, madegasse.
Quatre,	*hpat.*	*ampat* امفت, malay.
		apat, maghindano.
Cinq,	*rima.*	*lima* ليم, malay.
		rima, Ile de Moïse, Nouvelle - Zélande, Waihou.
		erima, sandwich.
		arima, Iles de la Société.
		rim, papoua.

		lima, dans les autres dialectes, comme en malay.
Six,	*nnum.*	*anam* انم, malay.
		noûm, niassi de Sumatra.
		anom, maghindano.
Sept,	*pytto.*	*fitou*, madegasse.
		pitou, lampoung de Sumatra.
		piètoù, battang.
		pyto, pampanghi.
		fitou, Iles des Cocos.
Huit,	*kâuyhpa.*	
Neuf,	*matauda.*	
Dix,	*kytti.*	
Cent,	*kaataughan.*	
Mille,	*kataunaum.*	

PHRASES EN FORMOSAN.

Pakau tiktik. — Soit sanctifié.
Soit saint.

Pakhau avavag-aoh. — Qu'il soit maudit.
Soit maudit.

Ni pakau sau-en. — Il ordonna.
Il soit disait.

Tama pa-kariang. — Le sauveur.
Faiseur soit salut.

Gnao ka m-ariang. — Évangile.
Envoi du salut.

Moukouna rau mâouag - kytta, rau ma - patei - kytta,
Qu'il soit ou vivans-nous, ou morts-nous,
á - tau meirang-kitta.
sommes au seigneur-nous.

Ayao ato kow. — Vous êtes les miens.
A moi êtes vous.

Kavitih-en ki ka'ulaung.
Misère des hommes.

Kidi ki varao.
Espèce du crime.

Alid, ka t'bboar ki ymmid ki kariang-an.
Dieu, qui puits du tout du salut.

Ymmut ki ka'âulaung. — Tous les hommes.
Tous des hommes.

Mata ohau. — Vos yeux.
Yeux vôtres.

Tna-'msing koh. Je crois. *Tna-'msing kow.* Vous croyez.
Croire je Croire vous.

Alak ki Alid rama.— Dieu le fils.
Fils de Dieu père.

Ma-tiktik ta sau kanna. Alak aumi. — Nos enfans.
Vrai est mot ce Enfans nôtres.

Kyt-ei ta ralaum. — Voyez l'eau.
Voyez est eau.

Kmang ta mavagh ki âulaugei yao-an?
Que est empêche du baptême notre.

Ni kmytla. Ni mau-rarim mau ralaum.
Il voyait. Il descendit dans l'eau.

Pau dym'-ei kama ki tna-'msing-an.
Sois augmentant nous de la foi nôtre
(Fais que notre foi s'augmente.)

Tau tintin aumi. Tau âuh. — A la fin.
Dans cœur notre. Dans fin.

Ka atta ta 'âmagh-ao.
Ce cela est sang mon.

Ta kman ki vât-ao; ta myt ki âmagh-ao.
Est mangeant de chair ma ; est buvant de sang mon.

Voulei leittau kanna.
Serpent diable c'est.

Ramau-eta ka ti Adam ti Eva.
Parens notre qui le Adam la Eve.

Timang ta ni-vaka varao ti 'Adam.
Que fut il faisait pécher le Adam.

Tbaung tein ka ti Eva.
Epouse sa que la Eve.

Kamang knnna?
Que cela est?

Kamang ta ni-h'auareing-an ki na ramau-eta ka nao-namau?
Que est-il tomber de parens notre qui premiers?

Kaffini-kman ta neni ki vaua ki parânnâh ka ni-avaghan ta Jehova nein-ân.
Le manger est leur de fruit de l'arbre que défendu fut de Jehova à eux.

Kmytta tau ka inim ti tateitalih.
Voyez dans la six des demandes.

Kman-ah kow ki mâyh pârânnâh ka tau rdaul: ra na pârânnâh ki kalang-en ki mariang ki assi mariang, assi kow kman-ah ki anna.
Mangez vous de tous arbres qui dans (le) jardin: mais un arbre de connaissance du bon du non bon, ne vous mangez de celui.

Ka tau wâ'i kanna rou kman kou ki anna mapateiah kow.
Ce au jour celui quand mangez vous de celui mourrez vous.

(Le jour que vous en mangerez, vous mourrez.)

Assi kytta paomhgan ki sau ki Alid.
Non nous manifestation du mot de Dieu.

Tau kâuag-han k'atta ka akau kidi, si'âuh-appa ki
Dans (la) vie qui du temporel, après de
kâuag-han k'atta tau yhkaquan myddarynauh.
(la) vie qui en éternité.

Pahavaung-in kaoa ki Alid ta varao tau ka'âulaung
Punition aussi de Dieu est crime dans hommes
ka myhtat'mauk?
les tous?

Akaumea kaoa ki saæat ka kaâulaung ka assi ni-t'barao?
Y a-t-il aussi de seul des hommes qui ne pèche.

Kaaumang ka ni-mamouï ta Alid ki anna?
Pourquoi cela il voulant était Dieu de cela?

Ka ymmid ta neni si-darim ki varao.
Que tous êtes vous au-dessous du crime.

Aaussi ta ti-mamang ka pamut ki mariang; aaussi
Ne pas est quelqu'un qui fait du bien; ne pas
ki saææat.
d' (un) seul.

Lalau nein ta ravak ka mi-nga 'ngataf.
Gorge leur est tombeau qui ouvre porte.

Ni-mattâ'i-samuk ki si-vana-van-'an ki dadila nein'.
Ils commettent de (la) fraude de langue leur.

Ka itau-rarim ta na dière ki voulei ki bibih nein'.
Il dessous est un venin de serpent de lèvres leurs.

Mattamou ki na pahkau-avavah ki kainnim an-appa
Plein de soyez maudit de amertume
ta mautaus nein'.
est bouche leur.

Mât-âh ta rahpal nein' tau paauh-tatiri-en ki âmagh.
Vite est pied leur dans faire couler du sang.

Sidad'ân ki ka'te-e-en kavitih-an ta itau-qua 'ki
Par dessus de (la) destruction misère est lieu du
darang nein'.
chemin leur.

Ka assi nein' k'lang-en ta d'arang ki kareiyan.
Il ne leur connu est chemin de (la) paix.

Aaussi ki kahtakaut-an ki Alid tau âmâh ki matta
Rien de (la) crainte de Dieu en avant de l'œil
nein'.
leur.

Tatauro koua ki Alid, ta rama, ta alak, ta youp-
Trois sont des Dieux, est père, est fils, est esprit
an ka-dilligh matiktik?
de sainteté juste?

Ringei, sau ki naddarimdim-eta ka ma varao.
OEuvres, mots des pensées notre qui criminel.

Ymmed ki taukaul-eta. — Tous nos torts.
Tout du tort notre.

Tama-ka-varao assi k'mata Alid teni-ân ka
Faisant crime non prend Dieu pour le
tama-ka-varao. — Dieu ne le prend pas pour un pécher).
faisant crime.

Pypynna ta Alid?
Combien sont Dieu?

Dyk saæsat ta Alid ka dilligh.
Ne que seul est Dieu le véritable.

PATER FORMOSAN.

Rama-yan ka tau taunnoun kow ki vullum.
Père notre qui en haut votre du ciel.

SUR L'ORIGINE

DU

PAPIER-MONNAIE.

Le célèbre voyageur Marc-Paul de Venise est le premier qui ait fait connaître en Europe l'existence du papier-monnaie, dont les Mongols, maîtres de la Chine, se servaient à cette époque.

Ces mêmes Mongols l'introduisirent postérieurement en Perse, où leurs assignats s'appelèrent جاو *djaou*, ou *djaw'*, mot évidemment dérivé du Chinois 鈔 *tchhaò*, qui désigne la même chose. Le caractère avec lequel on l'écrit, est composé de *kin*, métal, et *chao*, peu, et il désigne *le manque du métal* (*monnoyé*). Quand on le prononce *tchhaô*, il signifie *prendre par force, voler, s'emparer du bien d'autrui.*

La circonstance que les Mongols, tant en Chine qu'en Perse, se servaient du papier-monnaie, a induit quelques auteurs à penser qu'ils en étaient les inventeurs ; et le célèbre *Schloetzer*,

de Goettingue, a publié une dissertation sous ce titre : *Les Mongols inventeurs du papier-monnaie dans le XIIIe siècle* (1). Cependant ce savant eût pu éviter d'émettre une assertion aussi hasardée, s'il avait lu l'*Histoire de Tchinghizkhan, et de la dynastie mongole en Chine*, composée, d'après les auteurs chinois, par le P. *Gaubil*, et publiée en 1739, environ soixante ans avant le Mémoire de M. Schloetzer. Dans cette histoire (page 114), il est question de la suppression de l'ancien papier-monnaie, qui fut en usage sous la dynastie des *Soung*, laquelle régna en Chine avant les Mongols; il y est aussi fait mention d'une nouvelle espèce d'assignats, qui furent substitués aux anciens, en 1264, par le ministre *Kia szu tao* (2).

(1) Schloetzer kritisch-historische Nebenstunden. Goettingen, 1797, in-8°, pag. 159 et suiv.

(2) Le P. Gaubil a trouvé ce fait dans la *Continuation des grandes Annales de la Chine*, qui porte le titre *Thoung kian kang mou siu pian*, (vol. XXI, page 26, et vol. XXI, page 52 de la traduction mandchoue). Le P. Mailla n'a pas jugé à propos d'en parler dans l'extrait français qu'il avait fait de ces mêmes Annales, et qui a été publié sous le titre d'*Histoire générale de la Chine*. Cette circonstance a pu faire croire à M. Langlès, qui ne lisait ni le chinois, ni le mandchou, que le fait en question ne se trouvait pas consigné dans l'original. — *Voyez* Mémoires de l'Institut, *Littérature et Beaux-Arts*, an III, vol. IV, page 118.

Il m'a paru intéressant de rechercher dans les auteurs chinois, la date de l'invention du papier-monnaie. Le succès ayant couronné mon entreprise, j'ai eu l'honneur de présenter à la Société Asiatique le résultat de mes recherches.

La plus ancienne spéculation financière imaginée par le ministère chinois, pour faire face aux dépenses devenues trop fortes pour les revenus de l'Etat, date de l'an 119 avant l'ère chrétienne, et du règne de l'empereur *Ou-ti*, de la grande dynastie des *Han*. A cette époque on introduisit les 幣皮 *phi pi* ou *valeurs en peau*. C'étaient des pièces de peau de certains cerfs blancs qu'on nourrissait dans le parc intérieur du palais. Elles avaient un pied chinois en carré, et elles étaient ornées de peintures et de brodures extrêmement fines. Chaque prince ou grand, et même les membres de la famille impériale, qui voulaient faire leur cour à l'empereur, ou qui étaient invités à des cérémonies et à des repas dans le palais, étaient obligés de couvrir d'une de ces peaux, la tablette qu'ils tenaient devant leur visage en présence du *fils du ciel*. Le ministre de la maison de l'empereur avait fixé le prix de ces *phi pi* à 40,000 deniers, ce qui revient à peu près à 300 francs. Ils avaient cours pour ce prix dans le palais et parmi les grands;

mais il paraît qu'ils n'ont jamais servi de monnaie parmi le peuple (1).

Ma touan lin rapporte qu'après les années *ta nie* (605 — 617 de J.-C.), jusqu'à la fin de la dynastie des *Soui*, le désordre général en Chine étant monté à son comble, on employait toute sorte de choses en guise de monnaie, comme de petits morceaux de fer ronds, des habits coupés, et même du carton (2).

Au commencement du règne de l'empereur *Hian tsoung*, de la dynastie des *Thang*, ou vers l'an 807 de J.-C., le cuivre monnoyé étant devenu très-rare (3), on réitera la défense de se servir de vases et d'ustensiles faits de ce métal. L'empereur obligea aussi les marchands qui arrivaient dans la capitale, et en général les familles riches, de déposer leur numéraire dans les caisses

---

(1) *Szu ki*, vol. XXX, pag. 8. — *Thoung kian kang mou*, vol. IV, pag. 67, et de l'édition mandchoue, vol. IV, pag. 65. — *Wen hian thoung khao*, vol. VIII, pag. 8. — *Khiun chu pi khao*, vol. III, page 13.

(2) *Wen hian thoung khao*, VIII, 31.

(3) La cause de la rareté du cuivre, qui se fit sentir si souvent en Chine, était principalement la fabrication d'une grande quantité d'images en bronze, représentant *Foe* et les saints de sa religion. Aussi voyait-on reparaître le cuivre et la monnaie, après chaque persécution que cette religion essuyait en Chine.

publiques ; et pour faciliter le commerce, ils reçurent des bons qui eurent cours partout, et auxquels on donnait le nom de 錢飛 *fey thsian*, ou *monnaie volante*. Cependant, trois ans étaient à peine écoulés, que l'on fut forcé de supprimer dans la capitale l'usage de ce papier, qui n'eut plus de cours que dans les provinces(1).

Thai tsou, fondateur de la dynastie des *Soung*, qui monta sur le trône en 960 de J.-C., permit aux marchands de déposer leur argent et même des marchandises dans les différens trésors impériaux, et les bons qu'ils en recevaient furent appelés 錢便 *pian thsian*, ou *monnaie commode*. On les reçut partout avec empressement. En 997 de J.-C., il existait de ce papier pour 1,700,000 onces d'argent, et en 1021 on en avait encore ajouté pour 1,130,000 onces (2).

C'est dans le pays de *Chou*, qui est la province de *Szu tchhouan* de nos jours, qu'on a introduit pour la première fois un véritable papier monnaie, c'est-à-dire des assignats qui remplacèrent l'argent sans être garantis par une

(1) *Wen hian thoung khao*, VIII, 39 et 40. — *Khiun chu pi khao ; l. c.*

(2) *Wen hian thoung khao*, IX, 6. — *Khiun chu pi khao ; l. c.*

hypothèque quelconque. Un certain 詠 張 *Tchangyoung* l'introduisit pour remplacer la *monnaie de fer* (1), qui était trop lourde et trop incommode. Ces assignats furent appelés 劑 質 *tchi tsi*, ou *coupons*. Sous le règne de *Tchin tsoung* des *Soung* (depuis 997 jusqu'en 1022), on suivit cet exemple, et l'ont fit des assignats sous le nom de 子交 *kiao tsu*, ou *changes*. Ils étaient payables tous les trois ans; de sorte que, dans l'espace de soixante-cinq ans, il devait y avoir vingt-deux termes de paiement. Chaque *kiao tsu* valait une *enfilade de mille deniers;* et représentait *uue once d'argent pur.* Seize maisons des plus riches dirigèrent cette opération financière; mais, par la suite, ces entrepreneurs n'étant pas en état de remplir leurs engagemens, ils furent forcés de faire banqueroute, ce qui donna lieu à beaucoup de procès. L'empereur abolit les assignats de cette compagnie, et ôta aux particuliers la faculté d'émettre du papier-mon-

(1) La première monnaie de fer fut faite en Chine par le rebelle *Koung sun chou*, qui mourut l'an 36 après J.-C. Cependant les empereurs n'ont pas suivi cet exemple avant 524. C'est seulement à cette époque que *Ou ti*, de la dynastie des *Liang*, fit fondre de pareilles pièces; et depuis ce tems on s'en est souvent servi.

naie, en se réservant d'établir une banque d'assignats à *Y tcheou*. Vers l'an 1032 de J.-C., il y avait en Chine pour 1,256,340 d'onces en *kiao tsu*. En 1068, on s'aperçut qu'il en existait de faux, et l'on porta contre les contrefacteurs la même peine que celle qu'on appliquait aux falsificateurs des cachets du gouvernement. On établit plus tard, et à différentes reprises, des banques de *kiao tsu* dans plusieurs provinces de l'empire. Les assignats d'une province n'avaient pas cours dans les autres. Souvent on changea les termes du paiement et leur mode de circulation.

Sous l'empereur *Kao tsoung*, en 1131, on voulait faire un établissement militaire à *Ou tcheou;* mais, comme les fonds nécessaires n'arrivèrent qu'avec beaucoup de difficulté, les mandarins chargés de la direction de cette entreprise, proposèrent au *hou pou*, ou au ministère du trésor, d'émettre des 子 關 *kouan tsu*, ou des *bons*, avec lesquels ils pouvaient payer les personnes qui fournissaient les vivres aux troupes. Ces bons étaient remboursables à un bureau spécial; mais il paraît qu'ils donnaient lieu à des abus, et faisaient murmurer le peuple. Plus tard, et sous le même empereur, de semblables bons furent mis

en circulation dans d'autres provinces de la Chine (1).

En 1160, toujours sous le règne de *Kao tsoung*, le *hou pou* créa un nouveau papier-monnaie, appelé 子 會 *hoei tsu*, ou *conventions*. Dans leur origine, ces nouveaux assignats n'avaient cours que dans la province de *Tche kiang* et dans le voisinage; mais bientôt ils furent répandus dans tout l'empire. Le papier, dont on se servait pour les faire, ne fut originairement fabriqué que dans les villes de *Hoei tcheou* et *Tchhi tcheou* du *Kiang nan*. Plus tard on en fit aussi à *Tchhing tou fou*, dans le *Szu tchhouan* et à *Lin ngan fou*, dans la province de *Tche kiang*. Les premiers *hoei tsu* valurent une enfilade de mille deniers; mais sous le règne de *Hiao tsoung*, en 1163, on en fit de 500, 300, et 200 deniers. En cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à la septième lune de l'an 1166, on avait déjà émis pour 28,000,000 d'onces de ces assignats; et le 14 du onzième mois de la même année, cette somme se trouvait encore augmentée de 15,600,000 onces. Pendant le reste

(1) *Wen hian thoung khao*, IX, 24. — *Thoung kian kang mou siu pian*, XIII, 7. — Édition mandchoue, XIII, 13.

du règne de la dynastie des *Soung*, le nombre des *hoei tsu* allait toujours en croissant. Outre ces assignats, il y avait encore les *kiao tsu*, et quelques autres papiers particuliers des provinces; de sorte que l'empire se trouvait inondé d'assignats qui perdaient de jour en jour, malgré les différens changemens et modifications que le gouvernement jugeait convenable d'y mettre, pour faire hausser leurs cours.

Enfin, sous le règne de *Ly tsoung*, de la même dynastie, et en 1264, le ministre *Kia szu tao*, voyant le cours des *hoei tsu* si bas et le prix des denrées si élevé, crut devoir substituer en partie à ces billets, de nouveaux assignats qu'il appela 關銀 *yn kouan*, ou *obligations d'argent*. Les *hoei tsu* nommés de *dix-sept termes*, furent tout-à-fait abolis, et on retira trois de ceux de *dix-huit termes* pour un des nouveaux assignats, qui portèrent le caractère 賈 *kia*. Mais, quoiqu'on reçût même les billets déchirés dans le paiement des impôts, le ministre ne put parvenir à faire hausser le cours des papiers émis par le trésor, ni à faire baisser le prix des marchandises (1).

Pendant que les derniers empereurs de la dy-

(1) *Thoung kian kang mou siu pian*, XXI, 26. — Traduction mandchoue, XXI, 52.

nastie des *Soung* étaient retirés dans le sud de la Chine, le nord de ce pays se trouvait sous la domination des *Niu tchy*, peuple de la race Toungouse, qui avait fondé un nouvel empire sous le nom de *Kin*, ou *royaume d'or*. Leurs princes sont connus des historiens arabes et persans, sous le nom d'*Altoun khan*. Les guerres continuelles qui dévastèrent la Chine entière, avaient considérablement appauvri toutes les provinces de ce beau pays; de sorte qu'en 1155 de J.-C., le cuivre étant devenu extrêmement rare dans le royaume des *Kin*, ils furent obligés d'établir chez eux des banques d'assignats, sur le plan de celles des *kiao tsu* des *Soung*. Les assignats de deux, quatre, huit et dix enfilades de mille deniers furent appelés *grands billets*, et les *petits* était de 100, 300, 700 et 900 pièces de cuivre. Leur cours était fixé pour sept ans. Après ce terme on échangea les anciens billets contre de nouveaux. Dans toutes les provinces il y avait des banques, et le gouvernement retenait quinze pièces de cuivre pour chaque enfilade de mille, pour couvrir les frais de la fabrication et de l'enregistrement des billets (2).

Dans la seconde moitié du XIIIe. siècle, les

(1) *Ibid.* XV, 14. — Traduction mandchoue, XV, 26.

Mongols se rendirent maîtres de la Chine, où ils fondèrent la dynastie appelée *Youan*, laquelle régna depuis 1279 jusqu'en 1367. Même avant l'entière soumission de la Chine, *Koublai khan* ou *Chi tsou*, premier empereur de cette dynastie, avait déjà introduit les assignats chez les Mongols (entre 1260 et 1263). En 1284, il chargea le mandarin *Lou chi joung* de lui présenter un plan pour l'émission d'un nouveau papier-monnaie; mais cette émission n'eut lieu qu'en 1287, et depuis ce tems les Mongols ne firent qu'augmenter la quantité de leurs assignats appelés 鈔寶 *pao tchhao*, ou *papier-monnaie précieux*.

Les assignats d'*une enfilade* fabriqués dans les années *tchi youan* (1264—1294), remplacèrent ceux de *cinq enfilades*, ou de 5,000 deniers, qu'on avait créés pendant les années *tchoung thoung* (1260—1263), et qui étaient faits de l'écorce de l'arbre 楮 *tchu* (morus papyrifera), ayant un pied chinois en carré. Ceux d'*une enfilade*, des années *tchi ta* (1308—1311), remplacèrent les assignats de *tchi youan*, de *cinq enfilades*. Ils valaient une once d'argent pur, et la dixième partie d'une once d'or. De cette manière, le gouvernement avait remboursé, par un quart de la valeur, le capital de la première

émission, et avec vingt pour cent celui de la seconde. Vers la fin de la dynastie des *Youan*, le papier-monnaie avait déjà perdu beaucoup de son crédit, et en 1351 on se vit obligé de faire encore des changemens dans le système des assignats; mais tous les essais et tentatives pour produire une hausse dans les fonds restèrent inutiles, et les Mongols furent forcés de quitter la Chine, qu'ils avaient totalement ruinée par leurs *tchhao précieux*.

Cet état de choses obligea les empereurs des *Ming*, qui succédèrent aux Mongols, non-seulement de ne pas abolir les *tchhao*, mais d'en créer même de nouveaux. En 1375, on émit six différentes espèces d'assignats; savoir d'*une enfilade* ou de *mille deniers*, de 500, de 400, de 300, de 200 et de 100 pièces de cuivre. Ceux de mille deniers valaient une once d'argent. On défendit au peuple de se servir de l'or, de l'argent et des choses précieuses pour trafiquer. Le cours de ces assignats baissa de suite, et on ne donna que *treize enfilades* de pièces de cuivre pour dix-sept en papier.

Il paraît que les premiers empereurs des *Ming* augmentèrent considérablement la quantité de ces assignats; car, en 1448, ils jouissaient de si peu de crédit, qu'on ne donnait que *trois deniers* pour un *tchhao d'une enfilade de mille*. Le gou-

vernement crut remédier à cette disgrace de son papier, en défendant l'usage des pièces de cuivre, et en forçant le peuple à ne se servir que des assignats. Sept ans plus tard, il parut une ordonnance qui statua qu'on percevrait en assignats les impôts des marchés des deux capitales de l'empire. Néanmoins, ces mesures ne produisirent pas l'effet désiré, et les *tchhao* restant en discrédit, finirent par disparaître de la circulation. Du moins l'histoire n'en fait plus mention après l'an 1455 de J.-C. (1).

Les *Mandchoux*, qui ont succédé aux *Ming*, et qui sont actuellement les maîtres absolus de la Chine, n'ont jamais essayé d'émettre un papier-monnaie quelconque; car ces barbares ignorent encore le principe fondamental de toute bonne administration financière, savoir que, plus un pays a de dettes, plus il est riche et heureux (2).

---

(1) *Thoung kian ming szu kang mou*, vol. II, 3. — VII, 3 et 13.

(2) Les assignats des *Soung*, des *Kin* et des *Mongols* étaient tous faits avec l'écorce de l'arbre *tchu*. Ceux des premiers n'étaient que des feuilles imprimées et munies des cachets de l'autorité; mais ceux des Mongols montraient encore d'autres ornemens. Le papier qui servait aux *Ming* pour faire leurs assignats, était fait avec toutes sortes de plantes. On trouve figuré dans l'ouvrage du P. *Duhalde*,

Au Japon le papier-monnaie s'appelle *Kami zeni*. Son introduction dans cet empire date du tems du Daïri *Go Daigo no tenoo*, qui régnait de 1319 à 1331, et qui fut remis sur le trône en 1324, qu'il occupa encore pendant trois ans (1). Cependant il n'y a jamais servi à remplacer les pièces de cuivre, et les assignats japonais ont toujours représenté des valeurs considérables. Je ne peux pas affirmer s'ils sont encore en usage ; mais il paraît certain qu'on s'en servit il y a cinquante ou soixante ans.

---

un de ces assignats du tems des *Ming*. (*Voyez* vol. II, p. 163.)

(1) *Wa zi sy*, ou Origines japonaises, par *Kaibara Tokzin*, publiées à Yedo en 1683. Vol. III, 36.

EXAMEN

DES

HISTORIENS ASIATIQUES.

L'histoire des peuples anciens se divise naturellement en trois parties principales : 1° la *mythologie*, qui renferme une portion de vérité enveloppée d'un voile impénétrable de fables et d'allégories, ordinairement relatives à des périodes astronomiques calculées postérieurement et transformées en dynasties et en héros; 2° l'histoire *incertaine* (1), dans laquelle les faits sont vrais, ou du moins ne sont pas invraisemblables; il y est question de personnages réels, et leur vie est décrite, mais sans chronologie, ou sans

(1) Malgré l'incertitude de cette période de l'histoire, je suis loin de croire qu'il faut la rejeter entièrement. Au contraire, je pense qu'on doit tâcher de la rendre plus certaines, par des recherches ultérieures. Sa sécheresse même donne un témoignage favorable pour elle, comme on le verra dans ma *Lettre à M. Grosier*, imprimée après cet examen.

chronologie prouvée; 3° l'histoire *véritable*, dans laquelle les faits sont vrais, et la chronologie est prouvée d'une manière incontestable, ou peut l'être par les synchronismes. Cette histoire véritable ne commence que très-tard chez la plupart des peuples de l'Asie; ce n'est ordinairement que lorsque l'écriture s'est répandue davantage, lorsque la caste des prêtres est tombée en décadence, et que la science s'est élevée comme une puissance hostile contre les gouvernans.

Chez les peuples *moh'ammédans de l'Asie*, c'est-à-dire chez les Arabes, les Persans et les Turcs, la religion a détruit toute l'histoire ancienne, conformément au principe que ce qui n'est pas confirmé par le Coran, non-seulement n'est pas vrai, mais que c'est même une impiété de le croire.

L'histoire véritable des *Arabes* remonte à peine au cinquième siècle de notre ère; elle se rattache aux traditions de l'Ancien Testament, et plus haut se perd dans l'incertain et le fabuleux. Antérieurement encore, elle présente des dynasties antédiluviennes, et les fables les plus absurdes qui ont pris leur source dans les rêveries des juifs et des cabalistes bien postérieurs. Ce n'est que depuis *Moh'ammed* que règne chez les historiens arabes une chronologie certaine, et les plus raisonnables d'entre eux rejettent la plupart des

faits qui sont cités, comme arrivés avant cette époque.

Au milieu du septième siècle, les Arabes subjuguèrent la *Perse*, et contraignirent ses habitans à embrasser l'islamisme. Le culte du feu fut anéanti par la flamme et le glaive, et avec lui périrent presque tous les monumens historiques qui existaient avant cette triste époque. L'histoire de la dernière dynastie des Perses, celle des *Sassanides*, de l'an 227 à l'an 651 de J.-C., s'est seule conservée assez pure chez les écrivains du pays, bien que la chronologie n'en soit pas très-sûre, et que les faits soient peu importans.

L'histoire des dynasties parthes et des princes qui régnèrent en Perse depuis la mort d'Alexandre, ou depuis le troisième siècle avant J.-C., jusqu'au troisième après cette ère, consiste, chez les historiens moh'ammédans du pays, en une liste de rois très-incomplète, qui n'est accompagnée d'aucune chronologie; nous ne trouvons d'ailleurs sur cette période que de très-maigres renseignemens chez les Grecs.

L'histoire des souverains de la Perse, depuis Cyrus jusqu'à Darius, ou jusqu'à la conquête de cet empire par le héros macédonien, est entièrement défigurée chez les écrivains indigènes, et totalement dépourvue de chronologie. Ils font d'*Alexandre* un fils de Darius, et de la fille de

Philippe de Macédoine, qui, demandée et obtenue en mariage par le prince perse, devint enceinte, mais fut ensuite, à cause de sa mauvaise haleine, ramenée à son père. Ils ne donnent que des récits fabuleux sur Cyrus. Avant ce personnage historique, ils mettent la dynastie mythologique des *Pichdadiens*, qui commence par *Kaïoumarath*, que les uns prennent pour Adam, les autres pour Noé, d'autres enfin pour un petit-fils de Sem.

Tel est l'état de l'histoire de *Perse*, telle qu'elle s'est conservée dans le pays même; on ne peut la faire accorder ni avec les récits des Grecs, ni avec les vestiges historiques très-peu nombreux et très-incertains qui se trouvent dans les livres religieux des Parsis de l'Inde. Leur source, à peu près unique, est le *Chah-naméh*, grand poème héroïque, mythologico-historique de *Firdevsy*, que cet auteur composa au commencement du onzième siècle de notre ère, par l'ordre du sultan *Mahmoud* de *Gazna*, et pour lequel il prétend avoir puisé ses matériaux dans les monumens des adorateurs du feu et dans ceux des Grecs.

Les peuples de la race turque qui ont embrassé la religion de *Moh'ammed*, et avec elle l'usage des caractères arabes, ne possèdent rien d'historique avant cette époque. Les annales des diverses dynasties qu'ils fondèrent en Perse, en Asie-

Mineure et en Egypte, ont, en grande partie, été composées en arabe et en persan par des hommes natifs de ces pays ; la seule maison ottomane qui règne aujourd'hui à Constantinople, possède des ouvrages historiques écrits dans sa langue maternelle.

Gazan khan, descendant de *Tchinghiz khan* au cinquième degré, qui régna en Perse à la fin du treizième et au commencement du quatorzième siècles, chargea son secrétaire intime *Khodja-Rachid* de travailler à l'histoire de la nation mongole jusqu'à son tems, et de se servir, pour cette composition, de tous les anciens monumens mongols qui se trouvaient dans les archives de l'État. On lui adjoignit plusieurs vieillards qui connaissaient la langue mongole, presque entièrement oubliée en Perse à cette époque, et les traditions orales de leurs compatriotes. Aidé de ces secours, *Khodja-Rachid* composa le *Djama'a attavarikh*, ouvrage extrêmement précieux, que l'on peut regarder comme la seule source à laquelle les écrivains moh'ammédans postérieurs ont puisé tout ce qu'ils ont dit de l'histoire des Mongols, des Turcs et des Chinois. Malheureusement, Khodja-Rachid n'a pas évité les défauts ordinaires de ses coréligionnaires, et a mêlé les vieilles traditions mongoles et turques à celles des Hébreux admises par les Moh'ammédans.

« Les historiens de l'islamisme et le pentateuque des enfans d'Israël, dit-il, nous apprennent que le prophète Noé, sur lequel soit le salut, divisa la terre du sud au nord en trois parties. Il donna la première à son fils *Hham*, qui fut le père des *Soudans* (les Nègres, les Éthiopiens); la seconde à *Sem*, père des Arabes et des Persans, et la troisième à Japhet, père des Turcs. Un des fils de ce dernier se dirigea vers l'Orient : les Mongols et les Turcs l'appellent également *Japhet;* mais ceux-ci lui donnent aussi le nom d'*Abouldjeh khan*. Toutefois les savans ignorent si cet Abouldjeh khan était un fils du prophète Noé (sur lequel soit le salut), ou bien était un fils de ses fils. Mais il était de sa race; ses descendans sont les Mongols, les peuples turcs, et les habitans des steppes de l'Asie. »

C'est sur ce seul passage de Khodja-Rachid, passage incertain et dénué de toute preuve historique, que les écrivains postérieurs ont fondé leur généalogie de la nation turque; il la font remonter au fabuleux *Oghouz khan*, qui, suivant ce qu'ils prétendent, a pénétré de l'intérieur de l'Asie en Égypte, et la conduisent jusqu'à Tchinghiz khan; mais c'est avec tant d'incertitude, que plusieurs d'entre eux mettent un intervalle de quatre cents ans, et d'autres un de quatre mille ans, entre Oghouz et Tchinghiz.

D'autres font *Oghouz* contemporain de *Kaïoumarath*, premier et fabuleux roi de Perse, qui doit avoir été tantôt Noé, tantôt Adam. Il n'y a donc rien d'historique à tirer de ces matériaux informes, et *Aboul Ghazi Bahadour khan*, prince de *Kharism*, qui, en 1663, fit en turc un extrait de l'ouvrage de Khodja-Rachid et le continua en abrégé, a considérablement augmenté cette confusion. Son ouvrage, dont nous avons deux mauvaises traductions, est cependant digne de foi dans tout ce qui concerne l'histoire des dynasties turco-moh'ammédanes.

Le petit nombre de tribus turques non moh'ammédanes qui ne sont pas sorties de l'intérieur de l'Asie, leur ancienne patrie, semblent avoir perdu, avec la culture des lettres, les traditions de leur origine; du moins rien de relatif à ce sujet ne nous est connu, et nous n'avons aucune espérance fondée de découvrir dans la suite rien de pareil.

Chez les *Hindous*, la religion a détruit tout monument historique. Croyant que cette vie n'est qu'une période passagère de douleur et d'épreuve, ils regardent ses événemens comme indignes d'être recueillis. Abîmés dans la contemplation des formules mystérieuses, tous leurs efforts tendent à ramener leur esprit, par un anéantissement total des facultés morales, dans le sein de

l'ame de l'univers dont il est émané. La pratique rigoureuse de cérémonies et d'obligations minutieuses imposées par la religion, leur métaphysique obscure, leurs dogmes qui personnifient les innombrables qualités de la divinité, semblent avoir épuisé toutes leurs facultés intellectuelles, de sorte que rien ne peut les tirer de leur impuissance mentale, ou les rendre accessibles à quelque chose qui concerne les événemens du genre humain. Voilà pourquoi les Anglais n'ont encore pu, malgré des tentatives réitérées, découvrir dans l'Inde un ancien ouvrage historique composé dans la langue primitive du pays; cependant les dynasties moh'ammédanes qui ont régné dans cette contrée, ont eu leurs historiens; mais leurs ouvrages sont la plupart écrits en persan ou en hindoustani.

Les livres originaux des Hindous sont presque tous des explications innombrables et illisibles des lois révélées par Dieu lui-même, des interprétations des mystères de la grammaire de la langue sanscrite, et de leur mythologie qui s'étend à l'infini. La poésie, qui s'associe aisément à la religion, a au contraire fait chez eux des progrès remarquables; mais il faut qu'elle se contente d'être au service de la métaphysique. Quelques-uns de leurs poèmes épiques, tels que le *Mahabarata* et le *Ramayana*, ont pour base un

sujet historique, caché sous un voile de prodiges et de fables, et avec une chronologie si défectueuse, que les membres les plus doctes de la Société Asiatique de Calcutta se sont trouvés dans l'impossibilité de les faire accorder avec les récits des Grecs, et de les conduire jusqu'au tems d'Alexandre. Ces ouvrages peuvent tout au plus donner lieu à des présomptions; cependant ils parlent évidemment de conquérans venus du nord, qui ont graduellement repoussé vers le sud les anciens habitans de la presqu'île occidentale de l'Inde, probablement de race nègre, et qui enfin les en ont expulsés et les ont forcés à se réfugier dans l'île de Ceylan. Ces conquérans sont des incarnations de la divinité, qui descendent des monts Himalaïa, et qui subjuguent des géans, ainsi que de mauvais génies. Les tables astronomiques des Hindous, auxquelles on avait attribué une antiquité prodigieuse, ont été construites dans le septième siècle de l'ère vulgaire, et ont été postérieurement reportées par des calculs à une époque antérieure.

Il y a pourtant des sources très-pures, dans lesquelles on pourrait puiser l'histoire et la chronologie de l'Inde. Ce sont les *innombrables inscriptions* anciennes qui se trouvent dans toutes les provinces de l'Hindoustan. Elles sont en *grande partie* recueillies par feu le colonel *Makenzie*, et

ses copies se trouvent entre les mains de la Compagnie de l'Inde. La publication de ces trésors sera cent fois plus utile et plus désirable que celle de tous les Védas et Pouranas, dont quelques échantillons suffisent pour les juger.

Ce que je viens de dire des lacunes de l'histoire chez les Hindous, trouve son application chez tous les peuples qui ont embrassé une secte de la religion de l'Hindoustan, si son influence destructive de tous les monumens historiques n'a pas été modérée par la civilisation chinoise. Cependant les Tubétains ont des livres historiques qui semblent remonter jusqu'au commencement de l'ère chrétienne. A cette époque, la religion de *Bouddha* fut apportée de l'Inde au Tubet, et avec elle la civilisation et l'écriture, sans lesquelles il ne peut pas exister d'histoire, car la chronologie se perd dans les chants et les traditions, lors même que les faits sont en quelque manière conservés. Mais les événemens arrivés dans un pays âpre et montagneux, borné au nord par des déserts sablonneux et pierreux, et des autres côtés séparé du reste du monde par des chaînes de monts élevés et neigeux, et dont les habitans sortent rarement de leur patrie, ne seraient pas d'un grand intérêt pour l'histoire générale des hommes et de leur destinée, si des prêtres tubétains n'eussent pas

porté chez les habitans des steppes de l'Asie moderne la religion de Bouddha, qui a fait de ces peuples grossiers et barbares des hommes sensibles et bons. C'est ainsi que le Tubet a, par le secours d'une branche épurée de la religion de l'Inde, et par la doctrine de la bienveillance et de la douceur, tempéré le caractère des Mongols, dévastateurs du monde. Avant ce tems, le culte de Bouddha s'était répandu à *Kachgar*, à *Khotan* et dans d'autres pays de l'Asie intérieure; mais les invasions des hordes nomades qui venaient de l'orient, et ensuite les progrès de l'islamisme qui s'étendait chaque jour davantage, l'avaient fait disparaître de ces contrées.

La *Chine*, environnée à l'orient et au sud par une mer orageuse, limitée au nord par d'immenses déserts, et bornée à l'ouest par des chaînes de montagnes couvertes de glaciers, semble, au premier coup d'œil, entièrement isolée du reste du genre humain pour les événemens historiques; mais quelle surprise n'éprouve pas l'homme studieux, quand il découvre dans ce pays des sources inattendues, qui répandent un jour lumineux sur les événemens importans auxquels l'Europe est en grande partie redevable de sa forme politique et morale actuelle! car les migrations des peuples, dans le moyen âge, ne peuvent être éclaircies suffisamment que par les

livres historiques des Chinois. Dans le but de remonter à une antiquité plus reculée, les savans et les ignorans ont jusqu'à présent cherché à mettre à profit l'histoire des Chinois, comme celle du peuple le plus ancien, sans savoir ce que cette histoire est réellement. Je pense donc qu'il convient de traiter ce sujet avec quelque développement, en déclarant d'abord que je ne prononce que comme juge impartial, et que je sais très-bien distinguer la religion de l'histoire.

Depuis la naissance de l'*empire de la Chine*, dont les premiers fondateurs composaient à peu près cent familles, car autrefois il n'y avait pas dans ce pays un plus grand nombre de noms de famille différens, l'art de l'écriture semble y avoir été en usage. Du moins il est parvenu jusqu'à nos jours des inscriptions du huitième siècle avant J.-C., sans parler du monument d'*Yu* qui doit être beaucoup plus ancien, mais qui n'est peut-être que la copie d'une inscription existante antérieurement, et ensuite effacée ou perdue. Dans un pays où l'écriture est ancienne, l'histoire, qui ne peut pas exister sans cet art, doit l'être aussi. Depuis les tems les plus reculés, les souverains de la Chine firent noter tout ce qui se passait de remarquable sous leur règne, ainsi que les discours qu'ils tenaient aux grands, ou ceux

qui leur étaient adressés par leurs conseillers. On rassembla également les lois, les règles des rites religieux et des cérémonies de la cour, les anciens poèmes, etc. Ces recueils s'étaient tellement accrus au tems de Confucius, dans le sixième siècle avant J.-C., qu'il jugea nécessaire d'en faire un extrait, et en même tems de leur donner plus d'ensemble. Il composa ainsi une histoire de la Chine depuis Yao, qui vivait, 2557 ans avant J.-C., jusqu'à son tems, et la nomma *Chou king.* Il fit encore un choix des anciens chants, les rangea par ordre chronologique, et les réunit dans un recueil qu'il appela *Chi kiug* (livre de poésie). Il composa aussi un ouvrage sur les cérémonies et les rites, nommé *Li ki*, et un autre sur la musique, qui fut intitulé *Yo king.* Il accompagna d'un commentaire les lignes mystérieuses de Fou hy, ainsi que leurs anciennes explications, également obscures et absurdes, et nomma le tout *Y king* ou le livre des changemens. Confucius était né dans le pays de *Lou*, aujourd'hui la province de Chan toung. On doit encore à ses travaux une maigre chronique des événemens de sa patrie ; ce livre est connu sous le nom de *Tchhun thsieou* (le printems et l'automne), et comprend la période de l'an 723 à l'an 479 avant J.-C.

Le gouvernement des deux premières dynasties

qui régnèrent en Chine de l'an 2205 à l'an 1122 avant J.-C., était monarchique pur, et l'étendue actuelle de l'empire était soumise à la seule autorité de l'empereur. La conduite indigne du dernier prince de la seconde dynastie souleva ses sujets contre lui. *Wou wang*, usurpateur heureux, le précipita du trône et fonda la troisième dynastie, celle des Tcheou, qui subsista jusqu'au milieu du troisième siècle avant J.-C. Wou wang changea l'ancienne forme de gouvernement; il détruisit la monarchie pure, et lui substitua un système féodal, car il partagea le pays entre ses généraux, et n'en garda pour sa famille qu'une partie proportionnellement peu considérable. Tant que ses successeurs furent assez forts pour tenir en bride les petits rois presque indépendans, le gouvernement conserva une espèce d'unité; mais, depuis le huitième siècle, la puissance impériale alla toujours en déclinant, et fut minée peu à peu par une vingtaine de petits princes. Ces princes se faisaient entre eux une guerre continuelle. L'empire ressemblait alors à ce que la France était du tems des ducs et des comtes, qui, bien que vassaux du roi, étaient ses plus grands ennemis. Mais les princes de la maison de *Thsin*, qui avaient déjà soumis plusieurs de leurs voisins, renversèrent la puissance de ces roitelets, et leur influence augmenta gra-

duellement jusqu'au moment où ils purent hasarder de mettre un terme à la dynastie de *Tcheou*, et prendre le titre d'empereur, après avoir subjugué tous les autres petits royaumes et les principautés, et réuni l'empire sous leur sceptre. Tous ces petits états avaient eu leurs histoires et leurs chroniques particulières, dont l'ensemble contenait des matériaux suffisans pour l'histoire de l'empire.

Chi houang ti, de la nouvelle dynastie des *Thsin*, un des plus grands et des plus habiles empereurs de la Chine, quoique son mérite y soit encore méconnu, régnait sur un territoire presque aussi étendu que celui qu'elle a aujourd'hui; il eut sans cesse à lutter contre l'égoïsme des grands qui auraient vu volontiers l'empire morcelé de nouveau, et s'efforçaient sans relâche de rétablir le *système féodal* des *Tcheou*, en s'appuyant sur les anciens livres et sur l'histoire de l'empire. Excédé des représentations importunes et répétées, qui contenaient des passages et des principes extraits de ces livres, il commanda de brûler tous les anciens ouvrages historiques, et notamment le *Chou king* et le *Chi king* de Confucius : ses ordres furent exécutés avec la plus grande rigueur. Mais, dans un pays où l'écriture est si répandue, il est presque impossible que toutes les copies des ouvrages généralement

estimés soient détruites, et qu'il n'en échappe pas quelques-unes, surtout à une époque où la matière sur laquelle on écrivait était très-durable, car on gravait avec un stylet les lettres sur des tablettes de bambou, ou bien on les y traçait avec du vernis foncé. Peu de tems après la mort de *Chi houang ti*, environ deux cents ans avant J.-C., la dynastie des *Thsin* finissait. Elle fut remplacée par celle des *Han*, qui était aussi puissante, et dont les empereurs, après avoir combattu tous les petits princes qui cherchaient à se rendre indépendans, introduisirent une autre forme de gouvernement, qui avait pour base les anciens usages des trois premières dynasties, mais qui, conformément à l'exemple des Thsin, maintenait la souveraineté unique de l'empereur.

Le laps des tems avait, après plusieurs générations, fait tomber dans l'oubli l'ancien *système féodal* des Tcheou; de sorte que les empereurs de la dynastie des *Han* purent ordonner, sans risque, la recherche des livres qui avaient paru si dangereux aux *Thsin*. On fit donc dans tout l'empire les perquisitions les plus soigneuses, et l'on fut assez heureux pour recouvrer des fragmens considérables des ouvrages de Confucius, cités plus haut. Encore aujourd'hui, il est d'usage, en Chine, que les hommes qui aspirent au titre de savant les apprennent par cœur en tout ou en

partie. Un vieillard, né sous les *Thsin*, avait si bien retenu le *Chou king* ou les anciennes annales de l'empire, qu'on les écrivit sous sa dictée; on les compléta à l'aide des différens manuscrits, et de ce travail résulta le *Chou king* tel qu'on le possède aujourd'hui. On retrouva de même les autres ouvrages, en totalité ou en partie, et jusqu'aux commentaires de quelques-uns. D'ailleurs l'histoire de la maison de Thsin était restée intacte, ainsi que celle de la plupart des petits royaumes du tems des Tcheou. Tous ces secours semblèrent suffisans pour rétablir l'ancienne histoire de la Chine. Afin d'atteindre plus sûrement ce but, l'empereur *Wou ti*, qui régnait alors, vers l'an 100 avant J.-C., annonça qu'il serait donné des récompenses à quiconque apporterait d'anciens manuscrits; ils furent soigneusement examinés, et remis à un savant, nommé *Szu ma tan*, qui devait les réduire en corps d'ouvrage; mais il mourut avant d'avoir achevé son travail, et l'honneur de rétablir l'histoire de sa patrie resta à son fils *Szu ma thsian*.

Les Chinois comptent le tems d'après un cycle de soixante ans. La première année du premier cycle correspond à l'an 2637 avant J.-C., et à la soixante-unième année du règne de *Houang ti*. Szu ma thsian commença par ce prince son ouvrage intitulé *Szu ki*, et le continua jusqu'à la

dynastie des Han. Quoiqu'il pût mettre à profit tous les matériaux qui existaient de son tems, cependant l'histoire de la Chine, jusqu'au neuvième siècle avant J.-C., resta très-incomplète et incohérente. Les documens auxquels il eut recours sont souvent très-peu d'accord entre eux, et ce n'est que cent ans plus tard que la chronologie n'offre plus de disparate.

C'est pourquoi je place le commencement de l'histoire incertaine de la Chine à la première année du premier cycle, 2637 ans avant J.-C., et l'histoire certaine à l'an 782 avant la même époque. Chaque dynastie qui a régné dans ce pays a fait continuer l'histoire depuis *Szu ma thsian ;* il est d'usage que les annales authentiques d'une dynastie ne paraissent que sous celle qui lui succède, probablement afin qu'elles soient plus impartiales. Leur collection se compose aujourd'hui de vingt-deux ouvrages différens qui contiennent, non-seulement l'histoire des empereurs et des princes, mais aussi la géographie, l'administration, la statistique, les lois, enfin la vie des hommes célèbres. Aucun peuple n'a rien à mettre en parallèle avec ce corps d'ouvrage qui forme soixante gros volumes, et va jusqu'au milieu du dix-septième siècle de notre ère, ou jusqu'à l'avénement de la dynastie actuelle au trône.

Indépendamment des documens que Szu ma thsian adopta comme authentiques, il s'était conservé des traditions et des récits relatifs aux souverains qui avaient régné avant Houang ti, et auxquels les Chinois attribuent toutes les inventions utiles aux hommes encore grossiers, telles que l'agriculture, la médecine, l'éducation des vers à soie, l'écriture, etc. Des auteurs plus modernes réunirent ces anciennes traditions, et firent, avec leur secours, remonter l'histoire de l'empire jusqu'au-delà de 3,000 ans avant J.-C. Mais cette haute antiquité ne parut pas encore suffisante à leurs orgueilleux successeurs; et, dans le premier siècle de notre ère, on se mit à forger une histoire mythologique, qui se divise en dix *ki* ou périodes, dont la durée totale doit avoir été tantôt de 2,276,000, tantôt de 3,276,000 ans. Cette absurdité fut réduite en système dans le neuvième siècle de notre ère, et mise en tête de l'histoire chinoise sous le nom de *Waï ki;* mais il suffit, pour prouver quelle valeur les Chinois eux-mêmes attachent à cette composition, de dire qu'ils l'appellent *ce qui est hors de l'histoire,* par conséquent ce qui n'est pas historique.

A l'est de la Chine est situé l'empire du *Japon,* habité par une race d'homme différente, qui a été civilisée par les Chinois, mais qui par là n'a pas perdu son ancienne énergie, et qui, aujour-

d'hui, l'emporte sur ses instituteurs. L'histoire du Japon commence avec le fondateur de la dynastie des *Daïri* à l'année 660 avant J.-C., qui est la cinquante-huitième du trente-troisième cycle de soixante ans. Avant cette époque, les écrivains de cette nation donnent la liste des empereurs des trois premières dynasties chinoises, et celle de *Fou hy* et de ses successeurs, qui est plus ancienne. Ces faits historiques sont précédés d'une mythologie fabuleuse aussi absurde que celle des Chinois. Elle se divise en deux dynasties; la première est celle des sept esprits célestes, dont la durée n'est pas fixée; la seconde, ou celle de cinq esprits terrestres, doit avoir régné pendant 2,342,367 ans.

L'Asie intérieure ou moyenne fut, dès l'antiquité la plus reculée, habitée par des peuples pasteurs et chasseurs qui faisaient de fréquentes incursions à l'est en Chine, à l'ouest en Perse. Le voisinage de ces deux empires a souvent répandu les bienfaits de la civilisation chez ces peuples, surtout lorsque, par leurs conquêtes, ils en arrachaient des provinces, ou bien les soumettaient entièrement, car presque toujours le conquérant grossier prend les mœurs et les lois des vaincus plus civilisés. Parmi les peuples de l'Asie moyenne, les *Turcs*, les *Toungouses* et les *Mongols* jouèrent le rôle le plus remarquable; tous

trois ont établi des empires immenses qui se sont écroulés d'eux-mêmes, par leur trop grande étendue, et dont les fondateurs, repoussés dans les steppes de l'Asie, ont oublié avec une promptitude incroyable, en reprenant leur ancienne vie nomade, tout ce qu'ils avaient acquis de culture intellectuelle. Avant de devenir grands et puissans, ces peuples n'avaient ni écriture ni traditions suivies; et, après la ruine de leur monarchie, leur instruction s'est tellement perdue, qu'ils ont conservé à peine la partie la plus récente de leur histoire, quoique, durant leur période brillante, ils composassent les annales de leur empire, soit dans leur langue propre, soit en chinois, soit en persan, annales qui font aussi une partie intégrante de l'histoire de Chine et de Perse. Les *Mandchoux*, qui, en 1644, ont fondé une nouvelle dynastie en Chine, offrent un exemple de ce fait, car ils sont à peine en état de raconter des fables sur l'origine de leur nation avant le seizième siècle. Il en est de même de l'histoire des *Mongols* qui, au milieu du treizième siècle, établirent un empire immense; leur annales ne remontent pas à cent ans avant cette époque.

Entourée de montagnes, la *nation arménienne* conserva long-tems son indépendance en tout ou en partie; elle acquit de bonne heure une

écriture particulière, et, par ce moyen, de l'instruction. Les Arméniens lurent et traduisirent des livres grecs, chaldéens et persans, et devinrent ainsi les conservateurs d'une partie de l'ancienne histoire de l'Asie occidentale. Leurs annales remontent jusqu'à l'an 2107 avant J.-C., et se terminent à l'an 1080 de l'ère chrétienne, avec la nation arménienne elle-même qui, depuis ce tems, n'a plus formé un état particulier, mais a été en partie dispersée en Asie et en Europe, où elle s'occupe uniquement du commerce.

Malheureusement nous ne connaissons encore que très-peu la littérature des Arméniens; mais il est probable que les couvens de leur patrie renferment beaucoup de manuscrits précieux, qui sont inconnus et qui jeteraient un grand jour sur l'histoire de l'Asie antérieure. La Russie qui confine aujourd'hui à l'Arménie, et possède même quelques-unes des provinces qui appartenaient jadis à ce royaume, rendrait, par la recherche de ces monumens, un service mémorable à l'histoire; seulement il faudrait remettre les matériaux que l'on découvrirait à des hommes doctes et doués d'un esprit de saine critique, et non à des demi-savans ou à des érudits qui souvent conviennent moins que des ignorans à un travail de ce genre.

De même que l'Arménie, la *Géorgie* a long-tems maintenu son indépendance; et, sauf quelques interruptions, c'est le royaume du monde qui a été le plus long-tems gouverné par la même dynastie; car les *Bagration* y ont régné depuis 574 jusqu'à l'an 1800 de notre ère. Les Géorgiens ont plusieurs livres historiques, dont le plus estimé est celui que le roi *Vakhtang V* fit extraire des archives du couvent de *Mzkhéta* et de *Ghelathi*, au commencement du dix-huitième siècle. L'histoire certaine de la Géorgie remonte jusqu'au troisième siècle avant J.-C., et l'histoire incertaine jusqu'à l'an 1500 avant la même époque ; alors elle se rattache aux traditions arméniennes et mosaïques.

La table suivante montre au premier coup d'œil l'âge de l'histoire nationale de chaque peuple qui y est nommé, et qui est souvent complétée par celle de ses voisins. *Le présent mémoire ne tend qu'à montrer la valeur des récits indigènes de chaque peuple ;* il n'a pas pour but une critique générale de tous les monumens historiques. Il fait voir, à ce que je crois, que l'espoir de tirer des récits des Asiatiques plus de matériaux pour l'histoire ancienne des hommes que ceux qui se trouvent dans les livres de Moïse, chez les Babyloniens, les Égyptiens et les Grecs, est trop présomptueux, et que l'on peut tout au

plus se flatter de découvrir, chez les Chinois, des secours pour l'ancienne histoire de l'Asie orientale. Quant aux trois premiers siècles avant J.-C., et depuis cette époque jusqu'à nos jours, il y a beaucoup à puiser chez les Asiatiques; car l'histoire de la migration des peuples, et même celle du moyen âge, resteront toujours, sans leur secours, incomplètes et obscures.

Commencement de l'histoire certaine.

Arabes	V	siècle après l'ère chrétienne.
Persans	III	
Turcs	XIV	
Mongols	XII	
Hindous	XII	
Tubétains	I.	

Chinois	IX	siècle avant l'ère chrétienne.
Japonais	VII	
Arméniens	II	
Géorgiens	III	

L'histoire incertaine des peuples les plus anciens ne remonte à peu près qu'à trois mille ans avant notre ère, ou jusqu'à la grande inondation qui submergea presque tout l'ancien continent.

On ne doit cependant pas rejeter entièrement cette histoire incertaine; mais il faut user d'une extrême circonspection, quand il s'agit de donner la certitude historique aux faits douteux qu'elle

rapporte. Dans l'histoire, tout doit être prouvé; et les suppositions sont presque sur la même ligne que l'erreur; elles peuvent, il est vrai, à l'aide d'indices et de vestiges, acquérir un certain degré de croyance, cependant elles ne peuvent être employées pour démontrer quelque chose d'historique, tant qu'elles ne sont pas prouvées elles-mêmes. Il me semble que c'est une singulière méprise de notre siècle si docte, d'adopter comme des faits les conjectures, et de s'en servir pour bâtir des systèmes qui peuvent être renversés par une seule vérité. C'est ainsi que l'instruction la plus variée et le tems le plus précieux sont prodigués en pure perte par des hommes qui semblaient nés pour faire faire des progrès réels à la science. Absorbés dans une atmosphère de suppositions et de conjectures, ils finissent par perdre le désir de la vérité, et ne sont plus en état de retrouver la seule et bonne voie qui puisse y conduire, celle des preuves mathématiques.

LETTRE

A M. L'ABBÉ GROSIER.

Paris, 22 mars 1818.

Monsieur,

« C'est avec justice que vous reprochez à M. Deguignes le fils, d'avoir falsifié le *Chou king*, en faisant dire à Confucius que la ville de Lo yang fut *bâtie* en cinq jours, tandis que son texte porte seulement que le plan de cette ville fut *tracé* en cinq jours. En dénaturant ainsi ce passage, M. Deguignes voudrait prouver que les anciens Chinois n'avaient pas de villes, et n'habitaient que dans des camps. Le caractère *yng*, qu'il rend par *camp*, signifie originairement *mesurer*; et jamais aucun commentateur n'a soupçonné que, dans ce passage du *Chou king*, il pût avoir une autre signification. Si la langue chinoise était assez familière à M. Deguignes pour lui permettre de compulser les dictionnaires savans, s'il avait pu, par exemple, chercher le mot *yng* dans le dictionnaire de *Kang hi*, il aurait vu qu'au tems

où le *Chou king* a été écrit, ce mot ne signifiait encore que *calculer, mesurer ; circonscrire, tracer un plan*, et que l'acception de *camp*, ne lui a été attribuée, pour la première fois, que dans le *Szu ki* de Szu ma thsean, c'est à dire dans un ouvrage du premier siècle avant notre ère.

» M. Deguignes, pour jeter de la poudre aux yeux de ses lecteurs, cite, à l'appui de son interprétation, une édition du *Chou king*, qu'il appelle *impériale*. Mais d'abord est-il bien sûr que M. Deguignes entende et sache assez le chinois pour lire, ou même consulter cet ancien livre? Pour moi, je suis parfaitement convaincu du contraire (1). Quoi qu'il en soit, on ne peut former

---

(1) Avant même d'en avoir acquis la certitude par la lecture des ouvrages de M. Deguignes, j'étais instruit du peu de progrès qu'il avait fait dans cette langue par une lettre que j'avais reçue de Copenhague, en date du 7 novembre 1801. Elle est d'un de mes amis, qui a résidé pendant quinze ans à Canton, et qui parle très-bien le chinois. « M. Deguignes, m'écrit-il, est arrivé ici, à Copenhague, sur un vaisseau danois, et il est venu quelquefois me voir. Il nous a quittés au mois de septembre » de cette année pour se rendre à Paris. Il arriva à la » Chine en 1785, peu avant mon départ, et j'ignore combien de tems il y est resté, parce que je sais qu'il a » vécu long-tems à l'Ile de France. Il me paraît d'après » nos conversations, qu'il s'est plus occupé à Canton du

aucun doute raisonnable sur la constante uniformité du texte dans toutes les éditions du *Chou king*, soit qu'elles soient émanées du gouvernement, soient qu'elles aient été publiées par des particuliers. Jamais je n'ai vu le texte de cet antique ouvrage imprimé avec des variantes. Celles-ci ne sont admises que dans quelques livres canoniques du troisième ordre, et encore a-t-on le soin de les imprimer à part, pour qu'on ne puisse jamais les confondre avec le texte. Au reste, à l'édition prétendue impériale du *Chou king*, que cite M. Deguignes, j'opposerai la traduction aussi impériale de ce même *Chou king* en mandchou, laquelle rend le mot *yng* par le verbe *bodombi*, qui signifie, compter, supputer, mesurer. M. Deguignes nous permettra, sans doute, de croire que le savant empereur Khian loung, auteur de cette version tartare, a dû savoir plus de chinois, et avoir mieux saisi que lui le véritable sens de Confucius.

» Quant aux tables japonaises, je me trouve

» commerce que de toute autre étude, et il m'a fait l'aveu
» qu'il ne savait presque rien de la langue chinoise; ce qui
» m'a été confirmé par M. le professeur Munther (à pré-
» sent évêque), qui avait fait sa connaissance, dans l'es-
» pérance d'obtenir de lui quelques renseignemens sur la
» Chine. »

possesseur de l'exemplaire même que M. Deguignes a eu entre les mains; mais je n'y lis rien de ce qu'il annonce y avoir vu. L'auteur japonais les a achevées en 1743, et elles ont paru en 1755 à Iedo, imprimées en caractères chinois, grand in-8°. Tout l'ouvrage est divisé en deux colonnes horizontales, coupées par d'autre petites colonnes perpendiculaires, qui contiennent les années du cycle sexagénaire. La colonne horizontale supérieure est occupée par les événemens du Japon, et l'inférieure par ceux de la Chine. Lorsqu'il y a eu, dans l'une de ces deux contrées, plusieurs dynasties qui ont régné à la fois, les colonnes se subdivisent. L'auteur de ces tables commence par l'époque *Koung ho*, ou avec la 57e année du XXXIe cycle, qui est l'année 841 avant Jésus-Christ; ce qui est entièrement conforme à la chronologie chinoise et aux tables de Khien loung. Comme ces dernières, il donne quatorze ans à la régence appelée *Koung ho;* et comme elles encore, il compte le même nombre d'années pour chacun des règnes des treize empereurs qui ont suivi jusqu'à la naissance de Confucius; naissance qu'il place, comme les tables chinoises, à la 21e année du règne de Ling ouang. Quant aux empereurs qui ont précédé l'époque *Koung ho*, l'auteur japonais en donne seulement la liste, sans indiquer la durée de leurs règnes,

quoiqu'il dise, en général, que la dynastie Hia a régné 441 ans, et celle des *Chang* 649 ans; ce qui est également conforme aux calculs de plusieurs chronologistes chinois. Pour ce qui regarde les *Ou ti*, ou cinq empereurs anciens, il suit le sentiment du célèbre *Szu ma thsian*, qui avait dit que Houang ti, Tchouan hio, Kao sin, Yao et Chun, étaient les Ou ti (1). Ces tables japonaises ne contiennent donc rien qui les met en contradiction avec celles des Chinois. Il n'est donc pas vrai commme l'annonce M. Deguignes, qu'*elles présentent de grandes différences dans la durée des règnes, et même dans l'existence des princes*. Après avoir osé falsifier le *Chou king*, dont il existe une traduction française, devait-il en coûter beaucoup à M. Deguignes pour falsifier aussi les tables japonaises, qu'il croyait n'être connues de personne?

» Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter ici une remarque qui me paraît assez importante.

» Supposons, pour un moment, qu'il y ait quelques incohérences et même quelques contradictions dans l'ancienne histoire de la Chine, ne seriez-vous pas plus porté à en tirer des conséquences favorables à l'authenticité de cette his-

(1) Voyez le *Chou king*, publié par M. Deguignes le père, *Discours préliminaire*, pag. lxj.

toire, qu'à y voir un témoignagne contre elle ? Si, par un heureux hasard, nous découvrions les anciennes annales des Égyptiens, des Assyriens et des Mèdes, croit-on qu'elles ne présenteraient ni obscurités ni contradictions apparentes ? La chronologie des Grecs, des Romains, des États modernes de l'Europe, celle même de nos livres saints est-elle exempte de difficultés ? Pourquoi, dès-lors, s'étonner que l'antique histoire de la Chine ait aussi les siennes ?

» Sans doute, il aurait été plus facile pour Szu ma thsian, et les autres auteurs des annales chinoises, de fabriquer une histoire imaginaire, que de s'attacher, comme ils l'ont fait, à recueillir et à confronter le petit nombre de monumens authentiques échappés aux guerres civiles des Tcheou, et à l'incendie des livres, ordonné par Thsin chi houang ti. « Si les Chinois, comme l'observe le P.
» Amiot, avaient eu la manie de vouloir se faire
» plus anciens qu'ils ne sont, que leur en eût-il
» coûté de faire une généalogie à Fou hi, et de
» forger un roman suivi, en liant entre elles
» toutes leurs traditions sur *Pan kou*, sur les
» trois *Houang*, les neuf *Theou*, les cinquante-
» neuf *Chi*, les cinq *Loung*, et les autres, qu'ils
» auraient donnés pour ancêtres au fondateur de
» la monarchie ? Ils pouvaient le faire ; mais ils
» ne l'ont pas fait, puisqu'ils n'ont voulu en

» imposer à personne, ni se tromper eux-
» mêmes (1). »

« Le *Chou king* même donne-t-il une idée exagérée de la puissance et du luxe des anciens Chinois? Nous parle-t-il de monarques conquérans, de rois qui s'entourent d'une cour fastueuse, qui élèvent à grands frais de somptueux édifices, qui étalent la magnificence dans leurs festins? Non! cet ancien livre nous peint les mœurs des premiers âges, celles d'un peuple simple déjà policé, et qui n'a pas encore dégénéré. Il nous montre les chefs de ce peuple occupés sans cesse du soin de le bien gouverner, se dévouant eux-mêmes et sacrifiant tout pour l'utilité publique. Vous y voyez un empereur travailler pendant neuf années à faire écouler les eaux de l'inondation qui dévastait plusieurs provinces de son empire, et partager avec ses sujets cette calamité commune. Par quelle raison, et à quel titre oserait-on se permettre de regarder cette histoire comme fabuleuse et mensongère, et quelles marques de supposition, quels caractères de fausseté présente-t-elle, qui puissent autoriser à la rejeter?

» Je le répète, l'histoire chinoise, antérieure au neuvième siècle avant J.-C., bien liée, bien sui-

(1) *Mémoires sur les Chinois*, tom. XIII, pag. 171.

vie, et sans difficutés chronologiques, me paraîtrait toujours mériter moins de confiance que cette même histoire, telle que nous l'offrent les anciens monumens de la Chine, et telle qu'elle existe aujourd'hui. »

MOTS SANSCRITS

COMPARÉS AVEC CEUX DES AUTRES IDIOMES INDO-GERMANIQUES, ET AVEC LES LANGUES DE L'ASIE SEPTENTRIONALE.

Il n'y a plus de doute que presque toutes les langues de l'Europe, celle des Ossètes du Caucase, l'arménien, le persan, le kurde, le zend, le pehlwi et l'afghane, viennent de la même source que le sanskrit et la plus grande partie des mots des autres langues de l'Inde en deçà du Gange. J'ai traité de cette affinité des idiomes indo-germaniques, dans mon *Asia polyglotta* (pag. 42 — 107). Mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'on trouve dans le sanskrit une foule de racines qui se sont conservées dans les idiomes finnois, samoïèdes et turcs parlés dans le nord de l'Asie et de l'Europe, comme on le verra dans le vocabulaire suivant. Il n'est pas aisé d'expliquer ce phénomène, et je me contente de l'avoir indiqué.

Dieu,	*deva-m*	*deu-s*, *div-us*, latin. *θεό-ς*, grec. *ti* (*di*), chinois.
Ordre, ordonnance,	*doutia*	*duty*, anglais.
Père,	*pitâ*	*fid*, ossète du Caucase. *piter* (dans le mot *Dëis-piter*), *pater*, latin. *πατὴρ*, grec. *fader*, anglo-saxon. *fedre*, zend.
	tâta	*tata*, servien. *tato*, Petite-Russie. *tote*, frisien. *touatto*, *tato*, finnois de la Carelie. *tato*, finnois d'Olonetsk. *dada*, touchi du Caucase. *dadi*, *dede*, lesghi de Khoundzag, Antsoukh.
	génaka,	*genitor*, latin.
	âvouka	*ab* אב, hébreu. *abou* أبو, arabe.
Homme (*homo*),	*mânoussyâ*	*mensch*, allemand.
	martyâ	*mard* مرد, persan. *mart*, *mort*, permien. *mart* մարդ, arménien. *merete*, zend. *mard*, pchlwi.
	nara	*nerech*, zend.

Mère,	*ama*	*ama*, mandchou et toungouse.
		ama, basque.
		am, ostiake de Narym.
		amma, samoïède de Timsk.
		ama, ieniséen.
		ameche, tchouwache.
		emma, estonien.
		em אם, hébreu.
		omm أمّ, arabe.
	genayitri	*genitrix*, latin.
	mâtâ	*mat-er*, latin.
		μήτηρ, grec.
		mat, dans presque tous les dialectes slaves.
		mutter, allemand.
		mate, kriwo-livonien.
		madée, pehlwi.
		mediehe, zend.
		madoua, Iles Marquises.
Fils,	*poutrâ*	*potre*, zend.
		pouser پسر, persan.
		woutrouk, kachoube (slave).
	sounou	*sohn*, allemand.
		sun, ancien allemand.
		syn, dans toutes les langues slaves.
		sounous, gothe.
		sounous, lithuanien.
		zon, permien.

Fille,	*douhîtar*	*doukhtar* دختر, persan.
		tochter, allemand.
		tousdr դուստր, arménien.
		toutere, finnois.
		daktar, lappon.
	âkou	*aghi*, wogoule de Berezow.
Mari,	*bhartâ*	*far*, irlandais.
		vir, latin.
	pria	*friod*, walish.
	dhava	*tavo*, pampanghi et tagala, aux Philippines.
Frère,	*bhrâter*	*frater*, latin.
		bruder, allemand.
		brat', langues slaves.
		braad, walish.
Garçon,	*bâla*	*bala*, turc de Kouznetsk en Sibérie.
		bala, teléoute en Sibérie.
		falla, ieniséen de Poumpokolsk.
Vieux,	*djera*	*syré*, mordouane.
		zerond, *zerind*, ossète du Caucase.
		zer زر, persan.
		dzier ծեր, arménien.
	gîrnou	*γέρων*, grec.
	gîna	*hyn*, *hen*, breton.
		hen, walish.
Enfant,	*mâni*	*mana*, lappon.

Aveugle,	*kourita*	*goer* կոյր, arménien.
		kor, *koër* کور, turc.
		kriwoe, russe.
Veuve,	*vidhava*	*vidua*, latin.
		vdova, slave.
Corps,	*tanou*	*tan* تن, persan.
		teno, zend.
		toun, pehlwi.
Sang,	*roudira-m*	*rouda*, russe.
Chair,	*pachita-m*	*bazerïa*, pehlwi.
	amicham	*mis* միս, arménien.
		amsa, samoïède d'Obdorsk.
		miasso, slave.
	krvya-m	*caro*, latin.
		κρέας, grec.
Peau,	*tòl*, *tal*	*tooul*, *tovl*, wogoule de la Sibérie.
		délta, zend.
	tcharma	*tcharm* چرم, persan.
		tzarm, ossète du Caucase.
		δέρμα, grec.
Os,	*asthi*	ὀστοῦν, grec.
		os, latin.
		âstekhoun استخون, persan.
		astem, zend.
		ast, pehlwi.
		ast (branche) allemand.

	koulya-m	*kaulas*, lithuanien.
		kauls, letton.
		galmo, syriaque.
Tête,	*chira*	*ser*, *sar* سر, persan.
		zer, ossète du Caucase.
	moûrdha	*mier*, andi du Caucase.
	mastaka	*mastert*, pehlwi.
		mesterengnie, zend.
Cou,	*chiróti*	*tsirty*, wotiake.
	gala	*collu-m*, latin.
		kehle, allemand.
		gula, latin.
Cheveux,	*bála*	*wolos*, slave.
		poil, français.
		pilus, latin.
	katcha	*koudch*, ingouche du Caucase.
		kajerech, tchetchentse du Caucase.
		kiatchougouï, koriake de la Kolyma.
	kécha	*cesar-ies*, latin.
		kosa, servien.
		kosse, illyrien.
Front,	*alika-m*	*alyn* الن, turc.
	chodi	*chudun*, kalmuke.
	netti	*nata*, tcherkesse.
Oreille,	*karna*	*korwa*, finnois.
		qouri, géorgien.
		korot, lappon.
	chrotra-m	*sorat*, lappon.

OEil,	*nétra-m*	*nidou*, mongol.
	lotchuna-m	*lagad*, breton.
	akcha	*atchk* աչք, *agn* ակն, arménien.
		oko, *otchka*, russe et slave.
		akïes, lithuanien.
Sourcil,	*bhrouwa*	*browi*, slave.
		braue, allemand.
Dent,	*denta*	*dens*, *dentis*, latin.
		dendan دندان, persan.
		dentano, zend.
		dandan, pehlwi.
	dachana	*dich* دش, turc de Constantinople.
		tich تيش, turc de l'Asie.
	rada	*ritti*, tchouktche asiatique.
Langue,	*gîhvâ*	*zibân* زبان, persan.
		jiva, afghane.
		gouobïa, pehlwi.
		kyv, zyriaïne.
Parole,	*gouir*	*govor*, slave.
Chant,	*gana-m*	*canere*, *cantus*, latin.
Nez,	*nâsa*	*nase*, allemand.
		nasus, latin.
		nos, slave.
	khôna } *gandhavâ* }	*kank*, akoucha du Caucase.

Visage,	*labana-m*	*lob* (front), slave.
Lèvre,	*osta-m*	*ostium*, latin.
Main,	*kara*	χειρ, grec.
		gar, mongole.
	pâni	*bean*, mallikolo.
	dô	*dor*, albanien.
		dorn, breton.
Doigt,	*angoulya*	*angoucht* انكوشت, persan.
		angoulse, dougare, ossète du Caucase.
Ongle,	*nagha-m*	*nagel*, allemand.
		nogti, russe.
		nagai, lithuanien.
		nakk, *naekh*, ossète.
		nâkhen ناخن, persan.
Ventre,	*koukchi*	*khoukito*, toungouse (Sibérie).
		gouïki, ingouche (Caucase).
	oudara	*outroba*, slave, illyrien.
		uterus, latin.
Cul,	*gouta-m*	*gout* كوث, persan.
Testicule,	*moucha*	*moudo*, russe.
Cunnus,	*médhra*	*matrix*, latin.
	bagha-m	*bik*, ossète } Caucase.
		boukka, dougore } Caucase.
Genou,	*génou*	*genu*, latin.
		djanou, pehlwi.
		zanou زانو, persan.
		γόνυ, grec.

Pied,	*pad*	*pes*, *pedis*, latin.
		pud, *pyd*, wotiake.
		pade, zend.
	pal,	*pilgé*, mordouane.
Veine,	*dhamaní*	*dhamar* طمر, turc.
	sirâ	*cheren* شرن, arabe.
Cœur,	*hrti*	*hairto*, gothe.
		hart, ancien allemand.
		heart, anglais.
		herz, allemand.
		erézeem, zend.
Désir,	*lobha-m*	*liebe*, allemand.
		loubit (aimer), slave.
		loubow (amour), slave.
Urine,	*moútra-m*	*motcha*, russe.
Sperme,	*bidja-m*	*beïdz* بيظ, arabe.
Lait,	*kchíra-m*	*akchir*, ossète.
		chír شير, persan et kurde.
		chir, pehlwi.
		chirre, tchetchentse et ingouche du Caucase.
		sirtau, wogoule de la Tchioussowaïa.
		chur, tcheremisse (Wolga).
	paya	*peo*, zend.
		poï, afgane.
		pim, pehlwi.
		piïm, esthonien.
		baïnne, erse (Écosse).

		bagne, Irlandais.
		pens, lethonien.
	dougda-m	*doughièn*, kamtchadale.
Ciel,	*svargga*, *sourga*	*sor*, qazi qoumouq du Caucase.
		serua, basque.
		sora, japonais.
	sva,	*sob*, *sow*, lesghi.
Firmament,	*nabha*	*nébo* (ciel), slave.
		nef, breton.
		neew, kornwallish et walish.
Soleil,	*sourya*	*soare*, vlaque.
	âryamâ	*ariew* արև, arménien.
		awringo, finnois.
	mahira	*mihr* مهر, persan.
Rayon du soleil,	*prabha*	*pruha*, vende.
		promèn, polonais.
		pertew پرتو, persan.
	bhâ	*bab*, lesghi de Tchar.
	ruci *roci*	} *roukhs* رخش, persan.
	khrni	*qèrn* قرن, arabe.
Lumière,	*kânti*	*kantlio*, aware du Caucase.
Lune,	*masi*	*mésiats*, slave.
Etoile,	*tara-m*	*terou*, touchi du Caucase.
		sitârah ستاره, *stara*, persan.
		stern, allemand.
		star, anglais.

Jour,	*dina-m*	*den*, slave.
		den, ingouche du Caucase.
		dïini, tchetchentse.
Nuit,	*nichâ*	*notch*, slave.
		νύξ, grec.
		nox, latin.
Obscurité,	*tama*	*temno*, slave.
		tenebræ, latin.
		mtin մթին, arménien.
Nuage,	*abhra-m*	*abr* ابر, *abrak* ابرك, persan.
	moudira	*metoui* մրթուի, arménien.
	mékcha-m	*migh* میغ, persan.
		mikh, ossète du Caucase.
Froid,	*hima-m*	*hiems*, latin.
	djela	*gelu*, latin.
		djeld جلد, arabe.
Feu,	*aghni*	*ignis*, latin.
		ogni, slave.
Flambeau,	*gandha*	*candela*, latin.
Noir,	*mali*	*μέλας*, grec.
	kâli	*kïar*, irlandais.
		qara, *khara*, turc et mongol.
	chiâmâ	*siah* سیاه, persan.
		saw, ossète.
		siaw սեաւ, arménien.

		siage, samoïède du Ket.
		chumby, mingrelien.
		chima, tcheremisse (Wolga).
Blanc,	*chveta*	*sefid* سفيد, persan.
		sbidag սպիտակ, arménien.
	gaura	*khouria*, basque.
Rouge,	*rôhita*	*roth*, allemand.
		riod, walish.
Eau,	*nir*	νηρὸς (humide), grec.
		ναρὸς (ce qui coule), grec.
		nero (eau), grec moderne.
	vâ	*va*, permien et zyriaïne.
Bruit,	*rasa*	*rauschen*, allemand.
An,	*vatsara*	*vouaji*, finnois carélien.
		vouozi, finnois d'Olonets.
Terre,	*sima*	*zemo*, zend.
		zemîn زمين, persan.
		zemlia, slave.
	dharâ	*terra*, latin.
		douar, breton.
		daiar, walish.
		tor, toungouse d'Okhotsk.
		toûor, toungouse lamoute.
		tourou, toungouse de Nertchinsk.
	oûr	*ier* ير, turc.
Poussière,	*dhoûli*	*doulkiès*, lithuanien.
		doulkes, kriwo-livonien.

		tolm, esthonien.
Sable,	*sikatâ*	*saïka*, ostiake de Berezow.
Frontière,	*markà*	*mark*, allemand.
Fossé,	*kougna*	*khongor*, mongol.
Boue,	*pankah*	*fank*, breton.
		fango, italien.
		fange, français.
		fani, gothe.
Mont,	*parva*	*barg*, bas-allemand.
		berg, allemand.
	ghiri	*har* חר, hébreu.
		giri گری, persan.
		gora, slave.
		gourez, wotiake.
		kirr, turc du Tchoulym en Sibérie.
	malâ	*mal*, albanais.
		moghila, russe.
Arbre,	*tarou dârou*	*drewo*, slave.
		tree, anglais.
		δρῦς, grec.
		darakht درخت, persan.
	palâchî	*balassi*, ossète du Caucase.
Pierre,	*chila*	*tchol*, tchouwache.
		tcholo, mongol.
		silex, latin.
Soufre,	*gandhaka*	*zouandon*, ossète.
Maison,	*grehâ*	*gær*, *gèr*, mongol.

Fleuve,	*dhouni*	*don*, *doun* (eau et fleuve), ossète. — La même racine se retrouve aussi dans les noms de plusieurs fleuves de l'Europe, comme dans *Don*, *Danubius*, *Danastris*, *Danapris*, *Duna*, *etc.*
Rivière,	*arivi*	*rivus*, latin.
		ῥέω (je coule), grec.
Digue,	*sétou*	*sedd* سدّ, arabe.
Bords de l'eau,	*kará*	*kare*, samoïède du Ket.
		kor, turc barabintse en Sibérie.
Navire,	*nau*	*nav-is*, latin.
		ναῦς, grec.
		nava, polonais.
		naw ناو, persan.
Navigateur,	*navika*	*navita*, latin.
Poisson,	*visâra*	*visch*, hollandais.
		fisch, allemand.
		piscis, latin.
Sanglier *ou* porc,	*varâha*	*varaz* վարազ, arménien.
		boros, wogoule de la Tchioussowaïa.
		baraz, kurde.
		verres, latin.
		paras, samoïède de Poustozersk.
	kari	*kuraz* كراز, persan.

		gori, géorgien.
		goret, français.
		khyrs, persan en Boukharie.
	soukâra	σύαγρος, grec.
		sikka, finlandais.
		sigga, *siga*, estonien et finnois.
		tchoutchka, turc de la Sibérie.
	kôla	*kiaule*, lithuanien.
Bœuf *et* vache.	*kâla*	*gal*, ossète.
	oukcha	*ochse*, allemand.
		okuz اوكز, turc, iakoute, turcoman, etc.
		ochka, wogoule.
		oukis, ostiake.
	gau	*gau*, *gaw* گاو, persan.
		gao, zend.
		gow կով (vache), arménien.
		kuh, allemand.
		cow, anglais.
	maha (vache)	*meha-t* مهاة, arabe.
	pachou (vache)	*pas*, kurde.
		bos, latin.
		βοῦς, grec.
		vacca, latin.
Veau,	*kâli*	*kalb*, allemand.
Chameau,	*ouzra*	*ouzd* ուղտ, arménien.

		ouch, afghan.
		ouchtur اشتر, persan.
	kramêlaka	*camelus*, latin.
		κάμηλος, grec.
		djamal جمل, arabe.
		gamal גמל, hébreu.
Chien,	*chwâ*	*spako*, ancien mède.
	chouni (chienne)	*choun* շուն (chien), arménien.
		chien, français.
	koukoura	*koukour*, dans plusieurs provinces de la Perse.
		koïra, dans les langues finnoises de l'Europe.
Pigeon,	*pârâbata*	*palumba*, latin.
		porumb, vlaque.
	kabôta	*kabouter* کبوتر, persan.
		koptiar, wogoule de Werkhotourie.
Cheval,	*achwa*	*aspo*, zend.
		asb اسب, persan.
		as, afghane.
	arwa	*ieriwar* երիվար, arménien.
	wagî	*bakh*, ossète.
	khôdaka	*kooto*, akoucha (Caucase).
		kut, ieniséen de Poumpokolsk.

		kouda کودا, malay.
		kouda, maghindano.
Serpent,	*sarpa-m*	*serpe-ns*, latin.
	aghi	*anguis*, latin.
	vissa-d'hara	*vichab* վիշապ (serpent)
	(*vissa-m*, venin)	arménien.
Chat,	*mârdjâra*	*marder*, allemand.
		martre, français.
		martes, latin.
Ver (un),	*krmi*	*kirm* کرم, persan.
		kirmeles, lithuanien.
		krimba, albanien.
Huître,	*mouri*	*murex*, latin.
Ane,	*khara*	*khar* خر, persan et afghane.
		kharag, ossète.
Charrue,	*sîra-m*	*serak*, irlandais.
		sîar سیار, persan.
Froment,	*gôdhoûma*	*gendoum* گندم, persan.
		gandom, zend.
Orge,	*yava*	*djaw* جو, persan.
Paille,	*palâla*	*palea*, latin.
Graisse, huile,	*sarpi*	*djarbi* جربی, persan et pehlwi.
Hache,	*iasti*	*axt*, allemand.
Ressemblance,	*samia*	*similis*, latin.
Tout,	*vich*	*wsé*, slave.
Ruban, attache,	*bendha*	*bend* بند, persan.

		band, allemand.
Gobelet,	*patra*	*patera*, latin.
Fin (la),	*vinacha*	*finis*, latin.
	anda	*ende*, allemand.
Voix,	*svana*	*son-us*, latin.
		soïn, wogoule de la Tchioussowaia.
Nom,	*nama-m*	*nomen*, latin.
		name, allemand.
		nâm نام, persan.
		nom, ossète.
Guerre,	*vahini*	*woina*, slave.
Long,	*dîrka*	*diraz* دراز, persan.
		darkh, ossète.
Caressant, agréable,	*kômala*	*comis*, latin.
Cuire (*coctio*),	*koatha-m*	*keïte*, finnois.
		koousta; ostiake de Loumpokolsk.
Leger,	*lak'hou*	*legko*, slave.
		leicht, allemand.
		levis, latin.
Péché,	*mala-m*	*malu-m*, latin.
Doux,	*chvèta-m*	*sweet*, anglais.
	madhoura	*med* (miel), slave.
Maître,	*nâyaka*	*noyon*, mongol.
	îcha	*ichk'han* իշխան, arménien.
Don,	*dana-m*	*donu-m*, latin.
		dan, slave.

Pointe d'une flèche ou d'une lance,	*chalia-m*	*jalo* (aiguillon); *jaliou* (je pique), russe.
Continence,	*chama*	*scham* (pudeur), allemand.
Droit (*dexter*),	*dakchina-m*	*dexter*, latin.
Dur, fort,	*dheira-m*	*durus*, latin.
Batelier,	*kévi*	*kap*, *kaba* (navire), wogoule.
Tronc d'arbre,	*stûlam*	στέλεχος, grec. *stolba* (colonne), russe. *stiel*, allemand.
Air	*nabha*	*nebo* (ciel), slave.
	khum	*khoûm* toungouse - tchapoghire.

NOTICE

SUR L'ORIGINE DE LA NATION

DES MANDCHOUX.

Les *Mandchoux*, en chinois *Man tcheou,* dont les empereurs règnent aujourd'hui sur la Chine et sur la plus grande partie de l'Asie intérieure, sont un peuple qui appartient à la race toungouse. Ses différentes hordes ne se sont formées en corps de nation que depuis à peu près trois cents ans. Leur patrie est dans le voisinage des monts nommés par eux *Golmin chanyan alin*, ou en chinois *Tchhang pe chan ;* ce qui, dans les deux langues signifie *la longue montagne blanche*. Ces monts sont situés par 42° de latitude nord, et 126° de longitude à l'est de Paris. Les Mandchoux commencèrent à fonder leur puissance vers l'an 1583, et depuis cette époque ils ont soumis toute la *Chine*, la *Mongolie*, le *Tubet*, la *petite Boukharie*, et le pays des *Dzôn gar;* de sorte qu'aujourd'hui leur domination s'étend depuis

l'Océan oriental jusqu'aux sources de l'Oxus et sur *Badakhchan* et *Tachkent.*

Comme il y a deux cents ans la nation mandchoue n'avait pas une écriture à elle, l'origine de la famille de leurs souverains actuels, quoique peu ancienne, est enveloppée de fables. Voici ce qu'en raconte le livre intitulé : 錄華東 *Toung houa lou*, ou l'*histoire de la Fleur orientale*, qui contient une histoire de leur dynastie (1).

« Notre empire prit son heureux commencement à *la longue montagne blanche*, dont la hauteur est de deux cents, et l'étendue de mille ly chinois (250 au degré). Ce beau pays est extrêmement éclatant, et principalement favorisé par l'accumulation d'émanations miraculeuses. Sur la hauteur de cette montagne est situé un lac (2) qui a quatre-vingts ly de circonférence, et d'où découlent les trois fleuves : le *Yalou*, le *Khôntoung*, et l'*Aïkhou* (3). Par un souffle heureux et bienfai-

(1) Cet ouvrage précieux n'existe qu'en manuscrit. Il contient quatorze petits volumes, et m'a été communiqué par M. le *baron Schilling de Canstadt*, auquel je rends ici mes sincères remercimens pour la complaisance avec laquelle il m'a fait participer aux richesses de sa belle collection de livres chinois, mandchoux, mongols et tubétains.

(2) *Tamoun.*

(3) Ceci n'est pas exact. On voit, à la vérité, entre les

sant qui y règne, ce pays est propre à produire des hommes d'une intelligence supérieure. A l'est de cette montagne, il y en a une autre nommée *Boukouri*, au pied de laquelle se trouve le lac *Boukhouri*. D'après une ancienne tradition, il y avait jadis trois vierges célestes; l'aînée s'appelait *Szu Gouroun*, la seconde *Dching Gouroun*, et la jeune *Foe Gouroun*. Un jour elles se baignaient dans le lac, quand une pie sacrée, laissa tomber sur la robe de la cadette un fruit rouge qu'elle portait dans son bec. La vierge en mangea et devint enceinte; elle mit au monde un fils, qui à sa naissance même parlait, et dont la stature et l'extérieur avait quelque chose de merveilleux. On demandait à l'aînée des trois sœurs quel nom il fallait donner à l'enfant. Elle disait : « Le ciel t'a fait naître » pour rétablir la paix dans les empires ; il faut » donc t'appeler *Aisin Gioro*, et te donner le » surnom de *Boukouri Yongchon.* » — Après que sa mère se fut retirée dans la caverne glacée (quand elle fut morte), le fils entra dans un

---

cinq sommets des montagnes neigeuses, un lac de trente à quarante ly de circonférence, mais on ne peut pas le regarder comme la source de ces rivières. Le *Khôntoung* est le *Sounggari-oula ;* l'*Aïkhou* s'appelle ordinairement *Toumen-oula ;* le *Yalou-kiang* n'est connu que sous ce même nom.

petit bateau et suivit le cours de la rivière ; il aborda dans un endroit où il s'assit sur l'herbe entre les saules. Il y avait alors dans ce canton trois familles dont les chefs vivaient en discorde et inimitié entre eux. Quelqu'un de ces trois familles, étant venu puiser de l'eau dans la rivière, aperçut ce jeune homme qu'il ne put regarder sans admiration. A son retour il parla aux siens, qui se rendirent chez l'étranger pour lui demander son nom. Il leur répondit : « Je suis » né de la vierge céleste *Foe Gouroun*; le ciel » m'a destiné pour mettre un terme à vos dissen- » sions. » Tous disaient alors avec respect : « C'est un homme saint engendré par le ciel. » Il le choisirent pour être leur prince, et il habita à l'orient de la *longue montagne blanche*, dans la ville d'*Odoli*, située dans la plaine *Omokhoï*. Son royaume portait le titre honorique de *Mandchou* (1). Après plusieurs générations les sujets se révoltèrent et exterminèrent toute sa famille à l'exception d'un jeune homme nommé *Fan tchha kin*, qui s'enfuit dans un canton désert. On le

(1) Ce nom ne peut s'expliquer en mandchou ; il paraît qu'il est chinois, car man-tcheou signifie un canton très-peuplé.

Aïsin-Gioro porte actuellement en chinois, le titre d'*Youan tsu*, en mandchou *Gorokingga mafa*, c'est-à-dire l'ancêtre le plus éloigné.

poursuivit; mais une pie se posa sur sa tête; de sorte qu'on le prit pour un tronc d'arbre desséché, et qu'il fut sauvé (1). Après quelques générations vivait l'empereur *Tchao tsou youan houang ti* (2), de la famille d'*Aisin Gioro*. Son petit nom était *Doudoumeng tem;* il habita au pied de la montagne *Khoulan khada* (3), dans le pays de *Khetou ala*. Il avait un grand génie. N'ayant pas oublié que sa famille avait été autrefois persécutée par des ennemis et qu'ils existaient quarante de leurs successeurs, il en punit une partie, et pardonna aux autres; en conséquence il se soumit toute la contrée. Il avait deux fils; l'aîné était *Tchoungchan*, et l'autre *Tchouyan*. Tchoungchan engendra trois fils, l'aîné s'appelait *Tolo*, l'autre *Toymou*, et le troisième *Sübootsi bianggou;* celui-ci avait pour fils l'empereur *Hing tsou tchi houang ti* (4), qui porta le petit nom de

---

(1) Depuis cette époque, les Mandchoux ont le plus grand respect pour les pies, et il est défendu chez eux de tuer cet oiseau. Aujourd'hui encore on célèbre tous les ans une grande fête à l'endroit où la pie sauva *Fan tchha kin*.

(2) En mandchou *Dériboukhé mafa da khouangdi*, c'est-à-dire l'ancêtre fondateur, premier empereur auguste.

(3) Située sur rivière *Souksoukhou*.

(4) En mandchou *Yendemboukhe mafa tonto khouangdi*, c'est-à-dire l'ancêtre ascendant, l'empereur véridique et auguste.

Doudou Mouonfou; ses six fils étaient *Dechikou*, *Lioutchen*, *Sotchangga*, l'empereur *King tsou y houangti* (1), dont le petit nom était *Giotchangga*, *Boolanga* et *Boochi*. *Desikou* habita dans le canton de *Giourtcha; Lioutchen* à *Akha kholo*, *Sotchangga* à *Kholo gachan*. L'empereur King tsu y houang ti tint sa cour dans le pays de *Khetou ala* (2), où il y avait cinq villes voisines, dont les plus proches étaient à cinq ly de distance, et les plus éloignées à vingt ly. *Boolanga* s'établit à *Nimala*; enfin, *Boochi* fixa sa demeure à *Dchanggia*. Ces six frères entourèrent leurs villes de palissades; ils furent nommés *Ningouï daï Beïlé* (c'est-à-dire les six chefs); ce sont encore eux qu'on appelle *Lou tsou*, ou les six ancêtres. *King tsou* avait cinq fils; savoir: *Lidoun batourou*, *Ergouen*, *Giaikan*, l'empereur *Hian tsou siuan houang ti* (1), avec le petit nom de *Takchi* et *Tatcha Bianggou*. L'empereur *Hing tsou* avait deux épouses; l'une était de la famille *Khitara*, et l'autre la fille de *Agou doudou*. Cette

(1) En mandchou *Moukdemboukhe mafa gosingga khouangdi*, l'ancêtre élevant, gracieux empereur auguste.

(2) C'est la même ville qui s'appelle à présent *Yenden*, et en chinois *Hing king*.

(3) En mandchou *Iletoulekhe mafa khafoumboukha khouangdi*, ou l'illustre ancêtre, l'empereur auguste extenseur.

dernière porta le titre de *Siuan houang heou*. Elle eut trois fils, dont l'aîné était l'empereur *Thai tsou kao houang ti* (1), qui avait le petit nom de *Noukhatchi*, et qui fut aussi appelé *Tsoungjoui beile*. Il naquit dans la trente-huitième des années appelée *Kiatsing*, sous la dynastie chinoise des Ming (cette année répond à l'an 1559). Il avait le front du dr agon et l'œil du phénix ; il était d'une haute stature, avait de grandes oreilles, et une voix forte et sonore comme le son d'une grande cloche. A l'âge de dix ans il perdit sa mère *Siuan houang heou ;* mais la seconde femme de son père *Fouy* de la famille de *Nara* prit soin de lui. Quand il eût dix-neuf ans, il s'établit à part; il y avait alors un certain *Chiboodche*, dont les neuf fils étaient d'un caractère violent et féroce; et sept fils d'un autre personnage nommé *Ghiakhou* étaient très-braves et vigoureux. Comme ils inquiétaient tout le monde, *King tsou* les attaqua et les défit. Il se soumit alors toutes les tribus qui habitaient à l'orient des cinq montagnes, et à l'occident de la rivière *Souksoukhou*, dans une espace de 200 ly. Cette conquête le rendit très-puissant. En 1583 il attaqua le *Nikan wailan*, ou le commandant des frontières

(1) En mandchou *Taidsou dergi khouangdi*, ou le grand ancêtre, empereur sublime auguste.

chinoises, qui réside dans la ville de *Touloun*. Elle fut prise par son fils *Thai tsou*. Dans ce tems il y avait cinq tribus qui n'appartenaient pas aux Mandchoux ; savoir : celle de la rivière *Souk-soukhou*, celle de la rivière *Khoûn*, *Wangghia*, *Donggo et Dchedzin*. Deux tribus de la longue montagne blanche nommées *Neyen* et *Ya lou kiang*. Trois tribus de la mer orientale *Wodzi*, *Warka* et *Khourkha*. Quatre tribus du royaume de *Khouloun* ; savoir : *Oula*, *Khada*, *Yekhe* et *Khouifa*. Toutes ces hordes vivaient en inimitié les unes avec les autres.

Vers l'an 1601, plusieurs anciens et princes de tribus mandchoues se soumirent à lui, ce qui accrut beaucoup sa puissance. En conséquence, il partagea son peuple en *niourou's* ou compagnies, forte chacune de trois cents hommes, et commandée par un *edchen* ou chef. Il employait ces *niourou's*, non-seulement à la guerre, mais aussi à de grandes parties de chasse, qui sont très-communes chez les Mongols et les Mandchoux; les empereurs de la dynastie actuellement régnante en Chine en font encore fréquemment de semblables. Chaque grand personnage avait alors son niourou ; et de dix en dix hommes, un inspecteur veillait à ce que tout ce qui était nécessaire à la guerre ou à la chasse fut constam-

ment tenu en bon état. Ces inspecteurs se nommaient *niouroui edjen.*

Voici le nom des tribus qui étaient soumises à ce chef mandchou, quand il avait sa résidence à Yenden : *Souksoukou aïman, Sargou, Giamoukhou, Dchan, Vangia, Elmin, Dchakoumou, Sakda, Souan, Dongo, Yarkou, Andarki aïman, Wedzi aïman, Khourkha, Warka, Fiou, Sakhaltcha* et d'autres. Renforcé par ces dix-sept tribus, il lui fut bientôt aisé de soumettre encore les suivantes à son obéissance : *Dchougia, Mardoun, Ongolo, Antou goualgia, Khounekhé aïman, Dchetchen ni aïman, Tomokho, Dchangia, Bardé, Dchaïfian, Doungia, Olkhon, Doung, Dchoucheri, Neïen, Fodokho, Sibé, Antchoulakou, Khada, Dchang, Akiran, Khesikhé, Omokho soro, Fenekhé, Khouifa, Khouyé, Namdoulou, Souifoun ningouda, Nimatcha, Ourgoutchen, Mourén, Dchakouta, Oula, Oussoui, Yaran, Sirin, Ekhé kouren, Gounaka kouren, Sakhalian ni aïman ; le territoire où l'on tient les chiens, Noro, Sirakhin, Yekhé, Goualtcha, Oussouri, Khingan, Khountchoun, Kouala* et d'autres.

La réunion de toutes ces tribus forma la nation mandchoue. Enfin, en 1616, *Thay tsou* renonça à la suzeraineté des Chinois, et prit le titre d'empereur, en donnant aux années de son règne le titre honorifique de *Thian ming,* en mandchou

29

Abkaï foulinga, ou favorisé par le ciel. Il avait d'abord résidé à Yenden, et régné sur les villes d'*Yekhé*, *Khouïfa*, *Oula* et *Ningouta*. En 1618, il entoura *Kouïfa* d'un mur; en 1620, il transporta son séjour à *Sarkhou*, et l'année suivante à *Moukden*, en chinois *Ching yang*, aujourd'hui *Foung thian fou*. Il avait aussi conquis sur les Chinois la ville de *Liao yang*, où il fonda, en 1622, la forteresse de *Dergi king*, ou la résidence orientale; mais, en 1625, il fit de *Moukden* la capitale de l'empire, y fixa son séjour, et mourut en 1626.

Son successeur fut son fils *Tay tsoung ven houang ty* (1). Il nomma les années de son règne, de 1627 à 1635, *Thian tsoung* (en mandchou *Souré khan*, c'est-à-dire, empereur prudent ou attentif). L'année suivante, en 1636, il se fit formellement proclamer empereur, donna à sa dynastie le nom de *Thay thsing*, c'est-à-dire, l'auguste et la pure, et nomma les années de son règne *Tsoung té* (en mandchou *Wesikhôn erdemoungé*, précieusement vertueux). Il mourut bientôt après, laissant l'empire sans chef. Il se forma alors une espèce de gouvernement oligarchique, pendant la durée duquel on conserva le nom honorifique des années de son règne jusqu'en

(1) En mandchou *Taidzoung gengien Khouanghdi*, ou le grand fondateur, empereur orné, auguste.

1644. De même que ses prédécesseurs, il avait souvent fait la guerre aux Chinois, et était parvenu jusqu'à dix ly de Péking. Il avait aussi subjugué diverses tribus *mongoles*, tout le *Liao toung* et le royaume de *Tchaosian* ou la *Corée*, nommée en mandchou *Solkho*.

Peut-être après la mort de *Thai tsoung*, les mandchoux n'auraient plus pensé à la conquête de la Chine, si les Chinois eux-mêmes ne les avaient pas appelés à leurs secours contre un usurpateur qui tenait Péking assiégé. Le dernier empereur de la dynastie des Ming s'ôta la vie quand les rebelles s'emparèrent de sa capitale. C'est pourquoi les Mandchoux, qui arrivèrent bientôt après, ayant trouvé le trône de la Chine vacant, ils y élevèrent, le 26 mai 1644, le neveu de Thay tsoung, alors âgé de huit ans. Les années du règne de cet empereur portent le nom honorifique de *Chun tchy* (de 1644 à 1661). Il fut le fondateur de la maison des souverains mandchoux-chinois, qui occupe encore avec gloire le trône de la Chine. Son nom honorifique, dans la salle des ancêtres, est *Chy tsu tchang houang ty* (1), Tel est le sommaire de l'histoire des Mandchoux avant la conquête de la Chine.

---

(1) En mandchou *Chidzou eldemboukhé khouangdi*, l'ancêtre de la génération, empereur auguste, rayonnant.

Les Mandchoux, ainsi que je l'ai observé plus haut, sont un peuple *toungouse*. D'après la surface qu'elle occupe, la race toungouse est une des plus étendues du nord-est de l'Asie, d'où elle se prolonge jusque bien avant sur le territoire chinois. On rencontre les *Toungouses* les plus occidentaux par 113° de latitude sur les deux rives de la *Toungouska supérieure* ou *Angara*, depuis le point où, cessant de couler au nord, elle poursuit son cours à l'ouest, jusqu'à celui où elle reçoit l'*Irkyn* à gauche; ils habitent aussi, sous cette même longitude, le long de la *Podkamenaya-Toungouska* ou de la *Toungouska inférieure*. Ces Toungouses s'appellent *Orontong-Toungouses*. Ils vivent mêlés avec les Yakout sur le *Wiloui*, et à la rive gauche de la *Léna*, jusqu'aux côtes de la mer Glaciale. Au sud, ils s'étendent de l'*Angara* au nord du lac *Baïkal*, et au-delà de l'Angra-Supérieur, à *Bargoutsin* et à la rive orientale du *Non* jusqu'aux monts neigeux des *Golmin chanïan alin*, au nord de la Corée, dont ils habitent le revers septentrional, jusqu'au lac *Khinga* et à la rivière d'*Oussouri*. Le long de l'Amour, leurs demeures ne vont que jusqu'au confluent de l'Oussouri avec ce fleuve; ensuite ils sont séparés par les Kouriles de terre ferme, de la mer à laquelle ils n'atteignent que plus au nord sur l'Ouda; ensuite ils occupent au nord-est

les fleuves et les côtes de la mer d'Okhotsk, jusqu'au golfe de Penjina; plus au nord, les Yakoutes et les Youakgirs les séparent de la mer Glaciale.

Les Toungouses n'ont pas de nom national général; cependant la plupart de ceux qui vivent en Sibérie se donnent à eux-mêmes celui de *Boyé*, *Boya* ou *Byé*, c'est-à-dire hommes (en mandchou *beye*, corps même). Quelques-uns se désignent par celui de *Donké* (gens), d'où est venu le mot de *Toungouse;* car l'étymologie fréquemment citée, même par Pallas, qui fait dériver ce nom du mot tatare (et non mongol, comme il le croit) qui veut dire *cochon* ou *sanglier*, paraîtra peu vraisemblable. Le nom général donné par les Mandchoux aux Toungouses est *Orotchon*, c'est-à-dire, nomade à rennes. Les Mongols les nomment *Kham noyon.* Les Toungouses qui habitent au nord sur les côtes de la mer d'Okhotsk jusqu'au golfe de Penjina se donnent le nom de *Lamout*, de *Lama*, mer; et ceux qui sont au nord et à l'est du lac Baïkal se nomment *Euveun* ou *Euvenki;* ils appellent les Mongoles, *Mongol;* les Russes, *Lotcha*, *Loutché* (1) ou *Lota;* l'Argoun, *Ergoné;*

(1) Lorsque l'ambassade russe se trouvait sur les frontières de la Chine, pendant l'hiver de 1805, les Chinois

l'Ingoda, *Eungida ;* la Chilka, *Chilkir;* l'Ieniseï supérieur, *Kima;* la Toungouska supérieure, *Yoandessi.* C'est de ce nom que dérive celui de l'Ieniseï, qni n'est que la continuation du cours de l'Angara ou de la Haute-Toungouska, au sortir du lac Baïkal. Le Haut-Ieniseï, que l'on regarde comme la source de ce grand fleuve, n'est, dans la réalité, qu'un affluent de l'Angara. Tous les Tongouses soumis à la Chine portent, ainsi que je l'ai déjà observé, le nom de *Mandchoux.* La ressemblance des dialectes de ceux qui vivent le plus loin les uns des autres prouve leur origine commune.

---

se plaignirent de ce que ses sujets de la Russie, de la nation des *Loutché*, étaient venus sans permission à Canton. Ils voulaient parler du capitaine Krusenstern. Personne de l'ambassade n'avait jamais entendu parler des *Loutché;* et les Chinois furent très-surpris de ce que les Russes ne connaissaient pas leurs propres sujets.

VOYAGE

A LA MONTAGNE BLANCHE,

TRADUIT DU MANDCHOU.

A l'exception de quelques jésuites, envoyés il y a un siècle par l'empereur *Khang-hy*, pour lever la carte de la Tartarie orientale, aucun Européen n'a pénétré dans le pays des Mandchoux, situé au nord de la Corée, et dont il est séparé par la chaîne des monts neigeux, appelée en chinois *Tchhang pe chan*, et en mandchou *Golmin-chanyan-alin*, ou la grande montagne Blanche. Je pense donc que la relation d'un voyage dans ce pays, traduite de l'original mandchou, ne sera pas sans intérêt pour les lecteurs des annales.

En 1677, l'empereur *Kang hy* dépêcha un des grands de sa cour, nommé *Oumouna*, (1), pour visiter la montagne Blanche, et en faire la description. L'empereur disait, dans son ordonnance, que cette montagne était située dans le pays heureux qui était la patrie et le

---

(1) Il était de la famille impériale, et est mort en 1690.

théâtre de la gloire de ses premiers ancêtres; mais que, comme il n'y avait personne à Péking qui connût bien cette contrée, c'était pour cette raison qu'il y envoyait *Oumouna*, non-seulement pour en faire la description, mais aussi pour y sacrifier aux esprits tutélaires de la montagne.

Oumouna, chargé en même tems de décrire le pays de *Ningouta*, partit au cinquième mois (juin) de Péking, et se dirigea par *Moukden*, vers la ville de *Girin oula*. Ici, et dans tout le pays de *Ningouta*, il chercha en vain quelqu'un qui pût lui servir de guide pour arriver à la grande montagne Blanche; il ne trouva qu'un vieillard, né dans le pays d'*Ekhé neïen*, qui, dans sa jeunesse, avait ouï dire de son père qu'il n'y avait pas loin de cet endroit à cette montagne. Il se rappelait aussi qu'on y allait à la chasse des cerfs, et qu'un chasseur, qui avait tué un de ces animaux, l'avait rapporté sur son dos à *Ekhé neïen*.

Oumouna partit de *Girin oula* le second jour de la sixième lune (juillet); et, après un voyage pénible, il arriva à *Ekhé neïen*, d'où il envoya en avant plusieurs hommes avec des haches pour lui frayer un chemin à travers les forêts impénétrables. Il leur avait en même tems enjoint de lui faire savoir à quelle distance il pouvait être de la montagne Blanche. Dix jours après, ils lui mandèrent qu'ils avaient parcouru trente ly jusqu'à une

petite montagne, de laquelle, en montant sur un arbre élevé, ils avaient découvert la grande montagne Blanche, qui n'en paraissait pas extrêmement éloignée, et qu'ils estimaient sa distance de ce lieu de cent soixante-dix à cent quatre-vingt ly.

Par un second rapport, *Oumouna* apprit qu'ils avaient monté sur une haute montagne, de laquelle ils avaient vu la montagne Blanche beaucoup plus distinctement qu'auparavant, mais qu'elle était entourée de nuages et de brouillards. Sa distance leur parut d'environ cent ly.

Sur ces nouvelles, *Oumouna* et sa suite se mirent en route le 13 de la sixième lune, pour la dernière montagne d'où on lui avait expédié le second rapport. Ils cheminèrent pendant deux jours; le troisième, de grand matin, des grues se mirent à crier; en même tems un brouillard épais ne tarda pas à couvrir les environs, de sorte que les voyageurs ne voyaient ni la montagne, ni les objets les plus près. Obligés d'aller du côté où ils entendaient les cris des grues, ils rencontrèrent bientôt un sentier tracé par les cerfs; il leur sembla qu'il menait à la montagne Blanche, et ils ne se trompaient pas. Près de la montagne ils entrèrent dans un bois agréable, au milieu duquel il y avait une petite prairie de forme circulaire. A un demi ly de ce bois, ils virent un espace entouré d'arbres de l'espèce qu'on appelle *sadjoulan blanc*, qui

paraissaient avoir été plantés par la main des hommes; ils étaient entremêlés d'arbrisseaux odoriférans; des fleurs de couleur jaune couvraient le terrain. *Oumouna* y laissa les chevaux avec plus de la moitié de ses gens, et poursuivit sa route à pied, accompagné de peu de monde. Les nuages et le brouillard l'empêchant d'apercevoir la montagne Blanche, il résolut de réciter les prières adressées aux génies tutélaires du lieu, que l'empereur l'avait chargé de reconnaître. A peine les avait-il commencées, que les brouillards se dissipèrent; la montagne se montra devant lui dans toute sa beauté, et il découvrit un sentier qui y menait. L'air était pur et agréable; on voyait bien tous les contours de la montagne, au sommet de laquelle se montrèrent seulement quelques petits nuages. D'abord, la montée ne fut pas très-difficile, mais elle devint toujours plus pénible. Les voyageurs parcoururent plus de cent ly; en montant, ils furent obligés de relever leurs vêtemens; ils marchaient continuellement sur une neige incrustée de glace, qui paraissait être restée d'une année à l'autre sans dégeler. Arrivés au sommet de la montagne, ils y trouvèrent une plaine entourée de cinq pics très-hauts, entre lesquels il y avait un lac rempli d'eau, et dont la circonférence pouvait être de trente à quarante ly.

Oumouna, s'approchant du lac, découvrit, au bord septentrional opposé à celui où il était, un ours qui, à cette distance, paraissait très-petit. Les cimes de quatre des pics penchaient si fortement, qu'ils paraissaient près de tomber. Le cinquième pic, situé vers le sud, était droit et moins haut que les autres; sa base formait comme une porte. On voyait jaillir de plusieurs endroits de la montagne des eaux et des ruisseaux qui coulent ou à gauche vers le *Sounggari oula*, ou à droite vers le grand et le petit *Neïen*.

Oumouna resta quelque tems à parcourir cette montagne; et, après avoir offert un nouveau sacrifice, il en descendit. Il avait marché à peine l'espace de quelques toises, qu'il aperçut tout à coup, sur les hauteurs, une troupe de cerfs qui coururent à côté de lui; et ce qui lui parut plus surprenant, ce fut que ces animaux se précipitèrent, l'un après l'autre, du haut en bas des rochers, de sorte que sept trouvèrent la mort par cette chute. *Oumouna* regarda cet événement extraordinaire comme une grâce particulière des esprits tutélaires de la montagne envers lui; en effet, ils faisaient de cette manière un don précieux à l'envoyé que la majesté impériale leur avait dépêché, et qui se trouvait sans vivres. Quand il eut descendu la montagne, il fit apprêter ces cerfs, et en sacrifia aussi aux esprits pour leur montrer sa reconnais-

sance. N'ayant plus rien à faire dans cette contrée, il s'en alla. A son départ, la montagne disparut de nouveau dans les nuages et les brouillards. *Oumouna*, de retour à *Ningouta*, y fit la description du pays, et rentra à Péking le vingt-unième jour de la huitième lune. L'empereur, ravi du succès de sa mission, ordonna au tribunal des rites de donner un nouveau titre honorifique aux esprits tutélaires de la montagne Blanche, qui avaient si bien accueilli son ambassadeur.

SUR

LES TATARS.

C'est une erreur généralement adoptée que de confondre les *Tatars* et les *Turcs*, et d'appliquer la dénomination des premiers à la plus grande partie des peuplades qui font partie de la dernière nation, et qui parlent aussi sa langue. Néanmoins cette erreur n'est pas très-ancienne, car dans le tems de la puissance des *Mongols*, qui sont les véritables *Tatars*, ce nom ne fut donné qu'à eux. Il n'y a que quelques siècles que son usage est devenu si vague, qu'on l'applique à présent non-seulement à toutes les tribus des Turcs orientaux, mais même à des peuples qui sont d'une souche tout-à-fait différente. Je veux tâcher d'éclaircir cette confusion, et j'invite tous les savans à abolir un abus qui occasionera toujours des méprises dans les recherches *ethnographiques*.

Les Chinois ne connurent les *Tatars* que dans le neuvième siècle de notre ère. Ils les appelèrent alors 韃靼 ou 韃達 *Tha ta* (1), et

(1) La lettre 韃 se prononce *ta* et *tche*. La dernière

plus tard 兒達達 ou 兒塔塔 *Tha tha eul;* parce qu'ils ne prononcent pas l'*r*, et le remplacent par *eul*.

L'auteur de la grande Encyclopédie intitulée : *San thsai thou hoey* (1), publiée en 1604, dit expressément : « Les *Tha ta* habitent dans le dé-» sert *Cha mo* (ou *Gobi*); ce sont les descendans » des barbares *Yoan* (c'est-à-dire des *Mongols*). » Les *Wa-la* (les *Eulets*) mènent une vie nomade » au nord-ouest de ceux-ci; ils appartiennent aussi » à la nation des *Tha ta.* » — Ce passage ne laisse aucun doute sur l'identité des *Tatars* avec les *Mongols* et avec les *Eulets* (ou *Kalmuks*) de nos jours.

La grande géographie de la dynastie Ming, imprimée pour la première fois en 1461, dit, à propos des Tatars : « Dans le tems de la dynastie » des *Soung* et des *Khitan's* (dans le onzième » siècle), quelques petites hordes devinrent puis-

---

prononciation ne peut pas avoir lieu dans le mot *Tha ta*. C'est donc une faute dans la traduction mandchoue des Annales chinoises, qui transcrit le nom des Tatars par *Ta tche*. — Comparez les Dictionnaires *Yu pian*, *Kouang yun*, *Tsi yun* et *Khang hi tsu tian*.

(1) *San thsay thou hoey*, Géographie, liv. XIII, p. 19. — L'auteur de cet ouvrage important est *Wang ki*, ou *Wang youan han*.

» santes, comme les *Moung kou* (Mongols), les » *Thai tchi ou* (Taitchout), les *Tha tha eul* » (Tatars) et les *Khe lie* (Kerit); toutes ces » hordes furent réunies sous la domination des » *Moung kou* (Mongols), qui firent avec eux la » conquête de la Chine (1). »

Dans le *Vocabulaire chinois-persan*, composé il y a à peu près quatre cents ans dans la cour impériale des traducteurs à Péking, et dont une copie se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, et une autre dans celle de M. *le baron Schilling de Canstadt*, on trouve le mot 靼 韃 *Tha ta* (Tatar), traduit en persan par مغول *Mogol*,

(1) *Thai ming y thoung tchi*, liv. XC, pag. 25. *Aboulghazi* nous apprend aussi que dans l'année du Tigre, *Tchingkiz-khan*, âgé de quarante ans (*il y a ici erreur dans la chronologie*), fit la guerre aux hordes réunies des تايجوت *Taidjout*, نيرون *Niroün*, بياوت *Bayaout*, مركت *Markat* et تاتار *Tâtâr*. Il le battit totalement, fit périr leurs chefs d'une manière cruelle, et soumit le reste de ces tribus, par lesquelles il augmenta considérablement son armée. — L'histoire des Mongols, écrite en mandchou et publiée en 1644, que j'ai citée à la page 175, met la soumission des *Tatars* à peu près dans le même tems qu'Aboulghazi, c'est-à-dire en 1204 de notre ère, mais elle donne aux trois autres hordes des noms différens; savoir : *Doloban* (Durban), *Khadadzin* et *Sadziou*.

terme ordinaire par lequel les écrivains mohamme'dans désignent les *Mongols*.

D'après les historiens chinois et contemporains, les *Tatars* habitaient autrefois au nord-est de la Chine, et n'étaient qu'une tribu séparée des 靺鞨 *Mohho* (1). Ils occupaient donc le pays situé au sud-est du lac *Baïkal;* et en effet *Aboulghazi* place la patrie des *Tatars* dans la même contrée, comme on le verra dans les deux passages suivans :

تاتار ایلی نینک ذکری

آنینک آتی قدیمده و بو وقتده هم مشهور تورور قدیم
یتمش مینک اویولوک ایردیلر هرادردتی باشقه باشقه یردا
اولتوروب ایردیلر امّا یحشیلری و کوبراکی خطای غه یقین

(1) On regarde les *Mohho* comme les ancêtres des *Mandchoux* de nos jours. Ces derniers appartiennent à la race toungouse. Mais il paraît qu'il y a eu dans l'extrémité orientale de l'Asie moyenne un très-grand mélange de tribus mongols et toungouses, de sorte qu'il est souvent difficile de décider à laquelle des deux nations telle ou telle peuplade, mentionnée dans l'histoire, ait appartenu. Il se pourrait donc que les *Mohho* fussent les ancêtres des *Mongols*, aussi bien qu'ils étaient ceux de plusieurs hordes confondues à présent avec la nation toungouse des Mandchoux. — *Voyez* aussi pag. 194 et 195.

بيربيورناور تيكان يردا بولوب اولتورور ايرديلر و خطاى
پادشاه لرينه اطاعت قيلور ايرديلر كاه كاه خطاى برلان ياو
بولور ايرديلر آنده خطاى پادشاه شكر تارتيب و چاپلريب
اوزيكا باقندرر ايردى بربنجه كوب ايل لار القرا موران
تيكان سوى نينك يقاسنده اولتوردر ايرديلر *

Du peuple de Tatar.

« Son nom a été célèbre dans l'antiquité comme
» il l'est de nos jours. Originairement il comptait
» soixante-dix mille familles ; plus tard il habita
» différentes contrées. Cependant la meilleure et
» la plus grande partie vivait dans un pays près
» de *Khat'ai* appelé *Bouyour naour*(1). Elle obéit
» au roi de Khat'ai. De tems en tems elle était en
» guerre avec le Khat'ai ; de sorte que le roi de
» ce pays se mit en marche contre ces *Tatars*, les
» attaqua et les soumit tout-à-fait. D'autres tribus
» de ce peuple habitèrent sur les bords de la
» rivière *Alqara mouran* (2). »

(1) C'est le lac *Bouïr-noor*, situé sous le 136° de longitude, et le 48° de latitude boréale.

(2) On trouve la suite de ce passage imprimée dans la note (1), pag. 126 et 127. Le mot *Alqara-mouran* est, comme on le verra, une faute de copiste, pour ايغور موران *Igour* ou *Ouigour-moran*. C'est le *Ieniseï* supérieur, qui coulait dans l'ancien pays des *Qirghiz*.

30

اوغوز خان هريلده مغول يورتنك اولتورغان ايللر برلان اوروشور ايردی تقی غالب كلور ايردی آخر بارچه سين آلدی و قاچيب قوتولغانلری تاتار خلقغه باريب سغنديلر تاتار خلقی اول وقتدا جورجيت كا يقين اولتورلر ايرديلر جورجيت تيكان اولوغ شهر ترور كندلری كوب خطای نينك تهور قازق طرفنك بولور هند تاجيك لاری آبی چين درلار*

« *Ogouz khan* combattit annuellement tous » les peuples qui habitaient dans le pays des » *Mogouls;* il les vainquit; une partie prit la » fuite et se sauva chez les *Tatars*, qui demeu- » raient alors près de *Djourdjit*. *Djourdjit* est le » nom d'un grand pays, dans lequel il y a beau- » coup de bourgades. Il est situé dans le nord du » *Khat'ai*, et appelé *Tchin* par les *Hindous* et par » les *Tadjiks* (Boukhares).» Par la suite on voit qu'*Oghouz khan* vainquit aussi les *Tatars*.

Djourdjit est le nom des ancêtres des *Mandchoux* qui demeuraient entre la Corée et le fleuve *Amour*. Les *Tatars* étaient donc leurs voisins, parce qu'ils se sauvèrent chez eux, poussés par les Mongols, qui habitaient à l'occident. L'ancienne patrie des Tatars se trouvait donc à l'orient des lacs *Bouïr* et *Goulun*, ou *Dalaï*, et sur la rivière de *Kalka*, qui tombe dans le premier. Ceci

démontre que ce peuple n'était pas de la *race turque*, car l'histoire ne nous a laissé aucun indice, que dans l'Asie-Moyenne, et au sud du Baikal, cette race se soit avancée aussi loin à l'orient.

Les historiens chinois rapportent que les *Tatars* furent attaqués, en 824 de J.-C., par les *Khitans*, qui dispersèrent leurs hordes. Une partie se soumit aux vainqueurs, et une autre se retira chez les *Phou hay*, qui appartenaient aussi à la nation des *Mo hho*, et qui habitaient au nord du *Liao toung* et aux frontières de la Corée. Une horde des *Tatars* se retira dans les montagnes *In chan*, et dans le *Ho sy*; c'est-à-dire le pays situé à l'ouest de la coudée septentrionale du fleuve Jaune. C'est le même que nous connaissons sous le nom de *Tanggout*. Cette horde y garda le nom de *Tha ta* ou *Tatar*. De là, ces Tatar se répandirent, et furent connus aux Chinois à la fin de la dynastie des *Thang*. Un général chinois nommé *Li ko young* s'était sauvé chez eux; mais, en 883, il rentra en Chine à la tête d'un corps composé de troupes de cette nation, et défit le rebelle *Houang thsao*. Après cette victoire il se fixa avec ses auxiliaires dans le nord de la province de *Chan si*. Ils y avaient des troupeaux considérables de chevaux. Leurs compatriotes en dehors de la grande muraille restèrent pendant long-tems en bonne intelligence avec les diffé-

rentes dynasties qui régnaient en Chine, auxquelles ils envoyèrent des ambassades. Après avoir été soumis aux *Thang postérieurs*, et aux *Khitans*, ils devinrent tributaires des *Niu tchi* ou *Kin* (1), qui, en 1125, détruisirent le royaume des derniers.

Le général et historien *Meng koung* (mort en 1246), qui commandait un corps chinois envoyé au secours des Mongols contre les *Kin*, avait la meilleure occasion de recueillir des notices exactes sur ce peuple. Dans ses mémoires et dans l'histoire des cinq petites dynasties postérieures, qui ont régné en Chine de 907 jusqu'en 959, il nous apprend que les Mongols habitaient de son tems au nord-est des Khitans, dans leur ancienne patrie. Celle de leurs hordes, qui s'était retirée antérieurement à la montagne *In chan* (2), était

(1) Le royaume de *Kin* fut fondé par les *Niu tchi* en 1125, et dura jusqu'en 1243. *Kin* en chinois signifie *or*, et ce métal s'appelle *Altoun* en mongol. C'est pour cette raison que les rois de Kin sont appelés التون خان *Altoun khan's* par les historiens de l'Asie mohammedane.

(2) Cette montagne est la partie occidentale de la grande chaîne, qui s'étend au nord de la Chine depuis le *Houang ho* jusqu'à la frontière de la province de *Liao toung*, où elle se joint aux monts qui appartiennent à la chaîne qui sépare la Corée du pays des Mandchoux, et à laquelle

venu rejoindre ses compatriotes. Il y avait alors trois tribus de Tatars; la première était celle des

---

ses hautes cimes, couvertes de neiges perpétuelles, ont fait donner le nom de la *longue montagne Blanche*. La dénomination chinoise de *In chan* est ancienne et appartient aux monts situés au nord du pays des *Ordos;* on les appelle aussi les *grandes montagnes Bleues*. L'*In chan* a des pics toujours couverts de neige, il s'étend depuis le 124ᵉ jusqu'au 130ᵉ degré de longitude orientale; ou depuis la frontière occidentale du pays habité par la tribu mongole des *Ouirats*, jusqu'à la ville de *Khoukhou khoton*. Il forme des chaînes de rochers pointus et escarpés, auxquelles les Mongols voisins ne donnent pas un nom général. Chacune s'appelle différemment; les principales d'entre elles sont, de l'ouest à l'est : *Mouna*, *Koundouloun*, *Bartou*, *Djara*, *Tchakhan obo* à la frontière orientale des Ouirats; *Tchakhan khada*, *Lissour djelekou djougou;* au nord de la ville Khoukhou khoton est la montagne *Ougoung oola*, et la partie la plus orientale s'appelle *Imatou*. Tout ces monts forment la chaîne qui portait chez les anciens Chinois le nom d'*In chan*, et qui borde la coudée septentrionale du *fleuve Jaune*. Daus les tems plus récens on appliqua la même domination à la montagne *Alachan*, qui vient du sud-ouest et se joint à l'autre chaîne au nord de la ville de *Ning hia* dans le *Kansou*. C'est par l'*Alachan* que l'*In chan* se joint aux montagnes neigeuses de la province de *Kan sou*. Les *Tchhen yu*, ou anciens rois des *Hioung nou*, y avaient leurs campemens. Ils y tenaient un grand nombre d'ouvriers occupé s de la fabrication des arc et des flèches.

Tatars blancs; ceux-ci n'avaient rien de rebutant dans leur extérieur; cependant ils se faisaient des incisions dans les joues (se tatouaient, comme cela se pratique encore aujourd'hui parmi les Toungouses). Ils remplissaient les devoirs de la piété filiale. C'était sans doute une *horde turque*. D'après le P. *Gaubil*, le prince des *Tatars blancs*, qui régnait du tems de Tchinghiz khan, s'appelait *Alaghous*, et tirait son origine des anciens khans des *Thou khiue*, ou *Turcs de l'Altai*. L'histoire de la dynastie mongole écrite en mandchou l'appelle *Alakhous*, et dit que *Tayan khan* avait voulu se lier avec lui contre Tchinghiz khan, mais qu'*Alakhous*, qui estimait ce dernier, l'avertit des intentions hostiles de son ennemi, et prit son parti. Aboulghazi raconte absolument la même chose d'*Alaqouch* الاقوش prince des اونكو *Oungou* (au pluriel اونكوت *Oungout*), desquels il dit expressément qu'ils étaient des Turcs. Ces *Oungout* sont les *Tatars blancs* du moyen âge et la horde mongole des *Ongnioud* de nos jours.

La seconde tribu mentionnée par *Meng koung* est celle des *Tatars sauvages*. Ceux-ci étaient stupides et servaient d'esclaves aux premiers. La troisième était celle des *Tatars noirs*, parmi laquelle *Tchinghiz khan* naquit, qui portait le petit nom de *Temoudjin*. Une quatrième tribu habitait

dans le voisinage du lac *Kouloun*, qui reçoit la rivière *Kerouloun*. Elle habitait de là vers le sud-est dans le pays actuel des *Solons*, à la frontière des *Mo hho;* elle portait le nom de *Tatars* ou *Mongols aquatiques*.

Ce sont les *Tatars noirs*, qui postérieurement ont reçu le nom de *Mongols*, ou *Moung kou* 古蒙 en chinois. Ils étaient soumis aux *Tatars blancs*, et se trouvaient avec eux sous la dénomination de *Liao*, et plus tard sous celle des *Kin* ou *Niu tchi*. Le prince *Yesougai*, père de Tchinghiz khan, réunit toutes les hordes de sa nation, et attaqua les Tatars blancs. Il fit prisonnier leur chef *Temoudjin*. A son retour de cette expédition, il trouva un fils nouveau né auquel il donna le nom de son captif, en mémoire de cette victoire. Ce fut celui qui adopta plus tard le titre de Tchinghiz khan. Après la mort de son père, le prince des Mongols était sous la souveraineté des Kin. Les *Tatars blancs* se révoltèrent contre ces derniers; il les fit rentrer dans le devoir, les soumit, et devint ainsi le *chef de toutes les tribus tatares*. Il garda pour tous ses sujets le titre honorifique de *Monggol*, qui fut celui de sa horde, et qui depuis resta à la nation entière.

Après avoir conquis la Chine, les Mongols donnèrent à leur dynastie le nom chinois de

Youan, qui lui resta pendant tout le tems qu'elle était maîtresse de ce pays ; mais du moment où les Mongols furent chassés par les *Ming*, et repoussés dans leur ancienne patrie (en 1367), ils reprirent aussi le nom de *Tha ta* ou *Tatars*. Ce n'est que sous ce dernier que l'histoire chinoise les désigne pendant tout le règne des Ming, et jusqu'en 1644. Quoique les Mandchoux soient accoutumés d'appeler les Mongols du nom de *Mounggou*, on lit pourtant dans l'histoire des Ming (*Sect.* 327, p. 34), faite par ordre de leur empereur *Khian loung*, le passage suivant : « Le » pays des *Tha ta* est limité à l'orient par *Ou* » *liang kha* (*Ouriangkhai*, c'est le nom du pays » situé au nord de la province de Pe tchi li), et à » l'occident par les *Wa la* (*Eulets* ou Kalmuks). » — Et quelques lignes avant: « Dans ce tems (1633) » toutes les hordes des *Tha ta* se soumirent à » notre dynastie *Thai thsing*. »

La géographie impériale de la dynastie mandchoue dit, dans une notice biographique du célèbre *Monggoutai*, qui vivait du tems de *Khoubilai khan* : 氏兒達達古蒙台兀忙 » *Mangoutai* était un Mongol de la famille des » *Tatars* (1). »

---

(1) *Thai thsing y thoung tchi*, liv. CLXXII, pag. 19, et liv. CLXXXVII, pag. 15.

En pesant toutes ces raisons, et en se rappelant que les Mongols parurent dans l'occident de l'Asie sous les noms de *Tatars*, et qu'ils portent le même nom chez les écrivains persans, arméniens, syriens, grecs et russes, on ne peut plus douter que les dénominations *Mongol* et *Tatar* ne soient synonymes et appartiennent à une seule et même nation.

S'il est ainsi, il se présente naturellement la question : *Pourquoi a-t-on confondu les Turcs avec les Tatars, qui sont les mêmes que les Mongols, et pourquoi donne-t-on encore aujourd'hui le nom de Tatars à toutes les tribus turques, dont les habitations ne sont pas comprises dans les limites de l'empire ottoman?* — Il ne sera pas difficile d'expliquer cette confusion.

Quand *Touchi khan*, fils de Tchinghiz, fit la conquête d'une partie du nord-ouest de l'Asie et de l'orient de l'Europe, les pays situés au nord de la mer Caspienne, et entre cette mer et le Dniepr, étaient principalement habités par des peuplades turques, telles que les *Comans*, les *Petcheneghes*, une partie des sujets des rois de *Boulgari* sur le Wolga, et d'autres. Toutes ces tribus devinrent sujets des conquérans Tatars. Ils y fondèrent l'empire du *Qaptchaq*, qui s'étendait depuis le *Dniestr* jusqu'à la *Iemba*, et se terminait à l'orient avec le *step des Qirghiz*. Les

princes de cet empire étaient donc Tatars, mais la plus grande partie de leurs sujets étaient des *Turcs*. Vers la fin du quinzième siècle, l'empire du Qaptchaq fut divisé en plusieurs khanats, parmi lesquels ceux de *Kazan*, d'*Astrakhan* et de la *Crimée*, étaient les plus considérables. Les khans ou rois qui les possédaient descendaient de Tchinghiz; ils étaient donc *Mongols* ou *Tatars*. Cependant les armées de cette dernière nation, venues de l'intérieur de l'Asie, n'existaient plus, l'usage de la langue mongole même s'était perdu, et les khans étaient entourés de soldats et de sujets Turcs, issus des anciens habitans du pays. Malgré cela ces khanats furent toujours appelés Tatars, parce que les princes étaient Mongols. On disait le royaume des Tatars d'Astrakhan, de Kazan et de la Crimée. Même après la soumission de ces pays au sceptre des czars, la dénomination de Tatars resta aux habitans turcs. Leur langue fut aussi appelée tatare. Mais si l'on demande à un soi-disant *Tatar* de Kazan ou d'Astrakhan, s'il est un Tatar, il répond négativement; il appelle aussi l'idiome qu'il parle تركى *turki*, et jamais تاتارى *tatari*. N'ayant pas oublié que ses ancêtres ont été subjugués par les Mongols ou *Tatars*; il regarde le nom de ces derniers comme une *injure* qui équivaut au mot *voleur*.

C'est donc une grande erreur que d'appliquer

le nom de *Tatars* aux Turcs; et si des écrivains aussi célèbres que *Schloetzer* et autres l'ont fait, il faut se garder de suivre leur exemple.

Je ne veux pourtant pas finir ce mémoire sans rapporter un passage d'*Aboulghazi*, dans lequel il paraît donner les *Tatars* pour une tribu des *Turcs;* mais on s'apercevra facilement qu'il y parle des *Tatars blancs* ou *Oungouts*, qui en effet faisaient partie de cette nation.

اول وقتده مغول نینک پادشاهی نسلی قورلاس اوروغویدن
ایردی اول بارچا ایللارکا الچی بیاردی ارکنه قوندن
چقوب کلکانین معلوم قیلدی بوضی لری یخشی
کوردیلر و بوضی لری یمان کوردیلر تاتار خلقی یمان کوب
یاو بولدیلر تاتار بیلا مغول ایکی سیماصق تارتیب
اورشدیلر مغول غالیب کلدی اولوغ لارین قیلچدن
کچوردی کوچوک لارین بنده قیلدیلر تورت یوز الیک
ییل بولغانده قاتین و مالین الدیلر تقی اتا یورتنده
اولتوردیلر اول یردا اولتورغان تورک خلقی نینک اوروقلاری
اچنده تاتاردن کوب و توغشلوسی یوق ایردی ارکنه
قوندن چقوب تاتارین قیروب اتا یورتنده اولتورغان صکره
مغول تاتارینه بارچا ایللارکا باش بولدی ، بعضی مغول
بولماغان ایل لار مغول غه پناه کلتوروب مغول مزتیب تورور
دیلر *

« Dans ce tems-là le roi des Mogouls était originaire de la tribu des *Qourlas*. Il envoya des » ambassadeurs à tous les peuples pour leur annoncer la sortie d'*Irgene qoun*. Quelques-uns la » voyaient avec plaisir, d'autres avec un mauvais » œil. La nation des *Tatars* était méchante et » faisait beaucoup de guerres. Les Tatars et les » Mogouls se mesurèrent en bataille rangée, et » les derniers furent victorieux; ils passèrent les » grands au fil de l'épée, et réduisirent les jeunes » gens en captivité. Pendant quatre cent cinquante ans ils s'étaient considérablement augmentés, et avaient acquis des richesses. Ils » habitèrent de rechef leur ancienne patrie. Dans » le même pays demeurèrent aussi des tribus de » la nation turque, parmi lesquelles il n'y en avait » pas une plus nombreuse et plus brave que » celle des *Tatars*. Après la sortie d'*Irgene qoun* » les Mogouls battirent les *Tatars*; et quand ils » furent de retour dans leur patrie, ils dominèrent sur les Tatars et sur tous les autres peuples. » Des tribus qui n'étaient pas Mogouls, étant » venues se mettre sous leur protection, se disaient aussi *Mogouls*. »

TABLE GÉNÉRALE.



ERRATA.

Page 67, ligne 15, lisez : *d'un héros déifié.*
— 135, — 13, — *Borkhamus.*
— 182, — 5 de la note, lisez تاريخ pour تايخ.
— 195, — 1, lisez : *Mo kho.*
— *Ibid.* — 10, — *le nom de.*
— *Ibid.* — 11, — *Moung ou*, ou 斯骨蒙 *Moung kou szu.*
— 237, — 16, — *il envoya*, au lieu de *Nadir envoya.*
— 299, — 4, — *Thelawi*, au lieu de *Thelwi.*
— 309, — 19, — *parmi la noblesse.*
— 336, — 7, — *Fung chan hian.*
— 366, — 3, — ساتو pour سانو
— 373, — 14, — *que saint et juste.*
— 385, — 27, — *par un cinquième de la valeur.*
— 401, — 13, — *Chi king.*
— 416, — 18, rayez le mot *tartare.*
— 423, — 2, lisez : θεὸ-ς.
— 426, — 16, — χρέας.
— 429, — 3, — χεὶρ.





